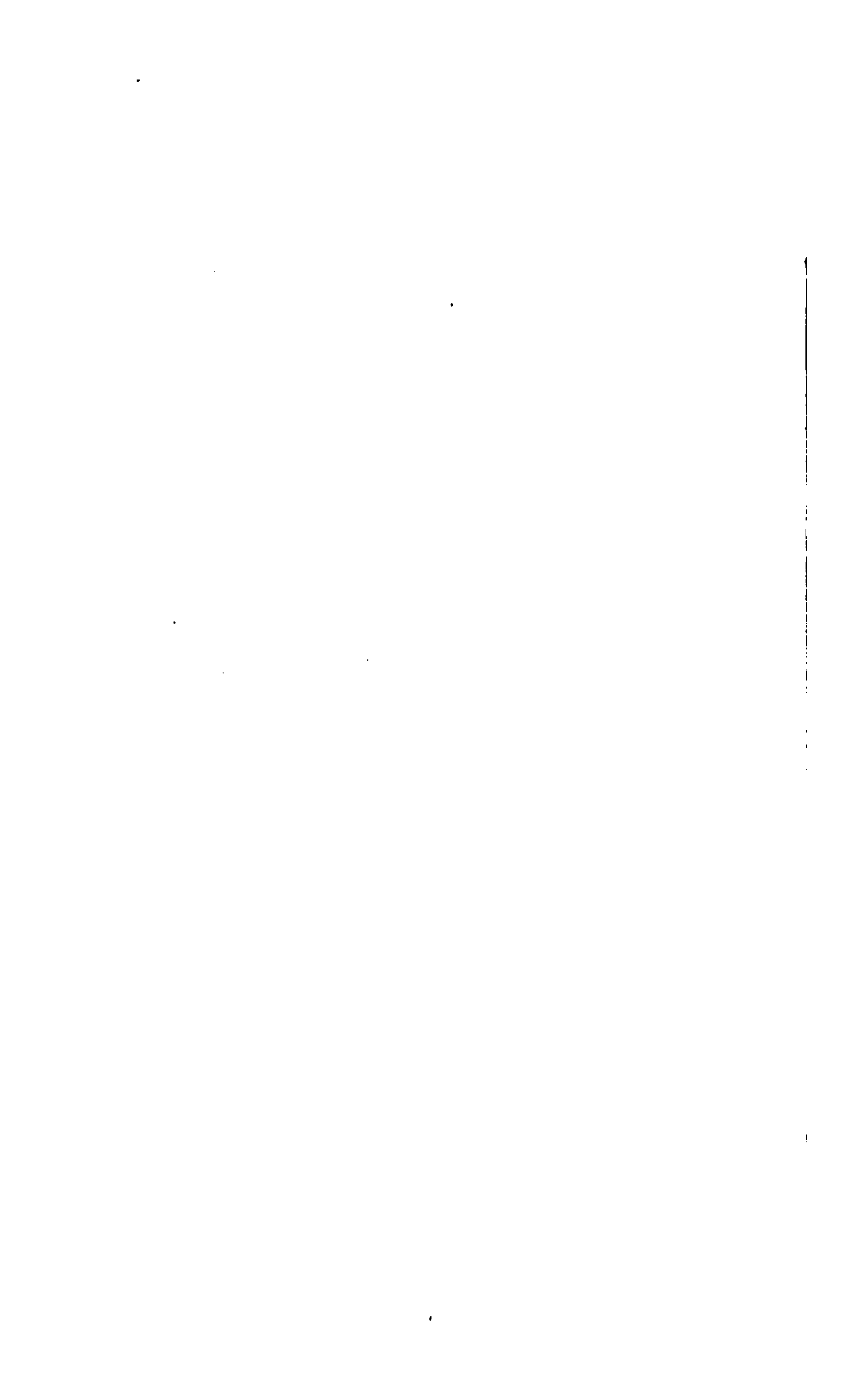








CRITIQUES

ET

PORTRAITS

LITTÉRAIRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
2, rue Mignon.

CRITIQUES

ET

PORTRAITS

LITTÉRAIRES,

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE.

Deuxième Édition.

III

PARIS.
RAYMOND BOCQUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE, 13.

1841.

M. BALLANCHE.

1814 fut une grande année, d'une influence décisive sur beaucoup d'activités et d'intelligences. Pour ceux dont le fléau de la Terreur avait ravagé la famille et contristé l'enfance ; sur qui Fructidor avait passé comme un dernier nuage sombre ; qui s'étaient émus aux récits de Sinnamari et avaient salué avec espérance le rétablissement du culte et des lois ; pour ceux qui avaient épousé le Consulat, mais non pas l'Empire, et que cette dictature militaire comprimait comme un poids

de plus en plus étouffant, pour ceux-là 1814 fut une joie bien légitime, une délivrance. Ce qu'il y avait d'inoui et de particulièrement merveilleux dans ces retours de royales destinées et dans ces péripéties qui, pour peu qu'on n'y opposât pas de prévention très contraire, semblaient aisément une indication de la providence, ce qu'il en sortait de dramatiques et irrésistibles effets ajoutait encore à l'explosion des sentiments et leur donnait un caractère d'enthousiasme. Tandis qu'une moitié de la France se méfiait déjà et se voilait dans ses blessures, l'autre moitié était saisie d'une véritable ivresse ; et aujourd'hui, quand, après des années, on se raconte mutuellement ses impressions d'alors, il semble, à la contradiction des témoignages, qu'on n'ait vécu ni dans le même pays ni dans le même temps.

M. Ballanche est remarquable entre tous ceux qui saluèrent la Restauration comme une ère nouvelle. Il avait trente-huit ans en 1814, ayant vécu jusque-là dans l'étude, dans la rêverie, dans les affections et les souffrances individuelles, s'étant élevé naturellement à une moralité générale, douce, pieuse, plaintive, chrétienne, mais n'ayant pas approprié sa pensée à son siècle, n'ayant pas trouvé la loi, la formule de sa philosophie, n'ayant pas deviné l'énigme. Cette énigme, dont il était malade, depuis plus de dix

ans, à son insu, s'éclaircit pour lui dans l'agitation universelle. Le sphinx redoutable de 1815, en proposant de nouveau la ténébreuse question, acheva de confirmer la réponse dans l'esprit du sage. 1814 ou 1815 fut véritablement pour M. Ballanche l'année décisive, la grande année climatérique de sa vie, le moment effectif de l'*initiation*, selon son langage; ce fut l'heure où, sortant de la limite des sentiments individuels et de la divagation aimable des rêveries, il embrassa la sphère du développement humain et tout un ordre de pensées sociales dont il devint l'hiérophante harmonieux et doux. Il y a une telle unité dans la carrière de M. Ballanche, l'évolution de ce beau et difficile génie est tellement spontanée dans sa lenteur, que c'est un charme infini de le suivre à travers les essais et les préparations, tandis qu'il s'ignorait encore lui-même. Son imagination, d'abord nourrie de religieuses et sentimentales lectures, et tempérant Pascal par Fénelon et par Virgile, se plaisait aux fables grecques, au monde de Pythagore, d'Orphée et d'Homère. Les initiations égyptiennes, auxquelles il n'attachait pas tout le sens que plus tard il y a vu, l'attiraient vaguement à leurs profondeurs. La noble figure d'Antigone lui souriait depuis long-temps comme une compagne d'enfance. La sensibilité du jeune homme se portait

de préférence vers ce qui était triste et pur, expiatoire et clément. Quand l'idée philosophique vint à naître chez M. Ballanche, elle trouva donc toutes ces belles formes éparses, ces antiques images déjà préparées; quand le Dieu parut, il y avait des marbres et des statues pour un temple. Au souffle immense sorti des événements, ces marbres remuèrent comme au son d'une lyre; la philosophie de M. Ballanche se mit à se construire et à s'ordonner d'elle-même, comme les philosophies antiques, comme les murs des Thèbes sacrées. — Mais tout ceci mérite d'être repris avec détail.

Pierre-Simon Ballanche est né à Lyon en 1776. Son enfance et sa première jeunesse furent souffrantes, valétudinaires et casanières. Vers l'âge de dix-huit ans, il resta trois années entières sans sortir; il n'était pas seul pourtant, et avait toujours nombreuse compagnie de jeunes gens et de jeunes personnes. Il lisait, et surtout écrivait dès-lors beaucoup. Vers l'âge de vingt ans, il écrivit ces pages *du Sentiment* qui furent publiées en 1801. Mais avant ce livre, et durant ses années les plus valétudinaires qui correspondent au temps du siége de Lyon, il s'était fort occupé de l'Epopée lyonnaise, grand poëme en prose, dont parle la *Préface générale*, et qui ne fut jamais imprimé. Grâce à cette poétique con-

ception et à un sentiment d'espérance qu'il nourrissait, la durée du siége se passa pour lui assez heureusement; mais la terreur qui suivit n'en fut que plus accablante; il s'enfuit à la campagne avec sa mère, et y souffrit de toutes les privations. Il tenait de son père pour la constitution physique; mais, comme tant d'hommes célèbres, pour le dedans et la manière de sentir, il tenait étroitement de sa mère.

De retour à Lyon après le 9 thermidor, le jeune Ballanche eut à subir une convalescence très longue, très pénible, plus orageuse que ne l'avait été la maladie même. Une partie des os de la face et du crâne étaient altérés ou atteints de mort; il fallut appliquer le trépan. La force de caractère du malade était si grande que, tandis que l'instrument opérait sur sa tête, des dames qui causaient près de la cheminée à l'autre bout de la chambre ne s'en aperçurent pas. Vico, dit-on, éprouva dans son enfance une maladie du même genre. Toujours le dur marteau de Vulcain doit-il aider à l'enfantement de la pensée difficile, à la sortie de la Minerve immortelle!

Pauvres hommes, infirmes dans vos grandeurs; grands parce que vous êtes infirmes, et infirmes parce que vous êtes grands! philosophes ou poètes, penseurs ou chantres, ne vous

mettez pas les uns au-dessus des autres, ne vous exceptez pas, ne vous vantez pas! Je lis dans un témoin oculaire qu'après la confection de cette machine arithmétique si bien montée et qui lui coûta tant d'application et d'efforts, Pascal eut lui-même la tête presque démontée pendant trois ans. Newton au milieu de l'âge, ressentit, pendant des années, ce qu'il appelait son *embrouillement* de cerveau. A défaut des dérangements physiques, ce sont les douleurs morales qui arrivent comme une condition de la haute pensée, du sentiment profond et du génie. Pour peu qu'on chante, c'est parce qu'on a pleuré. Des fibres saignantes furent à l'origine les premières cordes de la lyre; elles seront encore les dernières. C'est parce que la statue de Memnon était brisée, qu'elle rendait un son à l'aurore.

M. Ballanche a peint plus tard, au début de la *Vision d'Hébal*, son état psycologique en cette douloureuse convalescence : « Des souffrances vives et continuelles avaient rempli toute la première partie de sa vie. Des accidents nerveux d'un genre très extraordinaire avaient produit en lui les phénomènes les plus singuliers du somnambulisme et de la catalepsie... Plus d'une fois il eut de ces hallucinations qui restituent un instant la forme et l'existence à des personnes dont on pleure la mort, ou qui rendent pré-

sentes celles dont on regrette l'absence.... » C'est ainsi qu'ayant perdu sa mère en 1802, M. Ballanche la crut voir deux jours de suite, au matin, entrer dans sa chambre et lui demander comment il avait passé la nuit : tant était prédominante en son organisation la puissance intérieure, tant elle était indépendante du moment, du lieu, de la réalité actuelle! Le souvenir représentatif du temps où, si soigneuse de lui, sa mère entrait toujours la première dans sa chambre, suffisait pour créer invinciblement l'illusion.

Nous assistons à la formation lente et mystérieuse de cette nature singulière qui, s'affermissant à travers tant de crises, eut bien le droit de croire à la vertu des épreuves. Ce qui la caractérise particulièrement, c'est cette lenteur, cette spontanéité qui tirera presque tout d'elle-même, et aussi cette incubation sommeillante qui attend son heure. M. Ballanche, quoique né à Lyon, et malgré ses inclinations mystiques et ses dispositions magnétiques, resta étranger, et à l'école mystique qui avait dû laisser quelques traditions depuis Martinez Pasqualis, et à l'école magnétique que l'exaltation des esprits, pendant le siége, enrichissait d'observations extraordinaires. Sa nourriture habituelle était Pascal, Fénelon, Jean-Jacques, Bernardin, Virgile,

Delille, tout ce que l'éducation classique indiquait alors; à quoi s'ajoutaient les facilités précieuses de lectures diverses que la librairie de son père lui fournissait. Le livre du *Sentiment* atteste à chaque page cette indécision d'un talent qui s'essaie, ce naïf empressement de l'âme vers tout rayon qui la colore. Il lut des fragments de cet ouvrage, le soir même du 18 fructidor, au sein d'une société littéraire de très jeunes gens dont MM. Dugas-Montbel et Ampère faisaient partie. Camille Jordan, sitôt célèbre, et qu'atteignirent les évènements de fructidor, bien que l'aîné de M. Ballanche, était dès lors son ami. Cette âme ardente, dévouée, religieuse, de Camille, avait deviné les trésors de l'autre âme sous l'enveloppe obscure.

Dans la *Vision d'Hébal*, de ce jeune Ecossais que je crois être tout-à-fait à M. Ballanche ce qu'*Oberman*, *Adolphe* et *René* sont à leurs auteurs, il est dit : « Vers l'âge de vingt et un ans, sa santé se raffermit... Il ne lui resta plus, pendant quelques années, qu'un ébranlement de nerfs et une sensibilité très facile à émouvoir. Les notions qu'il s'était faites du temps et de l'espace subsistaient; ses méditations sur l'homme collectif avaient la même suite et la même intensité.... On le croyait distrait lorsqu'il était occupé à gravir les hauteurs de la pensée, à des-

cendre dans les abîmes des origines, etc., etc. »
Dans ce portrait idéal tracé à distance et au point de vue des années condensées, il ne faudrait pas chercher un renseignement biographique précis. Il se passa entre l'affermissement de la santé du véritable Hébal et son éclosion philosophique quinze années d'études, de rêveries, d'affections, une longue phase individuelle, depuis le livre du *Sentiment* jusqu'au poème d'*Antigone* qui est à la limite et qui confine aux secondes perspectives. Durant ces quinze années, si on y porte son attention, plusieurs des idées futures de M. Ballanche se retrouvent, il est vrai, dans ses rares écrits d'alors, mais éparses, isolées, en germe et à l'ombre, et, comme il l'a dit souvent, s'ignorant elles-mêmes.

Le livre sur *le Sentiment* est composé en entier, non pas de chapitres, mais d'une suite de digressions; l'auteur a voulu faire un *jardin anglais*, et il promène son lecteur à travers les rochers, les cascades, les groupes de statues sentimentales et autres pareils accidents. C'est une perpétuelle exclamation; cette âme expansive aime, admire, adore; si dès lors elle avait su chanter, elle aurait exprimé beaucoup des sentiments dont la poésie de M. de Lamartine fut plus tard l'organe. Ce rapport qui existe entre les sentiments de M. Ballanche à leur premier état

de spontanéité et ceux qu'a consacrés la lyre des *Méditations* nous a singulièrement frappé ; nous le retrouverons bientôt dans les *Fragments*. C'est la même matière religieuse, littéraire, le même fonds d'inspiration mélancolique ; c'est quelque chose d'harmonieux, de lyrique, d'élégiaque. « Retournons donc, s'écrie le jeune auteur, retournons, il en est temps, aux idées religieuses ; les littérateurs et les artistes ne peuvent rien sans elles. » Et ce sont çà et là, en accompagnement de cette croyance, des couleurs de mythologie grecque, des essais de peintures homériques, évandriennes, pastorales ; Antigone, Eurydice, tous ces noms favoris y ont des autels. *Neuilly*, nom symbolique, lui représente ses amis morts durant le siége, et il les invoque comme un seul être. Fénelon, Pascal, Racine, sainte Thérèse, Job et Virgile s'entremêlent sans cesse ; il est vrai que tout à côté l'auteur compare avec délectation Delille et Saint-Lambert, qu'il groupe ensemble Léonard, Florian et Berquin, comme ne formant à eux trois qu'un seul génie ; Goëthe, par son *Werther*, lui paraît pourtant supérieur. Il parle de l'*Eliza* de Sterne et de Raynal en amant transporté qui cherche une Béatrix et qui l'aura. La beauté des campagnes, les coteaux qui encadrent Lyon, Grigny où se passèrent les années cachées de la Terreur, lui sont aussi douces

que la terre de Milly à Lamartine. Mais rien de tout cela n'a la composition ni la forme, ni même l'originalité de détail, et M. Ballanche a pu retrancher le livre du *Sentiment* de son œuvre complète sans se montrer trop sévère. Toutefois, indépendamment des accents de vive sensibilité qui recommandent certaines pages, il convient de remarquer, comme un délinéament d'avenir, l'opinion que le jeune auteur exprimait au sujet des *chartres*, ainsi qu'on disait alors. En face de cette école des *constitutionnistes* dont Sièyes était le grand-prêtre et qui pensait qu'une bonne constitution écrite pouvait s'appliquer immédiatement à un peuple quelconque, l'auteur du *Sentiment* réclamait pour le caractère profond, historique et presque divin, de toute institution sociale ayant racine dans une nation. M. Ballanche avait lu, dès cette époque, les *Considérations sur la Révolution française*, par de Maistre, et, tout en ignorant le nom de l'écrivain, il citait des passages de cet opuscule étonnant. Enfin, à travers le manque de direction du livre du *Sentiment*, et quoiqu'en somme l'espérance y domine, on y voit trace encore d'une pensée lugubre qui est commune à Jean-Jacques et à certains de ses disciples, à M. de Sénancour en particulier : c'est que la civilisation européenne et les cités dont elle s'honore, destinées à périr,

feront place à des déserts, et que les voyageurs futurs s'y viendront asseoir avec mélancolie comme aux ruines de Palmyre et de Babylone. L'épopée lyonnaise de M. Ballanche était fondée sur cette donnée. Dans les entretiens du *Vieillard* et du *Jeune Homme*, publiés en 1819, le vieillard qui, par un gracieux renversement d'idées [1], est pour l'avenir, tandis que le jeune homme est pour le passé; le vieillard tâchant de vaincre les pressentiments sinistres de ce désespoir de vingt ans, dit en un endroit : « Voilà donc ce que je vous entends répéter chaque jour et à chaque instant du jour. Eh bien ! moi aussi, j'ai cru quelque temps que tout était fini pour notre vieille Europe. Oui, lorsqu'aux premiers orages de la révolution française, qui ont grondé sur vous à votre insu, car vous n'étiez qu'un enfant, je voyais tous les liens de la société se dissoudre, toutes les institutions nager dans le sang, ah ! ce fut alors qu'il fut permis de croire à la fin de toutes choses. » Mais cette perspective funèbre ne dura pas long-temps pour M. Ballanche. Dans le récit qu'il a donné d'un voyage à la grande Chartreuse, fait en 1804 avec monsieur et madame de Chateaubriand, il est question, comme dans *le Vieillard et le Jeune Homme*, d'une

[1] Selon l'expression de M. Barchou, dans l'article qu'il a consacré à M. Ballanche. (*Revue des Deux Mondes*, avril 1831.)

conversation entre un jeune mélancolique qui repousse toute science, toute tentative humaine, et un prêtre tolérant qui maintient la science et la croit conciliable avec une religion élevée. « Comment, s'écrie en finissant le narrateur, comment un jeune homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie?... Voyez, il ne sait accueillir aujourd'hui que l'ironie terrible de Pascal; demain peut-être il sera dompté par le puissant génie de Bossuet : heureux si, le jour suivant, il vient à prendre goût aux chants mélodieux de Fénelon, lorsqu'il charme notre exil par les plus douces paroles qui se soient trouvées jamais sur les lèvres d'un habitant de la terre ! » L'ombre de Fénelon prit donc de bonne heure par la main M. Ballanche et le tira de la crainte, et le préserva de l'obstination dans des ruines; il espéra; et, plus tard, devenu prêtre à son tour, prêtre à demi voilé du plébéianisme grandissant, aimant à voir dans Fénelon *le véritable fondateur de l'ère actuelle*, le voilà qui marche et continuera, à travers tout, de marcher vers l'avenir, comme un de ces tranquilles vieillards de son maître, comme un Aristonoüs serein et patient, souriant de loin sous ses bandelettes à quelque ami qui s'avance, le long du sable fin des mers.

Le livre du *Sentiment*, publié en 1801, ne

passa point sans être remarqué de quelques-uns; les journaux de Paris s'en occupèrent. J'ai sous les yeux trois articles favorables et fort judicieux du *Journal de Paris* (de germinal an x); ils sont écrits au point de vue du christianisme pratique, et l'usage tout poétique et sentimental qu'on fait de la religion y est indiqué comme un danger ou du moins comme un affaiblissement d'une chose auguste et sévère. « Au reste, dit en finissant le critique anonyme, on nous annonce depuis long-temps, et je crois même qu'on publie déjà un ouvrage plus considérable ayant, dit-on, pour titre : *Des Beautés Poétiques*, ou seulement *Des Beautés du Christianisme*, et dont ce livre-ci paraît être l'avant-coureur; semblable à ces petits aérostats qu'on a coutume de faire partir avant les grands pour juger des courants de l'atmosphère. Puissent-ils tous les deux, et tous ceux qui seront remplis du même esprit, avoir assez de force ascendante pour élever tout ce qui s'y attachera, vers une sphère plus heureuse! » Le *Journal des Débats* montra moins d'indulgence; ce journal, dans son premier brillant, avec son état-major critique au complet, était alors en tête de la réaction classique, et contribuait à réduire à l'ordre le mouvement d'insurrection littéraire qui s'essayait à la suite des révolutions politiques. Gren-

ville, Bonneville, Sénancour, Nodier[1], et d'autres restés inconnus dans cette génération intermédiaire, furent ajournés ou interceptés; les meilleurs ne s'en relevèrent, après quinze ans, qu'à demi. Seuls, les génies hors de ligne de M. de Chateaubriand et de madame de Staël ne ressentirent nulle atteinte et ne subirent pas de déviation.

M. Ballanche, qui, de compagnie avec son père, s'occupait de réimpressions d'ouvrages classiques et religieux, d'une édition de la *Poésie sacrée des Hébreux* de Lowth, vint à Paris en 1801 ou 1802, quelques mois après la publication du *Sentiment*. Il alla voir tout aussitôt M. de Chateaubriand dont le *Génie du Christianisme* avait paru, et il lui proposa de donner une Bible française avec des discours. Les discours devaient être de M. de Chateaubriand, et dans le texte français, qui aurait été en gros celui de M. de Saci, M. Ballanche aurait infusé tous les passages des Ecritures qui se trouvaient traduits par Bossuet et autres grands écrivains

[1] Nodier a de bonne heure connu les premiers essais de M. Ballanche, par la promptitude de cet instinct qui fait deviner de loin aux jeunes âmes les émanations fraternelles. Il s'écrie dans la préface des *Tristes* (1803) : « Lisez les belles pages de Gleizès et de Ballanche, et ne dédaignez pas une ébauche de Michel-Ange parce que ce n'est qu'une *ébauche*, etc. »

sacrés : « car, ainsi qu'il l'a remarqué depuis dans les *Institutions sociales,* Bossuet, ce dernier père de l'église, a une merveilleuse facilité à s'approprier les textes sacrés et à les fondre tout-à-fait dans son discours qui n'en éprouve aucune espèce de trouble, tant il paraît dominé par la même inspiration. » Ce projet n'eut pas de suite, quoique M. de Chateaubriand ait commencé quelque chose des discours. Mais il se forma du moins à ce sujet, entre le grand poète et M. Ballanche, une première liaison qui ne fit plus tard que se resserrer. M. Ballanche fit avec lui le voyage de la grande Chartreuse et des glaciers, en 1804, et au moment du départ pour Jérusalem, il l'alla rejoindre à Venise d'où il ramena en France madame de Chateaub iand. Pendant son premier séjour à Paris, M. Ballanche vit aussi M. de La Harpe, alors exilé à Corbeil par ordre du Consul, et lui proposa de donner ses soins à une édition choisie et purifiée de Voltaire ; la mort de La Harpe, qui survint l'année suivante, coupa court à cette pensée. La Harpe avait été fort frappé que, dans le livre du *Sentiment*, l'auteur eût appelé l'Elysée du *Télémaque* un véritable paradis chrétien ; il lui enviait cette idée : « Moi qui ai fait un éloge de Fénelon, je n'ai pas songé à cela, s'écriait-il, et voilà qu'un jeune homme a mieux trouvé ; *le*

Seigneur est avec ceux qui font le bien. » La Harpe, devenu dévot, aimait à citer les psaumes.

M. Ballanche avait accueilli le Consulat avec transport; l'organisation officielle du culte lui donna une première impression de crainte; il trouvait la religion plus belle dans la persécution que dans une reconnaissance pompeuse, et il eût préféré pour elle la liberté à cette forme de suprématie. Le charme toutefois fut grand, et son émotion sans égale, lors du double passage solennel de Pie VII à Lyon, avant et après le Couronnement. Une petite brochure, publiée sous le titre de *Lettres d'un jeune Lyonnais à un de ses amis*[1], témoigne de cette sensibilité attendrie, enivrée et presque en idolâtrie à l'aspect du Père des fidèles. Il n'est qu'à peine question dans ces lettres de *Sa Majesté l'Empereur*. Le meurtre du duc d'Enghien avait tout-à-fait séparé ce jeune cœur religieux d'un pouvoir impudemment despotique, et, à partir de ce jour, il n'éprouva plus que le sentiment graduel d'une oppression croissante. Mais déjà des affections privées, des espérances bientôt entrecoupées de douleurs, se joignaient à cette souffrance de gêne politique, pour détourner la pensée de M. Ballanche et retarder

[1] De l'imprimerie de Ballanche père et fils, aux Halles de la Grenette, 1805.

son essor. Plus d'une fois, en ces années, il se dirigea vers Montpellier à travers les Cévennes; il vit dans l'un de ces trajets M. de Bonald, le gentilhomme de l'Aveyron, à Milhau; mais ce n'était pas le philosophe profond dont il partageait volontiers la doctrine sur la parole, qu'il allait surtout visiter. Lui-même, dans un neuvième et dernier fragment daté de 1830, il nous a laissé entrevoir son pieux et triste secret: « Le 14 août 1825, dit-il, une belle et noble créature qui m'était jadis apparue et qui habitait loin des lieux où j'habitais moi-même, une belle et noble créature, jeune fille alors, jeune fille à qui j'avais demandé toutes les promesses d'un si riche avenir; en ce jour, cette femme est allée visiter, à mon insu, les régions de la vie réelle et immuable, après avoir refusé de parcourir avec moi celles de la vie des illusions et des changements. Hélas! je dis qu'elle avait refusé; mais il y a là un mystère de malheur que je ne saurai jamais sur cette terre. » Les huit autres fragments écrits en 1808 ne sont que des élégies en prose qui peignent avec discrétion et douceur les vicissitudes de ce noble attachement. C'est déjà la manière littéraire d'*Antigone*; aux divagations perpétuelles du livre du *Sentiment* a succédé une mesure grave, sobre, solennelle à la fois et charmante de mélodie, un écho retrouvé du mode virgilien.

Si ces huit fragments étaient en vers ce qu'ils sont en prose, M. Ballanche aurait ravi à M. de Lamartine la création de l'élégie méditative. La philosophie, qui en est simplement religieuse et chrétienne, n'a rien de cette nouveauté un peu étrange et de cette phraséologie essentielle à une doctrine, et que la poésie ne réclame pas. Les plaintes du poète sont celles de toute âme humaine contristée, depuis Job : « Nous serions bien moins étonnés de souffrir, si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes. » Et ailleurs : « Montrez-moi celui qui a pu arriver à trente ans sans être détrompé. Montrez-le-moi, ce mortel privilégié : son imagination a tenu toutes ses promesses ; l'amour l'a conduit par la main ; heureux époux, père plus heureux encore, il n'a acheté par aucun tourment le charme des affections du cœur ; il a connu les agréments de la société sans ignorer les plaisirs de la solitude ; il n'a rencontré sur sa route que des hommes bons et généreux, et lui-même n'a jamais vu au fond de son âme que des pensées douces et calmes qu'il s'est plu à entretenir ; il a joui de ses souvenirs comme il avait joui de ses espérances ; il a trouvé dans le passé le gage de

l'avenir : montrez-le-moi !... Vous riez en gémissant ! Vous ne savez où trouver cette créature exceptée de la commune loi ; c'est qu'en effet elle n'existe point, elle n'a jamais existé. Un déluge de maux couvre la terre ; une arche flotte au-dessus des eaux, comme jadis celle qui portait la famille du Juste ; mais cette arche-ci est demeurée vide, nul n'a été jugé digne d'y entrer ! »

Un hasard heureux a mis entre nos mains une petite relation d'un pélerinage au Mont-Cindre près Lyon, relation écrite par une jeune Languedocienne de seize ans. Cette personne distinguée, la même que celle qui mourut le 14 août 1825, fit ce pélerinage, vers 1808, avec un guide, jeune et prudent, qui était l'un des amis de son père et qu'elle désigne sous le nom de M. Pierre Simon. En s'élevant sur la montagne, la jeune personne à l'imagination sensible et pieuse remarque que les fleurs y sont la plupart d'un bleu pâle comme le ciel de cette contrée, qu'elles ne penchent point sur la terre comme celles de nos plaines : « Presque toutes celles que nous vîmes, ajoute-t-elle, étaient de petites cloches. N'est-ce point parce qu'étant privées d'eau sur les lieux élevés et exposées à l'ardeur du soleil, cette divine Providence, qui donne sa parure aux lis des champs, a voulu que leur calice pût retenir la rosée du matin, et que

la fleur épanouie rendît à sa tige le bienfait qu'elle en avait reçu avant d'éclore? » Arrivés à l'ermitage même, les deux voyageurs virent les murs d'un petit corridor tout couverts de passages qui avaient rapport à la puissance ou à la bonté de Dieu. La jeune fille pria M. Pierre Simon d'écrire aussi quelque chose; il ne le voulait point; elle le pressa, il écrivit : « Cet ermitage rappelle assez bien les destinées humaines : resserré dans des bornes étroites, on y jouit d'une étendue immense. »

N'est-ce point peu après ce pélerinage au Mont-Cindre, que M. Ballanche, redescendu dans les obstacles de la vie, traça ce sixième fragment sur Orphée perdant Eurydice que tout à l'heure il guidait sans oser la voir, et cet autre fragment où il nous montre la rencontre pudique d'Hermann et de Dorothée près du ruisseau, et de si aimables présages n'aboutissant qu'à des larmes?

Un poème qui n'a pas été connu autant qu'il méritait de l'être, et qui rentre assez par quelques tons dans la couleur des débuts de M. Ballanche, *la Parthénéide* de Baggesen, publiée en français vers ce même temps[1], n'a d'autre sujet et d'autre action qu'un pélerinage à la *Jungfrau* entrepris par un jeune Suisse Norfrank, et par trois jeunes

[1] En 1810, traduit de l'allemand par M. Fauriel.

filles à lui confiées, trois charmantes sœurs auxquelles il sert de guide et dont il aime la dernière. Mais les divinités de l'Olympe grec, en intervenant, même avec un art relevé d'espièglerie, refroidissent ces riantes peintures, et Norfrank, bienvenu et sage en dépit des embûches de Mercure et de Cupidon, Norfrank dans l'heureux chalet nuptial, me touche moins que l'honnête Pierre Simon, devisant dans l'ermitage étroit sur l'étendue des destinées humaines, et taisant quelque timide espoir qu'aucune récompense terrestre ne doit couronner.

Le premier effort que fit M. Ballanche pour sortir du découragement profond où il était tombé, fut la conception d'Antigone. Il y songea dès 1811, et il est à croire que, dans sa pensée primitive, l'amour sans bonheur de la pieuse Antigone et du généreux Hémon devait consacrer sous une forme idéale et antique les sentiments dont il était plein : « L'amour et le malheur ont été une même chose pour eux : pour eux la mort et l'hymen devaient aussi être une même chose. » Mais peu à peu, et quoiqu'à le bien entendre ce fonds personnel soit encore ce qui anime le reste, la pensée du poète se généralisa, s'agrandit, et, chemin faisant, recueillit des impressions successives. Sur les pas des chœurs de Sophocle, et inspiré par la muse de la douleur,

le poète s'attachait à peindre l'histoire même de l'homme, de cet être qui, aux termes de l'énigme, n'a qu'une voix et n'est debout qu'un instant, l'histoire de ses misères, de ses faiblesses, de ses félicités trompeuses, suivies d'amers retours. La moralité qu'il tirait de ces tableaux était toute de soumission, de devoir et de sacrifice, de clémence et d'espoir à travers les pleurs. Sous ces grands et magnifiques noms royaux, il figurait l'épopée domestique de la foule des hommes; la tentative d'épopée sociale devait venir plus tard dans l'*Orphée*. Quelques juges clairvoyants, éveillés à ces idées d'expiation, de solidarité, de sacrifice, distinguèrent dès l'abord dans *Antigone* plus de choses que n'en voyait l'auteur lui-même. Un de ses amis lui disait : « Vous ne savez pas ce que vous avez fait? un poème martiniste. » M. de Maistre, à qui M. Ballanche avait envoyé son livre, lui écrivait une lettre qui ne lui parvint pas, mais c'était aussi en un sens plus que pathétique et poétique, en un sens théosophique, qu'il avait entendu *Antigone*. Quant au personnage même de l'héroïne, quelques circonstances précieuses et consolantes dans la vie du poète avaient rehaussé encore et achevé de perfectionner les traits. Il avait vu pour la première fois à Lyon, en 1812, une noble exilée à laquelle son ami Camille Jordan le présenta, et qui eut

milieu d'un monde d'élite, eut l'idée de se porter pour conciliateur, pour interprète pacifique des difficultés flagrantes, et l'*Essai sur les Institutions sociales* dut paraître avant l'ouverture des chambres de 1817, dans le but louable, bien que certainement illusoire, de les éclairer. Quelques obstacles retardèrent d'un an cette publication. L'*Essai* est donc à la fois un livre de théorie, et je dirai presque, une brochure de circonstance. Mais, si l'on regrette fréquemment que cette application à des conjonctures trop spéciales préoccupe l'auteur, s'il se détourne à tout moment pour s'inquiéter des opinions trop particulières d'alors, s'il se retranche une foule de précieux développements, de peur que l'ouvrage ne soit hors de proportion avec le but, le caractère général l'emporte suffisamment, et la doctrine philosophique y obtient une belle part. Dans la pensée de M. Ballanche, l'*Essai*, en même temps qu'il répondait aux difficultés politiques du moment, devait servir comme de prolégomènes au poème d'*Orphée* déjà conçu en 1816. Ainsi que dans les autres *Prolégomènes* qui sont en tête de la *Palingénésie*, et en général ainsi que dans tous les écrits de M. Ballanche qui n'ont pas revêtu la forme poétique, la composition n'est pas très distinctement établie. Ce n'est pas à l'aide d'un lien logique évident, que l'on peut

serrer de près l'auteur en ses chapitres et discours; il procède d'habitude par des analogies cachées dont quelquefois le rapport échappe et qui ont l'air de digressions; il avance par cercles et circuits. Il y a chez lui un grand effort de tout dire à la fois, un embarras de choisir et comme un bégaiement entre des pensées qui sont toutes pour lui co-existantes et contemporaines, ou plutôt qui ne sont qu'une seule et indivisible pensée. Cela tient à son mode de conception, d'intuition synthétique; c'est toujours plus ou moins comme pour Hébal: « Et il n'avait pu raconter tout ce qu'il avait vu, et il n'avait pu dire tout ce qu'il avait senti; car la parole successive est impuissante pour une telle instantanéité. — Et même il n'était pas certain de l'exactitude de son langage; il avait passé trop brusquement de la région de l'esprit à la région de la forme. »

Je lis dans l'excellente Histoire de la Philosophie en France au dix-neuvième siècle, par M. Damiron, à côté d'une analyse parfaitement nette et logique des idées de M. Ballanche, l'expression d'un vif regret de ce que notre philosophe a presque toujours préféré l'exposition poétique à l'exposition scientifique, la figure à la démonstration, la couleur à l'évidence: « Car, ajoute M. Damiron, comme au fond sa pensée, nour-

rie d'histoire et de psycologie, exercée à de fortes études, n'en est plus à la simple foi, mais à la conception systématique, il faut, pour qu'il puisse l'accommoder aux formes de la poésie, qu'il la ramène par artifice à une inspiration qui n'est point naïve... M. Ballanche n'a été conduit là, au moins à ce qu'il me semble, que par suite d'une erreur de goût qui l'a porté à convertir et à traduire en poésie une opinion créée par la réflexion et l'analyse. » Nous croyons qu'il ressort de la biographie psycologique de M. Ballanche, telle que nous avons essayé de la tracer, que ce n'est point par voie d'analyse ou de logique qu'il a composé l'ensemble de son système. L'œuvre en lui s'est édifiée autrement. Il n'a pas été d'abord philosophe et métaphysicien, et ensuite poète; sa conception et sa forme se tiennent de plus près et ont une bien réelle harmonie. Il ne lui a pas été loisible d'éviter ces figures sacrées qui, même avant que l'idée philosophique s'en mêlât, le poursuivaient dès l'enfance : Orphée et Eurydice furent la fable de toute sa vie. Il avait naturellement l'âme musicale et sensible jusqu'à la chimère, et cela était poussé au point que dans un temps il ne pouvait prononcer le simple nom de *Cymodocée* sans répandre des larmes. Les philosophies primitives de l'antiquité furent sans contredit intuitives, et se pro-

duisirent sous les voiles de la poésie, avec les accents de la muse ; refuserait-on entièrement aux époques de transformation où le sens antique se réveille, et où aboutissent tous les échos du passé, de reconstruire à leur manière quelque chose de ces mystérieux monuments ? Sans doute il y a bien de la combinaison savante et de l'obscurité alexandrine dans les poèmes de M. Ballanche ; mais cet effort lui plaît, ce vêtement lui est naturel. Quand il le dépouille et qu'il s'avance sans personnages et sans symboles, est-il plus à l'aise ? sa marche est-elle beaucoup plus svelte et dégagée ? gagne-t-il évidemment en rigueur philosophique ? Pour moi, le plus complet, le plus fidèle et satisfaisant résumé de sa doctrine est encore la *Vision d'Hébal* où le prisme poétique réfracte pourtant chaque idée. Dans tout autre résumé, même dans les pages si nettement lucides de M. Damiron, il manque l'atmosphère où baignent ces idées qui ne sont quelquefois que des sentiments, il manque toute une portion, intraduisible en langue abstraite, de leur profondeur, de leurs horizons, de leur lumière ou de leur crépuscule, en un mot de leur vie. Sachons donc consentir à voir dans M. Ballanche un philosophe non didactique, qui nous introduit à travers des enceintes compliquées et par des

détours gracieux ou obscurs jusqu'à un sanctuaire profond : le poème d'*Antigone* est comme une symphonie attrayante que nous avons entendue au parvis.

L'*Essai sur les Institutions sociales* exprimait la théorie fondamentale du langage, selon M. Ballanche. Plus tard, en 1825, il retrouva dans une malle, à Lyon, de vieux papiers oubliés où cette théorie était déjà ébauchée en entier; ce travail ancien, qui le frappa comme une découverte, se rapportait probablement à l'époque de sa jeunesse où il avait tenté une réfutation du *Contrat Social*. Tant il y avait eu antériorité instinctive et prédestination, pour ainsi dire, dans les idées de M. Ballanche, tant cette théorie, capitale dans son œuvre, était née en quelque sorte avec lui! La question de l'origine de la société se ramène exactement à celle de l'origine du langage. En voyant aux prises les deux partis acharnés, les libéraux et les ultra-royalistes, chacun croyant à son droit et pouvant produire également des hommes de vertu et d'intelligence, M. Ballanche en était venu à comprendre qu'indépendamment des passions et des intérêts contraires, il y avait chez les uns et les autres une doctrine radicalement contraire aussi sur la fondation de la société, et par conséquent (qu'ils s'en rendissent compte ou non) sur l'o-

rigine du langage. Les ultra-royalistes ou illibéraux devaient croire à la société instituée divinement, au langage révélé, à l'autorité de la tradition; et les libéraux, à la société formée par contrat, au langage inventé par l'homme, à l'émancipation graduelle et au progrès. En examinant cette double prétention si opposée et si ferme, M. Ballanche ne put croire que le droit fût exclusivement d'un côté, et au lieu de prendre parti avec MM. de Bonald et de Maistre pour l'antique tutelle, ou avec Condorcet et Saint-Simon pour l'émancipation purement humaine, il s'avança, un rameau de paix à la main, pour expliquer comment chacun avait tort et avait raison, pour accorder aux uns la vérité dans le passé, aux autres le règne dans l'avenir. Il montra avec M. de Bonald et les catholiques que la parole n'a pu être inventée primordialement, qu'elle a été nécessaire et préexistante à la pensée, qu'elle a été donnée par Dieu à l'homme naturellement social; mais, en arrivant aux temps de la parole écrite et imprimée, il montrait avec les autres philosophes la pensée humaine s'affranchissant peu à peu du joug de cette parole devenue plus matérielle et plus pesante, brisant l'enveloppe, acquérant des ailes, et dès-lors s'élançant librement à de nouvelles croyances sociales, à de nouvelles interprétations reli-

gieuses. Toutefois, M. Ballanche ne portait pas l'horizon le plus lointain de cette émancipation moderne au-delà des limites du Christianisme lui-même ; il proclamait la perfection de celui-ci en tant qu'institution spirituelle et divine, et s'il croyait que les sociétés humaines dussent se gouverner désormais selon une loi de liberté, le résultat de cette action immense ne lui semblait pouvoir être autre chose que l'introduction de plus en plus profonde du Christianisme dans la sphère politique et civile. Une doctrine de conciliation si haute en des instants si irrités ne fut que peu saisie, comme bien l'on pense, et, auprès du petit nombre de ceux qui la comprirent, elle ne fut accueillie ni dans un camp ni dans un autre. Les vues très avancées et d'une sagacité presque divinatoire que l'auteur exprimait sur l'avenir littéraire et poétique de la France, ses éloquents et ingénieux présages à ce sujet, un an avant l'apparition de M. de Lamartine, compliquaient encore la question de succès, en choquant des préjugés non moins irritables en tout temps que les passions politiques. M. Lémontey, dans *le Constitutionnel* (alors *Journal du Commerce*), lui fit la faveur, en qualité de compatriote sans doute, de parler longuement de lui, et, pour conclusion, il le définissait *le libéral à son insu, et le classique malgré lui.*

M. de Maistre écrivait à l'auteur de l'*Essai*, sans le connaître personnellement, une lettre honorable, dans laquelle la vigueur de ce hautain et ironique génie éclate comme partout. On y lit ces passages : « Votre livre, monsieur, est excellent en détail : en gros, c'est autre chose. L'esprit révolutionnaire, en pénétrant un esprit très bien fait et un cœur excellent, a produit un ouvrage *hybride* qui ne saurait contenter en général les hommes décidés d'un parti ou de l'autre. J'ai *profondément* souri en voyant votre colère contre les châteaux [1] et contre les couvents que vous voulez convertir en prisons, et contre la langue catholique [2] que vous prétendez abolir par la jolie raison que *les Latins n'ont plus rien à nous apprendre*. C'est encore une chose excessivement curieuse que

[1] Il fallait les préoccupations de M. de Maistre pour avoir vu M. Ballanche en colère contre les châteaux; c'est au chapitre III de l'*Essai* qu'il en est question : « Ces noires tours couronnées de créneaux doivent « tomber; ces longs cloîtres silencieux doivent être transformés en pri« sons ou en vastes ateliers pour les manufactures, etc. » M. Ballanche dénonce tristement un fait inexorable.

[2] M. Ballanche, au chapitre XI de l'*Essai*, parlait, il est vrai, d'éliminer dorénavant le latin de la première éducation, et ce qu'il avançait à ce propos est assurément contestable, dans les termes surtout dont il usait. Mais il n'entendait aucunement abolir cette *langue catholique*. La langue et les traditions latines étant pénétrées maintenant par les esprits, il demandait qu'on se portât vers les langues de l'Orient, et qu'on ouvrît de nouveaux sillons de linguistique et de nouvelles formes intellectuelles.

l'illusion que vous a faite cet esprit que je nommais tout à l'heure, au point de vous faire prendre l'agonie par une phase de la santé; car c'est ce que signifie au fond votre théorie de l'*Emancipation de la pensée*, etc. Si vous trouviez quelque chose de mal sonnant dans l'expression *Esprit révolutionnaire*, vous seriez dans une grande erreur; car nous en tenons tous. Il y a du plus, il y a du moins sans doute; mais il y a bien peu d'esprits que l'influence n'ait pas atteints d'une manière ou d'une autre; et moi-même qui vous prêche, je me suis souvent demandé si je n'en tenais point..... Tout ce que vous avez dit sur les langues et tout ce qui en dépend est excellent. Enfin, monsieur, je ne saurais trop vous exhorter à continuer vos études et vos travaux. Je ne crois pas, comme je vous l'ai dit franchement, que vous soyez tout-à-fait dans la bonne voie, mais vous y tenez un pied, et vous marcherez gauchement jusqu'à ce qu'ils y soient tous les deux. Avez-vous vu une feuille du *Courrier du Commerce* (*c'était l'article de M. Lémontey*), qui m'appelle *le vaporeux Piémontais*, qui me compare à Zuingle, M. de Bonald à Luther, et vous, monsieur, au doux Mélanchton? Si vous voulez examiner ce beau jugement et le confronter au mien, vous y verrez la preuve évidente de ce caractère *hybride* que je

vous reprochais tout à l'heure. Le sans-culotte vous attend dans son camp ; moi, je vous attends dans le mien. Nous verrons qui aura deviné. Si je vis encore cinq ou six ans, je ne doute pas d'avoir le plaisir de rire avec vous de l'*émancipation de la pensée*. »

Non, si M. de Maistre avait rencontré après des années M. Ballanche, il n'aurait pas ri avec lui de cette émancipation de la pensée, ou c'est qu'alors il aurait ri de ce mauvais et diabolique sourire qu'il a lui-même tant reproché à la lèvre stridente de Voltaire. Tout invincible qu'il était, il aurait fini par comprendre qu'il y avait quelque chose de jugé sans retour et qui, d'agonie en agonie, achevait d'expirer. M. Ballanche a magnifiquement et pieusement répondu à la lettre de l'illustre contradicteur, lorsqu'apprenant sa mort, il ouvre la troisième partie des *Prolégomènes* par cette sorte d'hymne funéraire : « L'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé vient de mourir... Paix à la cendre de ce grand homme de bien!... » Tout ce morceau est d'une haute vigueur de pensée et d'une belle effusion de cœur : je me figure le geste clément de Fénelon s'il avait béni le cercueil de Bossuet et proféré son oraison funèbre.

Dans l'*Essai sur les Institutions* et dans les écrits qui suivirent, dans *le Vieillard et le Jeune*

Homme, publié en 1819[1], dans *l'Homme sans nom*, publié en 1820, dans l'*Elégie*, les formes, les locutions du style monarchique et bourbonien abondent; mais elles ont toujours un sens particulier à l'auteur. Lorsque M. Ballanche parle de la légitimité dans l'*Essai*, il s'agit non point du droit divin, tel qu'on l'entend vulgairement, mais d'une légitimité historique que nul publiciste spiritualiste ne conteste aujourd'hui. Une dynastie restaurée lui paraissait un arbre sacré qu'on replante après qu'il a été déraciné par l'orage, et auquel il est accordé un temps pour reprendre racine; passé ce temps, l'arbre, s'il n'a pas repris la sève et la vie, n'est qu'un morceau de bois mort digne d'être rejeté. La dynastie restaurée des Bourbons, arbre ainsi replanté, ne vécut jamais qu'à l'extérieur et par l'écorce, ayant dédaigné d'enfoncer ses racines dans la vraie terre. M. Ballanche le savait bien. Aussi la conviait-il incessamment, cette race antique, à s'identifier avec les destinées de la nation, afin de représenter exactement le principe social, comme c'est le propre et la condition de toute dynastie légitime. Il croyait que

[1] Cette expression *publié* est inexacte pour les écrits de M. Ballanche qui suivirent l'*Essai sur les Institutions*, il faudrait dire *imprimé aux frais de l'auteur, et distribué à quelques amis et à quelques juges*. La publication véritable ne date que de ces dernières années.

la Restauration pouvait et devait être l'incarnation politique et civile du Christianisme; l'instrument bourbonien lui paraissait nécessaire à son idée, bien qu'il le sentît rebelle; simple erreur de moyen et de circonstance! Dans l'effervescence de la réaction qui suivit la mort du duc de Berry, il terminait son élégie commémorative en s'écriant : « Dynastie glorieuse, illustre maison, hâtez-vous de vous identifier avec nos destinées qui vous réclament; hâtez-vous, car il est de la nature de nos destinées d'être immortelles! » Après le 8 août 1829, il écrivait : « Maintenant tournons nos regards vers le trône de Charles X, et conjurons le roi qui jura la Charte de faire enfin cesser la perturbation du 8 août. Nulle puissance ne serait en état de résoudre le problème posé ce jour-là. Il faut anéantir la pensée de ce jour néfaste; car cette pensée n'eut ni cause ni motif; elle fut une pensée stérile, incapable d'arriver à l'acte. » Quand toutefois l'absurdité s'obstina et que la foudre populaire se mêla du problème, M. Ballanche était préparé et détaché. Il fut de ceux qui, sans la désirer ni la faire, comprirent et admirent la révolution de juillet dès sa première heure. Il arriva alors à la pensée de M. Ballanche ce qu'il a dit de la pensée humaine en général; son idée s'émancipa de cette forme de la Restauration où

elle avait voulu trouver asile, et, devenue plus libre, elle plana dans des cercles indéfinis. C'est même à partir de 1830, que les doctrines de M. Ballanche ont fait le plus de chemin par le monde, et qu'elles ont remué le plus d'esprits religieux et penseurs dans la jeunesse.

Entre l'*Essai* et *l'Homme sans nom*, M. Ballanche publia, en 1819, *le Vieillard et le Jeune Homme*, enseignement philosophique plein d'autorité et de grâce. Un critique d'un bon sens spirituel, M. Saint-Marc Girardin, citait récemment les consolations de Jean Chrysostôme à son jeune ami Stagyre, comme s'appliquant à bien des âmes d'aujourd'hui. Le *Jeune Homme* de M. Ballanche est atteint d'un mal tout-à-fait semblable; il désespère de la société et de lui-même; il voit des ruines en lui, autour de lui, et il les aime, et il ne veut pas s'en arracher. C'est une généreuse passion de la mort, le culte sombre des idées vaincues, une abjuration stoïque de l'avenir. Il y a beaucoup de ces nobles âmes; mais il y en a encore plus qui pèchent et souffrent par excès d'espérances, par anticipation dévorante et immodérée, par immersion éperdue dans la grande souffrance sociale. Ce mal est si beau dans de tendres jeunesses, il tient de si près au dévouement et à l'amour des hommes, il est, pour ainsi dire, si sacré, qu'on

est tenté de l'envier pour soi, bien loin d'essayer chez d'autres de le guérir. Et pourtant, comme il aboutit en d'âpres mécomptes, comme il vous use à des réalisations impossibles ici bas, comme il vous jette à la merci des systèmes universels, qui n'ont en eux ni la vraie morale dont ils se passent, ni le bonheur délirant dont ils vous leurrent, il est bon d'y opposer l'avertissement, et ce que M. Ballanche disait à son jeune désespéré de 1819 pourrait s'adresser fructueusement à beaucoup des jeunes néophytes qui embrassent les siècles et l'univers : « Je veux essayer, mon fils, de guérir en vous une si triste maladie, état fâcheux de l'âme, qui intervertit les saisons de la vie, et place l'hiver dans un printemps privé de fleurs. » — La destinée de l'homme se compose, en effet, de deux destinées qu'il doit simultanément accomplir, une destinée individuelle proportionnée à son temps de passage sur cette terre, une destinée sociale par laquelle il concourt pour sa part à l'œuvre incessante de l'humanité. Ainsi, notre terre a son double mouvement, et elle tourne à la fois sur elle-même et autour du soleil. Mais faites que ce mouvement sur elle-même soit supprimé, et qu'elle regarde toujours fixement l'astre : voilà que vous avez une terre à moitié torréfiée, sans saisons, sans rosée et sans lune. Ainsi pour l'homme (à

part de très rares exceptions), quand il supprime le cours individuel de sa destinée. Le danger, dira-t-on peut-être, n'est pas là aujourd'hui, et c'est plutôt le concours au mouvement social que l'on incline à s'épargner. Oui, dans le gros de la société constituée et jouissante, cela se passe ainsi; mais l'élite de la jeunesse, par une sorte de dévouement expiatoire, tombe dans l'excès contraire, et pour elle le danger existe là où nous disons.

« Allez, croyez-moi, dit le vieillard au jeune homme par la bouche de M. Ballanche, l'homme peut faire sa destinée; mais il ne peut rien sur les destinées du genre humain; Dieu, dans ses conseils éternels, saura bien se passer de vos pensées mûries avant le temps. Croyez-moi, la société a été imposée à l'homme, non comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés. » Nous tenons surtout à cette dernière pensée, et M. Ballanche y revient souvent dans son écrit; il le conclut en ces termes mémorables : « Ce qui a toujours troublé la raison des fabricateurs de systèmes, c'est qu'ils ont toujours voulu faire tendre l'espèce humaine au bonheur, comme si l'homme était sans avenir, comme si tout finissait avec la vie, comme si enfin on pouvait être d'accord sur les appréciations du bonheur. »

M. Ballanche protestait ainsi à l'avance contre les âges d'or terrestres de Saint-Simon et de Fourier, contre ces pays de Cocagne que les doctrines matérialistes de progrès font voyager devant nous à l'horizon; il ne protestait pas moins en ces paroles contre l'absorption dernière de l'individu dans la vie confuse de l'humanité, autre excès où vont les doctrines progressives panthéistiques : lui, il était et il est distinctement spiritualiste et chrétien.

M. Ballanche est chrétien, ceci mérite pourtant quelques mots. Il est chrétien, c'est-à-dire il croit à la révélation apportée au monde une fois pour toutes par Jésus, à l'excellence divine de son précepte, à la destinée humaine qui se dirige à cette seule clarté au travers d'une vallée d'épreuve et d'exil; il croit même au dogme *un*, à la lettre sacrée qui n'est pas à remanier. Mais il est néo-chrétien en ce qu'il croit à l'interprétation successive de ce dogme, et aux découvertes de plus en plus étendues que la pénétration humaine doit faire sous l'antique lettre par degrés transfigurée : il croit que les sept sceaux, dont il est parlé dans la prophétie, sont destinés à tomber l'un après l'autre à de certains temps révolus.

Dans *l'Homme sans nom*, et dans l'*Elégie*, il règne une grande préoccupation des catastrophes

du 20 mars et du 13 février; l'immolation de Louis XVI, le retour de l'île d'Elbe, l'assassinat du duc de Berry, se répondaient à distance comme un triple tonnerre; il se fit alors en M. Ballanche un réveil du dogme de la fatalité antique. Suivant lui, le principe nouveau qui agite le monde, ou qui rôde à l'entour pour y pénétrer, s'incarne quelquefois prématurément en certains individus, les exalte, les égare et les pousse en automates à des forfaits: ainsi Louvel, ainsi l'homme sans nom, le régicide. Il voit presque en eux, dans le dernier du moins, des Œdipes coupables sans avoir failli librement, coupables par solidarité, par surcroît d'épreuve, des espèces de victimes eux-mêmes. Cette manière de consacrer l'homme par l'idée, et de l'ériger en représentant mystérieux, va mieux, on le sent, aux personnages lointains qu'à des individus qu'on peut coudoyer. Aussi, comme l'a remarqué judicieusement M. Magnin, les symboliques réminiscences et les instinctifs pressentiments de l'auteur d'*Orphée* ont-ils un degré de vraisemblance que nous ne retrouvons pas dans *l'Homme sans nom* : « Dans ce dernier poème, ajoute le même critique, la proximité de l'objet nous paraît déjouer l'œil profond du mystique interprète : la double vue ne s'applique bien qu'à l'invisible. »

Et pourtant, chose remarquable! il y a un fond effrayant de réalité dans une partie de *l'Homme sans nom*, un fond d'autant plus extraordinaire, que M. Ballanche l'ignorait tout-à-fait lorsqu'il bâtissait idéalement son poème. Un conventionnel régicide, Lecointe-Puyraveau des Deux-Sèvres, aurait pu raconter la séance du vote exactement comme l'Homme sans nom la raconte. Comme celui-ci, Lecointe-Puyraveau assistait en frémissant aux votes qui précédaient le sien; il s'agitait sur son banc avec angoisse, et à chaque suffrage de mort qu'accueillaient les applaudissements des tribunes, son voisin, de qui je tiens l'histoire, le voyait pâlir et s'indigner. Il appelait impatiemment son tour et avait hâte de dire une parole de justice. Son tour arriva; il s'élança à la tribune, des murmures accueillirent ses premiers mots, puis des menaces; il se troubla, et par degrés ses paroles changèrent de sens, jusqu'à ce qu'enfin, comme à l'Homme sans nom, une parole inconnue, une parole qui n'était pas la sienne, vint se placer sur ses lèvres. Il s'en retourna égaré à son banc, ayant voté la mort. — Ce qui est vrai de *l'Homme sans nom* l'est aussi à quelque degré, j'en suis certain, des personnages introduits ailleurs par M. Ballanche. Jusque dans ses conceptions en apparence les

plus arbitraires, il y a des divinations historiques pénétrantes.

En 1820, M. Ballanche fit une grande maladie pendant laquelle plusieurs des symptômes antérieurs, tels qu'ils sont décrits dans *Hébal*, se reproduisirent; mais au sortir de cette nouvelle crise, son organisation fut comme un instrument plus complet et plus monté aux vastes œuvres; il mit encore davantage son âme et sa substance intime dans chacune de ses pensées. Durant un séjour qu'il fit à Rome en 1824, dans la même compagnie d'élite qu'autrefois, il eût conscience de l'antique cité latine, du droit patricien et de cette époque incertaine dont il a cherché, dans la *Formule générale*, à reconquérir le sens sur Tite-Live. Ses projets de travaux s'élargirent, se fixèrent et prirent, par leur structure imposante, quelque chose de ces grandes lignes romaines des monuments et des horizons. Le plan, dès lors arrêté, de sa *Palingénésie* consista en trois poèmes ou épopées : 1° Il résolut de faire pénétrer le génie historique, tel qu'il le sentait, dans la région qui précède l'histoire. Son *Orphée* dut résumer les quinze siècles de l'humanité, qui, en dehors du cercle de nos traditions religieuses, sont placés en avant des temps historiques : *Orphée* dut être

une espèce de Genèse du haut paganisme. 2° Si M. Ballanche enfermait toute l'humanité, extérieure aux Hébreux et antérieure à l'histoire, dans cette composition mythique d'*Orphée*, il songeait en même temps à enfermer l'histoire positive dans une *Formule générale* : les cinq premiers siècles de l'histoire romaine lui parurent se prêter excellemment à ce dessein, en ce qu'historiques par la gloire des noms, ils sont couverts de vapeurs transparentes et crépusculaires, et en ce que l'évolution s'y accomplit dans une gradation distincte et toute dramatique. Le plébéien romain, type, pour M. Ballanche, de l'homme qui se fait lui-même, lui représentait par les trois *sécessions* la masse de l'humanité conquérant successivement la conscience ou le sentiment de soi, la pudicité ou le mariage légal, et enfin la dignité ou l'aptitude aux magistratures dans les divers ordres. 3° Quant à l'avenir qui suit cette émancipation et à la perspective future et finale des destinées humaines sur la terre, ce devait être un dés objets, un des pressentiments de *la Ville des Expiations* : M. Ballanche concevait, dès 1824, la *Vision d'Hébal* qui n'en est qu'un épisode et qu'il écrivit en 1829. — Des trois grands poëmes philosophiques, *Orphée* seul a paru au complet ; mais, outre la *Vision d'Hébal*, on a des fragments et chapitres des deux autres

ouvrages que les *Prolégomènes* nombreux et féconds, en entier publiés, déterminent suffisamment. Toutefois, si, malgré quelques lacunes, la pensée de ces parties inédites est déjà saisissable, on ne peut également en apprécier la forme et l'art; l'ensemble du monument est en souffrance; nous aimons à espérer que l'auteur ne tardera pas à y donner l'harmonie de son premier dessin.

Ce serait ici le lieu, si nous le voulions, d'offrir une exposition générale de la doctrine de M. Ballanche; mais assez d'autres l'ont fait plus ou moins, M. de Givré, l'un des premiers, au *Journal des Débats*, M. d'Ekstein dans *le Catholique*, M. de Chateaubriand dans la préface de son beau livre des *Etudes*, M. Barchou de Penhoën dans la *Revue des deux Mondes*, M. de Lavergne à Toulouse. — Nous dirons quelque mots de l'*Orphée*.

L'*Orphée* n'est pas une tentative qui aille à recomposer une antique réalité; ce n'est pas une restitution poétique, et poétiquement aussi vraisemblable que possible, d'une époque évanouie. Le poète ne s'est inquiété que d'évoquer l'esprit général de ces temps, de le faire circuler abondamment çà et là; quant aux détails, il n'a pas cherché à les mettre en rapport exact avec les débris qui se sont conservés. Ce n'est pas en étudiant, par exemple, les fragments attribués à

Orphée, qu'il s'est préparé à faire parler son personnage. De même dans les peintures qu'il nous donne de cet ancien monde, il n'a pas visé à retrouver en géologue l'aspect réel, persuadé que ce serait toujours un paysage très aventuré. Il n'a donc tenu qu'à se faire l'organe d'un certain esprit général et intime avec lequel il se sentait en communication, et il a pris d'avance son parti sur l'invraisemblance (je parle de l'invraisemblance poétique) du langage et de beaucoup de peintures. Evandre et Thamyris discourent entre eux de cosmogonie, de patriciat et de plébéianisme, presque comme auraient pu faire Niebuhr et M. Ballanche; les vieilles expressions latines, les étymologies essentielles de Vico ont passé intégralement dans leur langage; et tout à côté de ces paroles anticipées, ce sont des chants qui appartiennent à la lyre antique, des expressions orphéennes tirées comme avec un plectre d'or. En un mot, l'*Orphée* n'est pas un poème qui, avec plus de profondeur, offre l'unité et l'harmonie du ton, comme le *Télémaque* ou l'*Antigone*; l'invraisemblance n'y est pas généralement étendue et adoucie de manière à se faire peu sentir. Mais l'anachronisme entre la forme et le fond éclate et crie en maint endroit, le poète ayant désespéré de jamais rapprocher assez à son gré cette forme du fond. *Orphée* est

un singulier poème où le chant, émané d'une muse antique, a été commenté avec science par un néoplatonicien ou un éclectique alexandrin; mais le copiste, par mégarde, a fait confusion; le commentaire est entré dans le texte, Servius a passé dans Virgile et l'interrompt çà et là; les bordures du cadre sont bigarrées et blasonnées de triangles, de chiffres, de racines en toutes langues, bien que le milieu du tableau se maintienne aimable et pur autant que profond [1].

C'est ce milieu du tableau que j'aime et que j'admire dans l'*Orphée*; c'est là que circule le sentiment des temps incertains, cette musique du passé dont M. Ballanche est la harpe éolienne, et dont il sait nous renvoyer un sympathique et merveilleux écho. L'heureux séjour d'Orphée en Samothrace, son chaste hymen avec Eurydice, ses entretiens avec la Sibylle mourante, son intervention au milieu des farouches combats, son refus de l'amour d'Erigone, ses bienfaits partout présents, sa personne toujours lointaine ou passagère, suffiraient à justifier les naïves paroles dans lesquelles le poète se rend témoignage à

[1] Cet anachronisme et cette discordance, qui n'appartiennent pas à la manière des *Fragments* et d'*Antigone*, et que nous signalons en grand dans l'*Orphée*, ont pénétré quelquefois jusque dans la diction, d'ordinaire si pure, de M. Ballanche. Ainsi Hébal, décrivant en deux traits la guerre du Péloponèse, montre Sparte essayant de *stéréotyper* la civilisation héroïque. Il y a aussi trop d'*intussusceptions*, d'*assimilations*.

lui-même : « Qu'il me soit permis d'affirmer que l'inspiration à laquelle j'obéis est plus près que celle de Virgile des inspirations primitives... Oui, j'ai plus que Virgile, incomparablement plus, le sentiment de ces choses que j'oserai appeler divines. » — N'y a-t-il pas une voix dans les choses? s'écrie dans l'*Orphée* notre poète théosophe; or, cette voix, M Ballanche l'a fréquemment entendue. Dans les mêmes morceaux d'*Orphée* que j'admire pour le sens antique et primitif qu'ils respirent, je n'aime pas moins à retrouver les sources secrètes des affections, des anciennes larmes et du génie de M. Ballanche, cette pensée éternelle d'un hymen à la fois accordé et impossible, cette initiation au vrai et au bien par la chasteté et par la douleur : « La douleur, dit Orphée, sera le second génie qui m'expliquera les destinées humaines. » Chaque page nous offre des pensées de tous les temps, dans la magnificence de leur expression : « Souvenez-vous que les dieux immortels couvrent de leurs regards l'homme voyageur, comme le ciel inonde la nature de sa bienfaisante lumière. » Et encore : « Toutes les pensées d'avenir se tiennent; pour croire à la vie qui doit suivre celle-ci, il faut commencer par croire à cette vie elle-même, à cette vie passagère. » Enfin, les approches de

la mort d'Orphée, les troubles et l'agonie orageuse de cette grande âme qui, comme toutes les âmes divines au terme, se croit un moment délaissée, ont une sublimité égale aux plus belles scènes des épopées modernes. Et voilà pourquoi M. Ballanche a bien fait de rester poète.

L'influence des écrits de M. Ballanche a été lente ; mais réelle, croissante, et très active même dans une certaine classe d'esprits distingués. Pour n'en citer que le plus remarquable exemple, la lecture de ses *Prolégomènes*, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école, encore matérialiste alors, de Saint-Simon. Témoin de l'effet produit par cette lecture sur quelques-uns des plus vigoureux esprits de l'école, je puis affirmer combien cela fut direct et prompt. L'influence, du reste, n'alla pas au-delà de cette espèce d'insufflation religieuse. Historiquement, l'école saint-simonienne partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du dix-huitième siècle, erreur admise par Benjamin Constant lui-même ; elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme, comme, lui, Benjamin Constant, commençait la religion par le fétichisme.

M. Ballanche est peut-être l'homme de ce temps-ci qui a eu à la fois le plus d'unité et de

spontanéité dans son développement. Sans varier jamais autrement que pour s'élargir autour du même centre, il a touché de côté beaucoup de systèmes contemporains et, pour ainsi dire, collatéraux du sien; il en a été informé plutôt qu'affecté, il a continué de tirer tout de lui-même..La doctrine de Saint-Martin semble assurément très voisine de lui, et pourtant, au lieu d'en être aussi imbu qu'on pourrait croire, il ne l'a que peu goutée et connue. Je remarque seulement dans les *Prolégomènes* le *magisme de la parole*, le *magisme de l'homme sur la nature*, expressions qui doivent être empruntées du mystérieux théosophe. Il a emprunté davantage à Charles Bonnet, à savoir le nom même et l'idée de la *palingénésie*, de cette interminable et ascendante échelle des existences progressives; mais il s'en est approprié la vue en la transportant dans l'histoire, tandis que l'illustre Génevois ne l'avait que pour l'ordre purement naturel. M. Ballanche connut de bonne heure à Lyon Fourier, auteur des *Quatre Mouvements;* mais il entra peu dans les théories et les promesses de ce singulier ouvrage publié en 1808; aujourd'hui il se contente d'accorder à l'auteur une grande importance critique en économie industrielle, et de penser avec lui en des termes généraux que

l'homme a pour mission terrestre *d'achever* le globe. Il lut *les Neuf Livres* de Coëssin dès 1809, et dans un voyage qu'il fit à Paris, il visita ce prophète d'une époque pontificale; mais l'esprit envahissant du sectaire le mit d'abord sur ses gardes, M. Ballanche voulait avant tout rester lui-même [1]. Il vit une fois Hoéné Wronski, lequel, dans son *Prodrome*, revendique l'honneur

[1] Il est difficile au critique qui touche à des sensibilités vivantes, de ne pas les blesser quelquefois, de ne pas *s'attirer des affaires,* comme l'écrivait à Bayle un officier de la reine Christine à propos d'une certaine phrase échappée au célèbre critique sur les opinions religieuses de cette reine (voir la vie de Bayle par Des Maizeaux). La phrase sur M. Coëssin ayant donné lieu dans le temps à une protestation fort vive de sa part qui a été postérieurement insérée à la *Revue des Deux Mondes*, et placé aujourd'hui, par le fait de la réimpression du morceau, dans l'obligation de modifier la phrase ou de reproduire la protestation, nous avons préféré ce dernier parti qui mettra le lecteur mieux à même de juger. On a vu précédemment quelques traits assez tranchés d'une lettre de M. de Maistre. Voici celle de M. Coëssin, qui ne saurait prouver, nous le croyons, que M. Ballanche n'ait point eu affaire dans cette relation à un esprit d'un tour très absolu; or, en insistant trop peu sans doute sur les mérites élevés des *Neuf Livres* de M. Coëssin, nous n'avions pas prétendu dire de lui autre chose :

« Monsieur, dans un long article de vous sur M. Ballanche, inséré dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, il vous a plu, vers la fin de cet article, de faire une courte mention de ma personne, conçue dans les termes suivants : *il lut*, etc.

« Je nie d'abord, monsieur, très positivement et très formellement, qu'aucunes de mes paroles, pensées, actions, ou publications, aient jamais pu donner à vous, ni à qui que ce soit au monde, le droit de me qualifier du titre de *sectaire*, et je vous prie, vous et vos lecteurs, de

d'avoir le premier émis en 1818 une vue politique que l'*Essai sur les Institutions* exprimait en même temps que lui. M. Ballanche vit plus d'une fois, bien que rarement, Fabre d'Olivet dont les idées l'attiraient assez, s'il ne les avait senties toujours retranchées derrière une science peu vérifiable.

tenir note de cette dénégation formelle, positive et nécessaire. Ensuite il est de mon devoir et dans mes convenances de vous faire observer, monsieur, que n'ayant l'honneur d'être connu de vous ni personnellement, ni probablement par la lecture de mes écrits, rien n'autorise un homme poli, comme vous l'êtes très certainement, à prendre avec un autre homme, qui lui est tout-à-fait inconnu, le ton familier que vous prenez avec moi dans la courte mention de ma personne, citée plus haut.

« En ce qui concerne M. Ballanche, il est bien vrai, comme vous le dites, qu'il m'a fait en ce temps-là un assez grand nombre de visites, et il est tout simple, comme vous le dites encore, *que M. Ballanche voulût avant tout rester lui-même*. Cela est un droit incontestable que chacun conserve *à ses risques et périls*. Mais que M. Ballanche ait cru que j'aie voulu un seul instant le rendre MOI, vous conviendrez, monsieur, qu'il y a là une pensée qui ne peut être que le fruit d'une imagination bien timorée et même plus que timorée.

« Quant aux ouvrages de M. Ballanche, je les ai reçus tous successivement de sa main, à peu près à mesure qu'il les publiait, et personne ne sait mieux que M. Ballanche, ce que, en ma qualité d'auteur des *Neuf Livres*, j'ai le droit d'en penser.

« Au reste, monsieur, l'objet spécial de cette lettre n'étant que la dénégation formelle et positive du titre de sectaire, qu'il vous a plu de me donner publiquement dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, je compte sur votre délicatesse, pour la faire insérer textuellement dans le plus prochain numéro de ce journal.

« Que si, contre mon attente, il vous convenait, monsieur, de donner quelque suite à cette discussion, j'aurai l'honneur de vous prévenir

et gardées par une morgue qui ne livre jamais son dernier mot. Il a profité pourtant des écrits originaux de ce philosophe qui aurait pu se passer d'être charlatan; l'idée d'Adam, l'homme universel, et d'Ève qui est la faculté volitive d'Adam, lui a probablement été suggérée par Fabre. Les hommes qui ont le plus agi sur M. Ballanche, mais par contradiction surtout, sont MM. de Bonald, de Maistre et de La Mennais. Ce dernier, ainsi que l'abbé Gerbet, est devenu son ami, et la contradiction première a cessé bientôt dans une conciliation que le Christianisme qui leur est commun rend solide et naturelle.

Pour nous qui n'approchons qu'avec respect de tous ces noms, et qui ne les quittons qu'à regret, il faut nous arrêter pourtant. Heureux si, à défaut d'une exposition complète de système, cette étude de biographie psycologique a insinué à quelques-uns la connaissance, ou du moins l'avant-goût, d'un homme dont la noble ingénuité égale la profondeur, et si cette explication inté-

d'avance que pour toute réponse je m'en référerais uniquement à la présente dénégation, ayant bien soin toutefois de profiter, s'il y avait lieu, de vos observations, pour purger scrupuleusement mes publications passées et à venir des plus légers traits qui pourraient, au moyen d'une interprétation malveillante, donner quelque lieu à la qualification fausse et désobligeante de *sectaire*, dont il vous a plu sans aucun motif de me tacher. — J'ai l'honneur d'être, etc. »

rieure et continue que nous avons cherché à démêler en lui peut servir de prolégomènes en quelque sorte à ses prolégomènes ! Préparer à la lecture de notre auteur, c'est là en général dans les essais que nous esquissons, et ce serait dans celui-ci en particulier, notre plus entière récompense.

Septembre 1834.

M. DE BALZAC.

(LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.)

Il est temps d'en venir, dans cette galerie qui sans cela resterait trop incomplète, au plus fécond, au plus en vogue des romanciers contemporains, au romancier du moment par excellence, à celui qui réunit en si grand nombre les qualités ou les défauts de vitesse, d'abondance, d'intérêt, de hasard et de prestige, que ce titre de conteur et de romancier suppose. M. de Balzac n'est ainsi devenu célèbre que depuis quatre années. Son *Dernier Chouan*, en 1829, l'avait

fait remarquer pour la première fois, mais sans le tirer encore de la foule; sa *Physiologie du Mariage* lui avait acquis la réputation d'un homme d'esprit, observateur sans scrupules, un peu graveleusement expert sur une matière plus scabreuse que celle dont avait traité Brillat-Savarin. Mais c'est à partir de la *Peau de Chagrin* seulement que M. de Balzac est entré à pleine verve dans le public, et qu'il l'a, sinon conquis tout entier, du moins remué, sillonné en tout sens, étonné, émerveillé, choqué ou chatouillé en mille manières. Et il faut reconnaître que dans ce rapide succès, à part les coups de trompette du commencement aux environs de la mise en vente de *Peau de Chagrin*, la presse parisienne n'a été que médiocrement l'auxiliaire de M. de Balzac; qu'il s'est bien créé seul sa vogue et sa faveur auprès de beaucoup, à force d'activité, d'invention, et chaque nouvel ouvrage servant, pour ainsi dire, d'annonce et de renfort au précédent. M. de Balzac a surtout dès l'abord mis dans ses intérêts une moitié du public très essentielle à gagner, et il se l'est rendue complice en flattant avec art des fibres secrètement connues. « La femme est à M. de Balzac, a dit quelque part M. Janin, elle est à lui dans ses atours, dans son négligé, dans le plus menu de son intérieur; il l'habille, la déshabille. » M. de Balzac,

mettant en œuvre comme romancier et conteur la science de sa *Physiologie du Mariage*, s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur, d'un confesseur un peu médecin; il sait beaucoup de choses des femmes, leurs secrets sensibles ou sensuels; il leur pose en ses récits des questions hardies, familières, équivalentes à des privautés. C'est comme un docteur encore jeune qui a une entrée dans la ruelle et dans l'alcove; il a pris le droit de parler à demi-mot des mystérieux détails privés qui charment confusément les plus pudiques. Il a heureusement rencontré, pour s'insinuer avec ses contes et ses romans auprès de la femme, le moment où l'imagination de celle-ci était le plus éveillée, après l'émancipation de juillet, par les peintures et les promesses saint-simoniennes. Il y a eu évidemment, sous le coup de juillet 1830, quelque chose, en fait d'étiquette, qui s'est brisé et a disparu dans la condition de la femme. Rien n'a changé au fond sur ce point, mais l'attention y a été portée, et l'on a parlé plus crûment. Le Saint-Simonisme, M. de Balzac pour sa part, l'illustre écrivain qui s'intitule Georges Sand pour la sienne, ont été instruments et organes de ce changement survenu, non pas dans les mœurs, mais dans l'expression des mœurs. En province surtout où les existences de quel-

ques femmes sont plus souffrantes, plus étouffées et étiolées que dans le monde parisien, où le désaccord au sein du mariage est plus comprimant et moins aisé à éluder, M. de Balzac a trouvé de vifs et tendres enthousiasmes; le nombre y est grand des femmes de vingt-huit à trente-cinq ans, à qui il a dit leur secret, qui font profession d'aimer Balzac, qui dissertent de son génie et s'essaient, la plume à la main, à broder et à varier à leur tour le thème inépuisable de ces charmantes nouvelles, *la Femme de trente ans*, *la Femme malheureuse*, *la Femme abandonnée*; c'est là un public à lui, délicieux public malgré ses légers ridicules, et que tout le monde lui envierait assurément. Crébillon fils en son temps eut aussi une telle prise sur l'imagination de certaines femmes, qu'une jeune dame anglaise, dit-on, s'affolant de lui après une lecture de je ne sais quel roman, accourut tout exprès pour l'épouser. Faut-il qu'on puisse raconter de Crébillon fils la même flatteuse aventure qu'on raconte, bien que par erreur, du plus chaste et du plus divin de nos poètes[1]! Quant à M. de Balzac, il lui arriverait immanquablement quel-

[1] Le dramaturge Mercier, qui, pour l'exubérance, les inégalités et les hasards de talent (bien qu'avec moins de finesse), n'est pas sans rapport avec M. de Balzac, eut en son temps une vogue presque semblable. Après la première représentation du *Déserteur*, il reçut des suppliques

que bonheur pareil, si les femmes qu'il émeut n'étaient mariées déjà, malheureuses et désabusées dans le mariage. Une des raisons qui expliquent encore la vogue rapide de M. de Balzac par toute la France, c'est son habileté dans le choix successif des lieux où il établit la scène de ses récits. On montre au voyageur, dans une des rues de Saumur, la maison d'Eugénie Grandet; à Douai probablement, on désigne déjà la maison Claës. De quel doux orgueil a dû sourire, tout indolent Tourangeau qu'il est, le possesseur de la Grenadière? Cette flatterie adressée à chaque ville où l'auteur pose ses personnages, lui en vaut la conquête; l'espérance qu'ont les villes encore obscures d'être bientôt décrites dans quelque roman nouveau prédispose pour lui tous les cœurs littéraires de l'endroit : « Il n'est pas fier au moins, celui-là! il n'est pas exclusivement Parisien et de sa Chaussée d'Antin! il ne dédaigne pas nos rues et nos métairies! » De la sorte, en trois années au plus, le vaste drapeau inscrit au nom de M. de Balzac s'est trouvé arboré de clocher en clocher, au midi

de toutes les belles dames sensibles de Paris, qui réclamaient la grâce de l'intéressant malheureux : « J'en suis bien fâché, répondait-il de son ton d'oracle; je suis et je serai inflexible, il faut qu'on lui casse la tête. » Ce dénouement était en effet nécessaire à la moralité qu'il voulait qu'on en tirât.

et au nord, en deçà et au-delà de cette Loire maternelle, de cette Touraine qui est son centre d'excursion et son lieu de retour favori. Dans Paris au contraire, le succès a été moindre, bien que fort vif encore; mais on a contesté plusieurs mérites à l'auteur. Comme poète, comme artiste, comme écrivain, on a souvent rabaissé sa qualité de sentiment, sa manière de faire; il a eu peine à se pousser, à se classer plus haut que la vogue, et malgré son talent redoublé, malgré ses merveilleuses délicatesses d'observation, à monter dans l'estime de plusieurs jusqu'à un certain rang sérieux. De longs antécédents littéraires, malheureux et obscurs, ont été relevés comme une objection péremptoire à la réalité de ses perfectionnements récents. Bien des femmes aussi ont été plus difficiles de goût qu'en province, et ne lui ont point passé ses familiarités d'intérieur ou ses invraisemblances, par intérêt pour les principales situations. A ces reproches, plus ou moins fondés, à ces dégoûts ou à ces dédains, trop souvent justifiables, M. de Balzac n'a répondu que par une confiance croissante en son imagination et une exubérance d'œuvres dont quelques-unes ont trouvé grâce aux yeux de tous, et ont mérité de triompher. L'auteur de *Louis Lambert* et d'*Eugénie Grandet* n'est plus un talent qu'il soit possible de rejeter et de

méconnaître. Nous tâcherons de l'analyser avec quelque détail, et, même dans nos plus grandes sévérités de jugement, de marquer l'attention qu'on doit à un écrivain actif, infatigable, toujours en effort et en rêve de progrès, qui nous a charmé mainte fois, et dont nous saluons volontiers en bien des points la supériorité naturelle.

M. Honoré Balzac, à le prendre au complet, dans sa vie inégale et diverse, dans ses habitudes et ses accidents d'humeur, dans ses conversations non moins que dans ses écrits, nous présente une des physionomies littéraires les plus animées, les plus irrégulières de ce temps, et telle qu'avec ses nombreuses originalités et ses contrastes, elle ne pourrait être vivement exprimée que par quelque curieux collecteur d'anecdotes et d'historiettes, par quelque Tallemant des Réaux, amateur de tout dire. Et certes, si en parlant du lyrique Malherbe et surtout de l'autre Balzac, solennel pourtant, et si savant en beaux mots, le bon Tallemant a trouvé moyen d'amasser tant de traits piquants de caractère, d'enregistrer tant d'indiscrétions de langage, tant de superstitions fastueuses d'auteur et de jactances naïves, que n'aurait-il pas à moissonner d'abondant autour de chacun des nôtres? Mais nous n'aborderons M. Balzac que par les côtés qui tou-

chent le plus immédiatement ses écrits que nous jugeons. Il est né à Tours, le 20 mai 1799. A le lire, à l'entendre, on le croirait davantage du midi, plus voisin d'Angoulême et des contrées de son célèbre homonyme. Mais dans un de ses jolis contes, après avoir peint délicieusement sa Touraine voluptueuse et molle, cette abbaye de Thélème, comme il l'appelle, cette Turquie de la France, il a pris soin d'observer que le Tourangeau transplanté développe souvent les qualités les plus actives, et il cite à l'appui Rabelais et Descartes, Béroalde de Verville et Paul-Louis Courier. M. de Balzac fut donc transplanté de bonne heure; ce ne fut pourtant qu'après avoir fait ses premières études au collége de Vendôme probablement, car j'aime à croire que son récit de *Louis Lambert* n'est en rien une fiction, et qu'il a été lui-même cet ami inséparable du pauvre et sublime enfant extatique. En ce cas, l'enfance et la première jeunesse de M. de Balzac au collège se rapportent bien à ce qu'on pourrait conjecturer : une imagination active, spirituelle; de l'ébullition, du désordre et de la paresse; des lectures avides, incohérentes, à contre-temps; l'amour du merveilleux; les études mal suivies; un mauvais écolier sans discipline, *semper aliud agens*, que ses maîtres chargent de

pensums et que ses camarades appellent du sobriquet de *poète*.

En parlant des facultés extraordinaires de son jeune ami Lambert, M. de Balzac a dit : « J'ai longtemps ignoré la poésie et toutes les richesses cachées dans le cœur et sous le front de mon camarade. Il a fallu que j'arrivasse à trente ans, que mes observations se soient mûries et condensées, qu'un jet de lumière les ait même encore éclairées, pour que je pusse comprendre toute la portée des phénomènes dont j'ai été le témoin ignorant. » Il fallut peut-être à M. de Balzac, pour éveiller et ressusciter cet ancien Lambert enseveli en lui, qu'un éclair lui vînt, tombé du front d'Hébal, ce noble frère de la même famille. Quoi qu'il en soit, ce que M. de Balzac confesse à l'article du souvenir de Lambert est vrai en général de tous les heureux souvenirs dont se nourrit et s'empare son imagination d'aujourd'hui. Il lui fallut arriver à plus de trente ans pour découvrir, pour exploiter la mine fertile que son esprit enfermait à son insu, ses impressions d'enfance en Touraine, ses originaux de province, ses chanoines célibataires, son malin teinturier de Vouvray dans *Gaudissart*; tout cela dormait je ne sais où auparavant. Lambert enfant s'était écrié un jour devant lui, en se frappant le front : « Je serai célèbre ! — Et

toi aussi, avait-il ajouté vivement; nous serons les alchimistes de la pensée! » Ce mot de Lambert est comme la clef de M. de Balzac. Il me semble exactement en effet un magnétiseur, un alchimiste de la pensée, d'une science occulte, équivoque encore malgré ses preuves, d'un talent souvent prestigieux et séducteur, non moins souvent contestable ou illusoire. Comme les alchimistes, il a passé des années entières en tâtonnements, à travers la fumée et la cendre, les sédiments et les scories, avant d'arriver à la transmutation tant désirée : aussi, quelle joie bien légitime et quelle ivresse étourdissante le jour où il vit dans le creuset son mercure se fixer en or!

De 1821 à 1829, époque où M. de Balzac commença de se faire remarquer par la publication du *Dernier Chouan*, qu'a-t-il tenté? qu'a-t-il publié? quels furent ses débuts littéraires, et les tâtonnements multipliés et infructueux dont ses anciens amis nous parlent tant depuis qu'il est devenu célèbre? M. de Balzac, dit-on, a chez lui une collection complète de tous ses premiers romans qui ne forment pas moins d'une trentaine de volumes; il les conserve magnifiquement reliés, comme le berger-ministre conservait dans un coffre précieux son hoqueton et sa houlette, et il les appelle ses *études*. Etudes ou non,

défroque plus ou moins pastorale, il aurait tort d'en trop rougir, puisque c'est pour lui un subsistant témoignage de ce que peuvent la constance, le travail et une opiniâtre confiance aux ressources de sa propre imagination. Dans le temps d'ailleurs qu'il publiait ces productions de troisième ordre, productions peu authentiques, où il ne trempait souvent que comme collaborateur et auxquelles il n'attacha jamais son nom, M. de Balzac ne s'en exagérait pas la valeur, et trouvant un jour un de ses récents volumes aux mains d'un ami qui le lisait : « Ne lisez pas cela, lui dit-il; j'ai bien dans la tête des romans que je crois bons, mais je ne sais quand ils pourront sortir. » Nous avons eu la curiosité de retrouver et de feuilleter la plupart de ces romans oubliés, espérant y saisir quelque trace du brillant écrivain d'aujourd'hui. Ce n'a pas été sans adresse que nous avons dû remonter à travers ce dédale croisé de pseudonymes, le long de ces sources assez peu limpides qui se perdaient ou changeaient de nom à chaque pas. La *Bibliographie romancière* en main, nous étions balloté de M. Horace de Saint-Aubin, bachelier-ès-lettres, à M. de Viellerglé, de M. de Viellerglé de Saint-Alme à lord R'Hoone. Enfin nous avons eu la satisfaction de dresser une filiation aussi complète qu'il nous a été possible, bien que nous y sentions encore

beaucoup de lacunes : *les Deux Hector, le Centenaire*, 1821 ; *le Vicaire des Ardennes*, 1822, et durant cette même année, *Charles Pointel, L'Héritière de Birague*, *Jean-Louis*, *le Tartare ou le Retour de l'Exilé*, *Clotilde de Lusignan* ; en 1823, *la Dernière Fée*, *Michel et Christine*, *l'Anonyme* ; en 1824, *Annette et le Criminel* ; en 1825, *Wann-Chlore* ; en 1827, *le Corrupteur* ; cela ne nous mène pas loin du *Dernier des Chouans* et de 1829, moment où la vie littéraire de M. de Balzac se produit au grand jour. Nous avons été peu payé, avouons-le, de notre indiscrète recherche, en parcourant ces volumes de M. de Viellerglé, que *le Miroir* du temps rapprochait, quant au choix des sujets, des romans de Pigault et de Rétif, et que le libraire Pigoreau classait parmi les *romans gais* en opposition aux *romans noirs*, aux histoires de brigands et de fantômes. C'est tout ce qu'on en peut dire de mieux [1]. J'ai été frappé dans la préface du *Vicaire des Ardennes* de ce que l'auteur annonce délibérément au public qu'ils ont long-temps à se voir et à se connaître l'un l'autre, ayant dit-

[1] Un homme d'esprit à qui je citais, comme singulier, ce rapprochement qu'on avait fait des premiers écrits de M. de Balzac avec Pigault, n'en parut pas étonné : « Mais encore maintenant, me dit-il, voyez ! n'est-il pas vraiment, à beaucoup d'égards, un Pigault-Lebrun de salon, le Pigault-Lebrun d'un très beau monde ? »

il, trente ouvrages consécutifs à faire paraître
Un trait du caractère de M. de Balzac, c'est, aussitôt qu'il écrit la première page d'un livre, d'avoir tout de suite trente autres volumes en idée devant lui et de rêver ainsi des séries indéterminées qui doivent, en se rejoignant, former une œuvre immense. Au reste, malgré les trente ouvrages promis et donnés par l'auteur du *Vicaire*, aucune œuvre suivie n'entrait alors dans sa pensée; il écrivait au hasard, à foison, sans but ni souci littéraire. *Wann-Chlore*, il est vrai, se distingue des précédents ouvrages par un ton plus soutenu et des mœurs plus relevées, pour ne pas dire moins basses; mais qu'est-ce encore! *Les Derniers Chouans* offrent seuls pour la première fois du pittoresque, de l'entente dramatique, des caractères vrais, un dialogue heureux; par malheur l'imitation de Walter Scott et de Cooper est évidente. L'auteur a jugé ce roman digne d'être revu et reconnu, et il ouvre sa carrière ostensible à dater de là. J'ai lu aussi vers 1829, dans les *Anndles romantiques* du temps, des vers signés du nom de Balzac, harmonieux et bien rhythmés, et qui se rapprochent du faire de M. de Latouche. M. de Balzac à cette époque ne se contentait plus d'écrire; son esprit d'entreprise l'avait poussé à des opérations de librairie et d'imprimerie; les *Annales romantiques*

où il insérait les vers dont je parle, étaient, je crois, imprimées par lui, et il publiait une édition de La Fontaine à laquelle il ajoutait une notice. Pourtant le non-succès de sa tentative industrielle le rendit vite à la seule littérature, mais sur un tout autre pied que devant. « L'imprimerie, dit-il, m'a pris tant de capital, il faut qu'elle me le rende ; » et redoublant d'activité, révélant enfin son talent, il a tenu son dire. Pour résumer notre idée sur la première période presque clandestine d'une existence littéraire désormais si en évidence, voici ce qui nous semble : M. de Balzac, jeune, au sortir des bancs, *bachelier-ès-lettres*, mena, comme il en convient dans *Lambert*, une vie passionnée et aventureuse. Par nécessité et par pente, il se livra, de moitié avec de joyeux compagnons, à cette facilité d'imaginer et d'écrire que la littérature inférieure d'alors réclamait à si peu de frais, et il dépensa de la sorte une portion de l'effervescence fiévreuse dont sa jeunesse dut être plus secouée qu'une autre. Un homme de vif esprit qui l'a beaucoup connu et qui lui a servi quelquefois de conseil, M. de Latouche, pourrait seul, s'il le voulait sans trop d'ironie, raconter en détail et éclairer ces origines contemporaines qui déjà se dérobent ; il pourrait animer d'anecdotes caractéristiques toute l'arrière-scène

obscure de l'atelier littéraire de ce temps-là. Pour nous, qui n'avons plus qu'à passer l'éponge sur ces produits inconnus, incertains, désavoués, nous en venons à M. de Balzac qui se réveille un matin, sachant beaucoup du monde et des femmes, saisissant les tendresses, les ridicules, et débrouillant à la hâte au dedans de lui-même tout ce qu'il n'y avait point soupçonné jusqu'alors.

La *Physiologie du Mariage* est une macédoine de saveur mordante et graveleuse, dans le goût drolatique, et qui annonce un compatriote bien appris de Rabelais, ou du moins de Béroalde de Verville. L'auteur y rajeunit à la moderne un sujet usé; il n'échappe pourtant pas toujours à des plaisanteries devenues vulgaires. La morale scrupuleuse en est exclue, dès le titre, et il n'en faut pas parler. Certains côtés délicats et sensibles auraient pu être touchés avec art; mais l'écrivain, pur épicurien, n'y est pas arrivé encore. Ainsi, plus tard dans le conte du *Rendez-vous*, M. de Balzac nous peindra Julie d'Aiglemont au retour de cette soirée brillante où elle a reconquis à force de coquetterie et de triomphe la fantaisie passagère de son mari; il nous la peindra cédant une dernière fois par bonté et par calcul à l'égoïste faveur dont M. d'Aiglemont l'honore; puis tout aussitôt, dès qu'elle se retrouve

à elle, nous la voyons sombre, sur son séant, dans le lit conjugal, près du mari endormi, rougissant et pleurant comme d'un crime de cette espèce de profanation calculée à laquelle elle s'est soumise : il y a là une page admirable de vérité et de douleur. Au lieu de ces peintures vivantes, nous avons dans la *Physiologie du Mariage* la *théorie du lit*, des *deux lits jumeaux* ou des *chambres séparées*, tout un étalage que rien n'ennoblit et ne rachète. La *Peau de Chagrin*, publiée en 1831, ouvre la nouvelle et la véritable série des romans de M. de Balzac. Le commencement en est vif, naturel, attachant; mais l'intérêt se perd bientôt dans le fantasque et l'orgiaque. L'auteur s'est évidemment préoccupé d'Hoffmann qui faisait alors son apparition parmi nous. Le caractère de Fédora, de cette *Femme sans cœur*, indique pourtant le peintre déja initié à demi. C'est dans ses *Contes de la Vie privée* qu'il devait tout entier se produire.

M. de Balzac a un sentiment de la vie privée très profond, très fin, et qui va souvent jusqu'à la minutie du détail et à la superstition ; il sait vous émouvoir et vous faire palpiter dès l'abord, rien qu'à vous décrire une allée, une salle à manger, un ameublement. Il a une multitude de remarques rapides sur les vieilles filles, les vieilles femmes, les filles disgraciées et contrefaites, les

jeunes femmes étiolées et malades, les amantes sacrifiées et dévouées, les célibataires, les avares : on se demande où il a pu, avec son train d'imagination pétulante, discerner, amasser tout cela. Il est vrai que M. de Balzac ne procède pas à coup sûr, et que dans ses productions nombreuses, dont quelques-unes nous semblent presque admirables, touchantes du moins et délicieuses, ou piquantes et d'un fin comique d'observation, il y a un pêle-mêle effrayant. Otez de ses contes *la Femme de trente ans*, *la Femme abandonnée*, *le Réquisitionnaire*, *la Grenadière*, *les Célibataires*; ôtez de ses romans l'*Histoire de Louis Lambert*, et *Eugénie Grandet*, son chef-d'œuvre, quelle foule de volumes, quelle nuée de contes, de romans de toutes sortes, drolatiques, philosophiques, économiques, magnétiques et théosophiques, il reste encore ! Je n'ose me flatter d'avoir tout lu. Il y a quelque chose à goûter dans chacun sans doute ; mais combien de pertes et de prolixités ! Dans l'invention d'un sujet, comme dans le détail du style, M. de Balzac a la plume courante, inégale, scabreuse ; il va, il part doucement au pas, il galope à merveille, et voilà tout d'un coup qu'il s'abât, sauf à se relever pour retomber encore. La plupart de ses commencements sont à ravir ; mais ses fins

d'histoire dégénèrent ou deviennent excessives. Il y a un moment, un point où malgré lui il s'emporte. Son sang-froid d'observateur lui échappe; une détente lui part, pour ainsi dire, au-dedans du cerveau et enlève à cent lieues les conclusions : ainsi dans sa *Recherche de l'Absolu*, dont nous aurons tout à l'heure à parler; ainsi dans ses excellents *Célibataires*, où son chanoine Troubert se grossit et s'exagère vers la fin au point de nous être donné comme un petit Richelieu. Le hasard et l'accident sont pour beaucoup jusque dans les meilleures productions de M. de Balzac. Il a sa manière, mais vacillante, inquiète, cherchant souvent à se retrouver elle-même. On sent l'homme qui a écrit trente volumes avant d'acquérir une manière; quand on a été si long à la trouver, on n'est pas bien certain de la garder toujours. Aujourd'hui il enluminera un conte rabelaisien, et demain il nous déduira son *Médecin de Campagne*. Pour en revenir à ma comparaison de M. de Balzac avec un alchimiste, je dirai que, même après la transmutation trouvée, cet alchimiste, qui n'a pas eu pleine connaissance de son procédé heureux, rétrograde parfois et revient à ses anciens tâtonnements, qu'il retombe dans les scories et les dépenses infructueuses; qu'il fait en beaucoup d'opérations de l'or très mêlé ou

faux. On doit au reste en prendre son parti avec M. de Balzac et l'accepter selon sa nature et son habitude. Il ne faut pas lui conseiller de se choisir, de se réprimer, mais d'aller et de poursuivre toujours : on se rachète avec lui sur la quantité. Il est un peu comme ces généraux qui n'emportent la moindre position qu'en prodiguant le sang des troupes (c'est l'encre seulement qu'il prodigue) et qu'en perdant énormément de monde. Mais, bien que l'économie des moyens doive compter, l'essentiel après tout, c'est d'arriver à un résultat, et M. de Balzac en mainte occasion est et demeure victorieux.

Il l'a été principalement dans *Eugénie Grandet*, et il s'en faut de bien peu que cette charmante histoire ne soit un chef-d'œuvre, — oui, un chef-d'œuvre qui se classerait à côté de tout ce qu'il y a de mieux et de plus délicat parmi les romans en un volume. Il ne faudrait pour cela que des suppressions en lieu opportun, quelques allégements de descriptions, diminuer un peu vers la fin l'or du père Grandet et les millions qu'il déplace et remue dans la liquidation des affaires de son frère : quand ce désastre de famille l'appauvrirait un peu, la vraisemblance générale ne ferait qu'y gagner. La conclusion et la solution fréquente des embarras romanesques où M. de Balzac place ses personnages,

c'est cette mine d'or dont il a la faculté de les enrichir : ainsi dans l'*Absolu*, ainsi dans *Eugénie Grandet*, ainsi dans le conte du *Bal de Sceaux* où l'or de M. Longueville est le ressort magique, le *Deus ex machinâ*. A voir les monceaux d'or dont M. de Balzac dispose en ses romans, on serait tenté de dire de lui comme les Vénitiens de Marco-Paolo à son retour de Chine : *Messer Miglione*. Il faudrait encore dans *Eugénie Grandet* amoindrir l'inutile atrocité d'égoïsme du jeune Charles à son arrivée d'Amérique ; il est à la fois trop ignoble de la sorte envers sa cousine, et trop naïf aussi de n'avoir pas deviné la grande fortune de son oncle ; le résultat mieux ménagé pourrait être d'ailleurs absolument le même, et l'admirable Eugénie, au milieu des Des Grassins et des Cruchotins, près de sa fidèle Nanon, ne perdrait rien ni en pâleur mortifiée, ni en sensibilité profonde et rétrécie, ni en perpétuel sacrifice. Apaisez en ce tableau quelques couleurs criardes ; arrivez, en éteignant, en retranchant çà et là, à une harmonie plus égale de ton, et vous aurez la plus touchante peinture domestique.

Je veux même entrer ici dans quelques détails de style et de diction, parce que M. de Balzac, tout abondant et inégal qu'il est, ne néglige pas ces soins, et bien au contraire s'en préoccupe

beaucoup. M. de Balzac n'a pas le dessin de la phrase pur, simple, net et définitif; il revient sur ses contours, il surcharge; il a un vocabulaire incohérent, exubérant, où les mots bouillonnent et sortent comme au hasard, une phraséologie physiologique, des termes de science, et toutes les chances de bigarrures. Je lis, dès la première page d'*Eugénie Grandet*, cette phrase : « S'il y a de la poésie dans l'atmosphère de Paris où tourbillonne un *simoun* qui enlève les cœurs, n'y en a-t-il donc pas aussi dans la lente action du *sirocco* de l'atmosphère provinciale, qui détend les plus fiers courages, relâche les fibres et désarme les passions de leur *acutesse*. » Ailleurs, dans *Louis Lambert*, non loin des brûlantes et simples lettres du jeune homme, ce sont des expressions de *mnémotechnie pécuniaire*, un *enfant dont je partageais l'idiosyncrase*; dans *les Célibataires* je trouve une *raison coefficiente des événements*, des *phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle*, etc., etc. Souvent la phraséologie flexible où il se joue, entraîne M. de Balzac, et il nous file de ces longues phrases sans virgules à perdre haleine, comme on peut en reprocher parfois à la plume savamment amusée de Charles Nodier. La phrase suivante fait tache à mes yeux dans la première lettre de Louis Lam-

bert à mademoiselle de Villenoix : « J'ai dû comprimer bien des pensées pour vous aimer malgré votre fortune, *et pour vous écrire en redoutant ce mépris si souvent exprimé par une femme pour un amour dont elle écoute l'aveu comme une flatterie de plus parmi toutes celles qu'elle reçoit ou qu'elle pense.* » M. de Balzac a fréquemment, et à son insu peut-être, l'image lascive, le coup de pinceau vagabond et sensuel. Il comparera tout d'abord la voix du chaste enfant Louis Lambert à *une voix qui prononce un mot d'amour, au matin, dans un lit voluptueux ;* il abusera, en peignant madame Claës, des *projections fluides dans les regards*. Volontiers, du milieu de ses beaux salons, il nous reporte sans goût à des objets, à des termes tout-à-fait répugnants, désobligeants ; il lui revient, et il nous revient à nous, en ces moments, comme une forte odeur de sa première manière : Crébillon fils se ressouvient de Rétif. Enfin, il y a en grammaire une faute insoutenable qu'il pratique constamment et par système : au rebours des écrivains d'aujourd'hui qui ont mis le *son*, *sa*, *ses* partout, qui disent à propos d'un fait et d'une observation *lui* et *elle*, M. de Balzac ne connaît que le *en* : ainsi, dans les *Célibataires*, toutes les fois que l'abbé Birotteau était entré chez le chanoine Chapeloud, il *en* avait admiré l'appar-

tement et les meubles. Dans *la Grenadière*, le jeune Louis ne se contente pas des assurances de bonne santé que lui donne sa mère, et il *en* étudie le visage, etc. En un mot, cet *en* est partout employé à faux par M. de Balzac; il y trouve je ne sais quelle particulière douceur, et l'introduit jusque dans certaines locutions qui n'en ont que faire. Au lieu de dire, par exemple : Il y va de la vie, de la fortune, il ne manque pas de dire : *il s'y en va de la vie*. Nous adressons ces chicanes de détail à M. de Balzac, parce que nous savons qu'elles ne sont pas perdues avec lui, et que, malgré toutes les incorrections par nous signalées, il soigne son style, corrige et remanie sans cesse, demande jusqu'à sept et huit épreuves aux imprimeurs, retouche et refond ses secondes et troisièmes éditions, et se sent possédé du louable besoin d'une perfection presque chimérique. Il a même, selon nous, à se garder dans ces remaniements successifs d'altérer quelquefois une première rédaction plus franche et plus simple. Ses efforts pourtant sont heureux en mainte circonstance. Il y avait dans la première édition de *la Femme abandonnée*, publiée par la *Revue de Paris*, une charmante page qui, à l'aide de quelques retouches habiles, est devenue tout-à-fait belle dans une édition suivante. Je la citerai ici pour montrer à

M. de Balzac un excellent modèle en certaines parties de lui-même, et pour dédommager le lecteur de ces querelles de langue par une plus gracieuse image. Il s'agit de la première visite du jeune M. de Neuil à madame de Beauséant, et du trouble incertain qu'il en rapporte : « A l'âge de vingt-trois ans, dit M. de Balzac, l'homme est presque toujours dominé par un sentiment de modestie. Les timidités, les troubles de la jeune fille l'agitent. Il a peur de mal exprimer son amour ; il ne voit que des difficultés et s'en effraie ; il tremble de ne pas plaire ; il serait hardi s'il n'aimait pas tant. Plus il sent le prix du bonheur, moins il croit que sa maîtresse puisse le lui facilement accorder ; d'ailleurs, peut-être se livre-t-il trop entièrement à son plaisir, et craint-il de n'en point donner. Lorsque par malheur son idole est imposante, il l'adore en secret et de loin : s'il n'est pas deviné, son amour expire. Souvent cette jeune passion, morte dans un jeune cœur, y reste brillante d'illusions. Quel homme n'a pas plusieurs de ces vierges souvenirs qui, plus tard, se réveillent, toujours plus gracieux, apportant l'image d'un bonheur parfait ; souvenirs semblables à ces enfants perdus à la fleur de l'âge, et dont les parents n'ont connu que les sourires ? »

La Recherche de l'Absolu, dernière publica-

tion de M de Balzac, n'est pas un de ses meilleurs romans; mais à travers des circonstances fabuleuses et injustifiables, cette histoire a beaucoup de mouvement, de l'intérêt, et c'est une de celles où l'on peut le plus étudier à nu la manière de l'auteur, sa pente et ses défauts. M. Balthazar Claës, qui unit les richesses de l'antique Flandre à la plus haute noblesse espagnole, habite à Douai une maison où se sont accumulées toutes les merveilles héréditaires de ces ménages opulents. Jeune, il est venu à Paris, vers l'an 1783; il s'est fait présenter dans les meilleures sociétés, chez madame d'Egmont, chez Helvétius, qui pourtant était mort depuis plusieurs années; mais peu importe l'anachronisme. Il a même étudié la chimie sous Lavoisier, et ne s'est retiré du tourbillon mondain que pour épouser mademoiselle de Temninck, avec laquelle il vit dans un long et fidèle bonheur. Mais à partir de 1809, les manières de Balthazar s'altèrent graduellement; une passion secrète le saisit et l'arrache bientôt à tout, à la société, aux tulipes, même aux joies domestiques dont il se repaissait avec candeur. Il redevient chimiste : ses premiers travaux chez Lavoisier renouvellent tout leur attrait et le sollicitent à poursuivre; un officier polonais, qui passe à cette époque par Douai et qui cause avec Balthazar, provoque en lui cette

subite révolution. M. de Balzac semble croire qu'il n'y a qu'un pas entre le goût de l'alchimie et les leçons de Lavoisier, tandis qu'il y a un abîme ; c'est comme si l'on devenait astrologue après avoir été disciple de La Place. Quoi qu'il en soit, Claës se livre, à partir de ce moment, à la recherche de l'*absolu*, ce qui veut dire pour lui la transmutation des métaux et le secret de faire de l'or ; il s'y oublie, il s'y acharne ; il tue de chagrin sa femme ; il s'y ruine, ou du moins il s'y ruinerait, si l'imagination du romancier ne venait sans relâche au secours de cette fortune qui se fond dans le creuset, et si la fille aînée de Claës ne réparait à temps chaque désastre, comme une fée qui étend coup sur coup sa baguette d'or. Cette *maison Claës* est d'ailleurs une véritable *Casauba*, et l'auteur y a, dès l'abord, enfoui toutes les ressources qu'il n'a fait que disperser çà et là en échantillons dans ses autres romans. Si, dans *le Bal de Sceaux*, les héritages à flots ne lui coûtent rien ; si, dans *les Célibataires*, les meubles de Boulle, les *Vierges* de Valentin et les *Christs* de Lebrun se trouvent tout à propos mêlés au mobilier du chanoine Chapeloud pour faire péripétie vers la fin et révéler trop tard leur valeur au pauvre Birotteau dépossédé, ce ne sont là que des bagatelles et des pauvretés au prix de ce palais des

Mille et une Nuits, de cette maison Claës et de ce qu'elle enferme. Ici les tableaux des maîtres, les tulipes introuvables, les meubles d'ébène et les boiseries dignes de Salomon sont dès l'avance disposés. Les solives et les poutres elles-mêmes recèlent de l'or : l'or *ruisselle et pétille* dans les parloirs, suivant l'expression du romancier enivré, de même que la dentelle *bouillonne* autour de la longue pélerine de madame Claës. Au milieu de toutes ces merveilles qu'il gaspille, de ces trésors qu'il dissipe en fumée, Balthazar Claës, qui croit se mettre au courant de la science moderne en poursuivant le but mystérieux des Nicolas Flamel et des Arnauld de Villeneuve, est proclamé à tout instant homme de génie, et ses actes déréglés ou même cruels envers sa famille nous sont donnés comme la conséquence inévitable d'une intelligence supérieure en désaccord avec ce qui l'entoure. M. de Balzac, en effet, prodigue volontiers à ses personnages les termes de génie, comme il leur prodigue les trésors ; il ne laisse pas d'alternative entre le génie et tous les défauts. On rencontre fréquemment chez lui des sentences du genre de celle-ci, dans *les Célibataires* : « Il n'y a qu'un homme de génie ou un intrigant qui se disent : J'ai eu tort. » Et dans *la Recherche de l'Absolu*, dès les premiers chapitres, à propos de Claës : « Les

gens d'esprit sont variables autant que des baromètres, le génie seul est essentiellement bon. »
Mais il est temps de le dire, à travers toutes ces chimères de l'alchimiste et du romancier qui semblent ne faire qu'un, ce qui ressort à merveille, c'est l'insatiable espoir de l'adepte; ce qui règne et palpite, c'est sa fièvre ardente, incurable, une fièvre d'avide crédulité. On s'impatiente de l'entendre louer pour son génie; on le traite de fou délirant; on accuse la faiblesse de ses proches qui ne l'ont pas fait enfermer déjà; on tremble quand on voit sa fille aînée lui obtenir, pour l'arracher à son laboratoire, une caisse de recette générale au fond de la Bretagne; on froisse la page sous sa main, mais on y revient; on est ému enfin, entraîné, on se penche malgré soi vers ce gouffre inassouvi. Quel mélange singulier et contradictoire dans le romancier que nous voudrions juger ici, sans faire notre parole plus sévère que notre pensée, — quel mélange d'observation souvent maligne, de réalité prise sur le fait comme par un clin d'œil de malin Tourangeau, de gaieté de bon aloi et digne de Chinon, — quel mélange de tout cela et encore de situations domestiques si fréquemment attendrissantes avec tant d'écarts divagants et d'incroyables fantaisies! Madame Claës est une de ces femmes comme le

romancier les affectionne, une laide presque contrefaite et pourtant séduisante, une femme de quarante ans de plus en plus adorable et rajeunissant. Combien de lectrices, en lisant ce portrait, se sentent tout bas flattées et comme magnétisées par l'auteur! Cette figure de madame Claës, où *les hésitations magnétiques* et *les projections fluides des regards* sont prodiguées, de même que le sont dans le portrait de Balthazar *les idées dévorantes distillées par un front chauve*, m'a bien fait concevoir le genre de portraits de Vanloo et des autres peintres chez qui des détails charmants et pleins de finesse s'allient à une *flamboyante* et détestable manière, à une manière sans précision, sans fermeté, sans chasteté. « Les personnes contrefaites qui ont de l'esprit ou une belle âme, dit M. de Balzac à propos de son héroïne peu régulière, apportent à leur toilette un goût exquis. Ou elles se mettent simplement, en comprenant que leur charme est tout moral; ou elles savent faire oublier la disgrâce de leurs proportions par une sorte d'élégance dans les détails qui divertit le regard et occupe l'esprit. » Il est impossible de plus délicatement observer et de mieux dire. Madame Claës nous touche encore quand, voyant dans les premiers temps son mari qui lui échappe, sans en comprendre

la cause, « elle attend un retour d'affection et se dit chaque soir : — Ce sera demain! en traitant son bonheur comme un absent. » Mais ce qui choque bientôt et ce qui revient indiscrètement à plusieurs reprises, ce sont les allusions directes aux secrets de l'alcôve, et à des situations conjugales, aisément déplaisantes, qui rappellent trop le théoricien de la *Physiologie du Mariage*.

Le dernier roman de M. de Balzac nous a fourni l'occasion de lire une brochure dont le sujet est le même, mais qui contient une histoire vraie et bien récente. Nul doute que, si M. de Balzac avait connu ce petit écrit, il n'eût donné à son livre le cachet de réalité qui y manque, et ne se fût garanti de beaucoup d'*à-peu-près* qui sont faux. Un alchimiste de nos jours (car, de nos jours, il y a çà et là répandus et cachés un assez grand nombre d'alchimistes encore) a fait imprimer en 1832, chez Félix Locquin, rue Notre-Dame-des-Victoires, le récit de ses tribulations et de sa découverte, sous le titre d'*Hermès dévoilé*. L'auteur de ce récit, qui ne se nomme pas, est évidemment un homme vertueux, d'une parfaite bonne foi, sensible de cœur et pénétré de la vérité de ce qu'il raconte. Nous citerons le début : « Le ciel m'ayant permis de réussir à faire la pierre philosophale, après avoir passé

trente-sept ans à sa recherche, veillé au moins quinze cents nuits, éprouvé des malheurs sans nombre et des pertes irréparables, j'ai cru devoir offrir à la jeunesse, l'espérance de son pays, le tableau déchirant de ma vie, afin de lui servir de leçon, et en même temps de la détourner d'un art, etc. » En effet, l'honnête alchimiste, bien qu'il ait trouvé le secret de la transmutation, conserve jusque dans son triomphe un sentiment si profond de son infortune passée, qu'il voudrait détourner les jeunes gens des périls de cette science hermétique, au moment même où il la leur dévoile obscurément. Ses épreuves, pauvre homme! furent grandement amères; Bernard de Palissy n'en eut pas en son temps de si lamentables. Marié jeune, devenu père d'une nombreuse famille, l'alchimiste, qui ne se désigne lui-même que comme l'infortuné Ci...., dissipe la dot de sa femme, voit mourir de misère et de chagrin tous ses enfants; mais il prend à toutes ces douleurs qui l'entourent une part de sympathie bien autrement active et humaine que Claës; ce sentiment de bienveillance pour les hommes et de compassion pour les siens, qui se mêle à une si opiniâtre recherche, est un trait naturel que le romancier n'a pas assez deviné ni ménagé. Chaque ligne de ce petit écrit annonce un travailleur long-temps séquestré du

monde, ignorant naïvement le train des choses, et en parlant avec une sorte d'enfance. Mais le plus touchant et le plus inimitable endroit est celui où il raconte sa découverte, et les sensations inouies qui l'agitèrent sitôt que le mercure brilla fixé en or sous ses yeux : « Que ma joie fût vive et grande! j'étais hors de moi-même, je fis comme Pygmalion, je me mis à genoux pour contempler mon ouvrage et en remercier l'Eternel. Je me mis à verser un torrent de larmes; qu'elles étaient douces! que mon cœur était soulagé! Il me serait difficile de peindre ici tout ce que je ressentais, et la position où je me trouvais. Maintes idées s'offraient à la fois : la première me portait à diriger mes pas près du roi-citoyen et à lui faire l'aveu de ma découverte; l'autre, à faire un jour assez d'or pour former divers établissements dans la ville qui me vit naître; une autre idée me portait à marier le même jour autant de filles qu'il y a de sections à Paris, en les dotant; une autre idée me portait à me procurer l'adresse des pauvres honteux, et à aller moi-même leur distribuer des secours à domicile. Enfin je commençai à craindre que ma joie ne me fît perdre la raison. Je sentis la nécessité de me faire violence et de prendre beaucoup d'exercice en me promenant à la campagne, ce que je fis pendant huit jours consécutifs.

Il ne se passait pas quelques heures sans que j'ôtasse mon chapeau, et, levant les yeux au ciel, je le remerciais de m'avoir accordé un pareil bienfait, et je versais d'*abondantes pleurs* [1]. Enfin je parvins à me calmer et à sentir combien je m'exposerais en faisant de pareilles démarches. Après avoir réfléchi mûrement, je pris la résolution de vivre au sein de l'obscurité sans éclat, et de borner mon ambition à faire des heureux en secret, sans me faire connaître. » C'est le jeudi-saint 1831, à 10 heures sept minutes du matin, que l'alchimiste avait opéré seul la transmutation; il a noté le jour et l'heure comme Dante et Pétrarque ont fait pour le jour et l'instant béni où ils virent leurs divinités, et la page que je viens de citer du bon alchimiste me semble presque rappeler en naïve allégresse certains passages de la *Vita Nuova*. L'alchimiste remit d'opérer la transmutation devant sa femme au lundi de Pâques; il fit emplette d'une branche de laurier et d'une tige d'immortelle, pour lui annoncer dignement cette nouvelle heureuse; toute cette conclusion domestique est pleine de simplicité, d'attendrissement et de sagesse : la réalité ici fait envie au roman. L'alchimiste,

[1] Le bon alchimiste oublie dans son transport que *pleurs* n'est pas du même genre que *larmes*.

possesseur du merveilleux secret, vit de peu, répand les bienfaits sans bruit et se souvient de ses malheurs. Belle leçon à nous tous poëtes, romanciers et hommes! Heureux qui, dans sa vie laborieuse et du fond mélangé de ses œuvres, sait réaliser un peu d'or pur! qu'il se tienne satisfait de son sort et remercie les dieux!

Novembre 1834.

DES MÉMOIRES

DE MIRABEAU,

ET DE L'ÉTUDE

DE M. VICTOR HUGO A CE SUJET.

Ce qu'il y a d'excellent surtout, selon moi, aux vrais mémoires des vrais grands hommes, c'est que déjà connus par leurs œuvres publiques, par des actes ou des productions hors de ligne et qui resteraient des fruits un peu mystérieux pour le gros du genre humain, ces hommes nous apparaissent dans leurs mémoires par leur lien réel avec la nature de tous. On avait leur cime, on jouissait de leur ombre, on recevait les fruits tombés des altiers rameaux; mais l'arbre sacré

était de l'autre côté du mur, dans un verger plus ou moins inconnu, et dont la superstition pouvait faire un Éden privilégié. La connaissance des vrais mémoires d'un grand homme, c'est la chute de ce mur de séparation, c'est la vue du héros, de l'orateur, du poète, non plus dans son unité apparente et glorieuse, mais dans son unité effective, plus diverse et à la fois plus intelligible ; on saisit les passions, les affections premières, les tournures originelles de ces natures qui, plus tard, ont dominé ; en quoi elles touchent au niveau commun ; et quelques parties des racines profondes. La forte sève qui, plus haut, s'en va mûrir et se transformer merveilleusement sous un soleil dont les rayons ne viennent pas également à chacun, on la voit sortir et monter de cette terre qui est notre commune mère à tous. En ce sens, les mémoires des grands hommes sont des titres de famille pour tous les hommes qui reconnaissent en ceux qu'ils admirent des frères seulement plus favorisés ou plus bénis, ou plus rudement éprouvés.

Depuis quelques années déjà, il s'accrédite des opinions bien fausses, selon moi, sur la nature, la qualité et le droit des grands hommes. L'idée morale n'entre plus dans le jugement qu'on porte sur eux, ni dans le rôle qu'on leur assigne. On les fait grands, très grands, des-

instruments de fatalité, des foudres irrésistibles, des voix commandées dans l'orage; rien ne les limite, ce semble, que leur pouvoir et leur succès même. On est revenu sur ce point à une idolâtrie, du moins en paroles, qui rappellerait celle des premiers âges; ce ne sont que demi-dieux toujours absous, quoi qu'ils fassent, et toujours écrasants. Bonaparte a gâté le jugement public par son exemple, et les imaginations ne sont pas guéries encore des impressions contagieuses et des ébranlements qu'il leur a laissés.

L'ancienne société offrait un certain nombre de positions à part qui investissaient d'un caractère divin et redouté les hommes heureusement pourvus par la naissance. La noblesse, celle du sang royal surtout, marquait au front ses élus d'un signe qui ne semblait pas appartenir à la race d'Adam. Sous Louis XIV, le culte du monarque était devenu une démence universellement acceptée qui étonne encore par son excès, même la sachant à l'avance, chaque fois qu'on ouvre les témoins de ce temps, les beaux esprits ou les naïfs, madame de Sévigné ou l'abbé de Choisy, l'abbé Blache ou Boileau. Il faut dire pourtant que sous Louis XIV, à part ce soleil monarchique qui absorbait en lui toutes les superstitions et les apothéoses, le génie et sa fonction étaient noblement conçus, et dans des

proportions vraiment belles. Parmi les guerriers, on n'en voyait pas de plus enviables et de plus grandement famés que les Turenne ou les Catinat; et dans l'ordre des productions de l'esprit, la supériorité admise et admirée ne dépassait jamais le cercle des facultés humaines; c'en était le couronnement et la fleur, *flos et honos*, l'enchantement, la décoration et la grâce. Les grands esprits n'étaient pas alors, pour la société, des guides reconnus; ils étaient encore moins des foudres errants, déchaînés, et des météores.

Au dix-huitième siècle, la royauté, la noblesse, la religion pâlissent, et l'esprit humain, dans la personne de ses chefs, pousse sa conquête et aspire à régner. En un sens, ce dix-huitième siècle, impie et révolté, ne tend qu'à réaliser et à fonder dans la pratique civile les maximes de fraternité chrétienne et d'égalité des hommes devant Dieu. Les quatre ou cinq grands chefs qui servirent à cette époque l'esprit humain dans son immortelle entreprise, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot et autres, n'abusèrent pas trop à leur profit de la popularité qu'ils acquirent et des acclamations confuses par lesquelles on les salua libérateurs. Ils ne se démentirent pas dans le succès, ils ne s'enivrèrent pas dans leur gloire,

ruption fastueusement déguisée, on comprendra le côté que j'indique, et qui n'est que trop incontestable. L'éclat tant célébré des triomphes militaires d'alors, cette pourpre mensongère qu'on jette à la statue et qui va s'élargissant chaque jour, couvre déjà pour beaucoup de spectateurs éblouis ces hideux aspects, mais ne les dérobe pas encore entièrement à qui sait regarder et se souvenir. Napoléon n'estimait pas les hommes à titre de ses semblables, il était aussi peu que possible de cette chair et de cette âme communes aux créatures de Dieu; c'était un homme de bronze, comme l'a dit Wieland, qui le sentit tel aussitôt dans un demi-quart d'heure de conversation à Weymar; égoïste, sans pitié, sans fatigue, sans haine, un demi-dieu si l'on veut, c'est-à-dire plus et moins qu'un homme; car, depuis le Christianisme, il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre que d'être un homme, un homme dans tout le développement et la proportion des qualités de l'espèce. Les demi-dieux, les héros violents et abusifs tiennent de près aux âges païens, à demi esclaves et barbares; quand ils triomphent dans nos sociétés modernes, quelles que soient d'ailleurs leur opportunité et leur nécessité passagère, ils introduisent un élément grossier, arriéré, qui pèse après eux et qui a son influence funeste.

Napoléon disparu et ce qui résultait immédiatement de son action politique étant à peu près apaisé, son exemple a passé dans le domaine de l'imagination, de la poésie, et y a fait école et contre-coup. Et ici, non plus, tout n'a pas été mal, nous sommes bien loin de le prétendre. A la contemplation de ces scènes voisines et déjà fabuleuses qui se confondaient avec nos premiers rêves du berceau, l'imagination s'est enrichie de couleurs encore inconnues; d'immenses horizons se sont ouverts de toutes parts à de jeunes audaces pleines d'essor; en éclat, en puissance prodigue et gigantesque, la langue et ses peintures et ses harmonies jusque-là timides ont débordé. Mais ce que je veux noter, ce qui me semble fâcheux et répréhensible, c'est qu'en passant à la région de pensée et de poésie, l'idée obsédante du grand homme a substitué presque généralement la force à l'idée morale comme ingrédient d'admiration dans les jugements, comme signe du beau dans les œuvres. Deux autres grands hommes parallèles à Napoléon, et dont l'influence sur nous a été frappante, quoique moindre, ont aidé certes dans le même sens. Byron et Goethe, l'un par son ironie poignante et exaltée, l'autre par son calme également railleur et plus égoïste peut-être, ont autorisé ce changement d'acception du mot *génie* et ont

prêté aux apothéoses fantastiques qu'on s'est mis à faire des grands hommes. Mais la puissance audacieuse et triomphante de Napoléon a surtout dominé; elle a provoqué ces constructions sans nombre, et la plupart de ces statues et idoles de bronze dont on a peuplé sur son modèle les avenues de l'histoire. Tout ce qui a paru fort et puissant dans le passé a été absous, justifié et déifié, indépendamment du bien et du mal moral. La philosophie éclectique de la restauration avait déjà, malgré ses réserves sur tant de points, proclamé la théorie du *succès* et de la *victoire*, c'est-à-dire affirmé que ceux qui réussissent dans les choses humaines, les heureux et les victorieux, ont toujours raison en définitive, raison en droit et devant la Providence qui règle le gouvernement de ce monde. On laissait aux enfants et aux écoliers cette pieuse parole que le poète a mise à la bouche du héros, compagnon d'Hector :

> Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
> Fortunam ex aliis. . . . .

Le Saint-Simonisme bientôt alla plus loin dans la théorie des hommes providentiels qui ont toujours raison, en qui l'origine et la fin justifient les moyens, et qui marchent sur la terre et sur les eaux en vertu du droit divin des révé-

lateurs. Sous une forme religieuse, et derrière le velours du prêtre, c'était encore la même préoccupation dévorante, le même plagiat de Bonaparte, l'effet réfléchi de la fascination exercée par cette grande figure. Il y avait bien d'autres choses neuves et considérables dans le Saint-Simonisme; mais ce souci que j'indique a usurpé beaucoup de place. Il y a donc eu, et il y a en ce moment abus dans l'ordre de la parole et de l'imagination, comme auparavant dans l'ordre civil et politique. Il y a éloquence, poésie surabondante, comme il y a eu prodiges de valeur et coups d'éclat; mais c'est là force encore qui tient le dé et qui gradue les jugements. Qu'on ait marqué d'abord, qu'on ait été puissant et glorieux à tout prix en son passage, et l'on n'aura en aucun temps été plus absous; on vous trouvera, à défaut de vertu personnelle, une vertu plus haute, une utilité et moralité providentielle qui est l'ovation suprême aujourd'hui. Cette disposition a pénétré dans les jugements de l'histoire, elle prévaut dans l'art; mais je ne saurais y voir qu'un retentissement de l'époque impériale, une imitation involontaire, développée sur la fin des loisirs de la restauration et se poussant parmi beaucoup de pressentiments plus vrais de l'art de l'avenir.

Dans ses volumes récemment publiés sur l'histoire de France, M. Michelet a senti en un endroit

cette absence de soin moral qui caractérise le moment présent, si animé d'ailleurs, si intelligent et si vivement poétique; il a exprimé son regret et son espoir en paroles ardentes qu'on est heureux d'avoir pour auxiliaires: ne pourrait-on pas les lui opposer à lui-même quelquefois? C'est à propos des conseils pieux, donnés par saint Louis à son fils, et qui rappellent le mot tout à l'heure cité d'Énée à Ascagne: « Belles et touchantes paroles! dit l'historien, il est difficile de les lire sans être ému. Mais en même temps l'émotion est mêlée de retour sur soi-même et de tristesse. Cette pureté, cette douceur d'âme, cette élévation merveilleuse, où le christianisme porta son héros, qui nous la rendra?... Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui; est-elle plus forte? Voilà une question bien propre à troubler tout sincère ami du progrès... Le cœur se serre quand on voit que dans ce progrès de toute chose la force morale n'a pas augmenté. La notion du libre arbitre et de la responsabilité morale semble s'obscurcir chaque jour. Chose bizarre! A mesure que diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats et de races qui pesait sur l'homme antique, succède et grandit comme un fatalisme d'idées. Que la passion soit fataliste, qu'elle veuille tuer la liberté, à la bonne heure! c'est son rôle, à elle. Mais la science elle-même, mais l'art... *Et toi aussi mon fils!*... Cette larve

du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et d'Herder, le panthéisme naturel de Schelling, le panthéisme historique d'Hégel, l'histoire de races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la France, ils ont beau différer en tout ; contre la liberté ils sont d'accord. L'artiste même, le poète qui n'est tenu à nul système, mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a de sa plume de bronze inscrit la vieille cathédrale de ce mot sinistre : *Ananké*. »

M. Michelet espère pourtant que cette lumière de liberté morale, toute vacillante qu'elle semble, n'est pas destinée à périr, et nous l'espérons comme lui. C'est d'ailleurs le propre de la liberté morale de ne pas céder à la vogue, à l'entraînement, à l'opinion, et de vivre en protestant contre ce qui voudrait l'accabler. Je ne saurais dire pour mon compte à quel point je me suis senti souvent rebuté, choqué, jusque dans les plus belles pages d'amis bien éloquents, en voyant cet abus extrême qu'on fait aujourd'hui des grands hommes et tous ces demi-dieux despotiques qu'on inaugure en marbre ou en bronze sur le corps saignant de l'humanité qu'ils ont foulée. Au nom de cette classe intermédiaire, de plus en plus nombreuse, qui flotte entre les admirateurs aveugles et les admirés

déifiés, qui n'est plus le vulgaire idolâtre et qui ne prétendra jamais au rang des demi-dieux, qui devra pourtant accorder sa juste estime et son admiration à qui méritera de la ravir, on est tenté de redemander quelques-uns de ces beaux et purs grands hommes dont les actes ou les œuvres sont comme la fleur du sommet de l'arbre humain, comme l'ombre bienfaisante qui s'en épanche, comme le suc mûri qui en découle. Lassé de ces bruits sonores et des statues de tout métal debout sur leurs socles démesurés, on se rejette avec une sorte de faiblesse en arrière, et comme Dante en ses cercles sombres, on réclame un guide compatissant et à portée de la main : Oh! Virgile, Térence, Racine, Fénelon, grands hommes et si charmants, pris au sein même et dans les proportions de l'humanité, où êtes-vous? mais il en est un du moins qui vous représente [1]. L'admiration, pour s'épanouir avec bonheur, doit se sentir aller vers des mortels de même nature, de même race que nous, quoique plus grands. Je veux, même dans ceux que le génie couronne, reconnaître et saluer les premiers d'entre mes semblables.

Et voilà pourquoi les vrais mémoires des grands hommes me paraissent avoir tant de

[1] Voir tome II, p. 46 et 47.

prix. C'est que presque toujours les personnages qu'on s'est habitué à considérer d'après des types fantastiques et de convention, ou d'après les statues historiques qu'on leur a dressées, s'y montrent à nous sous un autre jour plus intérieur et souvent satisfaisant, meilleurs d'ordinaire que leur renommée, bons, ou tâchant par moments de l'être, avec leurs doutes, leurs variations, leurs infirmités, étant des nôtres à beaucoup d'égards, et comme tels, des moules à imperfections et à sentiments contraires et sincères. Cela ne les rapetisse pas à nos yeux, mais nous les explique et les ancre par bien des coins au cœur de la même nature. Ainsi Byron nous est clairement apparu à travers ses mémoires mutilés, mais véridiques encore. Ainsi la correspondance avec mademoiselle Voland nous a fait accepter presque sans mélange l'excellent Diderot. Ainsi Mirabeau sortira plus homme, et non moins grand homme à notre gré, de l'épreuve de cette nouvelle lecture.

La publication des lettres écrites du Donjon de Vincennes avait déjà révélé Mirabeau dans la pleine frénésie des passions et des sens, sous un jour romanesque, mais vrai, et que la postérité aisément pardonne. Ç'avait été le grand et inépuisable document jusqu'à cette heure, où les biographes avaient fouillé pour reconstruire

la vie privée antérieure de ce personnage toujours orageux. Au milieu des inexactitudes et des lacunes inévitables d'un tel mode de reconstruction, surtout avec une édition si fautive et si incohérente que celle qu'avait donnée Manuel du manuscrit de Vincennes, il n'en résultait pas moins pour l'ensemble de la jeunesse et de la première vie de Mirabeau une impression assez juste, sentimentale plutôt qu'irrécusablement motivée; on voyait un homme dont les malheurs étaient plus grands que les torts, et les torts plus méchants que le fond. Quant à sa vie publique, beaucoup de révélations successives avaient été faites, et avec un résultat assez inverse du précédent, c'est-à-dire que si, en y regardant bien, on l'avait trouvé meilleur au fond que ses divorces, ses rapts et ses adultères, on le trouvait au rebours, dans la vie politique, plus léger et plus vain, moins scrupuleux en opinion, plus à la merci d'une belle inspiration du moment ou d'un mauvais discours qu'un de ses faiseurs lui avait apporté le matin, et finalement, pour tout dire, plus vénal que son génie, son influence et le développement majestueux de son âge mûr ne le donnaient à penser. Parmi les documents récents qui se rapportent à cette vie publique, il convient de rappeler *les Souvenirs sur Mirabeau* par Étienne Dumont de

Genève, livre de bonne foi et de sens, écrit par un homme bien informé, sans prétention ambitieuse, quoi qu'on en ait dit; livre qui n'atteint en rien le génie propre à Mirabeau et ne cherche point à lui dérober ni à lui soutirer son tonnerre; mais qui a replacé l'homme et le génie dans quelques-unes des conditions réelles moins grandioses. Ces explications, telles que Dumont les précise, n'atténuent aucunement le génie de l'orateur ni même la capacité du politique, et bien au contraire elles les font d'autant plus ressortir; mais l'autorité morale, la conscience sérieuse et l'aplomb du caractère en reçoivent quelque atteinte. Ce livre de l'honnête et spirituel Dumont a été accueilli ici avec une légèreté moqueuse et une boutade d'Athéniens qui ne veulent pas être contredits sur l'idole à la mode. On avait fait de Mirabeau de brillantes et fantastiques peintures; Dumont venait qui remettait deux ou trois verrues à leur place sur ce grand visage, et il a été honni.

Quoi qu'il en soit, le jugement total de la vie publique et privée de Mirabeau laissait l'idée de quelque chose de grand mais d'énormément souillé, d'une grossière débauche avec des éclairs de passion divine, d'une souveraine et libre parole avec des besoins cupides; et sa mémoire comme son corps, tantôt au Panthéon et tantôt

sur la claie! Or, maintenant, voici le fils adoptif de Mirabeau, M. Luças-Montigny qui vient, après trente années de soins, d'examen pieux et de collations scrupuleuses, instruire de nouveau ce grand procès, en appeler des jugements antérieurs, et, avec une quantité de pièces précieuses en main, tenter la réhabilitation de cette renommée qui est pour lui domestique. Ce point de vue de réhabilitation et de plaidoyer continu pourra sembler dès l'abord bien étroit et contraire à l'information entière et impartiale de l'équitable postérité. Mais M. Lucas-Montigny ne saurait être pour Mirabeau cette postérité froidement curieuse et assez indifférente aux conclusions; il ne faut pas le blâmer d'un effort et d'un but auquel on devra et l'on doit déjà nombre de pièces authentiques et de détails inconnus, puisés au trésor qu'il a pris peine à réunir; de plus indifférents n'eussent pas fait ainsi, et ils auraient sans doute fait beaucoup moins. Les deux volumes, qui composent la première livraison des Mémoires, traitent de la vie privée de Mirabeau durant les trente et une premières années jusqu'en 1780, et le laissent au milieu de sa captivité de Vincennes. Les papiers de famille dont M. Lucas-Montigny a fait usage, et notamment une correspondance ininterrompue entre le marquis et le bailli de Mirabeau, le père et l'oncle

du nôtre, donnent à toute cette partie biographique un caractère d'authenticité et de nouveauté qui est pour le lecteur une vraie découverte. Souvent même, devenu exigeant avec l'estimable biographe qui ne tire de son trésor que ce qui se rapporte assez directement au récit, le lecteur voudrait plus d'excursions, plus de prodigalités de citations et d'extraits; ou plutôt il voudrait tout, il lui faudrait toutes ces familiarités et ces divagations de correspondance. Lui, qui hier encore était tout rassasié de Mirabeau et ne croyait avoir rien d'important à apprendre sur cet homme si controversé; lui, lecteur, qui hier ne connaissait le marquis économiste que par quelques ennuyeux volumes ou quelques épigrammes, et ne connaissait pas du tout le bailli, le voilà tout d'un coup épris d'eux, altéré de leur vie, de leurs opinions, de leur langage; le voilà qui se fâche presque contre M. Lucas-Montigny qui ne nous introduit qu'avec discrétion dans ces archives domestiques; il rudoie l'honnête descendant, il le gourmande de sa parcimonie bourgeoise et de ses réticences, il est prêt à tout dévorer. Et le lecteur a raison, et M. Lucas-Montigny aussi, nous l'espérons bien, n'aura pas tort en publiant cette collection de lettres que tous les échantillons cités nous font juger inappréciables. Pénétré de la gravité

et de la moralité du devoir qu'il acquitte, le biographe s'est interdit ce que tant d'autres en sa place eussent estimé une bonne fortune, et il n'a rien ajouté, quoique cela en deux ou trois endroits paraisse lui avoir été facile, à la liste déjà bien suffisante des aventures amoureuses de Mirabeau. En fait de scandale privé, M. Lucas-Montigny a eu pour principe de n'en mettre au jour aucun qui eût été nouveau, et il ne s'est exprimé que sur les échappées déjà notoires. Tout en prenant peu de goût à cette sobriété filiale par ce coin de curiosité maligne et oblique qui est dans chacun, nous ne saurions en faire un sujet de reproche à l'écrivain consciencieux. Nous trouverons seulement qu'il s'est quelquefois exagéré la gravité et la noblesse du genre biographique, lorsque, par exemple, il rejette expressément hors du texte et dans une note des citations de lettres qui ne lui font l'effet que d'une causerie légère et piquante (tome 1, page 378) : il faudrait donc à ce taux imprimer toutes les lettres de madame de Sévigné en notes, comme indignes de la majesté d'un texte. Dans le récit, ou plutôt la discussion à laquelle il se livre, des amours de Mirabeau et de Sophie, nous craignons que M. Lucas-Montigny ne se soit grossi les inconvénients de certains détails nouveaux, et que ses idées sur la dignité du genre

n'aient ajouté un peu trop de rigueur à sa louable morale : « Nous pourrions, dit-il, donner une relation très circonstanciée de l'emploi du temps passé follement aux Verrières ; de la route suivie par les deux amants quand ils se furent décidés à s'éloigner, de tous les accompagnements de cet acte de démence et de désespoir ; mais un tel récit serait mélangé d'incidents scandaleux que nous rejetterons toujours, parce qu'ils sont indignes de l'histoire, parce qu'ils la dégradent, parce que même ils la font mentir puisqu'elle doit peindre les grands faits, et non les passagers accidents de la vie des personnages dont elle s'occupe, les traits saillants de leur physionomie et non les difformités secrètes. » De telles maximes crûment énoncées par un biographe sont elles-mêmes la critique la plus sévère du procédé qu'il suit : nous ne nous arrêterons pas à les réfuter. M. Lucas-Montigny s'appuie en un endroit, sans en rien citer, d'un cahier de *Dialogues* dont Mirabeau parle souvent dans ses lettres du donjon de Vincennes. Ces dialogues, qu'il avait écrits pour se repaître, ainsi que Sophie, du souvenir des premiers jours de leur liaison, sont aux mains du biographe qui n'en donne aucun extrait. Et pourtant ces souvenirs des commencements doivent être pleins de pureté et de charme, lorsque le pri-

sonnier de Joux, jouissant d'une demi-liberté, venait à Pontarlier chez le vieux marquis de Mounier dont la maison lui était ouverte, lorsqu'il racontait devant lui et sa jeune femme les malheurs et les fautes qui l'avaient conduit là, et qu'elle, comme Desdemona aux récits d'Othello, comme Didon aux récits d'Enée, comme toutes les femmes qui écoutent longuement des exploits ou des malheurs, pleurait et l'aimait pour ce qu'il avait fait et subi, pour ce qu'il avait souffert. On y verrait, dans ces dialogues, d'après ce qu'avance M. Lucas-Montigny, que ces étincelles de première passion ne furent pas chez Mirabeau sans combat, qu'il chercha même par un attachement peu sérieux et assez subalterne à détourner l'orage qu'il sentait naître, et à faire avorter son périlleux amour. Certes, de tels dialogues, pour peu qu'ils répondent à l'idée qu'on s'en figure, seraient la justification la plus insinuante et la plus naturelle de l'éclat désastreux et de la ruine qui survinrent : nous voudrions que M. Lucas-Montigny se laissât fléchir.

M. Lucas-Montigny se plaint amèrement de Manuel, l'ancien procureur de la Commune, qui, en publiant le recueil des lettres à Sophie, a négligé quelques suppressions faciles, quelques arrangements de convenance et de morale, qui auraient suffi pour rendre cette lecture irrépro-

chable ou du moins attrayante sans mélange. Nous sommes de son avis en cela, et il nous semble qu'en ce qui touche les portions toutes romanesques de la vie des grands hommes, s'il y a peu à faire pour les rendre plus complètes et harmonieuses, il est permis de l'oser. Mais un goût parfait, une discrétion extrême devraient présider à ces légères et chastes atteintes. En lisant les admirables lettres de Diderot à sa Sophie (car c'était aussi le nom de mademoiselle Voland), j'ai regretté vers la fin d'y trouver les détails de ces indigestions fréquentes dont se plaint un estomac qui vieillit : il y a dans les lettres de Mirabeau à Sophie des pages qui désenchantent bien plus encore. Je concevrais qu'un art délicat, sans le dire, eût altéré, omis, et quelque peu arrangé cette fin des choses. Faute de quoi, et tout en sautant de son mieux les délices sensuelles de l'un, en oubliant les indigestions finales de l'autre, on demeure encore reconnaissant pour de telles lectures.

La publication des Mémoires de Mirabeau a été pour un grand poète l'occasion d'écrire une étude développée sur le grand orateur. L'écrit de M. Victor Hugo, imprimé et vendu à part, grâce à la susceptibilité honorable, peut-être excessive, de M. Lucas-Montigny, a été déjà lu de tout le monde. C'est un morceau grandiose, tout

à effets et à mouvements, plein de tableaux; l'orateur y est traduit sous vos yeux entouré de ses mille tonnerres et de quelques fanfares; c'est un de ces morceaux d'éclat où l'on marche d'imprévu en imprévu, où l'image toujours éblouissante et nouvelle surgit à chaque pas, plus soudaine, plus en armes que les légions de Pompée; c'est une de ces sorties de talent qui gagnent des victoires, au moins de surprise, sur les plus incrédules, qui marquent que les lions au gîte (pour parler le langage du sujet) ont des ressources et des bonds qu'on n'attendait pas, et qu'il est des natures invaincues qu'on peut bien vouloir traquer, mais qu'on ne décourage guère. Beaucoup de gens s'appitoyaient récemment sur M. Victor Hugo; les succès fatigués de ses derniers drames s'interprétaient en chutes ou du moins en échecs; la critique avait eu contre son œuvre, contre sa personne, depuis quelques mois, de presque unanimes et vraiment inconcevables clameurs. C'était un hourra contre lui, c'était un accablement pour lui, on pouvait le croire. Point. Voilà qu'en une brochure écrite en huit jours reparaît ce talent puissant dans son allure, j'ai presque dit dans sa crinière la plus superbe. Ces sortes de natures opiniâtres et vigoureuses vont, trébuchent, s'accrochent, se relèvent, et donnent de perpétuels démentis à ceux qui en désespèrent.

Au commencement de sa brochure, M. Hugo indique sa sympathie vive pour ces grands et opiniâtres caractères du marquis et du bailli de Mirabeau, grands caractères en effet, transmis de père en fils dans la race, depuis les Arrighetti gibelins, émigrés de Florence en 1268; Mirabeau, le plus célèbre des Riqueti, (qu'on en juge), était de tous le plus dégénéré. C'est chez M. Lucas-Montigny qu'il faut lire les preuves de ces tempéraments indomptables et de ces vertes intelligences. Le marquis de Mirabeau, en 1778, écrivait au bailli son frère : « Sitôt qu'un mien désir n'est pas combattu par ma conscience, j'ai des ressources pour en venir à bout... Quand on m'exaltait tant, on me faisait hausser les épaules (il dit ailleurs : *rire des épaules*); mais quand on voudrait m'humilier, le sentiment intime résiste et contient le poids de toute la colonne d'air extérieur. Je sais que je suis, à les en croire, le Néron du siècle; que les femmes veulent me traiter comme Orphée, et les avocats comme Romulus; mais que m'importe? Si j'étais sensible au toucher, il y a long-temps que je serais mort. Qu'importe qu'il sessaient de me déchirer dans ma cuirasse d'honneur, désormais trop dure et trop cicatrisée pour que de pareils coups puissent pénétrer? Le public n'est point mon juge. Je foule aux pieds ses jugements ignorants

et précipités par des passions d'emprunt...; et tant que santé et volonté me dureront, je serai Rhadamante, puisque Dieu m'y a condamné. » Ainsi parlait de lui-même, en style de Saint-Simon, ce représentant du seizième et du dix-septième siècle dans le dix-huitième, cette nature d'homme à la Montluc et à la d'Aubigné, vénérable jusque dans sa cruauté patricienne, cette volonté de fer dans un corps de fer. M. Hugo a tout d'abord tendu la main à ce haut et grave vieillard; c'est ainsi qu'il les aime, qu'il les peint et qu'il les rêve: don Ruy Gomès de Sylva, dans *Hernani*, n'est pas d'une autre souche; et lui-même, poète, il m'a fait souvent l'effet de représenter cette sorte de type inflexible, transporté, dépaysé dans la littérature et dans l'art de nos jours : de là en partie, j'imagine, ce qu'il y a de faussé dans sa puissance.

En parlant de Mirabeau, il était difficile qu'une imagination amante des gloires sombres et fortes, qui s'était attaquée déjà à Cromwell, à Richelieu, à Charles-Quint, à Louis XI, à Napoléon, ne se prît pas au côté purement et simplement grand, et n'y sacrifiât point les considérations autres qui tempèrent et corrigent, qui agrandissent les fonds du tableau, mais diminuent la hauteur de la principale figure. M. Hugo, selon nous, n'a pas évité cet

écueil, et peut-être ne l'aurait-il pas voulu. Ce qui l'a frappé avant tout dans Mirabeau, c'est le contraste de cette jeunesse persécutée, flétrie, verrouillée, et de son merveilleux avènement politique; c'est le contraste de cette vie si dure de tribune et de combats journaliers avec l'inauguration unanime d'un cercueil : ce qu'il a épousé tout d'abord dans Mirabeau, c'est la question personnelle [1] du génie, du génie méconnu, du génie envié et du génie triomphant : « Grands hommes, voulez-vous avoir raison demain? s'écrie-t-il; mourez aujourd'hui. » Et plus loin, en termes exprès : « Quelques reproches qu'on ait pu justement lui faire, nous croyons que Mirabeau restera grand. Devant la postérité, tout homme et toute chose s'absout par la grandeur. »

Suivant Mirabeau depuis les fonts baptismaux du Bignon où il naquit jusqu'au Panthéon où il entra le premier, M. Hugo juge que, comme tous les hommes de sa trempe et de sa nature, il était *prédestiné*, et qu'un tel enfant ne pouvait manquer d'être un grand homme. Le poète, en touchant quelques-uns des anneaux, même

[1] Aussi plusieurs critiques ont-ils reproché à M. Hugo de s'être trop préoccupé dans le portrait de Mirabeau de sa propre question personnelle et de s'être vu, miré et copié lui-même, en quelque sorte, dans cette figure toute marquetée et couturée, comme dans un miroir à mille facettes

les plus obscurs, de cette existence inégale, les fait tous luire à nos yeux, et veut les convertir en une chaîne divine. Oui, certes, les grands hommes qui aboutissent sont marqués, je le crois, par la Providence et peuvent se dire en ce sens prédestinés. Mais toutes les graines de grands hommes n'éclosent pas, ou du moins toutes ne viennent pas dans les circonstances propres à les faire valoir. Mirabeau lui-même, écrivant à une personne à laquelle il ne parlait que le langage de la plus sincère conviction, disait : « Mon père a autant de supériorité sur moi par le génie, qu'il en a par l'âge et le titre de père. » Après un admirable récit de la vie de son grand-père, Jean-Antoine, récit composé dans une captivité au château d'If sur les notes de son père, il termine par ces mots : « Ceux qui seraient étonnés des couleurs que nous avons osé employer pour peindre un homme qui n'est resté ni dans les fastes des cours qu'on appelle histoire des nations, ni dans les recueils mensongers des gazettes, auraient tort à ce qu'il nous semble... Nous n'imaginons pas que personne mette en doute que partout et dans tous les temps il ne vive et ne meure loin de tout éclat une multitude d'hommes fort supérieurs à ceux qui jouent un rôle sur la scène du monde, etc. » Peut-être

il n'a manqué à Mirabeau lui-même qu'un peu plus de vertu, de discipline, et un cœur moins relâché, pour rester et vivre inconnu ou du moins médiocrement connu, et simplement notable à la manière de ses pères. Nous voudrions que cette idée fût présente à l'esprit quand on célèbre les grands hommes; tous les grands hommes qui arrivent sont prédestinés sans doute; mais tous les grands hommes n'arrivent pas. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer humainement l'apothéose des génies.

Lorsqu'on pousse trop loin l'idée de la prédestination des grands hommes, il arrive qu'on est amené, sans y prendre garde, à être sévère et injuste pour une foule d'hommes secondaires, mais estimables, qui dans leur temps et au nom de leur bon sens ou de leur vertu, et aussi de leurs passions, ont osé contredire sur quelque point et retarder un moment les triomphateurs. « A quarante ans, dit le poète, il se déclare autour de Mirabeau, en France, une de ces formidables anarchies d'idées où se fondent les sociétés qui ont fait leur temps. Mirabeau en est le despote. » Et plus loin, çà et là, en raison de ce despotisme de Mirabeau, voilà que l'Assemblée constituante entière, ce faisceau d'hommes éminents et purs, lui est mise sous les pieds. Volney n'a que de la mauvaise emphase littéraire, lui qui

avait fait déjà l'excellent *Voyage en Syrie*; Roland est un *zéro dont sa femme est le chiffre*, chiffre qui, selon moi, eût couru risque de valoir dix fois moins sans l'honnête zéro. Sieyès devient un songe-creux que Mirabeau pénètre en un clin d'œil, Sieyès qui, avant sa corruption, méritait d'être proclamé l'un des hommes les plus éclairés, les plus hardis et les plus sainement métaphysiques de l'époque, Sieyès qui du moins, devant la postérité, conservera l'honneur d'avoir le premier répondu à la question : « *Qu'est-ce que le tiers-état?* » comme Mirabeau a répondu à M. de Brézé. Ailleurs c'est Buzot et Pétion qui sont peints l'un comme plus *dévorant*, l'autre comme plus *bref d'esprit*, qu'on ne les a jamais vus. Necker, ministre intègre, homme éclairé et bon dans sa raideur, de qui Mirabeau disait : « *C'est une horloge qui retarde;* » Lavater, homme excellent, observateur ingénieux dans ses conjectures, sont entassés sur la charrette des charlatans côte à côte avec Calonne et Cagliostro. Le poète, sans songer à mal, insulte au hasard, en passant, du haut de son char de feu. Je suis fort heureux pour mon pauvre et spirituel Dumont de Genève que le poète ne l'ait pas pris à partie; il l'aurait, je le crains, assez pulvérisé. Tout cela tient uniquement à une manière qu'on a trop aujourd'hui, historiens et poètes,

d'envisager et de construire les grands hommes. Je me suis permis déjà ailleurs de critiquer, dans le Tableau du dix-huitième Siècle par M. Lerminier, quelques conséquences de ce procédé et la décapitation impitoyable de Roland, d'Holbach et autres, au profit des plus grands. Tout le génie d'écrivain, tout l'éclat des couleurs ne sauraient me décider à en passer par là : arcs de triomphe pour quelques-uns, et pans de murailles abattus : puis, au-dessous d'une certaine taille, fourches caudines pour le grand nombre, pour tout ce qui n'est pas la foule du cortége [1] !

[1] On retrouvera dans le passage suivant, sous une forme un peu plus voilée, quelques-unes des mêmes pensées qui nous sont très familières : « La première partie, disions-nous, de l'ouvrage de M. Lerminier sur « le dix-huitième siècle contient quatre portraits, ou plutôt quatre statues, « Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau, qui n'ont jamais apparu « avec plus de jeunesse radieuse et de dégagement. M. Lerminier, après « avoir dû au préalable méditer ses sujets en philosophe et en penseur, « s'en est emparé tout d'un coup en artiste ; l'enthousiasme de Diderot « semble avoir passé dans celui qui le célèbre et qui célèbre les trois autres ; « ces quatre chapitres sont comme un poème, en quatre hymnes, qui « s'adressent tour-à-tour à chacun des membres de ce *quaternaire* sacré de « la philosophie. A Montesquieu, l'histoire renouvelée ; à Voltaire, la pro- « pagation du déisme, du bon sens et de la tolérance ; à Diderot, le ré- « sumé encyclopédique des connaissances humaines ; à Jean-Jacques, la « restauration du sentiment religieux, des droits de l'homme, tant indi- « viduel que social, et le grand principe de la souveraineté démocratique ; « tels sont les titres généraux que leur reconnaît M. Lerminier dans ce « glorieux inventaire. Mais leur vêtement habituel idéalisé, les traits ras- « semblés de leur physionomie, leur pose, leur allure, se joignent étroi- « tement à l'idée et font revivre, en le rehaussant, le personnage. « M. Lerminier a l'art d'exceller en ces sortes de statues qu'il dresse ; l'e-

Et le grand homme une fois conçu dans cet esprit, voyez quelle est la nécessité à son égard; on veut le maintenir en tout point à cette hau-

« rateur, on le sent par lui, s'adresse volontiers aux masses comme le « statuaire; la solennité, l'ampleur, le sacrifice des détails, l'exagéra- « tion poussée au colossal, leur vont à tous deux et sont conformes à « leurs fins. Dans cette grande route humaine où il marche, dans cette « voie sacrée qu'il affecte, l'orateur, comme un hérault d'armes, salue « à droite et à gauche les groupes de marbre sur leur piédestal, il a be- « soin d'apostropher des statues de demi-dieux; il fait faire place à « l'entour; il crie *au large* aux hommes *médiocres* qui empêchent de « mesurer les grands; il écrase un peu les uns; pour les autres est l'apo- « théose! M. Lerminier n'a pu s'empêcher de faire ainsi, et nous ne « lui en voulons pas; cette perspective, selon laquelle il dispose et il « étage ses hommes, perspective qui n'est pas tout-à-fait la nôtre, est « peut-être celle du lointain et de l'avenir. Béranger, le poète, me di- « sait un jour qu'une fois que les hommes, les grands hommes vivants, « étaient faits types et statues (et il m'en citait quelques-uns), il fallait « bien se garder de les briser, de les rabaisser pour le plaisir de les « trouver plus ressemblants dans le détail; car, même en ne ressemblant « pas exactement à la personne réelle, ces statues consacrées et meil- « leures deviennent une noble image de plus offerte à l'admiration des « hommes. A part Fénelon, qu'il s'est trop complu (je ne sais pourquoi) « à saisir au point de vue biographique et caustique de Saint-Simon, « M. Lerminier procède dans ce large sens envers les figures qu'il ren- « contre. Aussi nous ne lui en ferons pas un sujet de reproche, tant « qu'il se contente d'augmenter et de rajeunir les immortalités révérées; « nous lui passerons même quelques impétueux éloges qui veulent trop « prouver sur le côté faible des modèles, comme lorsqu'il dit de Vol- « taire: « Voltaire pouvait parler de Dieu, car *il l'aimait ardemment.* » « Nous lui concéderons son éloquent enthousiasme pour Frédéric, bien « que nous doutions un peu qu'à la fin des âges ce nom doive se trouver « dans *le plus pur froment des mérites de l'humanité.* Nous ne prendrons « pas partie pour les anecdotes de ce pauvre Etienne Dumont, qui, avec « tant de circonspection et d'honnêteté, a essayé malencontreusement

teur forcée, et, comme dans les panégyriques d'Empereurs romains, il n'y a plus rien de lui qui ne devienne surnaturel, étrange. *Quelque-*

« de remettre à leur place, quelques simples grains sur le visage presque
« auguste de Mirabeau. Comme, après un certain laps de temps, la
« vérité minutieuse et toute réelle est introuvable, comme elle l'est
« même souvent déjà entre contemporains, il faut ou se condamner à
« un scepticisme absolu et fatal, ou se résigner à cette grande manière
« qui nous reproduit bien moins l'individu en lui-même que les idées
« auxquelles il a contribué et qu'on personnifie sous son nom. Mais si
« nous admirons en M. Lerminier ce talent de personnification enflam-
« mée et d'apothéose, il nous a semblé dur, sans assez de proportion,
« contre certaines renommées secondaires qui gênaient le piédestal des
« hautes statues. Mably a été immolé sans pitié aux pieds de Rousseau;
« l'auteur l'a chargé, comme un bouc émissaire, de tout ce qu'il y avait
« eu de mauvaises idées spartiates et crétoises à la Convention, en ré-
« servant à Jean-Jacques toute l'influence salutaire et rien que la salu-
« taire: « Mably a été plus qu'inutile; il a été dangereux. » D'Holbach
« surtout se trouve outrageusement anéanti, pour que Diderot appa-
« raisse plus pur, plus serein et plus dominant. Je sais que c'est une
« défense peu avantageuse à prendre que celle du *Système de la Nature*
« et de cette faction holbachienne; mais je ne veux soutenir d'Holbach
« ici que comme un homme d'esprit, éclairé quoiqu'amateur, sachant
« beaucoup de faits de la science physique d'alors, n'ayant pas si mal lu
« Hobbes et Spinosa, maltraité de Voltaire qui le trouvait un fort
« lourd écrivain et un fort ennuyeux métaphysicien, mais estimé de
« d'Alembert, de Diderot, et dont l'influence fut grande sur Condorcet
« et M. de Tracy. Les *extravagances* de d'Holbach se rapprochent
« beaucoup des *extravagances* qui fourmillent dans la tête et les écrits
« de ces autres philosophes si indulgemment acceptés. L'*Examen critique*
« *des Apologistes du Christianisme*, la *Lettre de Thrasybule*, ces livres
« clandestins que M. Lerminier ne juge pas indignes de Fréret, appar-
« tiennent plus probablement à la fabrique de d'Holbach. Condillac,
« qui n'eut guère qu'une réputation posthume et que M. Lerminier, par
« des motifs, généreux sans doute, de réparation, surfait un peu selon

fois il riait. Quelquefois il souriait. S'il a rappelé une fois dans une parenthèse que l'amiral Coligny était *son cousin*, cela se change en *sublime*, au lieu de paraître un simple trait de vanité. En un endroit, le poète ne peut s'empêcher d'admirer que Mirabeau ait été populaire sans être plébéien : « Chose rare, s'écrie-t-il, en des temps pareils! » Chose bien commune au contraire! on trouve de tout temps en tête des partis populaires un patricien dissolu et brillant, qui renie sa caste et gagne la faveur de la foule, à Rome Catilina, César, des exemples sans nombre dans les républiques italiennes, les Guises en France, Retz et Beaufort, D'Orléans, Mirabeau.

« nous, a été souvent invoqué par des métaphysiciens plus forts que lui « et qui se disaient en toute occasion ses disciples, tandis qu'ils l'étaient « peut-être plus réellement de d'Holbach. C'est que d'Holbach avait une « exécrable réputation d'athéisme, tandis que Condillac, abbé, n'ayant « jamais écrit contre l'âme ni contre Dieu, était un maître ostensible « plus avouable, en même temps que doué de mérites suffisants. D'après « ce procédé trop absolu qu'il suit de sacrifier le moyen au grand, « M. Lerminier a dit en parlant de madame Roland : « Cette femme de « génie *assujettie à un homme médiocre.* » Or, M. Roland, sans être « un homme de génie, était un esprit rare et un plus rare caractère. « Ses écrits nombreux sur les matières économiques, son *Voyage en « Italie*, attestent beaucoup de justesse, de finesse et de connaissances; « ses descriptions de machines dans l'Encyclopédie méthodique surpas- « sent, assure-t-on, en précision élégante celles de Diderot. Enfin, l'on « sait par quel héroïque suicide M. Roland a fini, comme Valazé, « comme Condorcet : est-ce donc de ce seul mot rapetissant qu'il con- « venait de payer sa digne mémoire ? »

Le côté esthétique et poétique de Mirabeau orateur a été surabondamment exprimé par M. Victor Hugo; jamais notre langue n'avait rendu tant de chocs et d'éclairs; jamais le despotisme du génie tribunitien n'avait été inauguré dans une telle pompe; jamais *cette sorte de bête fauve*, comme l'écrivain l'appelle, ne s'était montrée si puissamment déchaînée : nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons nulle part senti circuler. Quant à l'appréciation politique et à ce qui constitue Mirabeau homme d'état, le poète s'en est naturellement moins occupé. Il a surtout vu dans Mirabeau le destructeur de l'ancien édifice, le Samson échevelé, et comme il l'a dit, *la massue*. Mirabeau était autre chose encore. Sans doute il ne suivit aucun plan général dans ses attaques, et ne les gouverna souvent qu'au gré de ses passions ou même de ses besoins; et c'est en ce sens surtout qu'il est vrai de dire que sa mémoire publique, sa mémoire de grand citoyen a reçu d'irréparables atteintes. Mais il eut de rares et lumineuses inspirations sur l'état social profond et l'avenir où l'on se précipitait. Il eut sa période d'arrêt et de retour après sa période d'invasion; il ne crut pas en politique à l'efficacité absolue de la logique, de la théorie, ni des constitutions faites de toutes pièces; il conçut, plus qu'aucune

tête à cette époque, l'élément historique et vital des sociétés. L'exemple de l'Angleterre lui faisait entendre à quel point cet être complexe qu'on appelle nation peut vivre, se maintenir et prospérer, au milieu de mille irrégularités peu géométriques, et selon une harmonie plus occulte et bien supérieure. Il essaya à diverses reprises, mais sans suite et sans possibilité, de faire respecter le vieux chêne croulant, où l'un des premiers il avait mis la hache. Sous cet aspect, sa prévoyance et, comme l'a dit très exactement Dumont, son étendue d'horizon politique, n'ont jamais été si évidentes qu'aujourd'hui, où, après tant d'efforts et d'épuisements, on s'aperçoit qu'on n'a presque fait que tourner dans un cercle douloureux. Pour tout résumer de l'opinion actuelle sur Mirabeau, comme homme privé, il est jugé plus indulgemment, plus affectueusement même à travers ses désordres; comme renommée de grand citoyen, il a déchu, ou plutôt il a été dégradé; comme tête politique, il a grandi.

Comme écrivain, M. Hugo a sévèrement et pittoresquement caractérisé Mirabeau. En nous montrant ce revers de style *pâteux*, *mal lié*, *mou aux extrémités des phrases*, *avec des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes*, en nous offrant en regard le cachet du grand prosateur et la substance particulière dont est

fait le grand style, souple et molle d'abord, et puis figée, lave d'abord, et puis granit, il a peint lui-même sa manière, il a donné l'empreinte et le moule de son procédé. Ne l'a-t-il pas pourtant trop généralisé? tous les styles *des grands prosateurs nés*, ou plutôt de ceux qui deviennent grands prosateurs, sont-ils et doivent-ils être une lave durcie en granit? Cette substance intime dont se compose l'expression de la pensée et des sentiments, ne varie-t-elle pas comme les organisations elles-mêmes? ici, chair palpitante et solide, musculeuse et colorée sans excès; là, tout nerf, là, toute flamme; parfois semblable à une eau vive et limpide qui court, parfois à une robe de femme qui se déploie; tour-à-tour rayon de lune ou ambroisie! Nommer Rousseau, Pascal, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierrre ou Fénelon, c'est assez rappeler ces analogies délicates à qui doit les sentir mieux que nous.

Si inférieur et inégal que semble le style de Mirabeau, le morceau le plus curieux des deux premiers volumes publiés par M. Lucas-Montigny est peut-être encore une notice fort détaillée, écrite par Mirabeau lui-même sur ses ancêtres et en particulier sur son grand-père, Jean-Antoine, qui servit long-temps en qualité de colonel dans les guerres de Louis XIV. On ne saurait, avant d'avoir lu cette notice, se faire

idée d'une race telle et si bien conservée que la postérité de ces proscrits de Florence, devenus Provençaux et Français. Le grand Florentin Farinata degli Uberti, ce type du magnanime orgueilleux, que Dante a placé dans son enfer, n'a rien qui surpasse en idéal de grandeur les descendants et chefs successifs de cette lignée des Arrighetti qu'il put bien avoir en son temps comme rivale dans les factions civiles de Florence. Le marquis Jean-Antoine en fut chez nous le Bayard et le Duguesclin. Pour les détails de sa vie et de ses aventures guerrières, il fallut à son fils beaucoup de soin et d'attention à se les procurer. Car ce n'était pas un homme qu'on questionnât, fier, imposant à tous, de près de six pieds, la tête haute et soutenue par un col d'argent qui remplaçait des muscles hachés, « un de ces hommes qui ont le ressort et pour ainsi dire l'appétit de l'impossible, et à qui la nature a déféré le commandement. » Dans sa vieillesse, même quand il racontait ses guerres, il ne parlait jamais de lui que pour désigner à l'occasion le jour et le combat où, disait-il, *il avait été tué.* Au combat de Cassano, en effet, sous M. de Vendôme, il avait été blessé à la défense d'un pont; et l'armée ennemie lui avait passé sur le corps; sa tête n'échappa que grâce à une marmite de fer que son vieux sergent

Laprairie, en fuyant, lui avait jetée à tout hasard pour le protéger. Depuis lors il quitta le service et resta privé de l'usage de son bras droit, la tête soutenue d'un collier d'argent. Il ne se maria qu'après cet accident, à quarante ans passés, et c'est d'un homme si mutilé que sortit encore cette génération de fer, le marquis et le bailli. Tant qu'il resta au service, il était de ceux dont on pouvait dire comme de Boufflers : « Les neiges et les glaces étaient les tapis favoris de cet homme indomptable. » Après sa retraite, et à demi ruiné de fortune, il se cantonna dans un lieu très âpre, sur un roc escarpé qui barre une double gorge sans cesse battue des vents du nord; il y vécut dans les travaux de défrichement, changeant le roc en verger d'oliviers, adoré mais craint de ses vassaux, et la terreur des traitants et commis à la ronde. Ceux-ci n'osaient venir toucher leurs redevances, et ils attendirent qu'il fût mort pour réclamer de sa veuve les arrérages qui montèrent à 50,000 francs à la fois. Ses fils le voyaient à peine et ne l'interrogeaient pas; ils n'auraient pas même osé lui adresser un culte direct : « Je n'ai jamais eu l'honneur, dit le marquis, père de Mirabeau, de toucher la chair de cet homme respectable. « Sa femme, par nature ou par obéissance, avait contracté les mêmes mœurs. Ayant

perdu par accident un fils aîné, déjà officier, ils continrent toute marque d'affliction. En ces conjonctures, les graves époux s'enfermaient dans leur oratoire, et ils reparaissaient ensuite avec une pleine et entière sérénité. Ajoutez à ces traits une tournure d'humeur et de gaieté française, des saillies et des brusqueries plaisantes, non pas à la façon de Roquelaure ou de Rabelais, mais d'une haute dignité et grandeur comique, ainsi qu'il convenait à un Alceste demeuré féodal et antique baron. On conçoit qu'au fils d'un tel père Mirabeau captif ait écrit, et fait écrire, et entassé les suppliques en vain, sans rien arracher que des mots de cette sorte : « Cuirassé de cicatrices comme je le suis, disait le marquis inexorable, et ne m'effrayant pas de si peu ; je considère de telles admonestations à un homme de poids et d'âge, comme des leçons de serinette à un éléphant. » Qu'y faire et que lui dire ? cet homme-là n'avait jamais touché la chair de son père.

Et cet homme avait mille qualités sensibles, profondes, compatissantes, et par moments l'éloquence sublime du cœur, comme le prouvent ses lettres adressées au conseil des prud'hommes qu'il avait fait élire à ses vassaux ; il avait des accents de morale riante ; il appelait La Fontaine son vrai père de l'église ; il aimait les champs,

la vie agreste et simple, les coups de chapeau des fermiers, la gaieté diligente des faneuses, ou la mélancolie des automnes prolongés; et chaque soir, en mettant la main au premier bouton de son habit pour se déshabiller, il se disait : « Voilà la démission d'un des jours qui te furent donnés : qu'en as-tu fait? » C'est là l'homme complexe, ou *bonhomme* ou rigide jusqu'à la cruauté, et toujours vénérable, dont M. Lucas-Montigny nous doit l'entière correspondance.

La notice de Mirabeau sur son aïeul est d'un style qui diffère de celui de ses autres ouvrages, d'un style plus ancien, plus pareil à celui de son père, plus *grand-seigneur*, comme dirait M. Victor Hugo, plus abondant et d'une plus riche étoffe que dans la suite; il l'a écrite en effet à vingt-quatre ans, imbu des notes et de l'esprit du marquis, par ses ordres, pour lui complaire, et tout repu encore de cette franche nourriture domestique.

Février 1834.

MOLIÈRE.

Il y a en poésie, en littérature, une classe d'hommes hors de ligne, même entre les premiers, très peu nombreuse, cinq ou six en tout, peut-être, depuis le commencement, et dont le caractère est l'universalité, l'humanité éternelle intimement mêlée à la peinture des mœurs ou des passions d'une époque. Génies faciles, forts et féconds, leurs principaux traits sont dans ce mélange de fertilité, de fermeté et de franchise; c'est la science et la richesse du

fond, une vraie indifférence sur l'emploi des moyens et des genres convenus, tout cadre, tout point de départ leur étant bon pour entrer en matière; c'est une production active, multipliée à travers les obstacles, et la plénitude de l'art fréquemment obtenue sans les appareils trop lents et les artifices. Dans le passé grec, après la grande figure d'Homère, qui ouvre glorieusement cette famille et qui nous donne le génie primitif de la plus belle portion de l'humanité, on est embarrassé de savoir qui y rattacher encore. Sophocle, tout fécond qu'il semble avoir été, tout humain qu'il se montra dans l'expression harmonieuse des sentiments et des douleurs, Sophocle demeure si parfait de contours, si sacré, pour ainsi dire, de forme et d'attitude, qu'on ne peut guère le déplacer en idée de son piédestal purement grec. Les fameux comiques nous manquent, et l'on n'a que le nom de Ménandre, qui fut peut-être le plus parfait dans la famille des génies dont nous parlons. A Rome je ne vois à y ranger que Plaute, Plaute mal apprécié encore [1], peintre profond et divers, directeur de troupe, acteur et auteur, comme Shakspeare et comme Molière dont il faut le

[1] M. Naudet, dans ses travaux sur Plaute, et M. Patin, dans un excellent cours aussi attique de pensée que de diction, remettent à sa place ce grand comique latin.

compter pour un des plus légitimes ancêtres. Mais la littérature latine fut trop directement importée, trop artificielle dès l'abord et apprise des Grecs, pour admettre beaucoup de ces libres génies. Les plus féconds des grands écrivains de cette littérature en sont aussi les plus *littérateurs* et rimeurs dans l'âme, Ovide et Cicéron. Au reste, à elle l'honneur d'avoir produit les deux plus admirables poètes des littératures d'imitation, d'étude et de goût, ces types châtiés et achevés, Virgile, Horace! C'est aux temps modernes et à la renaissance qu'il faut demander les autres hommes que nous cherchons : Shakspeare, Cervantes, Rabelais, Molière, et deux ou trois depuis, à des rangs inégaux, les voilà tous; on les peut caractériser par les ressemblances. Ces hommes ont des destinées diverses, traversées; ils souffrent, ils combattent, ils aiment. Soldats, médecins, comédiens, captifs, ils ont peine à vivre; ils subissent la misère, les passions, les tracas, la gêne des entreprises. Mais leur génie surmonte les liens, et, sans se ressentir des étroitesses de la lutte, il garde le collier franc, les coudées franches. Vous avez vu de ces beautés vraies et naturelles qui éclatent et se font jour du milieu de la misère, de l'air malsain, de la vie chétive; vous avez, bien que rarement, rencon-

tré de ces admirables filles du peuple, qui vous apparaissent formées et éclairées on ne sait d'où, avec une haute perfection de l'ensemble, et dont l'ongle même est élégant; elles empêchent de périr l'idée de cette noble race humaine, image des dieux. Ainsi ces génies rares, de grande et facile beauté, de beauté native et *genuine*, triomphent, d'un air d'aisance, des conditions les plus contraires; ils se déploient, ils s'établissent invinciblement. Ils ne se déploient pas simplement au hasard et tout droit à la merci de la circonstance, parce qu'ils ne sont pas seulement féconds et faciles comme ces génies secondaires, les Ovide, les Dryden, les abbé Prévost. Non; leurs œuvres, aussi promptes, aussi multipliées que celles des esprits principalement faciles, sont encore combinées, fortes, nouées quand il le faut, achevées maintes fois et sublimes. Mais aussi cet achèvement n'est jamais pour eux le souci quelquefois excessif, la prudence constamment châtiée, des poètes de l'école studieuse et polie, des Gray, des Pope, des Despréaux, de ces poètes que j'admire et que je goûte autant que personne, chez qui la correction scrupuleuse est, je le sais, une qualité indispensable, un charme, et qui paraissent avoir pour devise le mot exquis de Vauvenargues : *la netteté est le vernis des maîtres*. Il

y a dans la perfection même des autres poètes supérieurs quelque chose de plus libre et hardi, de plus irrégulièrement trouvé, d'incomparablement plus fertile et plus dégagé des entraves ingénieuses, quelque chose qui va de soi seul et qui se joue, qui étonne et déconcerte par sa ressource inventive les poètes distingués d'entre les contemporains, jusque sur les moindres détails du métier. C'est ainsi que parmi tant de naturels motifs d'étonnement, Boileau ne peut s'empêcher de demander à Molière *où il trouve la rime*. A les bien prendre, les excellents génies dont il est question tiennent le milieu entre la poésie des époques primitives et celle des siècles cultivés, civilisés, entre les époques homériques et les époques alexandrines; ils sont les représentants glorieux, immenses encore, les continuateurs distincts et individuels des premières époques au sein des secondes. Il est en toutes choses une première fleur, une première et large moisson; ces heureux mortels y portent la main et couchent à terre en une fois des milliers de gerbes; après eux, autour d'eux, les autres s'évertuent, épient et glanent. Ces génies abondants, qui ne sont pourtant plus les divins vieillards et les aveugles fabuleux, lisent, comparent, imitent, comme tous ceux de leur âge; cela ne les empêche pas de créer, comme

aux âges naissants. Ils font se succéder, en chaque journée de leur vie, des productions, inégales sans doute, mais dont quelques-unes sont le chef-d'œuvre de la combinaison humaine et de l'art; ils savent l'art déjà, ils l'embrassent dans sa maturité et son étendue, et cela sans en raisonner comme on le fait autour d'eux; ils le pratiquent nuit et jour avec une admirable absence de toute préoccupation et fatuité littéraire. Souvent ils meurent, un peu comme aux époques primitives, avant que leurs œuvres soient toutes imprimées ou du moins recueillies et fixées, à la différence de leurs contemporains les poètes et littérateurs de cabinet, qui vaquent à ce soin de bonne heure; mais telle est, à eux, leur négligence et leur prodigalité d'eux-mêmes. Ils *ont* un entier abandon surtout au bon sens général, aux décisions de la multitude, dont ils savent d'ailleurs les hasards autant que quiconque parmi les poètes dédaigneux du vulgaire. En un mot, ces grands individus me paraissent tenir au génie même de la poétique humanité, et en être la tradition vivante perpétuée, la personnification irrécusable.

Molière est un de ces illustres témoins : bien qu'il n'ait pleinement embrassé que le côté comique, les discordances de l'homme, vices, laideurs ou travers, et que le côté pathétique n'ait

Nous n'essaierons pas ici d'énumérer tout ce qui se fit, dès le commencement du dix-septième siècle, de tentatives sévères au sein de la religion, par des communautés, des congrégations fondées, des réformes d'abbayes, et au sein de l'Université, de la Sorbonne, pour rallier la milice de Jésus-Christ, pour reconstituer la doctrine. En littérature cela se voit et se traduit évidemment. A la littérature gauloise, grivoise et irrévérente des Marot, des Bonaventure Desperriers, Rabelais, Régnier, etc.; à la littérature païenne, grecque, épicurienne, de Ronsard, Baïf, Jodelle, etc., philosophique et sceptique de Montaigne et de Charron, en succède une qui offre des caractères bien différents et opposés. Malherbe, homme de forme, de style, esprit caustique, cynique même, comme M. de Buffon l'était dans l'intervalle de ses nobles phrases, Malherbe, esprit-fort au fond, n'a de chrétien dans ses odes que les dehors; mais le génie de Corneille, du père de Polyeucte et de Pauline, est déjà profondément chrétien. D'Urfé l'est aussi. Balzac, bel-esprit vain et fastueux, savant rhéteur occupé des mots, a les formes et les idées toutes rattachées à l'orthodoxie. L'école de Port-Royal se fonde; l'antagoniste du doute et de Montaigne, Pascal apparaît. La détestable école poétique de Louis XIII, Boisrobert, Ménage,

Costar, Conrart, d'Assoucy, Saint-Amant, etc., ne rentre pas sans doute dans cette voie de réforme; elle est peu grave, peu morale, à l'italienne, et comme une répétition affadie de la littérature des Valois. Mais tout ce qui l'étouffe et lui succède sous Louis XIV se range par degrés à la foi, à la régularité : Despréaux, Racine, Bossuet. La Fontaine lui-même, au milieu de sa bonhomie et de ses fragilités, et tout du seizième siècle qu'il est, a des accès de religion lorsqu'il écrit la Captivité de saint Malc, l'Epître à madame de la Sablière, et qu'il finit par la pénitence. En un mot, plus on avance dans le siècle dit *de Louis XIV*, et plus la littérature, la poésie, la chaire, le théâtre, toutes les facultés mémorables de la pensée, revêtent un caractère religieux, chrétien, plus elles accusent, même dans les sentiments généraux qu'elles expriment, ce retour de croyance à la révélation, à l'humanité vue *dans* et *par* Jésus-Christ; c'est là un des traits les plus caractéristiques et profonds de cette littérature immortelle. Le dix-septième siècle en masse fait digue entre le seizième et le dix-huitième qu'il sépare.

Mais Molière, nous le disons sans en porter ici éloge ni blâme moral, et comme simple preuve de la liberté de son génie, Molière ne rentre pas dans ce point de vue. Bien que sa figure et son

œuvre apparaissent et ressortent plus qu'aucune dans ce cadre admirable du siècle de Louis-le-Grand, il s'étend et se prolonge au-dehors, en arrière, au-delà; il appartient à une pensée plus calme, plus vaste, plus indifférente, plus universelle. L'élève de Gassendi, l'ami de Bernier, de Chapelle et de Hesnault se rattache assez directement au seizième siècle philosophique, littéraire; il n'avait aucune antipathie contre ce siècle et ce qui en restait; il n'entrait dans aucune réaction religieuse ou littéraire, ainsi que firent Pascal et Bossuet, Racine et Boileau à leur manière, et les trois quarts du siècle de Louis XIV; il est, lui, de la postérité continue de Rabelais, de Montaigne, Larrivey, Régnier, des auteurs de la satire Ménippée; il n'a ou n'aurait nul effort à faire pour s'entendre avec Lamothe-Le-Vayer, Naudet ou Guy-Patin même, tout docteur en médecine qu'est ce mordant personnage. Molière est naturellement du monde de Ninon, de madame de La Sablière avant sa conversion; il reçoit à Auteuil Desbarreaux et nombre de jeunes seigneurs un peu libertins. Je ne veux pas dire du tout que Molière, dans son œuvre ou dans sa pensée, fut un esprit-fort décidé, qu'il eut un système là-dessus, que, malgré sa traduction de Lucrèce, son gassendisme originel et ses libres liaisons, il n'eut pas un fonds de religion modé-

rée, sensée, d'accord avec la coutume du temps, qui reparaît à sa dernière heure, qui éclate avec tant de solidité dans le morceau de Cléante du *Tartufe*. Non; Molière, le sage, l'Ariste pour les bienséances, l'ennemi de tous les excès de l'esprit et des ridicules, le père de ce *Philinte* qu'eussent reconnu Lélius, Erasme et Atticus, ne devait rien avoir de cette forfanterie libertine et cynique des Saint-Amant, Boisrobert et Desbarreaux. Il était de bonne foi quand il s'indignait des insinuations malignes qu'à partir de *l'Ecole des Femmes* ses ennemis allaient répandant sur sa religion. Mais ce que je veux établir, et ce qui le caractérise entre ses contemporains de génie, c'est qu'habituellement il a vu la nature humaine en elle-même, dans sa généralité de tous les temps, comme Boileau, comme La Bruyère l'ont vue et peinte souvent, je le sais, mais sans mélange, lui, d'épître *sur l'Amour de Dieu*, comme Boileau, ou de discussion sur le quiétisme comme La Bruyère [1]. Il peint l'humanité comme s'il n'y

[1] La Bruyère a dit : « Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » — Molière n'a pas du tout fait ainsi, il ne s'est beaucoup contraint ni devant l'Eglise ni à l'égard de Versailles, et ne s'est pas épargné les grands sujets. Dix ans plus tard seulement, au temps où paraissaient *les Caractères*, cela lui eût été moins facile.

avait pas eu de venue, et cela lui était plus possible, il faut le dire, la peignant surtout dans ses vices et ses laideurs; dans le tragique on élude moins aisément le christianisme. Il sépare l'humanité d'avec Jésus-Christ, ou plutôt il nous montre à fond l'une sans trop songer à rien autre; et il se détache par là de son siècle. C'est lui qui, dans la scène du Pauvre, a pu faire dire à don Juan, sans penser à mal, ce mot qu'il lui fallut retirer, tant il souleva d'orages : « Tu passes ta vie à prier Dieu, et tu meurs de faim; prends cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité. » La bienfaisance et la philantropie du dix-huitième siècle, celle de d'Alembert, de Diderot, de d'Holbach, se retrouve tout entière dans ce mot-là. C'est lui qui a pu dire du pauvre qui lui rapportait le louis d'or, cet autre mot si souvent cité, mais si peu compris, ce me semble, dans son acception la plus grave, ce mot échappé à une habitude d'esprit invinciblement philosophique : « Où la vertu va-t-elle se nicher? » Jamais homme de Port-Royal ou du voisinage (qu'on le remarque bien) n'aurait eu pareille pensée, et c'eût été plutôt le contraire qui eût paru naturel, le pauvre étant aux yeux du chrétien l'objet de grâces et de vertus singulières. C'est lui aussi qui, causant avec Chapelle de la philosophie de Gassendi, leur maître

commun, disait, tout en combattant la partie théorique et la chimère des atômes : « Passe encore pour la morale. » Molière était donc simplement, selon moi, de la religion, je ne veux pas dire de don Juan ou d'Épicure, mais de Chrémès dans Térence : *homo sum*. On lui a appliqué en un sens sérieux ce mot du *Tartufe* : *un homme... un homme enfin!* Cet homme savait les faiblesses et ne s'en étonnait pas ; il pratiquait le bien plus qu'il n'y croyait ; il comptait sur les vices, et sa plus ardente indignation tournait au rire. Il considérait volontiers cette triste humanité comme une vieille enfant et une incurable, qu'il s'agit de redresser un peu, de soulager surtout en l'amusant.

Aujourd'hui que nous jugeons les choses à distance et par les résultats dégagés, Molière nous semble beaucoup plus radicalement aggressif contre la société de son temps qu'il ne crut l'être ; c'est un écueil dont nous devons nous garder en le jugeant. Parmi ces illustres contemporains que je citais tout à l'heure, il en est un, un seul, celui qu'on serait le moins tenté de rapprocher de notre poète, et qui pourtant, comme lui, plus que lui, mit en question les principaux fondements de la société d'alors, et qui envisagea sans préjugé aucun la naissance, la qualité, la propriété ; mais Pascal (car ce fut

l'audacieux) ne se servit de ce peu de fondement, ou plutôt de cette ruine qu'il faisait de toutes les choses d'alentour, que pour s'attacher avec plus d'effroi à la colonne du temple, pour embrasser convulsivement la Croix. Tous les deux, Pascal et Molière, nous apparaissent aujourd'hui comme les plus formidables témoins de la société de leur temps; Molière, dans un espace immense et jusqu'au pied de l'enceinte religieuse, battant, fourrageant de toutes parts avec sa troupe le champ de la vieille société, livrant pêle-mêle au rire la fatuité titrée, l'inégalité conjugale, l'hypocrisie captieuse, et allant souvent effrayer du même coup la grave subordination, la vraie piété et le mariage; Pascal, lui, à l'intérieur et au cœur de l'orthodoxie, faisant trembler aussi à sa manière la voûte de l'édifice par les cris d'angoisse qu'il pousse et par la force de Samson avec laquelle il en embrasse le sacré pilier. Mais en accueillant ce rapprochement, qui a sa nouveauté et sa justesse [1], il ne faudrait pas prêter à Molière, je le crois, plus de préméditation de renversement qu'à Pascal; il faut même lui accorder peut-être un moindre calcul de l'ensemble de la question. Plaute avait-il une arrière-

[1] M. Villemain, dans son beau morceau sur Pascal, avait déjà rapproché celui-ci de Molière, mais seulement comme auteur des *Provinciales*, et pour le talent de la raillerie.

pensée systématique quand il se jouait de l'usure, de la prostitution, de l'esclavage, ces vices et ces ressorts de l'ancienne société?

Le moment où vint Molière servit tout-à-fait cette liberté qu'il eut et qu'il se donna. Louis XIV, jeune encore, le soutint dans ses tentatives hardies ou familières, et le protégea contre tous. En retraçant le *Tartufe*, et dans la tirade de don Juan sur l'hypocrisie qui s'avance, Molière présageait déjà de son coup d'œil divinateur la triste fin d'un si beau règne, et il se hâtait, quand c'était possible à grand'peine et que ce pouvait être utile, d'en dénoncer du doigt le vice croissant. S'il avait vécu assez pour arriver vers 1685, au règne déclaré de madame de Maintenon, ou même s'il avait seulement vécu de 1673 à 1685, durant cette période glorieuse où domine l'ascendant de Bossuet, il eût été sans doute moins efficacement protégé, il eût été persécuté à la fin. Quoi qu'il en soit, on doit comprendre à merveille, d'après cet esprit général, libre, naturel, philosophique, indifférent au moins à ce qu'ils essayaient de restaurer, la colère des oracles religieux d'alors contre Molière, la sévérité cruelle d'expression avec laquelle Bossuet se raille et triomphe du comédien mort en riant, et cette indignation même du sage Bourdaloue en chaire après le *Tartufe*, de Bourdaloue,

tout ami de Boileau qu'il était. On conçoit jusqu'à cet effroi naïf du janséniste Baillet qui, dans ses *Jugements des Savants*, commence en ces termes l'article sur Molière : « Monsieur de Molière est un des plus dangereux ennemis que le siècle ou le monde ait suscités à l'église de Jésus-Christ, etc. » Il est vrai que des religieux plus aimables, plus mondains, se montraient pour lui moins sévères. Rapin louait au long Molière dans ses *Réflexions sur la Poétique*, et ne le chicanait que sur la négligence de ses dénoûments; Bouhours lui fit une épitaphe en vers français agréables et judicieux.

Molière au reste est tellement *homme* dans le libre sens, qu'il obtint plus tard les anathèmes de la philosophie altière et prétendue réformatrice, autant qu'il avait mérité ceux de l'épiscopat dominateur. Sur quatre chefs différents, à propos de l'*Avare*, du *Misanthrope*, de *Georges Dandin* et du *Bourgeois gentilhomme*, Jean-Jacques n'entend pas raillerie et ne l'épargne guères plus que n'avait fait Bossuet.

Tout ceci est pour dire que, comme Shakspeare et Cervantes, comme trois ou quatre génies supérieurs dans la suite des âges, Molière est peintre de la nature humaine au fond, sans acception ni préoccupation de culte, de dogme fixe, d'interprétation formelle; qu'en s'attaquant

à la société de son temps, il a représenté la vie qui est partout celle du grand nombre, et qu'au sein de mœurs déterminées qu'il châtiait au vif, il s'est trouvé avoir écrit pour tous les hommes.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 15 janvier 1622, non pas, comme on l'a cru long-temps, sous les piliers des halles, mais, d'après la découverte qu'en a faite M. Beffara, dans une maison de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves [1]. Il était par sa mère et par son père d'une famille de tapissiers. Son père, qui, outre son état, avait la charge de valet-de-chambre-tapissier du roi, destinait son fils à lui succéder, et le jeune Poquelin, mis de bonne heure en apprentissage dans

[1] J'ai mis surtout à contribution, dans cette étude sur Molière, l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages* par M. Taschereau ; c'est un travail complet et définitif dont il faut conseiller la lecture sans avoir la prétention d'y suppléer. M. Taschereau a bien voulu y joindre envers moi tous les secours de son obligeance amicale pour les renseignements et sources directes auxquelles je voulais remonter. J'ai beaucoup usé aussi de la Notice et du Commentaire de M. Auger, travail trop peu recommandé ou même déprécié injustement. C'est dans ce Commentaire qu'à propos du vers des *Femmes savantes* :

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos,

M. Auger, ne s'apercevant pas que *ithos* n'est autre que *éthos*, plus correctement prononcé, se mit en de faux frais d'étymologie. On en plaisanta dans le temps beaucoup plus qu'il ne fallait, et ce rire facile couvrit les louanges dues à l'ensemble du très estimable commentaire.

la boutique, ne savait guère à quatorze ans que lire, écrire, compter, enfin les éléments utiles à sa profession. Son grand-père maternel, pourtant, qui aimait fort la comédie, le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne, où jouaient Bellerose dans le haut comique, Gauthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin dans la farce. Chaque fois qu'il revenait de la comédie, le jeune Poquelin était plus triste, plus distrait du travail de la boutique, plus dégoûté de la perspective de sa profession. Qu'on se figure ces matinées rêveuses d'un lendemain de comédie pour le génie adolescent devant qui, dans la nouveauté de l'apparition, la vie humaine se déroulait déjà comme une scène perpétuelle. Il s'en ouvrit enfin à son père, et, appuyé de son aïeul qui le *gâtait*, il obtint de faire des études. On le mit dans une pension, à ce qu'il paraît; d'où il suivit, comme externe, le collége de Clermont, depuis de Louis-le-Grand, dirigé par les jésuites.

Cinq ans lui suffirent pour achever tout le cours de ses études, y compris la philosophie; il fit de plus au collége d'utiles connaissances, et qui influèrent sur sa destinée. Le prince de Conti, frère du grand Condé, fut un de ses condisciples et s'en ressouvint toujours dans la suite. Ce prince bien qu'ecclésiastique d'abord, et tant qu'il resta sous la conduite des jésuites, aimait

les spectacles et les défrayait magnifiquement; en se convertissant plus tard du côté des jansénistes, et en rétractant ses premiers goûts au point d'écrire contre la comédie, il sembla transmettre du moins à son illustre aîné le soin de protéger jusqu'au bout Molière. Chapelle devint aussi l'ami d'études de Poquelin et lui procura la connaissance et les leçons de Gassendi, son précepteur. Ces leçons privées de Gassendi étaient en outre entendues de Bernier, le futur voyageur, et de Hesnault connu par son invocation à Vénus; elles durent influer sur la façon de voir de Molière, moins par les détails de l'enseignement que par l'esprit qui en émanait et auquel participèrent tous les jeunes auditeurs. Il est à remarquer en effet combien furent libres d'humeur et indépendants tous ceux qui sortirent de cette école : et Chapelle le franc parleur, l'épicurien pratique et relâché; et ce poète Hesnault, qui attaquait Colbert puissant et traduisait à plaisir ce qu'il y a de plus hardi dans les chœurs des tragédies de Sénèque; et Bernier qui courait le monde et revenait sachant combien sous les costumes divers l'homme est partout le même, répondant à Louis XIV, qui l'interrogeait sur le pays où la vie lui semblerait meilleure, que *c'était la Suisse*, et déduisant sur tout point ses conclusions philosophiques, en petit comité,

entre mademoiselle de Lenclos et madame de la Sablière. Il est à remarquer aussi combien ces quatre ou cinq esprits étaient de pure bourgeoisie et du peuple : Chapelle, fils d'un riche magistrat, mais fils bâtard ; Bernier, enfant pauvre, associé par charité à l'éducation de Chapelle ; Hesnault, fils d'un boulanger de Paris ; Poquelin, fils d'un tapissier ; et Gassendi leur maître, non pas un gentilhomme, comme on l'a dit de Descartes, mais fils de simples villageois. Molière prit dans ces conférences de Gassendi l'idée de traduire Lucrèce ; il le fit partie en vers et partie en prose, selon la nature des endroits ; mais le manuscrit s'en est perdu. Un autre compagnon qui s'immisça à ces leçons philosophiques fut Cyrano de Bergerac, devenu suspect à son tour d'impiété par quelques vers d'*Agrippine*, mais surtout convaincu de mauvais goût. Molière prit plus tard au *Pédant joué* de Cyrano deux scènes qui ne déparent certainement pas les *Fourberies de Scapin* : c'était son habitude, disait-il à ce propos, de reprendre son bien partout où il le trouvait ; et puis, comme l'a remarqué spirituellement M. Auger, en agissant de la sorte avec son ancien camarade, il ne semblait guère que prolonger cette coutume de collége par laquelle les écoliers sont *faisants* et mettent leurs gains de jeu en commun. Mais Molière,

qui n'y allait jamais petitement, ne s'avisa pas de cette fine excuse.

Au sortir de ses classes, Poquelin dut remplacer son père trop âgé dans la charge de valet-de-chambre-tapissier du roi, qu'on lui assura en survivance. Il suivit, pour son noviciat, Louis XIII dans le voyage de Narbonne en 1641, et fut témoin, au retour, de l'exécution de Cinq-Mars et de De Thou : amère et sanglante dérision de la justice humaine. Il paraît que, dans les années qui suivirent, au lieu de continuer l'exercice de la charge paternelle, il alla étudier le droit à Orléans et s'y fit recevoir avocat. Mais son goût du théâtre l'emporta décidément, et revenu à Paris, après avoir hanté, dit-on, les tréteaux du Pont-Neuf, suivi de près les Italiens et Scaramouche, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens de société, qui devint bientôt une troupe régulière et de profession. Les deux frères Béjart, leur sœur Madeleine, Duparc dit *Gros-René*, faisaient partie de cette bande ambulante qui s'intitulait *l'illustre théâtre*. Notre poète rompit dès-lors avec sa famille et les Poquelin ; il prit nom Molière. Molière courut avec sa troupe les divers quartiers de Paris, puis la province. On dit qu'il fit jouer à Bordeaux une *Thébaïde*, tentative du genre sérieux, qui échoua. Mais il n'épargnait pas les farces, les canevas à l'italienne, les im-

promptus, tels que *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*, premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *Georges Dandin*, et qui sont conservés, *les Docteurs rivaux*, *le Maître d'École*, dont on n'a que les titres, *le Docteur amoureux*, que Boileau daignait regretter. Il allait ainsi à l'aventure, bien reçu du duc d'Epernon à Bordeaux, du prince de Conti en chaque rencontre, loué de d'Assouci qu'il recevait et hébergeait en prince à son tour, hospitalier, libéral, bon camarade, amoureux souvent, essayant toutes les passions, parcourant tous les étages, menant à bout ce train de jeunesse, comme une Fronde joyeuse à travers la campagne, avec force provision, dans son esprit, d'originaux et de caractères. C'est dans le cours de cette vie errante qu'en 1653, à Lyon, il fit représenter *l'Etourdi*, sa première pièce régulière; il avait trente et un ans.

Molière, on le voit, débuta par la pratique de la vie et des passions avant de les peindre. Mais il ne faudrait pas croire qu'il y eût dans son existence intérieure deux parts successives comme dans celle de beaucoup de moralistes et satiriques éminents; une première part active et plus ou moins fervente; puis, cette chaleur faiblissant par l'excès ou par l'âge, une observation âcre, mordante, désabusée,

enfin, qui revient sur les motifs, les scrute et les raille. Ce n'est pas là du tout le cas de Molière ni celui des grands hommes doués, à cette mesure, du génie qui crée. Les hommes distingués, qui passent par cette double phase et arrivent promptement à la seconde, n'y acquièrent, en avançant, qu'un talent critique fin et sagace, comme M. de la Rochefoucauld par exemple, mais pas de mouvement animateur ni de force de création. Le génie dramatique, et celui de Molière en particulier, a cela de merveilleux que le procédé en est tout différent et plus complexe. Au milieu des passions de sa jeunesse, des entraînements emportés et crédules comme ceux du commun des hommes, Molière avait déjà à un haut degré le don d'observer et de reproduire, la faculté de sonder et de saisir des ressorts qu'il faisait jouer ensuite au grand amusement de tous; et plus tard, au milieu de son entière et triste connaissance du cœur humain et des mobiles divers, du haut de sa mélancolie de contemplateur philosophe, il avait conservé dans son propre cœur, on le verra, la jeunesse des impressions actives, la faculté des passions, de l'amour et de ses jalousies, le foyer véritablement sacré. Contradiction sublime et qu'on aime dans la vie du grand poëte! assemblage indéfinissable qui répond à ce qu'il

y a de plus mystérieux aussi dans le talent dramatique et comique, c'est-à-dire la peinture des réalités amères moyennant des personnages animés, faciles, réjouissants, qui ont tous les caractères de la nature; la dissection du cœur la plus profonde se transformant en des êtres actifs et originaux qui la traduisent aux yeux, en étant simplement eux-mêmes!

On rapporte que, pendant son séjour à Lyon, Molière, qui s'était déjà lié assez tendrement avec Madeleine Béjart, s'éprit de mademoiselle Duparc (ou de celle qui devint mademoiselle Duparc en épousant le comédien de ce nom), et de mademoiselle de Brie, qui toutes deux faisaient partie d'une autre troupe que la sienne; il parvint, malgré la Béjart, dit-on, à engager dans sa troupe les deux comédiennes, et l'on ajoute que, rebuté de la superbe Duparc, il trouva dans mademoiselle de Brie des consolations auxquelles il devait revenir encore durant les tribulations de son mariage. On est allé jusqu'à indiquer dans la scène de *Clitandre*, *Armande* et *Henriette*, au premier acte des *Femmes savantes*, une réminiscence de cette situation antérieure de vingt années à la comédie. Nul doute qu'entre Molière fort enclin à l'amour, et les jeunes comédiennes qu'il dirigeait, il ne se soit formé des nœuds mobiles, croisés, parfois

interrompus et repris ; mais il serait téméraire, je le crois, d'en vouloir retrouver aucune trace précise dans ses œuvres, et ce qui a été mis en avant sur cette allusion, pour laquelle on oublie les vingt années d'intervalle, ne me semble pas justifié.

On conserve à Pézénas un fauteuil dans lequel, dit-on, Molière venait s'installer tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y faire la recette et y étudier à ce propos les discours et la physionomie d'un chacun. On se rappelle que Machiavel, grand poète comique aussi, ne dédaignait pas la conversation des bouchers, boulangers et autres. Mais Molière avait probablement, dans ses longues séances chez le barbier chirurgien, une intention plus directement applicable à son art que l'ancien secrétaire florentin, lequel cherchait surtout, il le dit, à narguer la fortune et à tromper l'ennui de l'exil. Cette disposition de Molière à observer durant des heures et à se tenir en silence s'accrut avec l'âge, avec l'expérience et les chagrins de la vie ; elle frappait singulièrement Boileau qui appelait son ami *le Contemplateur*. « Vous connaissez l'homme, dit Élise dans *la Critique de l'Ecole des Femmes*, et sa paresse naturelle à soutenir la conversation. Célimène l'avait invité à souper comme bel-esprit, et ja-

mais il ne parut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui... Il les trompa fort par son silence. » L'un des ennemis de Molière, de Villiers, en sa comédie de *Zélinde*, représente un marchand de dentelles de la rue Saint-Denis, Argimont, qui entretient dans la chambre haute de son magasin une dame de qualité, Oriane. On vient dire qu'*Elomire* (anagramme de Molière) est dans la chambre d'en bas. Oriane désirerait qu'il montât, afin de le voir, et le marchand descend, comptant bien ramener en haut le nouveau chaland sous prétexte de quelque dentelle; mais il revient bientôt seul. « Madame, dit-il à Oriane, je suis au désespoir de n'avoir pu vous satisfaire; depuis que je suis descendu, Elomire n'a pas dit une seule parole; je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandaient des dentelles; il paraissait attentif à leurs discours, et il semblait, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardait jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disaient pas. Je crois même qu'il avait des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » Et sur ce que répond Oriane qu'Élomire avait peut-être même

un crayon et dessinait leurs grimaces pour les faire représenter au naturel dans le jeu du théâtre, le marchand reprend : « S'il ne les a pas dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains, mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » Il est aisé, à travers l'exagération du portrait, d'apercevoir la ressemblance. Molière fut une fois vu durant plusieurs heures, assis à bord du coche d'Auxerre, à attendre le départ. Il observait ce qui se passait autour de lui; mais son observation était si sérieuse en face des objets, qu'elle ressemblait à l'abstraction du géomètre, à la rêverie du fabuliste.

Le prince de Conti, qui n'était pas janséniste encore, avait fait jouer plusieurs fois Molière et la troupe de *l'illustre théâtre*, en son hôtel, à Paris. Étant en Languedoc à tenir les États, il manda son ancien condisciple, qui vint de Pézénas et de Narbonne à Béziers ou à Montpellier [1], près du prince. Le poète fit œuvre de

[1] Tous les biographes, depuis Grimarest, avaient dit *Béziers*; M. Taschereau donne de bonnes raisons pour que ce soit Montpellier. Ce détail a peu d'importance; mais en général toutes les anecdotes sur Molière sont mêlées d'incertitude, faute d'un premier biographe scrupuleux et bien informé.

son répertoire le plus varié, de ses canevas à l'italienne, de *l'Étourdi*, sa dernière pièce, et il y ajouta la charmante comédie du *Dépit amoureux*. Le prince, enchanté, voulut se l'attacher comme secrétaire et le faire succéder au poète Sarrazin qui venait de mourir; Molière refusa par attachement pour sa troupe, par amour de son métier et de la vie indépendante. Après quelques années encore de courses dans le midi, où on le voit se lier d'amitié avec le peintre Mignard à Avignon, Molière se rapprocha de la capitale et séjourna à Rouen, d'où il obtint, non pas, comme on l'a conjecturé, par la protection du prince de Conti, devenu pénitent sous l'évêque d'Alet dès 1655, mais par celle de Monsieur, duc d'Orléans, de venir jouer à Paris sous les yeux du roi. Ce fut le 24 octobre 1658, dans la salle des gardes au vieux Louvre, en présence de la cour et aussi des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, périlleux auditoire, que Molière et sa troupe se hasardèrent à représenter *Nicomède*. Cette tragi-comédie achevée avec applaudissement, Molière, qui aimait à parler comme orateur de la troupe (*grex*), et qui en cette occasion décisive ne pouvait céder ce rôle à nul autre, s'avança vers la rampe, et, après avoir « remercié Sa Majesté en des termes très modestes de la bonté qu'elle avait eue d'excuser ses défauts

et ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avaient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde leur avait fait oublier que Sa Majesté avait à son service d'excellents originaux, dont ils n'étaient que de très faibles copies; mais que, puisqu'elle avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la suppliait très humblement d'avoir agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalait les provinces. » Ce fut *le Docteur Amoureux* qu'il choisit. Le roi, satisfait du spectacle, permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris sous le titre de *Troupe de Monsieur*, et de jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. Lorsqu'on commença de bâtir, en 1660, la colonnade du Louvre à l'emplacement même du Petit-Bourbon, la troupe de Monsieur passa au théâtre du Palais-Royal. Elle devint troupe *du Roi* en 1665; et plus tard, à la mort de Molière, réunie à la troupe du Marais d'abord, et sept ans après (1680) à celle de l'hôtel de Bourgogne, elle forma le *Théâtre-Français*.

Dès l'installation de Molière et de sa troupe, *l'Etourdi* et *le Dépit amoureux* se donnèrent pour la première fois à Paris et n'y réussirent pas

moins qu'en province. Bien que la première de ces pièces ne soit encore qu'une comédie d'intrigue tout imitée des imbroglios italiens, quelle verve déjà ! quelle chaude pétulance ! quelle activité folle et saisissante d'imaginative dans ce Mascarille que le théâtre n'avait pas jusqu'ici entendu nommer ! Sans doute Mascarille, tel qu'il apparaît d'abord, n'est guère qu'un fils naturel direct des valets de la farce italienne et de l'antique comédie, de l'esclave de *l'Épidique*, du Chrysale des *Bacchides*, de ces valets *d'or*, comme ils se nomment, du valet de Marot ; c'est un fils de Villon, nourri aussi aux repues franches, un des mille de cette lignée antérieure à Figaro. Mais dans *les Précieuses*, il va bientôt se particulariser, il va devenir le Mascarille marquis, un valet tout moderne et qui n'est qu'à la livrée de Molière. *Le Dépit amoureux*, à travers l'invraisemblance et le convenu banal des déguisements et des reconnaissances, offre dans la scène de Lucile et d'Éraste une situation de cœur éternellement renouvelée, éternellement jeune depuis le dialogue d'Horace et de Lydie, situation que Molière a reprise lui-même dans le *Tartufe* et dans *le Bourgeois-Gentilhomme*, avec bonheur toujours, mais sans surpasser l'excellence de cette première peinture ; celui qui savait le plus fustiger et railler se montrait en même

temps celui qui sait comment on aime. *Les Précieuses ridicules*, jouées en 1659, attaquèrent les mœurs modernes au vif. Molière y laissait les canevas italiens et les traditions de théâtre pour y voir les choses avec ses yeux, pour y parler haut et ferme selon sa nature contre le plus irritant ennemi de tout grand poète dramatique au début, le béguelisme bel-esprit, et ce petit goût d'alcôve, qui n'est que dégoût. Lui, l'homme au masque ouvert et à l'allure naturelle, il avait à déblayer avant tout la scène de ces mesquins embarras pour s'y déployer à l'aise et y établir son droit de franc-parler. On raconte qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard du parterre, transporté de cette franchise nouvelle, un vieillard qui sans doute avait applaudi dix-sept ans auparavant au *Menteur* de Corneille, ne put s'empêcher de s'écrier, en apostrophant Molière qui jouait Mascarille : « Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie! » A ce cri, qu'il devinait bien être celui du vrai public et de la gloire, à cet universel et sonore applaudissement, Molière sentit, comme le dit Segrais, s'enfler son courage, et il laissa échapper ce mot de noble orgueil, qui marque chez lui l'entrée de la grande carrière : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence et d'éplucher les fragments de Ménandre;

je n'ai qu'à étudier le monde. » — Oui, Molière, le monde s'ouvre à vous, vous l'avez découvert et il est vôtre ; vous n'avez désormais qu'à y choisir vos peintures. Si vous imitez encore, ce sera que vous le voulez bien, ce sera parce que vous prélèverez votre part là où vous la trouverez bonne à prendre ; ce sera en rival qui ne craint pas les rencontres, en roi puissant pour agrandir votre empire. Tout ce qui sera emprunté par vous restera embelli et honoré [1].

Après le sel un peu gros, mais franc, du *Cocu imaginaire*, et l'essai pâle et noble de *Don Garcie*, *l'École des Maris* revient à cette large voie d'observation et de vérité dans la gaîté. Sganarelle, que *le Cocu imaginaire* nous avait montré pour la première fois, reparaît et se développe par *l'École des Maris ;* Sganarelle va succéder à Mascarille dans la faveur de Molière. Né probablement du théâtre italien, employé de bonne heure par Molière dans la farce du *Médecin volant*, introduit sur le théâtre régulier en un rôle qui sent un peu son Scarron, il se naturalise comme a fait Mascarille ; il se per-

[1] On peut appliquer sans ironie, quand il s'agit de poésie dramatique surtout, à de certains plagiats faits de main souveraine le mot de la fable :

. . . . . Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

fectionne vite et grandit sous la prédilection du maître. Le Sganarelle de Molière, dans toutes ses variétés de valet, de mari, de père de Lucinde, de frère d'Ariste, de tuteur, de fagotier, de médecin, est un personnage qui appartient en propre au poète, comme Panurge à Rabelais, Falstaff à Shakspeare, Sancho à Cervantes; c'est le côté du laid humain personnifié, le côté vieux, rechigné, morose, intéressé, bas, peureux, tour-à-tour piètre ou charlatan, bourru et saugrenu, le vilain côté, et qui fait rire. A certains moments joyeux, comme quand Sganarelle touche le sein de la nourrice, il se rapproche du rond Gorgibus, lequel ramène au bonhomme Chrysale, cet autre comique cordial et à plein ventre. Sganarelle, chétif comme son grand-père Panurge, a pourtant laissé quelque postérité digne de tous deux, dans laquelle il convient de rappeler Pangloss et de ne pas oublier Gringoire. Chez Molière, en face de Sganarelle, au plus haut bout de la scène, Alceste apparaît; Alceste, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sérieux, de plus noble, de plus élevé dans le comique, le point où le ridicule confine au courage, à la vertu. Une ligne plus haut et le comique cesse, et on a un personnage purement généreux, presque héroïque et tragique. Même tel qu'il est, avec un peu de mauvaise humeur, on a pu

s'y méprendre ; Jean-Jacques et Fabre d'Églantine, gens à contradiction, en ont fait leur homme. Sganarelle embrasse les trois quarts de l'échelle comique, le bas tout entier, et le milieu qu'il partage avec Gorgibus et Chrysale ; Alceste tient l'autre quart, le plus élevé. Sganarelle et Alceste, voilà tout Molière.

Voltaire a dit que, quand Molière n'aurait fait que *l'Ecole des Maris*, il serait encore un excellent comique ; Boileau ne put entendre *l'Ecole des Femmes* sans adresser à Molière, attaqué de beaucoup de côtés et qu'il ne connaissait pas encore, des stances faciles, où il célèbre *la charmante naïveté* de cette comédie qu'il égale à celles de Térence, supposées écrites par Scipion. Ces deux amusants chefs-d'œuvre ne furent séparés que par la légère, mais ingénieuse comédie-impromptu des *Fâcheux*, faite, apprise et représentée en quinze jours pour les fêtes de Vaux. La Fontaine en a dit, dans un éloge de ces fêtes, les dernières du malheureux *Oronte* :

> C'est une pièce de Molière ;
> Cet écrivain par sa manière
> Charme à présent toute la cour.
> . . . .
> Nous avons changé de méthode ;
> Jodelet n'est plus à la mode,
> Et maintenant il ne faut pas
> Quitter la nature d'un pas.

Jamais le libre et prompt talent de Molière pour les vers n'éclata plus évidemment que dans cette comédie satirique, dans les scènes du piquet ou de la chasse. La scène de la chasse ne se trouvait pas dans la pièce à la première représentation ; mais Louis XIV, montrant du doigt à Molière M. de Soyecourt, grand-veneur, lui dit : « Voilà un original que vous n'avez pas encore copié. » Le lendemain, la scène du chasseur était faite et exécutée. Boileau, dont cette pièce des *Fâcheux* devançait la manière en la surpassant, y songeait sans doute quand il demanda trois ans plus tard à Molière où il trouvait la rime. C'est que Molière ne la cherchait pas ; c'est qu'il ne faisait pas d'habitude son second vers avant le premier, et n'attendait pas un demi-jour et plus pour trouver ensuite au coin d'un bois le mot qui l'avait fui. Il était de la veine rapide, *prime-sautière*, de Regnier, de d'Aubigné ; ne marchandant jamais la phrase ni le mot, au risque même d'un pli dans le vers, d'un tour un peu violent ou de l'hiatus au pire ; un duc de Saint-Simon en poésie ; une façon d'expression toujours en avant, toujours certaine, que chaque flot de pensée emplit et colore. M. Auger s'est attaché à relever comme fautes tous les manques de repos à l'hémistiche chez Molière ; c'est peine puérile, puisque notre

poète ne suit pas là-dessus la loi de Boileau et des autres réguliers. Molière faisait si naturellement les vers que ses pièces en prose sont remplies de vers blancs; on l'a remarqué pour *le Festin de Pierre*, et l'on a été jusqu'à conjecturer que la petite pièce du *Sicilien* avait été primitivement ébauchée en vers et que Molière avait ensuite brouillé le tout dans une prose qui en avait gardé trace. Fénelon, lorsqu'à propos de *l'Avare* il déclare préférer (comme aussi le pensait Ménage) les pièces en prose de Molière à celles qui sont en vers, lorsqu'il parle de cette multitude de métaphores qui, suivant lui, approchent du galimathias, Fénelon, poète élégant en prose, n'entend rien, il faut le dire, à cette riche manière de poésie, qui n'est pas plus celle de Virgile et de Térence qu'en peinture la manière de Rubens n'est celle de Raphaël. Boileau, tout artiste sobre qu'il était et dans un autre procédé que Molière, lui rendait haute justice là-dessus; il le reprenait sans doute quelquefois et aurait voulu épurer maint détail, comme on le voit par exemple en cette correction qui a été conservée de deux vers des *Femmes savantes*. Molière avait mis d'abord :

> Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
> C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

« M. Despréaux, dit Cizeron-Rival d'après Bros-

sette, trouva du jargon dans ces deux vers et les rétablit de cette façon :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par ses beaux endroits qu'il lui faut ressembler. »

Mais, jargon ou non, il était le premier à proclamer Molière maître dans l'art de frapper les bons vers, et il n'aurait pas admis le jugement par trop *dégoûté* de Fénelon. Rien d'étonnant, au reste, que cette fine et mystique nature de Fénelon, dans sa blanche robe de lin, dans sa simple tunique, un peu longue, un peu traînante (en fait de style), n'ait pas entendu ces admirables plis mouvants, étoffés, du manteau du grand comique. Ce qui est ubéreux, surtout la gaîté, répugne singulièrement aux natures délicates et rêveuses. En dépit de ces juges difficiles, comme satire dialoguée en vers, *les Fâcheux* sont un chef-d'œuvre.

Durant les quatorze années qui suivirent son installation à Paris, et jusqu'à l'heure de sa mort, en 1673, Molière ne cessa de produire. Pour le roi, pour la cour et les fêtes de commande, pour le plaisir du gros public et les intérêts de sa troupe, pour sa propre gloire et la sérieuse postérité, Molière se multiplie et suffit à tout. Rien de méticuleux en lui et qui sente l'auteur de cabinet. Vrai poète de drame, ses

ouvrages sont en scène, en action; il ne les écrit pas pour ainsi dire, il les joue. Sa vie de comédien de province avait été un peu celle des poètes primitifs populaires, des rapsodes, jongleurs ou pélerins de la passion; ils allaient, comme on sait, se répétant les uns les autres, se prenant leurs canevas et leurs thèmes, y ajoutant à l'occasion, s'oubliant eux et leur œuvre individuelle, et ne gardant guère *copie* de leurs représentations. C'est ainsi que les ébauches et improvisades à l'italienne, que Molière avait multipliées (on a les titres d'une dizaine) durant ses courses en province, furent perdues, hors deux, *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*. Et encore, telles qu'on a celles-ci, il est douteux que la version en soit de Molière. Suivant le procédé des poètes primitifs, qui font volontiers entrer un de leurs ouvrages dans un autre, ces ébauches furent plus tard introduites et employées dans des actes de pièces plus régulières. Les poètes dont nous parlons transposent, *utilisent*, si l'on peut se servir de ce mot, certains morceaux une fois faits; ainsi, *Don Garcie de Navarre* n'ayant pas eu de succès, des tirades entières ont passé de ce prince jaloux au *Misanthrope* et ailleurs. *L'Etourdi* et *le Dépit amoureux*, premières pièces régulières de notre poète, ne furent imprimés que dix ans après

leur apparition à la scène (1653-1663); *les Précieuses* le furent dans les environs du succès, mais malgré l'auteur, comme l'indique la préface; et ce n'est pas ici une simagrée de douce violence comme tant d'autres l'ont jouée depuis. L'embarras de Molière qui se fait imprimer pour la première fois, à son corps défendant, est visible dans cette préface. *Le Cocu imaginaire*, ayant eu près de cinquante représentations, ne devait pas être imprimé, quand un amateur de comédie, nommé Neufvillenaine, s'aperçut qu'il avait retenu par cœur la pièce tout entière; il en fit une copie et la publia en dédiant l'ouvrage à Molière. Ce M. de Neufvillenaine se connaissait en procédés. L'insouciance de Molière fut telle qu'il ne donna jamais d'autre édition du *Cocu imaginaire*, bien que Neufvillenaine avoue, ce qui serait assez vraisemblable quand il ne l'avouerait pas, qu'il peut s'être glissé dans sa copie, faite de mémoire, quantité de mots les uns pour les autres. O Racine! ô Boileau! qu'eussiez-vous dit si un tiers eût ainsi manié devant le public vos prudentes œuvres où chaque mot a son prix? On doit maintenant saisir toute la différence native qu'il y a de Molière à cette famille sobre, économe, méticuleuse, et avec raison, des Despréaux et des La Bruyère. Dans l'édition de Neufvillenaine, qu'il faut bien consi-

dérer, par suite du silence de Molière, comme l'édition originale, la pièce est d'un seul acte, quoique plus tard les éditeurs de 1734 l'aient donnée en trois; mais il y a lieu de croire que pour Molière, comme pour les anciens tragiques et comiques, cette division d'actes est imaginée ici après coup et artificielle. Molière dans ses premières pièces ne s'astreint guère plus que Plaute à cette division régulière; il laisse fréquemment la scène vide, sans qu'on puisse supposer l'acte terminé en ces endroits. Il se rangea bien vite, il est vrai, à la régularité dès lors professée; mais on voit (et c'est sur quoi j'insiste) combien il avait naturellement les habitudes de l'époque antérieure. Pour obvier à des larcins pareils à celui de Neufvillenaine, Molière dut songer à publier dorénavant lui-même ses pièces au fur et à mesure des succès. *L'Ecole des Maris*, dédiée au duc d'Orléans, son protecteur, est le premier ouvrage qu'il ait publié de son plein gré; à partir de ce moment (1661), il entra en communication suivie avec les lecteurs. On le retrouve pourtant en défiance continuelle de ce côté; il craint les boutiques de la galerie du Palais; il préfère être jugé *aux chandelles*, au point de vue de la scène, sur la décision de la multitude. On a cru, d'après un passage de la préface des *Fâcheux*, qu'il aurait

eu dessein de faire imprimer ses remarques et presque sa poétique, à l'occasion de ses pièces; mais, à mieux entendre le passage, il en ressort que cette promesse, mal d'accord avec sa tournure de génie, n'est pas sérieuse en effet; ce serait plutôt de sa part une raillerie contre les grands raisonneurs selon Horace et Aristote. Sa poétique, du reste, comme acteur et comme auteur, se trouve tout entière dans *la Critique de l'Ecole des Femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles*, et elle y est en action, en comédie encore. A la scène VII de *la Critique*, n'est-ce pas Molière qui nous dit par la bouche de Dorante : « Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde, et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens, qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote.... Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir. » Pour en finir avec cette né-

gligence de littérateur que nous démontrons chez Molière, et qui contraste si fort avec son ardente prodigalité comme poète et son zèle minutieux comme acteur et directeur, ajoutons qu'aucune édition complète de ses œuvres ne parut de son vivant; ce fut La Grange, son camarade de troupe, qui recueillit et publia le tout en 1682, neuf ans après sa mort.

Molière, le plus créateur et le plus inventif des génies, est celui peut-être qui a le plus imité, et de partout; c'est encore là un trait qu'ont en commun les poètes primitifs populaires et les illustres dramatiques qui les continuent. Boileau, Racine, André Chénier, les grands poètes d'étude et de goût, imitent sans doute aussi; mais leur procédé d'imitation est beaucoup plus ingénieux, circonspect et déguisé, et porte principalement sur des détails. La façon de Molière en ses imitations est bien plus familière, plus à pleine main et à la merci de la mémoire. Ses ennemis lui reprochaient de voler la moitié de ses œuvres aux *vieux bouquins*. Il vécut d'abord, dans sa première manière, sur la farce traditionnelle italienne et gauloise; à partir des *Précieuses* et de *l'Ecole des Maris* il devint lui-même; il gouverna et domina dès lors ses imitations, et, sans les modérer pour cela beaucoup, il les mêla constamment à un fonds

d'observation originale. Le fleuve continua de charrier du bois de tous bords, mais dans un courant de plus en plus étendu et puissant. Riccoboni a donné une liste assez complète, et parfois même gonflée, des imitations que Molière a faites des Italiens, des Espagnols et des Latins ; Cailhava et d'autres y ont ajouté. Riccoboni a eu le bon esprit de sentir que le génie de Molière ne souffrait pas de ces nombreux butins. Au contraire, l'admiration du commentateur pour son poète va presque en raison du nombre des imitations qu'il découvre en lui, et elle n'a plus de bornes lorsqu'il le voit dans *l'Avare* mener, à ce qu'il dit, jusqu'à cinq imitations de front, et être là-dessous, et à travers cette mêlée de souvenirs, plus original que jamais. Tous les Italiens n'ont pas eu si bonne grâce, et le sieur Angelo, *docteur* de la comédie italienne, allait jusqu'à revendiquer le sujet du *Misanthrope*, qu'il avait, affirmait-il, raconté tout entier à Molière, d'après une certaine pièce de Naples, un jour qu'ils se promenaient ensemble au Palais-Royal. C'est *quinze jours* après cette conversation mémorable que la comédie du *Misanthrope* aurait été achevée et sur l'affiche. A de pareilles prétentions, appuyées de pareils dires, on n'a à opposer que le judicieux dédain de Jean-Baptiste Rousseau qui, dans sa correspondance

avec d'Olivet et Brossette, a d'ailleurs le mérite d'avoir fort bien apprécié Molière; la lettre du poète à M. Chauvelin sur le sujet qui nous occupe vaut mieux, comme pensée, que les trois quarts de ses odes. Ce qu'il faut reconnaître, c'est que les imitations chez Molière sont de toute source et infinies; elles ont un caractère de loyauté en même temps que de sans-façon, quelque chose de cette première vie où tout était en commun, bien qu'aussi d'ordinaire elles soient parfaitement combinées et descendant quelquefois à de purs détails. Plaute et Térence pour des fables entières, Strapparole et Boccace pour des fonds de sujets, Rabelais et Regnier pour des caractères, Boisrobert et Rotrou et Cyrano pour des scènes, Horace et Montaigne et Balzac pour de simples phrases, tout y figure; mais tout s'y transforme, rien n'y est le même. Là où il imite le plus, qui donc pourrait se plaindre? A côté de Sosie qu'il copie, ne voilà-t-il pas Cléanthis qu'il invente? De telles imitations, loin de nous refroidir envers notre poète, nous sont chères; nous aimons à les rechercher, à les poursuivre jusqu'au bout, dans un intérêt de parenté. Ces masques fameux de la bonne comédie, depuis Plaute jusqu'à Patelin, ces malicieux conteurs de tous pays, ces philosophes satiriques et ingénieux, nous les convoquons un moment autour de notre

auteur dans un groupe qu'il unit et où il préside; les moins considérables, les Boisrobert, les Sorel, les Cyrano, y sont même introduits à la faveur de ce qu'ils lui ont prêté, de ce qui surtout les recommande et les honore. Ces imitations, en un mot, ne sont le plus souvent pour nous que le résumé heureux de toute une famille d'esprits et de tout un passé comique dans un nouveau type original et supérieur, comme un enfant aimé du ciel qui, sous un air de jeunesse, exprime à la fois tous ses aïeux.

Chacune des pièces de Molière, à les suivre dans l'ordre de leur apparition, fournirait matière à un historique étendu et intéressant; ce travail a déjà été fait, et trop bien, par d'autres, pour le reprendre; ce serait presque toujours le copier [1]. Autour de *l'École des Femmes*, en 1662, et plus tard autour du *Tartufe*, il se livra des combats comme précédemment il s'en était livré autour du *Cid*, comme il s'en renouvela ensuite autour de *Phèdre*; ce furent là d'illustres journées pour l'art dramatique. *La Critique de l'École des Femmes* et *l'Impromptu de Versailles* en apprennent suffisamment sur le premier démêlé, qui fut surtout une querelle de goût et d'art, quoique déjà la religion s'y glissât à propos des commandements du mariage

[1] Voir MM. Auger et Taschereau.

donnés à Agnès. Les *Placets au Roi* et la préface du *Tartufe* marquent assez le caractère tout moral et philosophique de la seconde lutte, si souvent depuis et si ardemment continuée. Ce que je veux rappeler ici, c'est qu'attaqué des dévots, envié des auteurs, recherché des grands, valet-de-chambre du Roi et son indispensable ressource pour toutes les fêtes, Molière, avec cela troublé de passions et de tracas domestiques, dévoré de jalousie conjugale, fréquemment malade de sa fluxion de poitrine et de sa toux, directeur de troupe et comédien infatigable bien qu'au régime et au lait, Molière, durant quinze ans, suffit à tous les emplois, qu'à chaque nécessité survenante, son génie est présent et répond, gardant de plus ses heures d'inspiration propre et d'initiative. Entre la dette précipitamment payée aux divertissements de Versailles ou de Chambord et ses cordiales avances au bon rire de la bourgeoisie, Molière trouve jour à des œuvres méditées et entre toutes immortelles. Pour Louis XIV, son bienfaiteur et son appui, on le trouve toujours prêt; *l'Amour médecin* est fait, appris et représenté en cinq jours; *la Princesse d'Elide* n'a que le premier acte en vers, le reste suit en prose, et comme le dit spirituellement un contemporain de Molière, la comédie n'a eu le temps cette fois que de

chausser un brodequin ; mais elle paraît à l'heure sonnante, quoique l'autre brodequin ne soit pas lacé. *Mélicerte* seule n'est pas finie ; mais *les Fâcheux* le furent en quinze jours ; mais *le Mariage forcé* et *le Sicilien*, mais *Georges Dandin*, mais *Pourceaugnac*, mais *le Bourgeois-Gentilhomme*, ces comédies de verve avec intermèdes et ballets, ne firent jamais faute. Dans les intérêts de sa troupe, il lui fallut souvent dépêcher l'ouvrage, comme quand il fournit son théâtre d'un *Don Juan*, parce que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et ceux de Mademoiselle avaient déjà le leur, et que cette statue qui marche ne cessait de faire merveille. — Et ces diversions ne l'empêchaient pas tout aussitôt de songer à Boileau, aux juges difficiles, à lui-même et au genre humain, par *le Misanthrope*, par le *Tartufe* et *les Femmes savantes*. L'année du *Misanthrope* est en ce sens la plus mémorable et la plus significative dans la vie de Molière. A peine hors de ce chef-d'œuvre sérieux, et qui le parut un peu trop au gros du public, il dut pourvoir en hâte à la jovialité bourgeoise par *le Médecin malgré lui*, et de là, de ce parterre de la rue Saint-Denis, raccourir vite à Saint-Germain pour *Mélicerte*, la *Pastorale comique* et cette vallée de Tempé où l'attendait sur le pré M. de Benserade : Molière faisait face à tous les appels.

Dans une épître adressée en 1669 au peintre Mignard, sur le dôme du Val-de-Grâce, Molière a fait une description et un éloge de la fresque qui s'applique merveilleusement à sa propre manière ; il y préconise, en effet,

Cette belle peinture, inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés.
De l'autre qu'on connaît la traitable méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur.
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
. . . .
Mais la fresque est pressante et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter, etc....

A cette belle chaleur de Molière pour la fresque, pour la grande et dramatique peinture, pour celle-là même qui agit sur les masses prosternées dans les chapelles romaines, qui n'aimerait reconnaître la sympathie naturelle au poète du

drame, au poète de la multitude, à l'exécuteur soudain, véhément, de tant d'œuvres impérieuses aussi et pressantes? Dans les œuvres finies, au contraire, faites pour être vues de près, vingt fois remaniées et repolies, à la Miéris, à la Despréaux, à la La Bruyère, nous retrouvons *la paresse de l'huile*. L'allusion est trop directe pour que Molière n'y ait pas un peu songé. Cizeron-Rival, d'ordinaire exact, a dit d'après Brossette : « Au jugement de Despréaux (et autant que je puis me connaître en poésie, ce n'est pas son meilleur jugement), de tous les ouvrages de Molière, celui dont la versification est la plus régulière et la plus soutenue, c'est le poème qu'il a fait en faveur du fameux Mignard, son ami. Ce poème, disait-il à M. Brossette, peut tenir lieu d'un traité complet de peinture, et l'auteur y a fait entrer toutes les règles de cet art admirable (et Despréaux citait les mêmes vers que nous avons donnés plus haut). Remarquez, monsieur, ajoutait Despréaux, que Molière a fait, sans y penser, le caractère de ses poésies, en marquant ici la différence de la peinture à l'huile et de la peinture à fresque. Dans ce poème sur la peinture, il a travaillé comme les peintres à l'huile, qui reprennent plusieurs fois le pinceau pour retoucher et corriger leur ouvrage, au lieu que dans ses comé-

dies, où il fallait beaucoup d'action et de mouvement, il préférait les *brusques fiertés* de la fresque à *la paresse de l'huile.* » Ce jugement de Boileau a été fort contesté depuis Cizeron-Rival. M. Auger le mentionne comme *singulier.* Vauvenargues, qui est de l'avis de Fénelon sur la poésie de Molière, trouve ce poème du Val-de-Grâce peu satisfaisant et préfère en général, comme peintre, La Bruyère au grand comique : prédilection de critique moraliste pour le modèle du genre. Vous êtes peintre à l'huile, M. de Vauvenargues! Boileau, tout aussi intéressé qu'il était dans la question, se montre plus fermement judicieux. Non que j'admette que ce poème du Val-de-Grâce soit bon et satisfaisant d'un bout à l'autre, ou que Molière ait modifié, ralenti sa manière en le composant. La poésie en est plus chaude que nette ; elle tombe dans le technique et s'y embarrasse souvent en le voulant animer. Mais Boileau a bien mis le doigt sur le côté précieux du morceau. Boileau, reconnaissons-le, malgré ce qu'on a pu reprocher à ses réserves un peu fortes de l'Art poétique ou à son étonnement bien innocent et bien permis sur les rimes de Molière, fut souverainement équitable en tout ce qui concerne le poète son ami, celui qu'il appelait *le Contemplateur*. Il le comprenait et l'admirait dans les parties les plus étrangères à

lui-même ; il se plaisait à être son complice dans le latin macaronique de ses plus folles comédies ; il lui fournissait les malignes étymologies grecques de *l'Amour médecin* ; il mesurait dans son entier cette faculté multipliée, immense ; et le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus rare des grands écrivains qui auraient honoré la France durant son règne, le juge rigoureux n'hésita pas et répondit : « Sire, c'est Molière. » — « Je ne le croyais pas, répliqua Louis XIV ; mais vous vous y connaissez mieux que moi. »

On a loué Molière de tant de façons, comme peintre des mœurs et de la vie humaine, que je veux indiquer surtout un côté qu'on a trop peu mis en lumière, ou plutôt qu'on a méconnu. Molière, jusqu'à sa mort, fut en progrès continuel dans la *poésie* du comique. Qu'il ait été en progrès dans l'observation morale et ce qu'on appelle le haut comique, celui du *Misanthrope*, du *Tartufe* et des *Femmes savantes*, le fait est trop évident, et je n'y insiste pas. Mais autour, au travers de ce développement, où la raison de plus en plus ferme, l'observation de plus en plus mûre, ont leur part, il faut admirer ce surcroît toujours montant et bouillonnant de verve comique, très folle, très riche, très inépuisable, que je distingue fort, quoique la limite soit malaisée à définir, de la farce un peu bouffonne et de

la lie un peu scarronesque où Molière trempa au début. Que dirai-je? c'est la distance qu'il y a entre la prose du *Roman comique* et tel chœur d'Aristophane ou certaines échappées sans fin de Rabelais. Le génie de l'ironique et mordante gaieté a son lyrique aussi, ses purs ébats, son rire étincelant, redoublé, presque sans cause en se prolongeant, désintéressé du réel, comme une flamme folâtre qui voltige de plus belle après que la combustion grossière a cessé, — un rire des dieux, suprême, inextinguible. C'est ce que n'ont pas senti beaucoup d'esprits de goût, Voltaire, Vauvenargues et autres, dans l'appréciation de ce qu'on a appelé les dernières farces de Molière. M. de Schlegel aurait dû le mieux sentir; lui qui célèbre mystiquement les poétiques fusées finales de Calderon, il aurait dû ne pas rester aveugle à ces fusées, pour le moins égales, d'éblouissante gaieté, qui font aurore à l'autre pôle du monde dramatique. Il a bien accordé à Molière d'avoir le génie du burlesque, mais en un sens prosaïque, comme il eût fait à Scarron, et en préférant de beaucoup le *génie* fantastique et poétique du comédien Le Grand. M. de Schlegel gardait-il rancune à Molière pour le trait innocent du pédant Caritidès sur les Allemands d'alors, *grands inspecteurs d'inscriptions et enseignes?* Quoi qu'on ait

dit, *Monsieur de Pourceaugnac*, *le Bourgeois-Gentilhomme*, *le Malade imaginaire*, attestent au plus haut point ce comique jaillissant et imprévu qui, à sa manière, rivalise en fantaisie avec *le Songe d'une Nuit d'Eté* et *la Tempête.* Pourceaugnac, M. Jourdain, Argan, c'est le côté de Sganarelle continué, mais plus poétique, plus dégagé de la farce du *Barbouillé*, plus enlevé souvent par-delà le réel. Molière, forcé pour les divertissements de cour de combiner ses comédies avec des ballets, en vint à déployer, à déchaîner dans ces danses de commande les chœurs bouffons et pétulants des avocats, des tailleurs, des Turcs, des apothicaires; le génie se fait de chaque nécessité une inspiration. Cette issue une fois trouvée, l'imagination inventive de Molière s'y précipita. Les comédies à ballets dont nous parlons n'étaient pas du tout, qu'on se garde de le croire, des concessions au gros public, des provocations directes au rire du bourgeois, bien que ce rire y trouvât son compte; elles furent imaginées plutôt à l'occasion des fêtes de la cour. Mais Molière s'y complut bien vite et s'y exalta comme éperdument; il fit même des ballets et intermèdes au *Malade imaginaire*, de son propre mouvement, et sans qu'il y eût pour cette pièce destination de cour ni ordre du roi. Il s'y jetait d'ironie à

la fois et de gaieté de cœur, le grand homme, au milieu de ses amertumes journalières, comme dans une âcre et étourdissante ivresse. Il y mourut en pleine crise et dans le son le plus aigu de cette saillie montée au délire. Or, maintenant, entre ces deux points extrêmes du *Malade imaginaire* ou de *Pourceaugnac* et du *Barbouillé*, du *Cocu imaginaire*, par exemple, qu'on place successivement *la charmante naïveté* (expression de Boileau) de *l'Ecole des Femmes*, de *l'Ecole des Maris*, l'excellent et profond caractère de *l'Avare*, tant de personnages vrais, réels, ressemblant à beaucoup, et non copiés pourtant, mais trouvés, le sens docte, grave et mordant du *Misanthrope*, le *Tartufe* qui réunit tous les mérites par la gravité du ton encore, par l'importance du vice attaqué et le pressant des situations, *les Femmes savantes* enfin, le plus parfait style de comédie en vers, le troisième et dernier coup porté par Molière aux critiques de *l'Ecole des Femmes*, à cette race des prudes et précieuses; qu'on marque ces divers points, et l'on aura toute l'échelle comique imaginable. De la farce franche et un peu grosse du début, on se sera élevé, en passant par le naïf, le sérieux, le profondément observé, jusqu'à la fantaisie du rire dans toute sa pompe et au gai sabbat le plus délirant.

Les Fourberies de Scapin, jouées entre *le Bour-*

geois-Gentilhomme et *l'Ecole des Femmes*, appartiennent-elles à cette adorable folie comique dont j'ai tâché de donner idée, ou retombent-elles par moments dans la farce un peu enfarinée et bouffonne, comme l'a pensé Boileau en son Art poétique? Je serais peut-être de ce dernier avis, sauf les conclusions trop générales qu'en tire le poète régulateur :

> Etudiez la cour et connaissez la ville ;
> L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
> C'est par-là que Molière, illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
> Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
> Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
> Et sans honte à Térence allié Tabarin :
> Dans ce sac ridicule *où Scapin l'enveloppe*,
> Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Quant aux restrictions reprochées et reprochables à Boileau en cet endroit, son tort est d'avoir trop généralisé un jugement qui, appliqué à *Scapin*, pourrait sembler vrai au pied de la lettre. Cette pièce est effectivement imitée en partie du *Phormion* de Térence, et en partie de la *Francisquine* de Tabarin. De plus, en lisant convenablement le vers

> Dans ce sac ridicule où Scapin *l'*enveloppe [1]

[1] Cette ingénieuse correction, qui, une fois faite, paraît si nécessaire

(car Molière en cette pièce jouait le rôle de Géronte, et par conséquent il entrait en personne dans le sac), on conçoit l'impression pénible que causait à Boileau cette vue de l'auteur du *Misanthrope*, malade, âgé de près de cinquante ans et bâtonné sur le théâtre. Si nous eussions vu notre Talma à la scène dans la même situation subalterne, nous en aurions certes souffert. Je lis dans Cizeron-Rival le trait suivant qui éclaire et précise le passage de l'Art poétique : « Deux mois avant la mort de Molière, M. Despréaux alla le voir et le trouva fort incommodé de sa toux et faisant des efforts de poitrine qui semblaient le menacer d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Despréaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la troupe qui puisse exécuter les premiers rôles? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades; cela vous fera plus d'honneur dans

et si simple, est de M. Daunou dans son excellent commentaire de Boileau.

le public qui regardera vos acteurs comme vos gagistes; vos acteurs d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah! monsieur, répondit Molière, que me dites-vous là? il y a un honneur pour moi à ne point quitter. — Plaisant point d'honneur, disait en soi-même le satirique, qui consiste à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, et à dévouer son dos à toutes les bastonnades de la comédie! Quoi! cet homme, le premier de notre temps pour l'esprit et pour les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de toutes les folies humaines, en a une plus extraordinaire que celles dont il se moque tous les jours! Cela montre bien le peu que sont les hommes. » Boileau en effet ne conseillait pas à Molière d'abandonner ses camarades ni d'abdiquer la direction, ce que le chef de troupe aurait pu refuser par humanité, comme on a dit, et par beaucoup d'autres raisons; il le pressait seulement de quitter les planches : c'était le vieux comédien obstiné qui chez Molière ne voulait pas. Boileau dut écrire, ce me semble, le passage de l'Art poétique sous l'impression qui lui resta du précédent entretien.

La postérité sent autrement; loin de les blâmer, on aime ces faiblesses et ces contradictions

dans le poète de génie; elles ajoutent au portrait de Molière et donnent à sa physionomie un air plus proportionné à celui du commun des hommes. On le retrouve tel encore, et l'un de nous tous, dans ses passions de cœur, dans ses tribulations domestiques. Le comique Molière était né tendre et facilement amoureux, de même que le tendre Racine était né assez caustique et enclin à l'épigramme. Sans sortir des œuvres de Molière, on aurait des preuves de cette sensibilité, dans le penchant qu'il eut toujours au genre noble et romanesque, dans beaucoup de vers de *Don Garcie* et de la *Princesse d'Élide*, dans ces trois charmantes scènes de dépit amoureux, tant de la pièce de ce nom que du *Tartufe* et du *Bourgeois-Gentilhomme*, enfin dans la scène touchante d'Elvire voilée, au quatrième acte de *Don Juan*. Plaute et Rabelais, ces grands comiques, offrent aussi, malgré leur réputation, des traces d'une faculté sensible, délicate, qu'on surprend en eux avec bonheur, mais Molière surtout; il y a tout un Térence dans Molière. En amitié, on aurait que de beaux traits à en dire; son sonnet sur la mort de l'abbé Lamothe-le-Vayer et la lettre qu'il y a jointe, honorent sa douleur; bien mieux que le lyrique Malherbe, il s'entendait à pleurer avec un père. Je veux citer de *Don Garcie* quelques vers de

tendresse, desquels Racine eût pu être jaloux pour sa *Bérénice* :

Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour, et sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière...
. . . .
Oh! que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude!
Dans les unes toujours on paraît se forcer;
Mais les autres, hélas! se font sans y penser,
Semblables à ces eaux si pures et si belles
Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Et dans *les Fâcheux* :

L'amour aime surtout les secrètes faveurs;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.

Et dans *la Princesse d'Elide*, premier acte, première scène, ces vers qui expriment une observation si vraie sur les amours tardives, développées long-temps seulement après la première rencontre :

Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes!

avec toute la tirade qui suit. — Or Molière, de complexion sensible à ce point et amoureuse, vers le temps où il peignait le plus gaiement du monde Arnolphe dictant les commandements du mariage à Agnès, Molière, âgé de quarante ans lui-même (1662), épousait la jeune Armande Béjart, âgée de dix-sept ans au plus et sœur cadette de Madeleine [1]. Malgré sa passion pour elle et malgré son génie, il n'échappa point au malheur dont il avait donné de si folâtres peintures. Don Garcie était moins jaloux que Molière; Georges Dandin et Sganarelle étaient moins

[1] On a cru long-temps que cette Béjart, femme de Molière, était fille naturelle et non sœur de l'autre Béjart; on l'a même cru du vivant de Molière, et depuis sans interruption, jusqu'à ce que M. Beffara découvrît de nos jours l'acte de mariage qui dérange cette parenté. M. Fortia d'Urban a essayé d'infirmer, non pas l'authenticité, mais la valeur de cet acte, et au milieu de beaucoup de raisons vaines, il a avancé quelques réflexions assez plausibles. Il est bien singulier, en effet, que tous les biographes de Molière, à partir de Grimarest, aient écrit, sans contradiction, qu'il avait épousé la fille naturelle de la Béjart, sa première maîtresse. Montfleuri adressa même à Louis XIV une dénonciation contre l'illustre comique, l'accusant d'avoir épousé la fille après avoir vécu avec la mère, et insinuant par-là qu'il avait pu épouser sa propre fille : ce qui, dans tous les cas, serait invinciblement réfutable par les dates. Louis XIV ne répondit à ce déchaînement de la haine qu'en devenant parrain du premier enfant qu'eut Molière. Certes, la plus directe justification que Molière pût offrir au roi en cette circonstance, fut l'acte de son mariage et la preuve que les deux Béjart n'étaient que sœurs. Mais comment tous ceux qui ont écrit sur Molière, comment Grimarest, son principal biographe, qui écrivait d'après Baron, comment les autres contemporains, Marcel, auteur présumé d'une première Vie abrégée,

trompés. A partir de *la Princesse d'Elide*, où l'infidélité de sa femme commença de lui apparaître, sa vie domestique ne fut plus qu'un long tourment. Averti des succès qu'on attribuait à M. de Lauzun près d'elle, il en vint à une explication. Mademoiselle Molière, dans cette situation difficile, lui donna le change sur Lauzun en avouant une inclination pour M. de Guiche, et s'en tira, dit la chronique, par des larmes et un évanouissement. Tout meurtri de sa disgrâce notre poète se remit à aimer mademoiselle de Brie, ou plutôt il venait s'entretenir près d'elle des injures de l'autre amour; Alceste est ramené à Élianthe par les rebuts de Célimène. Lorsqu'il donna *le Misanthrope*, Molière, brouillé avec sa femme, ne la voyait plus qu'au théâtre, et il est difficile qu'entre elle, qui jouait en effet Célimène, et lui, qui représentait Alceste, quelque allusion à leurs sentiments et à leurs situations réelles ne se retrouve pas. Ajoutez, pour compliquer les ennuis de Molière, la présence de l'ancienne

l'auteur inconnu de *la Fameuse Comédienne*, Bayle, De Visé qui contredit Grimarest sur plusieurs points, ont-ils ignoré cette façon dont Molière dut répondre? Comment une erreur aussi forte, sur une relation aussi rapprochée, a-t-elle fait autorité du temps de Molière, et même auprès des personnes qui l'avaient beaucoup vu et pratiqué?.... Et cependant, malgré la difficulté de l'explication, c'est bien à l'acte qu'il faut croire.

Béjart, femme impérieuse, peu débonnaire, à ce qui semble. Le grand homme cheminait entre ces trois femmes, aussi embarrassé parfois, comme le lui disait agréablement Chapelle, que Jupiter au siége d'Ilion entre les trois déesses. Mais laissons parler sur ce chapitre domestique un contemporain du poëte, dans un récit fort peu authentique sans doute, assez vraisemblable pourtant de fond ou même de couleur, et à quoi, comme familiarité de détail, rien ne peut suppléer.

« Cependant ce ne fut pas sans se faire une « grande violence que Molière résolut de vivre « avec sa femme dans cette indifférence. La rai- « son la lui faisait regarder comme une personne « que sa conduite rendait indigne des caresses « d'un honnête homme. Sa tendresse lui faisait « envisager la peine qu'il aurait de la voir, sans « se servir des priviléges que donne le mariage, « et il y rêvait un jour dans son jardin d'Auteuil, « quand un de ses amis nommé Chapelle, qui s'y « venait promener par hasard, l'aborda, et, le « trouvant plus inquiet que de coutume, il lui en « demanda plusieurs fois le sujet. Molière, qui « eût quelque honte de se sentir si peu de con- « stance pour un malheur si fort à la mode, « résista autant qu'il put; mais il était alors dans « une de ces plénitudes de cœur si connues par

« les gens qui ont aimé ; il céda à l'envie de se
« soulager et avoua de bonne foi à son ami que
« la manière dont il était forcé d'en user avec
« sa femme était la cause de cet abattement où
« il se trouvait. Chapelle, qui croyait être au-
« dessus de ces sortes de choses, le railla sur ce
« qu'un homme comme lui, qui savait si bien
« peindre le faible des autres, tombait dans celui
« qu'il blâmait tous les jours, et lui fit voir que
« le plus ridicule de tous était d'aimer une per-
« sonne qui ne répond pas à la tendresse qu'on
« a pour elle. Pour moi, lui dit-il, je vous
« avoue que si j'étais assez malheureux pour me
« trouver en pareil état, et que je fusse per-
« suadé que la même personne accordât des fa-
« veurs à d'autres, j'aurais tant de mépris pour
« elle, qu'il me guérirait infailliblement de ma
« passion. Encore avez-vous une satisfaction que
« vous n'auriez pas si c'était une maîtresse, et
« la vengeance, qui prend ordinairement la
« place de l'amour dans un cœur outragé, vous
« peut payer tous les chagrins que vous cause
« votre épouse, puisque vous n'avez qu'à l'en-
« fermer ; ce sera un moyen assuré de vous
« mettre l'esprit en repos.

« Molière, qui avait écouté son ami avec assez
« de tranquillité, l'interrompit afin de lui de-
« mander s'il n'avait jamais été amoureux. Oui,

« lui répondit Chapelle, je l'ai été comme un
« homme de bon sens doit l'être; mais je ne me
« serais jamais fait une si grande peine pour une
« chose que mon honneur m'aurait conseillé de
« faire, et je rougis pour vous de vous trouver si
« incertain. — Je vois bien que vous n'avez en-
« core rien aimé, répondit Molière, et vous avez
« pris la figure de l'amour pour l'amour même. Je
« ne vous rapporterai point une infinité d'exem-
« ples qui vous feraient connaître la puissance de
« cette passion; je vous ferai seulement un récit
« fidèle de mon embarras, pour vous faire com-
« prendre combien on est peu maître de soi-
« même, quand elle a une fois pris sur nous un
« certain ascendant, que le tempérament lui
« donne d'ordinaire. Pour vous répondre donc
« sur la connaissance parfaite que vous dites que
« j'ai du cœur de l'homme par les portraits que
« j'en expose tous les jours, je demeurerai d'ac-
« cord que je me suis étudié autant que j'ai pu à
« connaître leur faible; mais si ma science m'a
« appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expé-
« rience ne m'a que trop fait voir qu'il est im-
« possible de l'éviter; j'en juge tous les jours par
« moi-même. Je suis né avec les dernières dispo-
« sitions à la tendresse, et comme j'ai cru que
« mes efforts pourraient inspirer à ma femme, par
« l'habitude, des sentiments que le temps ne

« pourrait détruire, je n'ai rien oublié pour y par-
« venir. Comme elle était encore fort jeune quand
« je l'épousai, je ne m'aperçus pas de ses mé-
« chantes inclinations, et je me crus un peu moins
« malheureux que la plupart de ceux qui pren-
« nent de pareils engagements. Aussi le mariage
« ne ralentit point mes empressements; mais je
« lui trouvai tant d'indifférence que je commen-
« çai à m'apercevoir que toute ma précaution
« avait été inutile et que ce qu'elle sentait pour
« moi était bien éloigné de ce que j'avais souhaité
« pour être heureux. Je me fis à moi-même ce
« reproche sur une délicatesse qui me semblait
« ridicule dans un mari, et j'attribuai à son hu-
« meur ce qui était un effet de son peu de ten-
« dresse pour moi. Mais je n'eus que trop de
« moyens de m'apercevoir de mon erreur, et la
« folle passion qu'elle eut, peu de temps après,
« pour le comte de Guiche, fit trop de bruit pour
« me laisser dans cette tranquillité apparente. Je
« n'épargnai rien, à la première connaissance que
« j'en eus, pour me vaincre moi-même, dans l'im-
« possibilité que je trouvai à la changer. Je me
« servis pour cela de toutes les forces de mon es-
« prit; j'appelai à mon secours tout ce qui pouvait
« contribuer à ma consolation. Je la considérai
« comme une personne de qui tout le mérite était
« dans l'innocence, et qui par cette raison n'en

« mais il faut tout espérer du temps. Continuez
« cependant à faire vos efforts; ils feront leur
« effet lorsque vous y penserez le moins; pour
« moi, je vais faire des vœux afin que vous soyez
« bientôt content. Il se retira et laissa Molière,
« qui rêva encore fort long-temps aux moyens
« d'amuser sa douleur. »

Cette touchante scène se passait à Auteuil, dans ce jardin plus célèbre par une autre aventure que l'imagination classique a brodée à l'infini, qu'Andrieux a fixée avec goût, et dont la gaieté convient mieux à l'idée commune qu'éveille le nom de Molière. Je veux parler du fameux souper où, pendant que l'amphitryon malade gardait la chambre, Chapelle fit si bien les honneurs de la cave et du festin, que tous les convives, Despréaux en tête, couraient se noyer à la Seine de gaieté de cœur, si Molière, amené par le bruit, ne les avait persuadés de remettre l'entreprise au lendemain, à la clarté des cieux. Notez que cette joyeuse histoire n'a eu tant de vogue que parce que le nom populaire de notre grand comique s'y mêle et l'anime. Le nom littéraire de Boileau n'aurait pas suffi pour la vulgariser à ce point; on ne va pas remuer de la sorte des anecdotes sur Racine. Ces espèces de légendes n'ont cours qu'à l'occasion de poètes vraiment populaires. C'est aussi à un retour par-

eau de la maison d'Auteuil qu'eut lieu entre Molière et Chapelle *l'aventure du minime*. Chapelle, resté pur gassendiste par souvenir de collége, comme quelque ancien barbiste de nos jours qui, buveur et paresseux, est resté fidèle aux vers latins, Chapelle disputait à tue-tête dans le bateau sur la philosophie des atomes, et Molière lui niait vivement cette philosophie, en ajoutant toutefois, dit l'histoire : *Passe pour la morale!* Or, un religieux se trouvait là, qui paraissait attentif au différend, et qui, interpellé tour à tour par l'un et par l'autre, lâchait de temps en temps un *hum!* du ton d'un homme qui en dit moins qu'il ne pense ; les deux amis attendaient sa décision. Mais en arrivant devant les *Bons-Hommes*, le religieux demanda à être mis à terre et prit sa besace au fond du bateau ; ce n'était qu'un moine mendiant. Son *hum!* discret et lâché à propos l'avait fait juger capable. « Voyez, petit garçon, dit alors Molière à Baron enfant qui était là, voyez ce que fait le silence quand il est observé avec conduite. »

Quant à la scène sérieuse, mélancolique, du jardin, entre Chapelle et Molière, que nous avons donnée, Grimarest la raconte à peu près dans les mêmes termes, mais il y fait figurer le physicien Rohault au lieu de Chapelle. Il est très possible que Molière ait parlé à Rohault de ses

chagrins dans le même sens qu'à son autre ami ; mais on est tenté plus volontiers d'accueillir la version précédente, bien qu'elle fasse partie d'un libelle scandaleux (*la Fameuse Comédienne*) publié contre la veuve de Molière, la Guérin, qui, comme tant de veuves de grands hommes, s'était remariée peu dignement. On trouve dans ce même écrit, qui ne semble pas, du reste, dirigé contre Molière lui-même, d'étranges détails racontés en passant sur sa liaison première avec le jeune Baron, — Baron qui jouait alors Myrtil dans *Mélicerte*. La pensée se reporte involontairement à certains sonnets de Shakspeare. Mais ignorons, repoussons pour Molière ce que dément tout d'abord son génie *si franc du collier*, comme la duchesse palatine d'Orléans le disait de Louis XIV, et ce que dans Shakspeare au moins on peut tenter d'expliquer honorablement et d'idéaliser.

Si Molière n'a pas laissé de sonnets, à la façon de quelques grands poètes, sur ses sentiments personnels, ses amours, ses douleurs, en a-t-il transporté indirectement quelque chose dans ses comédies ? et en quelle mesure l'a-t-il fait ? On trouve dans sa vie, par M. Taschereau, plusieurs rapprochements ingénieux des principales circonstances domestiques avec les endroits des pièces qui peuvent y correspondre. « Molière,

disait La Grange, son camarade et le premier éditeur de ses œuvres complètes, Molière faisait d'admirables applications dans ses comédies, où l'on peut dire qu'il a joué tout le monde, puisqu'il s'y est joué le premier, en plusieurs endroits, sur les affaires de sa famille, et qui regardaient ce qui se passait dans son domestique; c'est ce que ses plus particuliers amis ont remarqué bien des fois. » Ainsi, au troisième acte du *Bourgeois-Gentilhomme*, Molière a donné un portrait ressemblant de sa femme; ainsi, dans la scène première de *l'Impromptu de Versailles*, il place un trait piquant sur la date de son mariage; ainsi, dans la cinquième scène du second acte de *l'Avare*, il se raille lui-même sur sa fluxion et sa toux; ainsi encore, dans *l'Avare*, il accommode au rôle de Laflèche la marche boîteuse de Béjart aîné, comme il avait attribué au Jodelet des *Précieuses* la pâleur de visage du comédien Brécourt. Il est infiniment probable qu'il a songé dans Arnolphe, dans Alceste, à son âge, à sa situation, à sa jalousie, et que sous le travestissement d'Argan il donne cours à son antipathie personnelle contre la Faculté. Mais une distinction essentielle est à faire, et l'on ne saurait trop la méditer parce qu'elle touche au fond même du génie dramatique. Les traits précédents ne portent que sur des conformités assez

vagues et générales ou sur de très simples détails, et en réalité aucun des personnages de Molière n'est *lui*. La plupart même de ces traits tout à l'heure indiqués ne doivent être pris que pour des artifices et de menus à-propos de l'acteur excellent, ou pour quelqu'une de ces confusions passagères entre l'acteur et le personnage, familières aux comiques de tous les temps et qui aident au rire. Il n'en faut pas dire moins de ces prétendues copies que Molière aurait faites de certains originaux. Alceste serait le portrait de M. de Montausier, le Bourgeois-Gentilhomme celui de Rohault, l'Avare celui du président de Bercy; que sais-je? ici c'est le comte de Grammont, là le duc de la Feuillade, qui fait les frais de la pièce. Les Dangeau, les Tallemant, les Guy-Patin, les Cizeron-Rival, ces amateurs d'*ana*, donnent là-dedans avec un zèle ingénu et nous tiennent au courant de leurs découvertes anecdotiques sans nombre; tout cela est futile. Non, Alceste n'est pas plus M. de Montausier qu'il n'est Molière, qu'il n'est Despréaux, dont il reproduit également quelque trait. Non, le chasseur même des *Fâcheux* n'est pas tout uniment M. de Soyecourt, et Trissotin n'est l'abbé Cotin qu'un moment. Les personnages de Molière, en un mot, ne sont pas des copies, mais des créations. Je crois à ce que

dit Molière des prétendus portraits dans son *Impromptu de Versailles*, mais par des raisons plus radicales que celles qu'il donne. Il y a des traits à l'infini chez Molière, mais pas ou peu de portraits. La Bruyère et les peintres critiques font des portraits. Patiemment, ingénieusement, ils collationnent les observations, et, en face d'un ou de plusieurs modèles, ils reportent sans cesse sur leur toile un détail à côté d'un autre. C'est la différence d'Onuphre à Tartufe; La Bruyère qui critique Molière ne la sentait pas. Molière, lui, invente, engendre ses personnages, qui ont bien çà et là des airs de ressembler à tels ou tels, mais qui, au total, ne sont qu'eux-mêmes. L'entendre autrement, c'est ignorer ce qu'il y a de multiple et de complexe dans cette mystérieuse physiologie dramatique dont l'auteur seul a le secret. Il peut se rencontrer quelques traits d'emprunt dans un vrai personnage comique, mais entre cette réalité copiée un moment, puis abandonnée, et l'invention, la création, qui la continue, qui la porte, qui la transfigure, la limite est insaisissable. Le grand nombre superficiel salue au passage un trait de sa connaissance et s'écrie : « C'est le portrait de tel homme. » On attache pour plus de commodité une étiquette connue à un personnage nouveau. Mais véritablement l'auteur seul sait jusqu'où va la copie et où

l'invention commence ; seul il distingue la ligne sinueuse, là jointure plus savante et plus divinement accomplie que celle de l'épaule de Pélops.

Dans cette famille d'esprits qui compte, en divers temps et à divers rangs, Cervantes, Rabelais, Le Sage, Fielding, Beaumarchais et Walter Scott, Molière est avec Shakspeare, l'exemple le plus complet de la faculté dramatique, et, à proprement parler, créatrice, que je voudrais exactement déterminer. Shakspeare a de plus que Molière les touches pathétiques et les éclats du terrible : Macbeth, le roi Léar, Ophélie ; mais Molière rachète à certains égards cette perte par le nombre, la perfection, la contexture profonde et continue de ses principaux caractères. Chez tous ces grands hommes évidemment, chez Molière plus évidemment encore, le génie dramatique n'est pas une extension, un épanouissement au dehors d'une faculté lyrique et personnelle, qui, partant de ses propres sentiments intérieurs, travaillerait à les transporter et à les faire revivre le plus possible sous d'autres masques (Byron dans ses tragédies), pas plus que ce n'est l'application pure et simple d'une faculté d'observation critique, analytique, qui relèverait avec soin dans des personnages de sa composition les traits épars qu'elle aurait rassemblés (Gresset dans *le*

Méchant). Il y a toute une classe de dramatiques véritables qui ont quelque chose de lyrique, en un sens, ou de presque aveugle dans leur inspiration, un échauffement qui naît d'un vif sentiment actuel et qu'ils communiquent directement à leurs personnages. Molière disait du grand Corneille : « Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellents vers et qui ensuite le laisse là en disant : Voyons comme il s'en tirera quand il sera seul; et il ne fait rien qui vaille, et le lutin s'en amuse. » N'est-ce pas dans ce même sens, et non dans celui qu'a supposé Voltaire, que Richelieu reprochait à Corneille de n'avoir pas *l'esprit de suite?* Corneille, en effet, Crébillon, Schiller, Ducis, le vieux Marlowe, sont ainsi sujets à des lutins, à des émotions directes et soudaines, dans les accès de leur veine dramatique. Ils ne gouvernent pas leur génie selon la plénitude et la suite de la liberté humaine. Souvent sublimes et superbes, ils obéissent à je ne sais quel cri de l'instinct et à une noble chaleur de sang, comme les animaux généreux, lions ou taureaux; ils ne savent pas bien ce qu'ils font. Molière, comme Shakspeare, le sait; comme ce grand devancier, il se meut, on peut le dire, dans une sphère plus librement étendue, et par cela supérieure, se gouvernant lui-même, dominant son feu, ardent

à l'œuvre, mais lucide dans son ardeur. Et sa lucidité, néanmoins, sa froideur habituelle de caractère au centre de l'œuvre si mouvante, n'aspirait en rien à l'impartialité calculée et glacée, comme on l'a vu de Goëthe, le Talleyrand de l'art : ces raffinements critiques au sein de la poésie n'étaient pas alors inventés. Molière et Shakspeare, sont de la race primitive, deux frères, avec cette différence, je me le figure, que dans la vie commune Shakspeare, le poète des pleurs et de l'effroi, développait volontiers une nature plus riante et plus heureuse, et que Molière, le comique réjouissant, se laissait aller à plus de mélancolie et de silence.

Le génie lyrique, élégiaque, intime, personnel (je voudrais lui donner tous les noms plutôt que celui de *subjectif*, qui sent trop l'école), ce génie qui est l'antagoniste-né du dramatique, se chante, se plaint, se raconte et se décrit sans cesse. S'il s'applique au dehors, il est tenté à chaque pas de se mirer dans les choses, de se sentir dans les personnes, d'intervenir et de se substituer partout en se déguisant à peine; il est le contraire de la diversité. Molière, en son épître à Mignard, a dit du dessin des physionomies et des visages :

Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,

Faisant briller partout de la diversité
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs de l'amour de soi-même;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et plein de son image, il se peint en tous lieux.

Notre poète caractérisait, sans y songer, le génie lyrique qui, du reste, n'était pas développé et isolé de son temps comme depuis. La Fontaine, qui en avait de naïves effusions, y associait une remarquable faculté dramatique qu'il mit si bien en jeu dans ses fables. Racine, génie admirablement heureux et proportionné, capable de tout dans une belle mesure, aurait excellé à se chanter, à se soupirer et à se décrire, si ç'avait été la mode alors, de même qu'en se tournant à la réalité du dehors, il aurait excellé au portrait, à l'épigramme fine et à la raillerie, comme cela se voit par la lettre à l'auteur des *Imaginaires*. *Les Plaideurs* trahissent en lui la vocation la plus opposée à celle d'*Esther*. Son principal talent naturel était pourtant, je le crois, vers l'épanchement de l'élégie; mais on ne peut trop le décider, tant il a su convenablement s'identifier avec ses nobles personnages, dans la région mixte, idéale et modérément dramatique, où il se déploie à ravir.

Une marque souveraine du génie dramatique fortement caractérisé, c'est, selon moi, la fécon-

dité de production, c'est le maniement de tout un monde qu'on évoque autour de soi et qu'on peuple sans relâche. J'ai cherché à soutenir ailleurs que chaque esprit sensible, délicat et attentif, peut faire avec soi-même, et moyennant le souvenir choisi et réfléchi de ses propres situations, un bon roman, mais un seul; j'en dirai presque autant du drame. On peut faire jusqu'à un certain point une bonne comédie, un bon drame, en sa vie; témoins Gresset et Piron. C'est dans la récidive, dans la production facile et infatigable, que se déclare le don dramatique. Tous les grands dramatiques, quelques-uns même fabuleux en cela, ont montré cette fertilité primitive de génie, une fécondité digne des patriarches. Voilà bien la preuve du don, de ce qui n'est pas explicable par la seule observation sagace, par le seul talent de peindre, de cette faculté magique de certains hommes qui, enfants, leur fait jouer des scènes, imiter, reproduire et inventer des caractères avant presque d'en avoir observé; qui plus tard, quand la connaissance du monde leur est venue, réalise à leur gré des originaux en foule, qu'on reconnaît pour vrais sans les pouvoir confondre avec aucun des êtres déjà existants, l'inventeur s'effaçant et se perdant lui-même dans cette foule bruyante, comme un spectateur obscur.

Le grand critique allemand Tieck a essayé de discerner la personne de Shakspeare dans quelques profils secondaires de ses drames, dans les Horatio, les Antonio, aimables et heureuses figures. On a cru voir ainsi la physionomie bienveillante de Scott dans les Mordaunt Morton et autres personnages analogues de ses romans [1]. On ne peut même en conjecturer autant pour Molière.

Mademoiselle Poisson, femme du comédien

[1] Le jugement qui suit, sur Walter Scott, revient assez naturellement ici : « C'était, dans le roman, un de ces génies qu'on est convenu d'appeler impartiaux et désintéressés, parce qu'ils savent réfléchir la vie comme elle est en elle-même, peindre l'homme dans toutes les variétés de la passion ou des circonstances, et qu'ils ne mêlent en apparence à ces peintures et à ces représentations fidèles rien de leur propre impression ni de leur propre personnalité. Ces sortes de génies, qui ont le don de s'oublier eux-mêmes et de se transformer en une infinité de personnages qu'ils font vivre, parler et agir en mille manières pathétiques ou divertissantes, sont souvent capables de passions fort ardentes pour leur propre compte, quoiqu'ils ne les expriment jamais directement. Il est difficile de croire, par exemple, que Shakspeare et Molière, les deux plus hauts types de cette classe d'esprits, n'aient pas senti avec une passion profonde et parfois amère les choses de la vie. Il n'en a pas été ainsi de Scott, qui, pour être de la même famille, ne possédait d'ailleurs ni leur vigueur de combinaison, ni leur portée philosophique, ni leur génie de style. D'un naturel bienveillant, facile, agréablement enjoué; d'un esprit avide de culture et de connaissances diverses; s'accommodant aux mœurs dominantes et aux opinions accréditées; d'une âme assez tempérée, autant qu'il semble; habituellement heureux et favorisé par les conjonctures, il s'est développé sur une surface brillante et animée, atteignant sans effort à celles de ses créations qui doivent rester les plus immortelles, y assistant pour ainsi dire avec complaisance en même

de ce nom, a donné de Molière le portrait suivant[1], que ceux qu'a laissés Mignard ne démentent pas pour les traits physiques, et qui satisfait l'esprit par l'image franche qu'il suggère : « Molière, dit-elle, n'était ni trop gras ni trop maigre ; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux ; il aimait fort à haranguer, et, quand il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels. » Ce qui apparaît en ce peu de lignes de la mâle beauté du visage de Molière m'a rappelé ce que Tieck raconte de la *face tout humaine* de Shakspeare. Shakspeare, jeune, inconnu encore, attendait dans la chambre d'une auberge l'arrivée de lord Southampton qui allait devenir son

temps qu'elles lui échappaient, et ne gravant nulle part sur aucune d'elles ce je ne sais quoi de trop âcre et de trop intime qui trahit toujours les mystères de l'auteur. S'il s'est peint dans quelque personnage de ses romans, ç'a été dans des caractères comme celui de Morton des *Puritains*, c'est-à-dire dans un type pâle, indécis, honnête et bon. »

[1] *Mercure de France*, mai 1740.

protecteur et son ami. Il écoutait en silence le poète Marlowe qui s'abandonnait à sa verve bruyante sans prendre garde au jeune inconnu. Lord Southampton, étant arrivé dans la ville, dépêcha son page à l'hôtellerie. « Tu vas aller, lui dit-il en l'envoyant, dans la chambre commune; là, regarde attentivement tous les visages: les uns, remarque-le bien, te paraîtront ressembler à des figures d'animaux moins nobles, les autres à des figures d'animaux plus nobles; cherche toujours jusqu'à ce que tu aies rencontré un visage qui ne te paraisse ressembler à rien autre qu'à un visage humain. C'est là l'homme que je cherche; salue-le de ma part et amène-le-moi. » Et le jeune page s'empressa d'aller, et, en entrant dans la chambre commune, il se mit à examiner les visages; et après un lent examen, trouvant le visage du poète Marlowe le plus beau de tous, il crut que c'était l'homme, et il l'amena à son maître. La physionomie de Marlowe, en effet, ne manquait pas de ressemblance avec le front d'un noble taureau, et le page, comme un enfant qu'il était encore, en avait été frappé plus que de toute autre. Mais lord Southampton lui fit ensuite remarquer son erreur et lui expliqua comment le visage humain et proportionné de Shakspeare, qui frappait peut-être moins au premier abord, était pourtant le plus

beau. Ce que Tieck a dit là si ingénieusement des visages, il le veut dire surtout, on le sent, de l'intérieur des génies [1].

Molière ne séparait pas les œuvres dramatiques de la représentation qu'on en faisait, et il n'était pas moins directeur et acteur excellent qu'admi-

[1] On peut tirer de cette théorie une conclusion immédiatement applicable à un éminent poète de nos jours. Les grands génies dramatiques créent toujours leurs personnages avec les éléments intérieurs dont ils disposent ; ils les créent *à leur image*, non pas en se peignant individuellement en eux, mais en les peignant de la même nature humaine qu'ils sont eux-mêmes, sauf les différences de proportions qu'ils combinent à dessein. C'est pour cela que les grands génies dramatiques doivent unir tous les éléments de l'âme humaine *à un plus haut degré, mais dans les mêmes proportions* que le commun des hommes ; qu'ils doivent posséder un équilibre moyen entre des doses plus fortes d'imagination, de sensibilité, de raison. Or, supposez une nature très lyrique, c'est-à-dire un peu singulière, exceptionnelle, chez laquelle les éléments de l'âme humaine fortement combinés ne sont pas dans les mêmes proportions que chez le commun des hommes ; chez laquelle, par exemple, l'imagination est double ou triple, la raison moindre, inégale, la logique opiniâtre et subtile, la sensibilité violente, ne se produisant jamais qu'à l'état héroïque de passion sans remplir doucement les intervalles. Qu'une telle nature de poète lyrique veuille créer des personnages vivants, un monde d'ambitieux, d'amants, de pères, etc. ; il arrivera que n'ayant pas en soi la mesure juste, la *moyenne*, en quelque sorte, de l'âme humaine, le poète se méprendra sur toutes les proportions des caractères et ne parviendra pas à les poser dans un rapport naturel de terreur et de pitié avec les impressions de tous. C'est ce qui est arrivé à notre célèbre contemporain en ses drames. La base humaine, sur laquelle les passions de ses personnages se relèvent et sont en jeu, ne semble pas la même entre le poète et les spectateurs. Tant qu'il se tient dans le genre lyrique au contraire, et qu'il ne parle qu'en son nom, ces singularités fortes peuvent n'être que des traits de caractère qu'on admet, ou que même on admire.

rable poète. Il aimait, avons-nous dit, le théâtre, les planches, le public; il tenait à ses prérogatives de directeur, à haranguer en certains cas solennels, à intervenir devant le parterre parfois orageux. On raconte qu'un jour il apaisa par sa harangue MM. les mousquetaires furieux de ce qu'on leur avait supprimé leurs entrées. Comme acteur, ses contemporains s'accordent à lui reconnaître une grande perfection dans le jeu comique, mais une perfection acquise à force d'étude et de volonté. « La nature, dit encore mademoiselle Poisson, lui avait refusé ces dons extérieurs si nécessaires au théâtre, surtout pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitait trop sa déclamation, le rendaient de ce côté fort inférieur aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Il se rendit justice et se renferma dans un genre où ses défauts étaient plus supportables. Il eut même bien des difficultés pour y réussir et ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels qui lui causèrent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à la mort et dont il savait tirer parti en certaines occasions. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non seulement il

plaisait dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, etc., etc.; il excellait encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Arpagon. C'est alors que par la vérité des sentiments, par l'intelligence des expressions et par toutes les finesses de l'art, il séduisait les spectateurs au point qu'ils ne distinguaient plus le personnage représenté d'avec le comédien qui le représentait. Aussi se chargeait-il toujours des rôles les plus longs et les plus difficiles. » Tous les contemporains, De Visé, Segrais, sont unanimes sur ce succès prodigieux obtenu par Molière dès qu'il consentait à déposer la couronne tragique de laurier pour laquelle il avait un faible. Dans ce qu'on appelle les rôles *à manteau* où il jouait, le seul Grandmesnil peut-être l'a égalé depuis. Mais dans le tragique aussi, sa direction, si ce n'est son exécution, était parfaite. La lutte qu'il soutint avec l'hôtel de Bourgogne, et dont *l'Impromptu de Versailles* constate plus d'un détail piquant, n'est autre que celle du débit vrai contre l'emphase déclamatoire, de la nature contre l'école. Mascarille, dans *les Précieuses*, se moque des comédiens ignorants qui récitent comme l'on parle; Molière et sa troupe étaient de ceux-ci. On croirait dans *l'Impromptu* entendre les conseils de notre Talma sur *Nicomède*. Comme Talma encore,

Molière était grand et somptueux en manière de vivre, riche à trente mille livres de revenu, qu'il dépensait amplement en libéralités, en réceptions, en bienfaits. Son domestique ne se bornait pas à cette bonne Laforest, confidente célèbre de ses vers, et les gens de qualité, à qui il rendait volontiers leurs régals, ne trouvaient nullement chez lui un ménage bourgeois et à la Corneille. Il habitait, dans la dernière partie de sa vie, une maison de la rue de Richelieu, à la hauteur et en face de la rue Traversière, vers le n° 34 d'aujourd'hui.

Molière, arrivé à l'âge de quarante ans, au comble de son art, et, ce semble, de la gloire, affectionné du roi, protégé et recherché des plus grands, mandé fréquemment par M. le Prince, allant chez M. de La Rochefoucauld lire *les Femmes savantes*, et chez le vieux cardinal de Retz lire *le Bourgeois-Gentilhomme*, Molière, indépendamment de ses désaccords domestiques, était-il, je ne dis pas heureux dans la vie, mais satisfait de sa position selon le monde? on peut affirmer que non. Eteignez, atténuez, déguisez le fait sous toutes les réserves imaginables; malgré l'éclat du talent et de la faveur, il restait dans la condition de Molière quelque chose dont il souffrait. Il souffrait de manquer parfois d'une certaine considération sérieuse, élevée; le comé-

dien en lui nuisait au poète. Tout le monde riait de ses pièces, mais tous ne les estimaient pas assez; trop de gens ne le prenaient, il le sentait bien, que comme le meilleur sujet de divertissement :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.

On le faisait venir pour égayer *ce bon vieux cardinal*, pour l'émoustiller un peu; madame de Sévigné en parle sur ce ton. Chapelle l'appelait *grand homme*, mais ses amis considérables, et Boileau le premier, regrettaient en lui le mélange du bouffon. On voit, après sa mort, De Visé, dans une lettre à Grimarest, contester le *monsieur* à Molière; et à son convoi, une femme du peuple à qui l'on demandait quel était ce mort qu'on enterrait : « Eh! répondit-elle, c'est ce Molière. » Une autre femme qui était à sa fenêtre et qui entendit ce propos, s'écria : « Comment, malheureuse! il est bien monsieur pour toi. » — Molière, observateur clairvoyant et inexorable comme il était, devait ne rien perdre de mille chétives circonstances qu'il dévorait avec mépris. Certains honneurs même le dédommageaient médiocrement, et parfois le flattaient assez amèrement, je pense, comme, par exemple, l'honneur de faire, en qualité de domestique, le lit de Louis XIV. Lorsque

Louis XIV encore, pour fermer la bouche aux calomnies, était parrain avec la duchesse d'Orléans du premier enfant de Molière, et couvrait ainsi le mariage du comédien de son manteau fleurdelisé; lorsqu'en une autre circonstance il le faisait asseoir à sa table, et disait tout haut, en lui servant une aile de son *en-cas-de-nuit* : « Me voilà occupé de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux, » le fier offensé était-il et demeurait-il aussi touché de la réparation que de l'injure? Vauvenargues, dans son dialogue de Molière et d'un jeune homme, a fait exprimer au poète-comédien, d'une manière touchante et grave, ce sentiment d'une position incomplète. Il aura pris l'idée de ce dialogue dans un entretien réel, rapporté par Grimarest, et où le poète dissuada un jeune homme qui le venait consulter sur sa vocation pour le théâtre.

Dix mois avant sa mort, Molière, par la médiation d'amis communs, s'était rapproché de sa femme qu'il aimait encore, et il était même devenu père d'un enfant qui ne vécut pas. Le changement de régime, causé par cette reprise de vie conjugale, avait accru son irritation de poitrine. Deux mois avant sa mort, il reçut cette visite de Boileau dont nous avons parlé. Le jour de la quatrième représentation

du *Malade imaginaire*, Molière se sentit plus indisposé que de coutume ; mais je laisse parler Grimarest, qui a dû tenir de Baron les détails de la scène, et dont la naïveté plate me semble préférable sur ce point à la correction plus concise de ceux qui l'ont reproduit. Ce jour-là donc « Molière, se trouvant tourmenté de sa « fluxion beaucoup plus qu'à l'ordinaire, fit ap- « peler sa femme, à qui il dit, en présence de « Baron : Tant que ma vie a été mêlée également « de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux ; « mais aujourd'hui que je suis accablé de peines « sans pouvoir compter sur aucuns moments de « satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me « faut quitter la partie ; je ne puis plus tenir « contre les douleurs et les déplaisirs, qui ne me « donnent pas un instant de relâche. Mais, « ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme « souffre avant que de mourir ! Cependant je sens « bien que je finis.—La Molière et Baron furent « vivement touchés du discours de M. de Mo- « lière, auquel ils ne s'attendaient pas, quelque « incommodé qu'il fût. Ils le conjurèrent, les « larmes aux yeux, de ne point jouer ce jour-là « et de prendre du repos pour se remettre.— « Comment voulez-vous que je fasse, leur dit-il ? « il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que « leur journée pour vivre ; que feront-ils si l'on

« ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir né-
« gligé de leur donner du pain un seul jour, le
« pouvant faire absolument. — Mais il envoya
« chercher les comédiens à qui il dit que, se
« sentant plus incommodé que de coutume, il ne
« jouerait point ce jour-là s'ils n'étaient prêts à
« quatre heures précises pour jouer la comédie.
« Sans cela, leur dit-il, je ne puis m'y trouver,
« et vous pourrez rendre l'argent. Les comé-
« diens tinrent les lustres allumés, et la toile
« levée, précisément à quatre heures. Molière
« représenta avec beaucoup de difficulté, et la
« moitié des spectateurs s'aperçurent qu'en pro-
« nonçant *juro*, dans la cérémonie du *Malade*
« *imaginaire*, il lui prit une convulsion. Ayant
« remarqué lui-même que l'on s'en était aperçu,
« il se fit un effort et cacha par un ris forcé ce
« qui venait de lui arriver.

« Quand la pièce fut finie, il prit sa robe-de-
« chambre et fut dans la loge de Baron, et lui de-
« manda ce que l'on disait de sa pièce. M. Baron
« lui répondit que ses ouvrages avaient toujours
« une heureuse réussite à les examiner de près,
« et que plus on les représentait, plus on les
« goûtait. Mais, ajouta-t-il, vous me paraissez
« plus mal que tantôt. — Cela est vrai, lui répon-
« dit Molière, j'ai un froid qui me tue. — Baron,
« après lui avoir touché les mains qu'il trouva

« glacées, les lui mit dans son manchon pour les
« réchauffer; il envoya chercher ses porteurs
« pour le porter promptement chez lui, et il ne
« quitta point sa chaise, de peur qu'il ne lui ar-
« rivât quelque accident du Palais-Royal dans la
« rue Richelieu, où il logeait. Quand il fut dans
« sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du
« bouillon, dont la Molière avait toujours pro-
« vision pour elle, car on ne pouvait avoir plus
« de soin de sa personne qu'elle en avait. —Eh!
« non, dit-il, les bouillons de ma femme sont de
« vraie eau-forte pour moi; vous savez tous les
« ingrédiens qu'elle y fait mettre. Donnez-moi
« plutôt un petit morceau de fromage de Parme-
« san. — Laforest lui en apporta; il en mangea
« avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit.
« Il n'y eut pas été un moment qu'il envoya
« demander à sa femme un oreiller rempli d'une
« drogue qu'elle lui avait promis pour dormir.
« Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il,
« je l'éprouve volontiers; mais les remèdes qu'il
« faut prendre me font peur; il ne faut rien pour
« me faire perdre ce qui me reste de vie. Un
« instant après il lui prit une toux extrêmement
« forte, et après avoir craché il demanda de la
« lumière. Voici, dit-il, du changement. Baron,
« ayant vu le sang qu'il venait de rendre, s'écria
« avec frayeur. —Ne vous épouvantez point, lui

« dit Molière, vous m'en avez vu rendre bien da-
« vantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma
« femme qu'elle monte. Il resta assisté de deux
« sœurs religieuses, de celles qui viennent ordi-
« nairement à Paris quêter pendant le carême,
« et auxquelles il donnait l'hospitalité. Elles lui
« donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout
« le secours édifiant que l'on pouvait attendre de
« leur charité, et il leur fit paraître tous les senti-
« ments d'un bon chrétien et toute la résignation
« qu'il devait à la volonté du Seigneur. Enfin il
« rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes
« sœurs; le sang qui sortait par sa bouche en
« abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et
« Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort. »

C'était le vendredi, 17 février 1673, à dix heures du soir, une heure au plus après avoir quitté le théâtre, que Molière rendit ainsi le dernier soupir, âgé de cinquante et un ans, un mois et deux ou trois jours. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, lui refusa la sépulture ecclésiastique, comme n'ayant pas été réconcilié avec l'Eglise. La veuve de Molière adressa, le 20 février, une requête à l'archevêque de Paris, Harlay de Champvalon. Accompagné du curé d'Auteuil, elle courut à Versailles se jeter aux pieds du roi; mais le bon curé saisit l'occasion pour se justifier lui-même du soupçon de jansénisme, et le

roi le fit taire. Et puis, il faut tout dire, Molière était mort, il ne pouvait plus désormais amuser Louis XIV; et l'égoïsme immense du monarque, cet égoïsme hideux, incurable, qui nous est mis à nu par Saint-Simon, reprenait le dessus. Louis XIV congédia brusquement le curé et la veuve; en même temps il écrivit à l'archevêque d'aviser à quelque moyen terme. Il fut décidé qu'on accorderait *un peu de terre*, mais que le corps s'en irait directement et sans être présenté à l'église. Le 21 février, au soir, le corps, accompagné de deux ecclésiastiques, fut porté au cimetière de Saint-Joseph, rue Montmartre. Deux cents personnes environ suivaient, tenant chacune un flambeau; il ne se chanta aucun chant funèbre. Dans la journée même des obsèques, la foule, toujours fanatique, s'était assemblée autour de la maison mortuaire avec des apparences hostiles; on la dissipa en lui jetant de l'argent. Il fut moins aisé de la dissiper au convoi de Louis XIV.

A peine mort, de toutes parts on apprécia Molière. On sait les magnifiques vers de Boileau, qui s'y éleva à l'éloquence[1] et qui eut un accent

[1] *Avant qu'un peu de terre*, etc., dans l'épître à Racine. Je ferai remarquer que, malgré la brouillerie ancienne de Molière et de Racine, c'était par l'éclatant exemple de Molière que Boileau songeait à consoler l'auteur de *Phèdre* des critiques injustes qu'il essuyait. Il n'entrait pas

de Bossuet sur une mort où Bossuet eut la violence d'un Le Tellier. La réputation de Molière a brillé croissante et incontestée depuis. Le dix-huitième siècle a fait plus que la confirmer, il l'a proclamée avec une sorte d'orgueil philosophique. Il ne se fit entendre contre, que les réclamations morales de Jean-Jacques et quelques réserves du bon Thomas, l'ami de Madame Necker, en faveur des femmes savantes. Ginguené a publié une brochure pour montrer Rabelais précurseur et instrument de la Révolution française; c'était inutile à prouver sur Molière. Tous les préjugés et tous les abus flagrants avaient évidemment passé par ses mains, et, comme instrument de circonstance, Beaumarchais lui-même n'était pas plus présent que lui; le *Tartufe*, à la veille de 89, parlait aussi net que *Figaro*. Après 94, et jusqu'en 1800 et au-delà, il y eut un incomparable moment de triomphe pour Molière, et par les transports d'un public ramené au rire de la scène, et par l'esprit philosophique régnant alors et vivement satisfait, et par l'ensemble, la perfection, des comédiens français chargés des rôles comiques, et l'excellence de Grandmesnil en particulier [1]. La révolution close,

dans la pensée de Boileau que cet éloge de Molière pût déplaire à Racine; il y avait équité et décence jusque dans les brouilleries des grands hommes de ce temps-là.

[1] Cet ensemble n'eut lieu qu'après la réunion du théâtre de l'Odéon

Napoléon, qui restaurait nombre de vieilleries sociales qu'avait ébréchées autrefois Molière, lui rendit un singulier et tacite hommage; en rétablissant les Princes, Ducs, Comtes et Barons, il désespéra des Marquis, et sa volonté impériale s'arrêta devant Mascarille. Notre jeune siècle, en recevant cette gloire qu'il n'a jamais révoquée en doute, s'en est surtout servi quelque temps comme d'une auxiliaire, comme d'une arme de défense ou de renversement. Mais bientôt, en l'embrassant d'une plus équitable manière, en la comparant, selon la philosophie et l'art, avec d'autres renommées des nations voisines, il l'a mieux comprise encore et respectée. Sans cesse agrandie de la sorte, la réputation de Molière, merveilleux privilége ! n'est parvenue qu'à s'égaler au vrai et n'a pu être surfaite. Le génie de Molière est désormais un des ornements et des titres du génie même de l'humanité. La Rochefoucauld, en son style ingénieux, a dit que l'absence éteint les petites passions et accroît les grandes, comme un vent violent qui souffle les

avec celui du Palais-Royal ou *de la République*; car les opinions politiques avaient aussi séparé la Comédie en deux camps. Revenue à son complet par une réconciliation, la Comédie française présentait alors, pour les pièces de Molière, Grandmesnil, Molé, Fleuri, Dazincourt, Dugazon, Baptiste aîné, mesdemoiselles Contat, Devienne, mademoiselle Mars déjà; le vieux Préville reparut même deux ou trois fois dans *le Malade imaginaire*. Un pareil moment ne se reproduira plus jamais pour le jeu de ces pièces immortelles.

chandelles et allume les incendies. On en peut dire autant de l'absence, de l'éloignement, et de la violence des siècles, par rapport aux gloires. Les petites s'y abîment, les grandes s'y achèvent et s'en augmentent. Mais parmi les grandes gloires elles-mêmes, qui durent et survivent, il en est beaucoup qui ne se maintiennent que de loin, pour ainsi dire, et dont le nom reste mieux que les œuvres dans la mémoire des hommes. Molière, lui, est du petit nombre toujours présent, au profit de qui se font et se feront toutes les conquêtes possibles de la civilisation nouvelle. Plus cette mer d'oubli du passé s'étend derrière et se grossit de tant de débris, et plus aussi elle porte ces mortels fortunés et les exhausse; un flot éternel les ramène tout d'abord au rivage des générations qui recommencent. Les réputations, les génies futurs, les livres, peuvent se multiplier, les civilisations peuvent se transformer dans l'avenir, pourvu qu'elles se continuent; il y a cinq ou six grandes œuvres qui sont entrées dans le fonds inaliénable de la pensée humaine. Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière. . . . . .

Janvier 1835.

MADAME TASTU.

—POÉSIES NOUVELLES.—

Le talent de poésie, tel qu'on aime à se le figurer, de poésie lyrique principalement, semble n'être départi à quelques êtres privilégiés que pour rendre avec harmonie les sentiments dont leur âme est émue, l'expression ne faisant que suivre en modération ou en énergie le soupir intérieur, comme la gaze suit les battements du sein, comme la voile se prête au vent. Mais, à observer la réalité, il n'en va pas ainsi. Le talent qui, dans le premier et bel hyménée de la jeu-

nesse, ne fait qu'un d'ordinaire avec les sentiments dont une âme est possédée, s'il est fort, abondant, de trempe durable, s'en sépare bientôt, et devient jusqu'à un certain point distinct du fond même de l'âme. La sensibilité et le talent suivent, chose remarquable, une marche presque inverse : la sensibilité s'émousse, s'attiédit, se désabuse; elle en vient parfois à se concentrer en des buts fort restreints; le talent s'affermit, s'assouplit, se généralise. S'il n'y a pas contradiction entre la sensibilité et le talent, il y a au moins surcroît du talent sur la sensibilité. Tout ce que celle-ci a dans le cœur et veut exhaler, l'autre l'exprime; mais quand elle n'a plus rien à lui inspirer, quand elle sommeille, l'autre veut exprimer quelque chose encore; il se propose, il provoque autour de lui des sujets de sentiment, il grossit à son gré ses émotions légères; c'est un organe à part qui réclame son exercice et sa pâture. Quelques génies heureux, parmi les lyriques, semblent, au contraire, conserver jusqu'au bout un accord égal, facile, entre la sensibilité et son expression. Un équilibre naturel, aux larges ondes, règne à souhait entre la source intérieure et l'expansion du dehors. A chaque flot nouveau de sentiment qui gonfle la surface, le talent, comme une nef soulevée, obéit. Aucun son ne meurt en ces âmes sans

avoir son écho harmonieux, aucune vague sans avoir son écume argentée. Mais pour ces natures mêmes, il est vrai de dire qu'il y a du talent, du génie *en plus*, disponible encore après l'expression des choses senties. Même quand le flot de leur sensibilité est calme, la belle nef du talent a souvent impatience de voyager. Pour n'aller jamais que jusqu'où l'on sent, pour ne dire jamais que juste, et non pas au-delà, il n'y a qu'un moyen, c'est de ne pouvoir tout dire. Ces talents inférieurs à leur sensibilité, d'une expression bien souvent en-deçà de l'émotion; ces talents qui ne parviennent à rendre ce qu'ils veulent que rarement, et une fois dans leur vie peut-être, ont un charme particulier à côté des autres plus grands; ils sont très sincères. Combien de germes étouffés en eux au moment de naître! Combien de vraies larmes retombées dans la voix qu'elles éteignent, dans le cœur qu'elles noient! Si quelque chant difficile, modéré, profond pourtant, s'en élève, écoutez-le! voyez la réalité qui de près l'inspire. L'art ne fait pas ici jouer les larmes sous toutes les couleurs du prisme; l'harmonie ne multiplie point les sanglots.

Madame Tastu appartient à cette classe de talents dont elle est comme un grave et doux modèle. Elle s'y est rangée elle-même, lorsque,

dans son premier recueil, elle adressait à M. Victor Hugo les vers suivants :

Heureux qui, dans l'essor d'une verve facile,
Soumet à ses pensers un langage docile;
Qui ne sent point sa voix expirer dans son sein,
Ni la lyre impuissante échapper à sa main,
Et cherchant cet accord où l'âme se révèle,
Jamais n'a dû maudire une note rebelle!...
Hélas! ce n'est pas moi!... D'un cri de liberté
Jamais, comme mon cœur, mon vers n'a palpité;
Jamais le rhythme heureux, la cadence constante,
N'ont traduit ma pensée au gré de mon attente;
Jamais les pleurs réels à mes yeux arrachés
N'ont pu mouiller ces chants de ma veine épanchés!

Dans son recueil nouveau, elle parle encore de ce talent, qui n'est, dit-elle, qu'*une lutte intime d'ardents pensers et de frêles accords*. Mais, quoi qu'elle en dise, et malgré l'effort douloureux pour elle, l'accord nous arrive en mainte rencontre bien vibrant et bien pénétrant, et comme il n'est donné qu'à un vrai poète de le produire. Madame Tastu, par cela même que son talent porte sur une sensibilité toute réelle, doit être prise dès le début de sa vie, et nous la suivrons d'abord pas à pas. Elle est née à Metz de M. Voïart, administrateur-général des vivres, et de mademoiselle Bouchotte, sœur du ministre de la guerre sous la république; c'est déjà dire que la lignée de notre poète est en plein dans cette bourgeoi-

sie illustrée par la révolution; et les sentiments patriotiques, que les invasions de 1814 et de 1815 développèrent si fort chez elle, représentent bien ceux de cette vaillante cité, sentinelle de la frontière. Est-il convenable de noter que son père faisait avec une grande facilité ce qu'on appelait des vers de société, bouts-rimés, couplets, etc., bagatelle fort à la mode de son temps, et dans laquelle le beau-frère de Bouchotte égalait peut-être le célèbre ingénieur Carnot? Mais la mère de madame Tastu, à une faculté poétique naturelle et remarquablement élevée, unissait beaucoup de mérite sérieux et un caractère qui semble avoir eu de l'analogie avec celui de madame Roland. C'est en elle, sans doute, que sa fille a puisé, nonobstant ses tendresses de femme-poète, ce sens judicieux, ferme, suivi, un peu mâle, ce bon esprit instruit, appliqué, ces lignes sûres et correctes, et ce quelque chose d'étranger et même de contraire à toute vapeur aristocratique. Dès l'âge de quatre ans, la jeune Amable faisait preuve d'une grande intelligence et d'une surprenante mémoire; elle avait pour la lecture une véritable passion, et il lui fallait cacher les livres qu'elle dévorait. Elle sentit de bonne heure la mesure du vers, et si quelqu'un faisait un vers faux en lisant, son oreille était blessée. A sept ans et demi elle perdit sa mère, qui avait voulu

aller mourir à Metz au milieu de sa famille ; car, atteinte d'une maladie de poitrine incurable, cette femme de vertu ne s'abusa pas un moment sur son état, et se disposa à la mort avec calme, comme pour un voyage. Cette mort jeta une ombre sur tout le reste d'une enfance si sensible. De retour à Paris avec son père, plus de jeux, un redoublement de lecture, ou par intervalles une sorte de rêverie nonchalante qui faisait demeurer l'enfant assise, les bras croisés, avec ce grand œil fixe, sans presque aucun mouvement de paupière. L'imagination s'éveillait déjà en elle, une espèce d'imagination qui s'isole en le voulant, pleine de suite en son rêve, compatible avec les qualités de la vie positive, et qui ne fait jamais confusion avec la réalité; elle-même l'a décrite à merveille dans son conte en prose du *Bracelet maure*. Elle lut et relut l'Homère de Bitaubé à neuf ans; dès cet âge elle se plaisait à composer des couplets sur des airs qui mesuraient naturellement ses rimes. La vue fréquente des collections de gravures dans le cabinet de son père l'habituait aux lignes précises du dessin. Pourtant, cette vie de rêverie et de lecture altéra sa santé, et vers onze ans elle fit une maladie, dont la guérit le docteur Alibert, mais qui la laissa quelques années chétive. Que d'efforts et quel douloureux acheminement, ô nature, pour

arriver à la puberté du talent! Une année de pension, le second mariage de son père, qui épousa une jeune personne, douée elle-même du goût et du talent d'écrire [1], apportèrent quelque variété dans l'existence concentrée et casanière de notre poète. La jeune fille de treize ans s'essaya, non plus à des couplets, mais à de vraies pièces de vers, à des idylles sur les diverses fleurs; il y avait grand emploi, comme on peut croire, du langage mythologique. La première de ses pièces, *le Réséda*, fut présentée à l'impératrice Joséphine, en 1809, et valut à la muse précoce de vifs éloges, que sa modestie sut dès lors réduire. Un des traits du caractère et du talent de madame Tastu, et qui la distingue entre les femmes-poètes d'aujourd'hui, c'est cette justesse de sens, une vue constamment nette et non troublée. Elle n'y arriva pas sans efforts, et dut souvent se vaincre. Enfant, sous son air calme, elle était passionnée, peu flexible, violente même; elle perdit un jour, à onze ans, son prix de sagesse, pour un soufflet donné. Mais sa volonté plus forte prit l'empire.

Jusqu'à quel point cette discipline morale, régulière, contractée de bonne heure, et toujours observée dans la suite, favorise-t-elle ce

[1] Madame Voïart, connue par plusieurs agréables ouvrages.

qu'on appelle talent poétique, et ce qu'admire le monde sous ce nom? je ne veux pas le discuter ici. Mais en suivant la destinée poétique de madame Tastu, en la voyant cheminer si pure, si attentive et discrète, si comprimée parfois dans sa ligne tracée; en lui entendant opposer d'autres talents de femme, plus brûlants, plus passionnés en apparence, et non pas soutenus d'âmes plus profondes, je me suis dit que bien des bonnes et essentielles qualités interdisent souvent à des qualités plus spécieuses ou à de brillants défauts de se produire avec avantage. La plus célèbre des femmes de ce temps, parlant quelque part du caractère d'un de ses héros, le compare à une chaîne d'airain; mais il y avait dans cette chaîne, dit-elle, un anneau d'or qui, à l'occasion, rompait toujours; cet anneau d'or, c'était une bonne qualité, mêlée à d'autres plus énergiques que morales. Les bonnes qualités, chez la femme-poète surtout, sont comme des mères tendres et prévoyantes qui retiennent à temps l'enfant prodigue près de s'échapper, et cet enfant prodigue s'en irait sans cela par le monde, accroissant son renom et gagnant la gloire. Ne perdons point ceci de vue, en appréciant un talent à demi voilé, qui n'est allé qu'à une gloire décente sous le contrôle du devoir.

A seize ans, la lecture de Gessner, d'Ossian,

de Bernardin de Saint-Pierre, de M. de Chateaubriand surtout, la connaissance particulière qu'elle fit de madame Dufresnoy, et jusqu'aux conseils qu'elle reçut de Mollevault, contribuèrent à fixer la vocation poétique de madame Tastu. Une de ses idylles, *le Narcisse*, composée à dix-sept ans, et insérée à son insu dans *le Mercure*, amena son mariage en 1816. Elle quitta aussitôt après Paris, pour Perpignan, et ce doux fruit du nord s'en alla, durant plus de quatre ans, achever de mûrir et de se colorer sous le soleil du Roussillon. Plusieurs prix, remportés aux jeux Floraux, commencèrent dans le midi la réputation de la jeune femme; mais ce qui la fit d'abord remarquer des juges littéraires de Paris, ce fut sa pièce, publiée en 1825, à l'occasion du Sacre. Entre tant de poèmes de circonstance où le faste des mots et des ornements cachait mal la disette de l'inspiration, *les Oiseaux du Sacre* se distinguaient par leur originalité naïve, touchante, convenable à une délicatesse de femme, d'une femme qui savait aussi faire entendre des accents de liberté. C'était une muse timide et pudique qui s'annonçait dans les rangs libéraux, honorés alors par Casimir Delavigne et Béranger. *Le Globe* salua cette pièce de ses éloges, et quand le premier recueil de madame Tastu parut l'année suivante (1826),

M. Dubois, en citant *l'Ange Gardien*, caractérisa, par quelques lignes bien senties, ce genre nouveau d'élégie domestique. Dans la vie de mérite et de dignité que l'auteur s'est faite, *l'Ange Gardien* a été et a dû rester son chef-d'œuvre. Il y a un moment unique où toutes les pensées, tous les rêves chastes et poétiques à la fois, se rencontrent dans l'âme de la jeune fille, de la jeune femme; c'est à la veille ou au lendemain du jour qu'embaume pour elle la fleur d'oranger. Cet instant passé, si elle est pure, si elle est sévère, si son cœur, même dans les ennuis et les traverses, s'interdit toutes insinuations décevantes, elle n'a plus qu'à regarder parfois en arrière, à regretter, à se soumettre, à ne vivre que dans le bonheur des siens, à espérer au-delà de cette vie dans les malheurs. Mais, même heureuse, même comblée ici-bas comme épouse et comme mère, son roman est clos, son poème s'en est allé; le voilà hors de son atteinte, suspendu au plus obscur de l'alcôve nuptiale, avec la couronne d'oranger près du crucifix. Madame Tastu, dans une belle pièce de son dernier recueil (*le Temps*), montre les mortels partagés en trois classes : les uns, ne vivant qu'au jour le jour, dans le présent; les autres tout entiers à l'avenir et dans l'ambition des espérances; les autres, enfin, tout à l'amour du passé et à la mélancolie

du souvenir. Il faut la ranger parmi ces derniers; c'est vers le passé volontiers, vers le moment évanoui, qu'elle se retourne, dès que sa tâche lui en laisse le loisir. Les regrets, que la résignation tempère, sont désormais, et depuis *l'Ange Gardien*, l'inspiration naturelle de son chant. A côté de cette délicieuse composition de *l'Ange*, le premier recueil offrait de gracieux accompagnements, comme *le Dernier Jour de l'Année*, et ces *Feuilles de Saule*, où tant de vague tristesse se module sur un rhythme si délicat. Sans entrer dans les questions polémiques, alors commençantes, madame Tastu se rattachait à l'école nouvelle par un grand sentiment de l'art dans l'exécution. Cette pensée rêveuse et tendre aime à revêtir le rhythme le plus exact, à la façon de Béranger, que par cet endroit elle imite un peu.

Au sortir du succès brillant de son premier recueil, madame Tastu tenta d'agrandir le domaine de son inspiration, et d'entrer dans la poésie d'action, épique et dramatique. Une remarquable étude en vers sur Shakspeare l'avait préparée à cette excursion hardie, bien digne d'ailleurs d'un esprit aussi grave. Les *Chroniques de France*, publiées en 1829, furent pourtant jugées, en général, comme une erreur honorable d'un talent élégiaque et intime, trop do-

cile cette fois aux conseils de quelque ami, savant historien. On n'y releva pas assez les belles émotions lyriques du *Prologue*, la fervente et sérieuse *Introduction aux Temps modernes*, et la fin du chant de *Waterloo*. Il est bien vrai qu'en somme le poids de l'armure avait trahi l'effort de la courageuse Herminie.

Le moindre succès des *Chroniques* se perdit bientôt pour Madame Tastu dans des adversités obscures et poignantes qui vinrent assujétir à des emplois obligés ce talent si sobre et si choisi. Elle n'hésita pas, mais elle souffrit. Elle pencha vers la prose son front de muse, elle détacha de ses mains l'étoile et le bandeau. L'inspiration, profondément découragée, qui remplit son récent volume, date de ce moment; c'est à l'une de ces heures de veille et d'agonie où les poètes comme Lamartine écrivent les *Novissima Verba*, où les poètes comme Victor Hugo redisent *Ce qu'on entend sur la Montagne*, qu'elle, interrompant un peu sa tâche, elle s'écriait dans une plainte étouffée :

O Monde ! ô Vie ! ô Temps ! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez à la fin mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressants, vos promesses certaines ?
Jamais, ô jamais plus !

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie,
Les charmes de la nuit passent inaperçus;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie
Jamais, ô jamais plus!

Lorsqu'on subit à ce degré le poids de la douleur présente, monotone, effective, on sent trop fort pour pouvoir beaucoup chanter. Un gémissement si vrai n'a rien de l'élan des âmes tourmentées à plaisir et remuées, qui s'enfoncent elles-mêmes l'aiguillon. M. de Lamartine le pensait aussi, lorsqu'à la lecture de ce dernier volume et sous l'émotion de cet amer sanglot, il écrivait à madame Tastu les vers suivants, lui, le consolateur affligé, qui en avait déja adressé de si pénétrants à madame Desbordes-Valmore :

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? Dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah! c'est que, depuis le baptême,
Le mélancolique instrument
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement!

C'est qu'au lieu des jeunes prières,
Ou du Te Deum triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant!....

Ainsi quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais hélas! du divin volume,
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers!

C'est toujours le même génie!
La même âme, instrument humain!
Mais avec la même harmonie
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! ah! pauvre femme!
On ne trompe pas le malheur;

Les vers sont le timbre de l'âme ;
La voix se brise avec le cœur !

Toujours au sort le chant s'accorde ;
Tu veux sourire en vain, je vois
Une larme sur chaque corde,
Et des frissons sur tous tes doigts !

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu :
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre?... Il faut un Dieu!

En publiant, il y a trois ans (1833), la cinquième édition de ses premières poésies, madame Tastu y ajoutait une préface en vers qui est une de ses meilleures pièces. Elle semble y douter pour ses premiers nés de l'accueil qui les a favorisés jusque-là ; cette révolution qui a renouvelé et surtout dispersé tant de choses, qui a dissous les groupes poétiques et littéraires, lui paraît avoir de beaucoup vieilli ses vers si heureux à leur naissance :

Hélas! combien sont morts de ceux qui m'ont aimée!
Combien d'autres pour moi le temps aura changés!
Je n'en murmure pas ; j'ai tant changé moi-même.
. . . .
. . . . Il est des sympathies
Qui, muettes un jour, cessent d'être senties ;
Et tel par qui jadis ces chants étaient fêtés,
A peine s'avoûra qu'il les ait écoutés!

Il a été fait à cette préface craintive une réponse en vers que nous donnons ici, malgré tout ce qu'il y a de périlleux à rien produire sur un sujet touché par M. de Lamartine; mais il sera le premier à nous pardonner en faveur du sentiment commun qui nous attire vers la même noble douleur. Voici donc cette réponse :

Non, tous n'ont pas changé, tous n'ont pas, dans leur route,
Vu fuir ton frais buisson au nid mélodieux;
Tous ne sont pas si loin; j'en sais un qui t'écoute
Et qui te suit des yeux.

Va! plusieurs sont ainsi, plusieurs, je le veux croire,
De ceux qu'autour de toi charmaient tes anciens vers,
De ceux qui, dans la course en commun à la gloire,
T'offraient leurs rangs ouverts.

Mais plusieurs de ceux-là, mais presque tous, je pense,
Vois-tu? belle Ame en deuil, depuis ce jour flatteur,
Victimes comme toi, sous une autre apparence,
Ont souffert dans leur cœur.

L'un, dès les premiers tons de sa lyre animée,
A senti sa voix frêle et son chant rejeté,
Comme une vierge en fleur qui voulait être aimée
Et qui perd sa beauté.

L'autre, en poussant trop haut jusqu'au char du tonnerre,
S'est dans l'âme allumé quelque rêve étouffant.
L'un s'est creusé, lui seul, son mal imaginaire;...
L'autre n'a plus d'enfant!

Chacun vite a trouvé son écart ou son piége;
Chacun a sa blessure et son secret ennui,

Et l'Ange a replié la bannière de neige
Qui dans l'aube avait lui.

Et maintenant, un soir, si le hasard rassemble
Quelques amis encor du groupe dispersé,
Qui donc reconnaîtrait ce que de loin il semble,
Sur la foi du passé?

Plus de concerts en chœur, d'expansive espérance,
Plus d'enivrants regards! la main glace la main.
Est-ce oubli l'un de l'autre et froide indifférence,
Envie, orgueil humain?

Oh! c'est surtout fatigue et ride intérieure,
Et sentiment d'un joug difficile à tirer.
Chacun s'en revient seul, rouvre son mal et pleure,
Heureux s'il peut pleurer!

Ils cachent tous ainsi leurs blessures au foie,
Trop sensibles mortels, éclos des mêmes feux!
Plus jeune, on se disait les chagrins et la joie;
Plus tard on se tait mieux.

On se tait même auprès du souvenir qui charme;
On doit paraître ingrat, car on le fuit souvent.
Contre l'émotion qui réveille une larme
A tort on se défend.

Ainsi l'on fait de toi, chaste Muse plaintive,
Qui de trop doux parfums entouras l'oranger;
Ces bosquets que j'aimais de notre ancienne rive,
Je n'ose y resonger.

Puis, à toi, ta blessure est si simple et si belle,
Si dévouée au bien, et dans un soin si pur,
Toi, chaque jour, brûlant quelque part de ton aile
Au foyer trop obscur,

Que c'est pour nous, souffrant de nos fautes sans nombre,
De vaines passions, d'ambitieux essor,
Que c'est reproche à nous de t'écouter dans l'ombre
Et de nous plaindre encor.

Plus d'un, crois-le pourtant, a sa tâche qui l'use,
Et sa roue à tourner et son crible à remplir,
Et ce labeur pesant, meurtrier de la Muse
Qu'il doit ensevelir.

Sacrifice pénible et méritoire à l'âme,
Non pas sur le haut mont, sous le ciel étoilé,
D'un Isaac chéri, sans autel et sans flamme,
Chaque jour immolé!

L'âme du moins y gagne en douleurs infinies;
Du trésor invisible elle sent mieux le poids.
N'envions point leur gloire aux fortunés génies,
Que tout orne à la fois!

Sans plus chercher au bout la pelouse rêvée,
Acceptons ce chemin qui se brise au milieu;
Sans murmurer, aidons à l'humaine corvée,
Car le maître, c'est Dieu!

A analyser rigoureusement le dernier recueil de madame Tastu, on y peut faire plusieurs remarques critiques qu'un esprit aussi judicieux que le sien appréciera. La plus longue pièce du volume est le poème de *Peau-d'Ane*, et *Peau-d'Ane*, dans l'intention du poète, tout en conservant bien des charmantes naïvetés premières, relevées dans un rhythme svelte et élégant, *Peau-d'Ane* est devenu

un *mythe*. Comme les amours de Psyché expriment une métamorphose de l'âme, les destinées de *Peau-d'Ane* représentent, selon le poète, les destinées du siècle, de ce *Siècle-Midas*, de ce *Siècle-prose*, lequel, sous son enveloppe matérielle, cache un germe à demi clos, de foi, de poésie et de beauté. *Peau-d'Ane*, en un mot, est un mythe social, dont la pensée se produit dans les chants qui terminent chaque journée. Il y a des moments aussi où l'on sent sous l'emblême la personne même de l'auteur, et la plainte naturelle de cette muse forcée trop souvent de quitter la robe d'azur de la poésie pour le rude vêtement de la prose. Tout cela est plein de grâce, plein d'un art ingénieux sans doute; mais on a quelque peine à saisir l'idée, à la dégager de l'entourage qui l'enchâsse. La précision même des détails nuit peut-être à une plus libre intelligence; l'auteur suit trop pas à pas son chemin; on s'aperçoit bien qu'on n'a point avec lui affaire à une pure fantaisie, mais on ne sait trop où il en veut venir. Puis, quand arrive par places l'idée du mythe, elle tranche nettement avec tout le détail enjoué de narration qui a précédé : on n'était pas suffisamment averti; rien n'avait transpiré ; cet ensemble ne s'annonçait pas environné d'assez de vapeur. Je préfère, en fait de morceau de quelque étendue, l'*Etude*

de Dante, à bon droit dédiée à M. Fauriel. L'application sérieuse qui s'y découvre sied bien à la dignité du sujet. L'imprécation sur Florence, que le poète traduit et développe en la détournant à notre patrie, a conservé sa mâle beauté et atteste combien les espérances patriotiques de ce noble cœur ont essuyé d'amertumes aussi et de désabusements. Ces désabusements, avouons-le, lui sont venus surtout de l'excès des impatiences et des appels menaçants à la force; dans la pièce de *Lafayette*, son vœu et sa prière s'adressent à cette trop vive jeunesse que, dans son inquiétude de mère, elle prend à tâche de modérer. Un côté si sage, mais nécessairement si raisonneur, introduit dans le talent, semble par endroits le ralentir. Cette muse, autrefois sortie du même camp libéral que Béranger, n'est pourtant pas tout entière aujourd'hui aux craintifs présages. Son espérance, blessée mais patiente, s'est réfugiée aux perspectives d'un avenir social, terre promise que tant de voix de poètes aiment à saluer.

Ce qui touche le plus dans le récent volume, ce sont les pièces où, sans détour, sans déguisement de drame ou de mythe, l'âme du poète a éclaté, ces pièces modestes intitulées *Plainte*, *Invocation*, *Découragement*, *le Temps*, la *Commémoration* funèbre sur la mort de madame

Guizot, *la Passion*. Elles sont courtes, parce que la douleur trop vraie n'a qu'un cri, parce qu'une aile saignante, à peine élancée, retombe, parce qu'il a fallu les quitter vite pour les pages monotones et laborieuses, un moment disparues sous une larme. Elles sont nées du profond de la réalité, sans la décorer, sans l'interrompre, en présence et en continuité des instants d'angoisse ou d'ennui, sans oubli aucun et sous l'effort des choses existantes. Après *l'Ange Gardien*, dont la rayonnante image continuera de planer, aux heures de rêverie, sur les destinées de toute jeune fille chrétienne et de toute épouse fidèle, ce volume nouveau, mélange de souffrance, d'étude et de maturité sensée, a son charme également béni. Bien qu'il nous reporte vers un passé plus brillant, bien qu'il s'élève moins haut que la poétique apparition de la jeunesse, il vient dignement après, et honore le talent en même temps que la vie de celle qui peut si fermement se résigner et si délicatement se plaindre.

Février 1835.

MADAME DE STAËL.

I.

On aime, après les révolutions qui ont changé les sociétés, et sitôt les dernières pentes descendues, à se retourner en arrière, et, aux divers sommets qui s'étagent à l'horizon, à voir s'isoler et se tenir, comme les divinités des lieux, certaines grandes figures. Cette personnification du génie des temps en des individus illustres, bien qu'assurément favorisée par la distance, n'est pourtant pas une pure illusion de perspective. L'éloignement dégage et achève ces points

de vue, mais ne les crée pas. Il est des représentants naturels et vrais pour chaque moment social; mais d'un peu loin seulement, le nombre diminue, le détail se simplifie, et il ne reste qu'une tête dominante : Corinne, vue d'un peu loin, se détache mieux au cap Misène.

La Révolution française, qui, en aucune de ses crises, n'a manqué de grands hommes, a eu aussi ses femmes héroïques ou brillantes dont le nom s'approprie au caractère de chacune des phases successives. L'ancienne société en finissant a eu ses vierges et ses captives qui se sont couronnées d'un vif éclat dans les geôles et sur les échafauds. La bourgeoisie en surgissant a produit bien vite ses héroïnes aussi et ses victimes. Plus tard, l'orage à peine s'enfuyant, des groupes célèbres de femmes se sont élancés, qui ont fêté l'époque du retour à la vie sociale, à l'opulence et aux plaisirs. L'Empire a eu également ses distinctions dans ce sexe, alors pourtant de peu d'influence. On retrouve à la Restauration quelque nom de femme supérieure qui la représente dans la meilleure partie de ses mœurs et dans la distinction modérée de ses nuances. Mais ces diverses renommées successives, qui s'attachent à chacune des phases de la Révolution, viennent, en quelque sorte, trouver leur place et se donner rendez-vous en une seule célébrité

qui les comprend et les concilie toutes dans leur ensemble, qui participe de ce qu'elles eurent de brillant ou de dévoué, de poli ou d'énergique, de sentimental ou de viril, d'imposant, de spirituel et d'inspiré, en relevant de plus, en encadrant tous ces dons par le génie qui les fait valoir et les immortalise. Issue de souche réformatrice par son père, madame de Staël se rallie par son éducation et sa première jeunesse aux salons de l'ancien monde. Les personnages parmi lesquels elle a grandi et qui sourirent à son précoce essor, sont tous ceux qui composent le cercle le plus spirituel des dernières années d'autrefois. Lisant vers 1810, au temps de ses plus grandes persécutions, la correspondance de madame du Deffant et d'Horace Walpole, elle se retrouvait singulièrement émue au souvenir de ce grand monde, dont elle avait connu beaucoup des personnages et toutes les familles. Si elle s'y fit remarquer dans sa première attitude par quelque chose de sentimental et d'extrêmement animé, à quoi se prenaient certaines aristocraties envieuses, c'est qu'elle était destinée à porter du mouvement et de l'imprévu partout où elle se serait trouvée. Mais même en se continuant dans ce cercle pacifique, sa vie en devenait déjà l'un des plus incontestés ornements, et elle allait prolonger, sous une forme moins régulière et plus grandiose,

cette galerie des salons illustres de l'ancienne société française. Madame de Staël reproduit donc suffisamment en elle cette manière et ce charme d'autrefois. Mais elle ne s'en tient pas à cet héritage, car ce qui la distingue comme la plupart des génies, et plus éminemment qu'aucun autre, c'est l'universalité d'intelligence, le besoin de renouvellement, la capacité des affections. A côté des succès traditionnels et déjà classiques de madame du Deffant, de madame de Beauvau, qu'elle eût continués à sa manière en les rompant avec originalité, elle ne sent pas moins l'énergie récente, le génie plébéien et la virilité des âmes républicaines. Les héroïsmes de madame Roland et de Charlotte Corday la trouvent prête et sont à l'aise dans son cœur; ses délicatesses pour les autres nobles amitiés n'y perdent rien. Véritable sœur d'André Chénier en instinct de dévouement, elle a un cri d'éloquence pour la reine, comme lui pour Louis XVI; elle viendrait la défendre à la barre s'il y avait chance de la sauver. Elle subit bientôt, et, dans son livre *de l'Influence des Passions*, elle exprime toute la tristesse du stoïcisme vertueux en ces temps d'oppression où l'on ne peut que mourir. Sous la période directoriale, ses écrits, sa conversation, sans exclure les qualités précédentes, admettent un ton plus sévère : elle sou-

tient la cause de la philosophie, de la perfectibilité, de la république modérée et libre, tout comme l'aurait pu faire la veuve de Condorcet. C'est alors ou peu après, dans la préface de *la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales*, qu'elle exprimait cette mâle pensée : « Quelques vies de Plutarque, une lettre de Brutus à Cicéron, des paroles de Caton d'Utique dans la langue d'Addison, des réflexions que la haine de la tyrannie inspirait à Tacite,..., relèvent l'âme que flétrissaient les événements contemporains. » Et cela ne l'empêche pas au même moment de se rouvrir et de se complaire à toutes les amitiés de l'ancien monde, à mesure qu'elles reparaissent de l'exil. Et, tout à côté, elle apprécie, elle accueille en son cœur la renommée de femme de ce temps la plus en vogue, la plus ornée et la plus pure; elle s'en entoure comme d'une guirlande, tandis que les *Lettres de Brutus* restent entr'ouvertes encore, et que M. de Montmorency lui sourit avec piété. Ainsi, tour à tour ou à la fois, le mouvement d'esprit des salons du dix-huitième siècle, la vigueur des espérances nouvelles et des fortes entreprises, la tristesse du patriotisme stoïque, comme le retour aux gracieuses amitiés et l'accès aux modernes élégances, se mêlent ou se succèdent en cette âme aussi diverse que véritablement com-

plète. — Et plus tard, à sa rentrée en France après l'Empire, dans les trop courtes années qu'elle vécut, la voilà qui saisit avec la même promptitude le sens des transactions nécessaires, et sa liaison plus fréquente, dans les derniers temps, avec des personnes comme madame de Duras, achève de placer en son existence toutes les teintes caractéristiques des phases sociales où elle a passé, depuis le salon à demi philosophique et novateur de sa mère jusqu'au royalisme libéral de la Restauration. A la prendre sous ce point de vue, l'existence de madame de Staël est dans son entier comme un grand empire qu'elle est sans cesse occupée, non moins que cet autre conquérant son contemporain et son oppresseur, à compléter et à augmenter. Mais ce n'est pas dans un sens matériel qu'elle s'agite; ce n'est pas une province après une province, un royaume après un autre, que son activité infatigable convoite et entasse. C'est dans l'ordre de l'esprit qu'elle s'épand sans cesse; c'est la multiplicité des idées élevées, des sentiments profonds, des relations enviables, qu'elle cherche à organiser en elle, autour d'elle. Oui, en ses années de vie entière et puissante, instinctivement, et par l'effet d'une sympathie, d'une curiosité impétueuse, elle aspirait, on peut le dire avec éloge, elle aspirait à une vaste cour, à un

empire croissant d'intelligence et d'affection, où rien d'important ou de gracieux ne fût omis, où toutes les distinctions de talent, de naissance, de patriotisme, de beauté, eussent leur trône sous ses regards : comme une impératrice de la pensée, elle aimait à enserrer dans ses libres domaines tous les apanages. Quand Bonaparte la frappa, il en voulait confusément à cette rivalité qu'elle affectait sans s'en rendre compte elle-même.

Le caractère dominant de madame de Staël, l'unité principale de tous les contrastes qu'elle embrassait, l'esprit rapide et pénétrant qui circulait de l'un à l'autre et soutenait cet assemblage merveilleux, c'était à coup sûr la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son âme : c'était là, à proprement parler, ce qui constituait pour elle *la vie*, mot magique qu'elle a tant employé, et qu'il faut employer si souvent à son exemple en parlant d'elle. Tous les contemporains se montrent unanimes là-dessus. Il en est d'elle comme du grand orateur athénien : quand vous admirez, et que vous vous émouvez aux pages spirituelles ou brûlantes, quelqu'un toujours peut dire : Que serait-ce donc si vous l'aviez entendue elle-même! Les adversaires et les critiques qui

se servent volontiers d'une supériorité pour en combattre une autre dans tout grand individu trop complet à leurs yeux, qui prennent acte du talent déja prouvé contre le talent nouveau auquel il prétend, rendent sur ce point à madame de Staël un hommage intéressé et quelque peu perfide, égal, quoi qu'il en soit, à celui de ses admirateurs. Fontanes, en 1800, terminait les fameux articles du *Mercure* par ces mots : « En écrivant, elle croyait converser encore. Ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir : je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée... » Long-temps, en effet, les écrits de madame de Staël se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant, si courants et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences seulement, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation èt aperçues à la lecture, avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. Mais, quelles qu'aient été chez madame de Staël la supériorité et la prédominance de sa conversation sur son style écrit, du moins par rapport à ses premiers ouvrages, il n'en est pas d'elle comme des grands hommes orateurs, improvisateurs, les Mirabeau, les Diderot, un peu pareils aux Talma, puissantes renommées qui eurent le sceptre et dont il reste des témoignages écrits bien inférieurs à leur ac-

tion et à leur gloire. Elle a laissé assez d'œuvres durables pour témoigner dignement d'elle-même, et n'avoir pas besoin devant la postérité d'explications étrangères, ni du cortége des souvenirs contemporains. Peut-être, et M. de Chateaubriand l'a remarqué dans un jugement porté sur elle vers l'époque de sa mort, pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi de lui ôter un talent, celui de la conversation. Telle que nous la voyons réalisée pourtant, sa part d'écrivain est assez belle. Malgré les défauts de sa manière, a dit M. de Chateaubriand au même endroit, elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Ses écrits, en effet, dans l'imperfection même de beaucoup de détails, dans la succession précipitée des aperçus et le délié des mouvements, ne traduisent souvent que mieux sa pensée subtile, son âme respirante et agitée; et puis, comme art, comme poème, le roman de *Corinne*, à lui seul, présenterait un monument immortel. Artiste à un haut degré par *Corinne*, madame de Staël demeure éminente en ses autres développements, à titre de politique, de moraliste, de critique et d'écrivain de mémoires. C'est cette vie une et variée, émanation de l'âme à travers les écrits, et qui ne circulait pas moins à l'entour et dans les circonstances de leur composition, que nous voudrions

essayer d'évoquer, de concentrer par endroits, pour rendre aux autres l'impression sensible que nous nous en sommes formée. Nous savons combien il est délicat de faire accorder cette impression en partie conjecturale et déjà poétique avec celle de la réalité encore récente, combien les contemporains immédiats ont toujours quelque particularité à opposer à l'image qu'on veut concevoir de la personne qu'ils ont connue. Nous savons tout ce que nécessairement il y a, dans une vie diverse, orageuse, d'infractions de détail au dessin général qu'on en recompose à distance. Mais ceci d'abord est bien moins une biographie qu'une idée, un reflet de peinture morale sur la critique littéraire; et j'ai tâché d'ailleurs, dans les traits généraux de ce grand esprit, de tenir compte de beaucoup plus de détails et de souvenirs minutieux qu'il ne convenait d'en exprimer.

Mademoiselle Germaine Necker, élevée entre la sévérité un peu rigide de sa mère et les encouragements, tantôt enjoués, tantôt éloquents, de son père, dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de madame Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite; mais ce que madame Necker ne pouvait con-

traindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Madame Necker de Saussure a peint à merveille ces commencements gracieux dans l'excellente notice qu'elle a écrite sur sa cousine. Mademoiselle Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de reines, et de leur faire jouer la tragédie : ce furent là ses marionnettes comme Goëthe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression, se trahissaient en tout chez elle. Dès onze ans, mademoiselle Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivit à quinze ans des extraits de *l'Esprit des Lois*, avec des réflexions; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du Compte-rendu, elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du dix-huitième siècle et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et

les prétentions incrédules du reste de l'époque. Dans cette revanche un peu désordonnée des puissances instinctives de l'âme, la rêverie, la mélancolie, la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur, ces sentiments que *la Nouvelle Héloïse* avait propagés, s'emparèrent fortement de mademoiselle Necker, et imprimèrent à toute la première partie de sa vie et de ses écrits un ton ingénument exagéré, qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire. Cette disposition se montra tout d'abord dans son enthousiasme pour son père, enthousiasme que le temps et la mort ne firent qu'accroître, mais qui a sa source en ces premières années; c'était au point de paraître, en certains moments, comme jalouse de sa mère. Racontant, dans la vie de M. Necker, le long séjour qu'il fit à Paris, jeune et non marié encore, madame de Staël a pu dire : « Quelquefois, « en causant avec moi dans sa retraite, il re- « passait ce temps de sa vie dont le souvenir « m'attendrissait profondément, ce temps où je « me le représentais si jeune, si aimable, si seul ! « ce temps où nos destinées auraient pu s'unir « pour toujours, si le sort nous avait créés con- « temporains. » Et plus loin, parlant de sa mère : « Il lui fallait l'être unique ; elle l'a trouvé, elle « a passé sa vie avec lui. Dieu lui a épargné le

« malheur de lui survivre!... elle a plus mérité « que moi d'être heureuse. » Ce culte de madame de Staël pour son père, c'est avec plus de solennité et certes non moins de profondeur l'inverse et le pendant du sentiment de madame de Sévigné pour sa fille; on aime à rencontrer de si ardentes et de si pures affections chez de si brillants esprits. Quant à madame de Staël, on se rend mieux compte encore de cette chaleur et de cette durée du culte filial. Dans cette ruine successive, qui se fait en avançant, de toutes les illusions du cœur et de la pensée, un seul être mortel, un seul entre ceux anciennement aimés, était resté debout en son souvenir, sans atteinte, sans tache, sans diminution aucune ni infidélité au passé, et sur cette tête auguste reposaient, immortelles et déjà célestes, toutes les flammes, ailleurs évanouies, de sa jeunesse.

A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il rencontre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son âme, de cette âme *vive et triste*, et *qui ne s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que madame Necker n'eût pas choisies. Je me

la figure dans le cabinet d'étude, sous les yeux de sa mère assise, elle debout, se promenant de long en large un volume à la main, et tour à tour lisant le livre de rigueur quand elle s'avançait vers sa mère, et puis reprenant le roman sentimental, quelque nouvelle de madame Riccoboni peut-être, lorsqu'elle s'éloignait à pas lents. Elle disait plus tard que l'enlèvement de Clarisse avait été l'un des événements de sa jeunesse : mot charmant, une fois trouvé, qui résume tout un monde d'émotions premières ; que ce soit à propos de *Clarisse* ou de quelque autre, chaque imagination poétique et tendre peut se redire cela. Le plus précoce des écrits imprimés de mademoiselle Necker, s'il était réellement d'elle, devrait être un volume intitulé : *Lettres de Nanine à Simphal*, que M. Beuchot paraît attribuer à notre auteur, mais qui fut désavoué dans le temps (1818). Ce petit roman, qui n'offre rien qu'une jeune personne exaltée et innocente n'ait pu imaginer, et dont le fond ne diffère guère de *Sophie*, de *Mirza*, de *Pauline*, et autres productions du premier début, est d'une inexpérience de style et de composition plus grande encore. Je n'y ai trouvé à remarquer, comme ton de l'époque, comme couleur du paysage familier aux héroïnes de quatorze ans, que ces paroles de Nanine :

« Je parvins hier matin à aller au tombeau ;
« j'y versai un torrent de ces larmes précieuses
« que le sentiment et la douleur fournissent
« aux malheureux de mon espèce. Une grande
« pluie qui survint me fit croire la nature sen-
« sible à mes maux. Chaque feuille semblait
« pleurer avec moi. Les oiseaux semblaient in-
« terdits par mes gémissements. Cette idée
« saisit tellement mon âme, que je fis tout haut
« à l'Eternel les plus véhémentes prières. Ne
« pouvant rester long-temps dans ce désert,
« je revins cacher ici ma tristesse, etc., etc. »
Sophie ou les Sentiments secrets, composé à vingt ans, vers 1786 ou même auparavant, est un drame en vers dont la scène se passe dans un jardin anglais, en vue d'une urne environnée de cyprès et d'arbres funèbres. Cécile, enfant de six ans, s'avançant vers la triste Sophie, qu'une passion silencieuse dévore, lui dit :

> Pourquoi donc loin de nous restes-tu maintenant ?
> Mon père est inquiet.
>
> SOPHIE.
>
> Ton père ?
>
> CÉCILE.
>
> Mon amie,
> Il redoute pour toi de la mélancolie.
> Explique-moi ce mot....

N'est-ce pas ainsi que mademoiselle Necker de-

manda un jour brusquement à la vieille maréchale de Mouchy ce qu'elle pensait de l'amour : folle histoire dont s'égayait tant M. Necker et dont sa fille aimait chaque fois à le faire ressouvenir. Il y avait, sinon dans les premiers écrits de madame de Staël, du moins dans sa personne, une vivacité alliée à la tristesse, une spirituelle pétulance à côté de la mélancolie, une facilité piquante à saisir vite son propre ridicule et à en faire justice, qui la sauvait de toute fadeur, et qui attestait la vigueur saine du dedans. Les trois nouvelles, publiées en 95, et composées dix ans auparavant, *Mirza*, *Adélaïde et Théodore*, *Pauline*, ont tout-à-fait la même couleur que *Sophie*, et leur prose facile les rend plus attachantes. Ce sont toujours (que la scène se passe en Afrique chez les nègres ou au fond de nos parcs anglais), ce sont des infortunés que la sensibilité enveloppe d'un nuage, des amants que la nouvelle funeste d'une infidélité réduit à l'état d'ombres; c'est quelque tombeau qui s'élève au sein des bosquets. Je crois, en lisant ces évanouissements, ces morts si promptes, me retrouver avec les personnages, assez semblables, du bon abbé Prévost, ou plutôt je me promène véritablement dans les bosquets de Saint-Ouën où mademoiselle Necker égarait ses rêves, dans les jardins d'Ermenonville où tant

de pélerinages allaient s'inspirer. Je comprends sous quelles allées ont erré, de quels ombrages sont sorties en pleurs mesdames de Montolieu et Cottin, et madame Desbordes-Valmore. Ce ne devait être pour madame de Staël qu'un séjour passager, une saison de sa première jeunesse. Plus tard,... bientôt,..... brisée par le spectacle des passions publiques, avertie peut-être aussi par quelque blessure, elle sera en réaction contre elle-même, contre cette expansion extrême de la sensibilité. Dans son livre de *l'Influence des Passions*, elle essaiera de les combattre, elle les voudrait supprimer; mais son accent accusateur en est plein encore, et cette voix qui s'efforce ne paraît que plus émue. Tant d'appareil stoïque aboutit bien vite à *Delphine*; elle restera toute sa vie le génie le plus entraîné et le plus aimant.

M. de Guibert avait tracé de mademoiselle Necker, lorsqu'elle atteignait déjà sa vingtième année, un portrait brillant, cité par madame Necker de Saussure. Ce morceau est censé traduit d'un poète grec, et exprime bien le goût de la société d'alors, celui du *Jeune Anacharsis*; les portraits du duc et de la duchesse de Choiseul ont été donnés, on le sait, par l'abbé Barthélemy, sous les noms d'Arsame et de Phédime. Voici quelques traits de celui de Zulmé par M. de

Guibert : « Zulmé n'a que vingt ans, et elle est la « prêtresse la plus célèbre d'Apollon ; elle est « celle dont l'encens lui est le plus agréable, « dont les hymnes lui sont les plus chers.... Ses « grands yeux noirs étincelaient de génie, ses « cheveux de couleur d'ébène retombaient sur « ses épaules en boucles ondoyantes ; ses traits « étaient plutôt prononcés que délicats, on y sen- « tait quelque chose au-dessus de la destinée de « son sexe.... » J'ai eu moi-même sous les yeux un portrait peint de mademoiselle Necker, toute jeune personne ; c'est bien ainsi : cheveux épars et légèrement bouffants, l'œil confiant et baigné de clarté, le front haut, la lèvre entr'ouverte et parlante, modérément épaisse en signe d'intelligence et de bonté ; le teint animé par le sentiment ; le cou, les bras nus, un costume léger, un ruban qui flotte à la ceinture, le sein respirant à pleine haleine ; telle pouvait être la Sophie de l'*Émile*, tel l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques*, accompagnant l'admirable guide en son Élysée, s'excitant de chacun de ses pas, allant, revenant sans cesse, tantôt à côté et quelquefois en avant.

Les *Lettres sur Jean-Jacques*, composées dès 1787, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de madame de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de

fermeté et d'éloquence, ses dispositions, jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa Correspondance, donne des extraits de ce *charmant ouvrage* comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de madame Necker vante et caractérise « cette jeune per-« sonne entourée de toutes les illusions de son « âge, de tous les plaisirs de la ville et de la « cour, de tous les hommages que lui attirent la « gloire de son père et sa propre célébrité, sans « compter encore un désir de plaire tel qu'il « suppléerait seul peut-être tous les moyens que « lui ont prodigués la nature et le destin. » Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur admiré et préféré, envers celui même à qui madame de Staël se rattache le plus immédiatement. Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent les parents littéraires dont ils procèdent. Il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui de qui on s'est inspiré, des mains duquel on a reçu le flambeau, celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile : madame de

Staël, en littérature aussi, avait de la passion filiale. Les *Lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines, un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore après être redescendue du Capitole. Tous les écrits futurs de madame de Staël en divers genres, romans, morale, politique, se trouvent d'avance présagés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau, comme une grande œuvre musicale se pose, entière déjà de pensée, dans son ouverture. Le succès de ces lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel.

Grimm parle également (mais d'après un manuscrit communiqué), et donne un extrait de l'*Eloge de M. de Guibert* (1789), imprimé seulement depuis dans l'édition des œuvres complètes. L'enthousiasme de madame de Staël ne va pas moins haut pour l'objet de cet éloge que tout à l'heure il n'éclatait pour Jean-Jacques, bien qu'un tel sentiment puisse sembler ici moins motivé; mais elle a semé dans cet écrit les vues politiques hardies et neuves, en y prodiguant trop l'apothéose et la croyance au génie. A travers son exagération pathétique, qu'elle prend pour de la *modération*, elle réussit, quoi qu'il en soit,

à nous faire estimer et plaindre ce personnage, fort admiré et fort envié en son temps, tout simplement oublié depuis, et qui ne vivra désormais un peu que par elle. M. de Guibert, dans son discours de réception à l'Académie, répéta nombre de fois le mot de *gloire*, trahissant par là involontairement, dit-elle, sa passion auguste. Pour moi, je sais gré à cet esprit noblement ambitieux, à cet homme de génie manqué, d'avoir conçu, l'un des premiers, les idées et les moyens de réforme, les états-généraux, la milice citoyenne; mais je lui sais gré surtout d'avoir auguré avec certitude et exprimé à l'avance, sous les traits de Zulmé, les grandeurs futures de Corinne. Les succès de littérature et de monde attirèrent dès ce temps à madame de Staël le persiflage des esprits railleurs, comme nous les verrons plus tard se liguer de nouveau contre elle, à l'époque de 1800. Champcenetz et Rivarol, qui avaient donné le *petit Dictionnaire des grands Hommes* en 1788, firent, deux ans après, un autre *petit Dictionnaire des grands Hommes de la Révolution*, et le dédièrent *à la baronne de Staël, ambassadrice de Suède auprès de la Nation.* Cette épître atteignit du premier coup le diapason du ton auquel furent montées la plupart des critiques venues dans la suite. Rivarol et Champcenetz possédaient bien en effet

le tour d'ironie dont plus tard les Fiévée, les Hoffman et autres firent preuve contre madame de Staël. Mais dès lors, au dire de Grimm, l'objet de ces satires avait su se placer à une hauteur où de pareils traits ne portaient pas. — Les terribles événements de la révolution française vinrent couper court à cette première partie d'une vie littéraire si brillamment accueillie, et suspendre, utilement je le crois, pour la pensée, le tourbillon mondain qui ne laissait pas de trêve.

Malgré sa croyance absolue en M. Necker, malgré l'adoption complète et la revendication définitive qu'elle fit des idées politiques de son père dans le livre des *Considérations sur la Révolution française*, il faut noter que madame de Staël, jeune, enthousiaste, se hasardait alors plus loin que lui dans la même route. Elle ne se tenait pas aux combinaisons de la constitution anglaise; elle allait aussi avant sur bien des points que les royalistes constitutionnels de la plus vive génération, tels que MM. de Narbonne, de Montmorency, et M. de La Fayette lui-même. En un mot, s'il fallait dès lors assigner une ligne politique à une pensée si traversée et si balancée par les affections, ce serait moins encore dans le groupe de MM. Malouet, Mounier et Necker, qu'on devrait, pour être exact, se représenter ma-

dame de Staël, que dans celui des royalistes constitutionnels de 91, avec lesquels seulement elle s'arrêta. On peut voir d'elle, au reste, un article de journal conservé dans ses œuvres, seule expression écrite de son opinion à cette époque : elle y juge Mirabeau mort, d'un ton de faveur qu'elle a depuis rétracté.

Madame de Staël quitta Paris, non sans danger, après le 2 septembre. Elle passa l'année de la Terreur au pays de Vaud, avec son père et quelques amis réfugiés, M. de Montmorency, M. de Jaucourt. De ces terrasses de Coppet, au bord du lac de Genève, sa plus fixe méditation était de comparer l'éclatant soleil et la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. A part ce cri éloquent de pitié qu'elle fit entendre pour la reine, à part une épître en vers *au Malheur*, son talent observa un religieux silence : on entendait de loin, aussi sourds et pressés qu'un bruit de rames sur le lac, les coups réguliers de la machine sur l'échafaud. L'état d'oppression et d'angoisse où madame de Staël resta durant ces mois funestes ne lui permettait, dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, que de désirer la mort pour elle, d'aspirer à la fin du monde et de cette race humaine si perdue : « Je me serais reproché, dit-elle, jusques à la

pensée, comme trop indépendante de la douleur. » Le 9 thermidor lui rendit cette faculté de pensée, plus énergique après l'accablement; et le prompt usage qu'elle en fit fut d'écrire ses *Réflexions sur la Paix extérieure et intérieure*, dont la première partie s'adresse *à M. Pitt*, et la seconde *aux Français*. Dans celle-ci principalement, un mélange de commisération profonde et de justice déjà calme, l'appel de toutes les opinions non fanatiques à l'oubli, à la conciliation; la crainte des réactions imminentes et de *tous les extrêmes renaissant les uns des autres;* ces sentiments aussi généreux qu'opportuns marquent à la fois l'élévation de l'âme et celle des vues. Il y a une inspiration antique dans cette figure de jeune femme qui s'élance pour parler à un peuple, le pied sur des décombres tout fumants. Il y a de plus une grande sagacité politique et une entente de la situation réelle, dans les conseils déjà mûrs qui lui échappent sous cet accent passionné. Témoin des succès audacieux du fanatisme, madame de Staël le déclare la plus redoutable des forces humaines; elle l'estime inévitable dans la lutte et nécessaire au triomphe en temps de révolution; mais elle le voudrait à présent circonscrire dans le cercle régulier qui s'est fait autour de lui. Puisque ce fanatisme se portait sur la forme républicaine

qu'il a enfin obtenue, elle convie tous les esprits sages, tous les amis d'une liberté honnête, quel que soit leur point de départ, à se réunir sincèrement en cette nouvelle enceinte; elle conjure les cœurs saignants de ne pas se soulever contre un fait accompli : « Il me semble, dit-« elle, que la vengeance (si même elle est né-« cessaire aux regrets irréparables) ne peut s'at-« tacher à telle ou telle forme de gouvernement, « ne peut faire désirer des secousses politiques « qui portent sur les innocents comme sur les « coupables. » Il n'est pas en révolution de période plus heureuse, selon elle, c'est-à-dire plus à la merci des efforts et des sacrifices intelligents, que celle où le fanatisme s'applique à vouloir l'établissement d'un gouvernement dont on n'est plus séparé, si les esprits sages y consentent, par aucun nouveau malheur. On voit qu'elle traite le fanatisme tout-à-fait comme une force physique, comme elle parlerait de la pesanteur, par exemple : grande preuve d'un esprit ferme le lendemain d'une ruine! Persuadée qu'on n'agit que sur les opinions mixtes, madame de Staël se montre surtout préoccupée dans cet écrit de convaincre les Français de sa ligne, les anciens royalistes constitutionnels, et de les rallier franchement à l'ordre de choses établi, pour qu'ils y influent et le tempèrent sans es-

sayer de l'entraver : « Il est bien différent, leur « dit-elle, de s'être opposé à une expérience « aussi nouvelle que l'était celle de la république « en France, alors qu'il y avait tant de chances « contre son succès, tant de malheurs à sup- « porter pour l'obtenir ; ou de vouloir, par une « présomption d'un autre genre, faire couler « autant de sang qu'on en a déjà versé, pour re- « venir au seul gouvernement qu'on juge pos- « sible, la monarchie. » De telles conclusions, on le sent, durent paraître trop républicaines à beaucoup de ceux à qui elles allaient ; elles durent aussi le sembler trop peu aux purs conventionnels et aux républicains par conviction. Dans les autres écrits qu'elle publia jusqu'en 1803, madame de Staël, nous le verrons, se rattacha de plus en plus près à cette forme de gouvernement et aux conditions essentielles qui la pouvaient maintenir. La plupart des principes philosophiques, qui tendaient à leur développement sous la Constitution de l'an III bien comprise et mieux respectée, trouvèrent un brillant organe en elle durant cette période, assez mal appréciée, de sa vie politique et littéraire. Ce ne fut que plus tard, et surtout vers la fin de l'Empire, que l'idée de la constitution anglaise la saisit.

Dans le volume de morceaux détachés que madame de Staël publia en 95, on rencontre,

outre trois nouvelles qui datent de sa première jeunesse, un charmant *Essai sur les Fictions*, composé plus récemment, et une *Epître au Malheur* ou *Adèle et Edouard*, petit poème écrit sous le coup même de la Terreur. Il est remarquable que, dans cette situation extraordinaire où toutes les facultés habituelles de son talent demeuraient suspendues et comme anéanties, une idée de chant, de poème, lui soit seule venue en manière d'entretien et de soulagement : tant la poésie en vers répond effectivement à la souffrance la plus intérieure, en est la plainte instinctive, l'harmonieux soupir naturellement désiré; tant ce langage aux souveraines douceurs excellerait, quand tout le reste se tait, à exprimer et à épancher nos larmes. Mais dans ce poème en vers, comme dans les autres tentatives du même genre, telles que *Jeanne Gray* et *Sophie*, l'intention chez madame de Staël vaut mieux que la réussite. Ainsi, en cette épître, d'après le sentiment dominant qui l'affectait, et que nous avons indiqué déjà, elle s'écrie :

Souvent les yeux fixés sur ce beau paysage
Dont le lac avec pompe agrandit les tableaux,
Je contemplais ces monts qui, formant son rivage,
Peignent leur cime auguste au milieu de ses eaux :
Quoi ! disais-je, ce calme où se plaît la nature
Ne peut-il pénétrer dans mon cœur agité?

à sa prose? Il vaut mieux reconnaître qu'indépendamment des habitudes et des tours acquis, le talent de poésie est en nous un don comme le chant. Ceux que la Muse a voués à ces belles régions y arrivent comme sur des ailes. Chez madame de Staël, aussi bien que chez Benjamin Constant, les essais en ce genre furent médiocres. Leur pensée si libre, si distinguée, dans la prose, n'emportait jamais, à l'origine, cette forme ailée du vers, qui, pour être véritablement sacrée, doit naître et partir avec la pensée même.

Toutes les facultés de madame de Staël reçurent du violent orage qu'elle venait de traverser une impulsion frémissante, et prirent dans tous les sens un rapide essor. Son imagination, sa sensibilité, sa pénétration d'analyse et de jugement, se mêlèrent, s'unirent, et concoururent aussitôt sous sa plume en de mémorables écrits. L'*Essai sur les Fictions*, composé alors, renferme déjà toute la poétique de *Delphine*. Froissée par le spectacle de la réalité, l'imagination de madame de Staël se reporte avec attendrissement vers des créations meilleures et plus heureuses, vers des peines dont le souvenir du moins et les récits font couler nos plus douces larmes. Mais, en même temps, c'est pour le véritable roman naturel, pour l'analyse et la

« Es-tu donc sans pitié pour l'homme ? et sa « poussière retournerait-elle dans ton sein ma« ternel sans le faire tressaillir ? » D'où vient maintenant qu'un poète par l'âme et par l'expression, comme l'était madame de Staël, abordant en vers un sentiment si profond chez elle, l'ait prosaïquement rendu ? Cela tiendrait-il, comme le dit madame Necker de Saussure, à ce que, le mécanisme de la versification s'étant tellement perfectionné en France, le travail qu'il exige amortit la verve quand on n'y est pas suffisamment habitué ? Cela tiendrait-il, comme un critique moins indulgent l'a conjecturé, à ce que, ne s'assujettissant presque jamais, même dans sa prose, à un rigoureux enchaînement, madame de Staël était peut-être, parmi les contemporains, la personne la moins propre à recevoir avec résignation et à porter avec grâce le joug de la rime ? — Mais d'abord, on voit des écrivains éminents, très sévères, très accomplis et très artistes dans leur prose, n'être pas plus avancés, grâce à ces fortes habitudes, pour atteindre à l'expression savante et facile en vers. Et d'autre part, un des plus harmonieux et grands poètes que nous ayons ne nous offre-t-il pas la singularité d'être volontiers un des plus négligents écrivains, un des moins laborieux à ses vers comme

brillantes de la voix. Ce sont des riens dont l'accent surtout nous frappe, comme par exemple : *Dans cette vie qu'il faut passer plutôt que sentir*, etc.... *Il n'y a sur cette terre que des commencements*... et cette pensée si applicable à ses propres ouvrages : « Oui, il a raison le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur, il sert aux meilleurs des hommes. »

Mais ce genre d'inspiration sentimentale, ce mystérieux reflet sorti des profondeurs du cœur, éclaire tout entier le livre de *l'Influence des Passions*, et y répand un charme indéfinissable qui, pour certaines natures douloureuses, et à un certain âge de la vie, n'est surpassé par l'impression d'aucune autre lecture, ni par la mélancolie d'Ossian, ni par celle d'Obermann. Les premières pages du livre sont très remarquables en outre, sous le point de vue politique. L'auteur, en effet, qui n'a traité au long que de l'influence des passions sur le bonheur des individus, avait dessein d'approfondir en une seconde partie l'influence des mêmes mobiles sur le bonheur des sociétés, et les questions principales que présageait cette immense recherche sont essayées et soulevées dans une introduction éloquente. Aux prises tout d'abord avec le souvenir du passé monstrueux qui la poursuit, madame de Staël s'écrie qu'elle n'y veut pas revenir en idée : « A

« cette affreuse image, tous les mouvements de « l'âme se renouvellent; on frissonne, on s'en« flamme, on veut combattre, on souhaite de « mourir. » Les générations qui viennent pourront étudier à froid ces deux dernières années; mais elle, elle ne veut pas y rentrer, même par le raisonnement; elle se tourne donc vers l'avenir; elle sépare les idées généreuses d'avec les hommes néfastes, et dégage certains principes de dessous les crimes dont on les a souillés; elle espère encore. Son jugement sur la constitution anglaise est formel; elle croit qu'on peut désormais se passer en France des fictions consacrées par cet établissement aristocratique de nos voisins. Elle est, non pour l'antagonisme et l'équilibre des pouvoirs, mais pour leur concours en une même direction, bien qu'avec des degrés de vitesse différents. Dans toutes les sciences, dit-elle, on débute par le plus composé pour arriver au plus simple; en mécanique, on avait les rouages de Marly avant l'usage des pompes. « Sans vouloir faire d'une comparaison une « preuve, peut-être, ajoute-t-elle, lorsqu'il y a « cent ans, en Angleterre, l'idée de la liberté « reparut dans le monde, l'organisation com« binée du gouvernement anglais était le plus « haut point de perfection où l'on pût atteindre « alors; mais aujourd'hui des bases plus simples

« peuvent donner en France, après la révolu-
« tion, des résultats pareils à quelques égards, et
« supérieurs à d'autres. » La France doit donc persister, selon elle, dans cette grande expérience dont le désastre est passé, dont l'espoir est à venir. « Laissez-nous, dit-elle à l'Europe,
« laissez-nous en France combattre, vaincre,
« souffrir, mourir dans nos affections, dans nos
« penchants les plus chers, renaître ensuite,
« peut-être, pour l'étonnement et l'admiration
« du monde !.... N'êtes-vous pas heureux qu'une
« nation tout entière se soit placée à l'avant-
« garde de l'espèce humaine pour affronter tous
« les préjugés, pour attaquer tous les prin-
« cipes ? » Marie-Joseph Chénier aurait dû se souvenir de tant de passages inspirés par le libre génie de ces années d'espérance, plutôt que de se prendre, comme il l'a fait (*Tableau de la Littérature*), à un mot douteux échappé sur Condorcet. Vers la fin de l'introduction, madame de Staël revient à l'influence des passions individuelles, à cette science du bonheur moral, c'est-à-dire *d'un malheur moindre*, et elle achève en éloquence attendrissante. Le besoin de dévouement et d'expansion, la pitié née des peines ressenties, la prévenance et la sollicitude à soulager, s'il se peut, les douleurs de tous et de chacun, comment dirai-je? la maternité compa-

tissante du génie pour toutes les infortunes des hommes, y éclate, y déborde en paroles dont on ne saurait qualifier le timbre et l'accent. Nulle part, aussi visiblement que dans ces admirables pages, madame de Staël ne s'est montrée ce qu'elle restera toute sa vie, un génie cordial et bon. Il y avait dans ses écrits, dans sa conversation, dans toute sa personne, une émotion salutaire, améliorante, qui se communiquait à ceux qui l'entendaient, qui se retrouve et survit pour ceux qui la lisent. Bien différente des génies altiers d'homme ou de femme, des Lara, des Lélia (je parle de *Lélia* seulement, et non pas de vous, ô *Geneviève!* ô *Lavinia!*), rien chez elle d'arrogant ni d'ironique contre la pauvre humanité. Malgré son goût pour les types incomparables qui font saillie dans ses romans, elle croyait à l'égalité de la famille humaine; madame Necker de Saussure nous apprend que, même à l'égard des facultés intellectuelles, elle estimait que c'était assez peu de chose au fond, une assez petite disproportion originelle, qui constituait la supériorité des talents éminents sur la moyenne des hommes. Mais, qu'il y ait théorie ou non chez elle, son mouvement naturel n'attend pas; sa voix qui s'empresse fait d'abord appel à toutes les bonnes puissances, les réchauffe en nous et les vivifie. L'effet de sa parole

est toujours sociable, conciliant, allant à l'amour de nos semblables. Elle a exprimé dans ce livre de *l'Influence des Passions* bien des idées qui sont aussi dans les *Considérations sur la Révolution française*, de M. de Maistre, écrites et publiées précisément à la même date. Mais quelle différence de ton! Le patricien méprisant, l'orthodoxe paradoxal et dur, se plaît à montrer aux contemporains et aux victimes leurs *neveux qui danseront sur leurs tombes*. Cette cervelle puissante juge les désastres à froid et avec une offensante rigidité. Madame de Staël, à travers quelques vapeurs d'illusions, pénètre souvent les choses aussi avant que M. de Maistre, mais comme un génie ému et qui en fait partie. Je n'analyserai pas le livre : qu'on relise seulement le chapitre *de l'Amour*, c'est l'histoire intime, à demi palpitante et voilée, de tout ce cœur de trente ans, telle qu'il nous suffit de la savoir. On y entend autour de soi mille échos de pensées qu'on n'oubliera plus; un mot, entre autres, m'est resté, que je redis souvent : *La vie de l'âme est plus active que sur le trône des Césars.* Si l'on me voit tant m'arrêter à ces plus anciens écrits de madame de Staël, au livre de *l'Influence des Passions*, et bientôt à celui *de la Littérature*, c'est qu'à moi-même madame de Staël m'est apparue pour la première fois par là; c'est que je

les ai lus, surtout *l'Influence*, non pas à vingt-cinq ans comme elle le veut, mais plus tôt, à cet âge où tout est simple, rigoureux, en politique, en amour, et plein de solennelles résolutions; où, en se croyant le plus infortuné des êtres, on rêve ardemment le progrès et la félicité du monde; à cet âge, de plus en plus regretté, où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes, se dissimule sous un stoïcisme qu'on croit éternel, et où l'on renonçait si aisément à tout, parce qu'on était à la veille de tout sentir. Même aujourd'hui, ces deux ouvrages de madame de Staël, *l'Influence des Passions* et le livre *de la Littérature*, me semblent les illustres produits tout-à-fait particuliers à une époque qui eut sa gloire, à l'époque directoriale ou, pour mieux dire, de la Constitution de l'an III. Ils n'eussent pu être écrits auparavant; ils n'eussent pu l'être ensuite sous l'Empire. Ils me représentent, sous un air de jeunesse, la poésie et la philosophie exaltées, enthousiastes et pures de cette période républicaine, le pendant en littérature d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie. M. de Chateaubriand et tout le mouvement réactionnaire de 1800 ne s'étaient pas produits encore. Madame de Staël seule propageait le

sentiment et le spiritualisme poétiques, mais au centre de la philosophie et du siècle.

Le livre *de l'Influence des Passions* obtint un favorable accueil : *le Mercure*, non encore restauré comme il le fut en 1800, en donna des extraits accompagnés de critiques bienveillantes. Madame de Staël était revenue à Paris dès l'année 95, et elle ne cessa, jusqu'à son exil, d'y faire de fréquents et longs séjours. Nous n'avons pas à nous occuper en détail de sa conduite politique, dont elle a tracé la ligne principale dans ses *Considérations sur la Révolution française*, et il serait peu sûr de vouloir suppléer avec des particularités de source équivoque à ce qu'elle n'a pas dit. Mais, dans un morceau très distingué et très spirituel sur Benjamin Constant, que la *Revue des Deux Mondes* a publié [1], il a été donné, de madame de Staël et de ses relations d'alors, une idée inexacte, assez conforme du reste à un préjugé répandu, et que pour ces motifs nous ne pouvons nous empêcher de rectifier. Le salon de madame de Staël, à Paris, est représenté comme le centre d'une coterie de mécontents, d'hommes blasés de l'ancien et du nouveau régime, incompatibles avec une république pure, et hostiles à l'établissement intègre

[1] 1833. 1er volume, p. 185.

qu'on allait, si vainement, essayer. Benjamin Constant y apparaît, au contraire, dans la candeur du noviciat, enclin de sentiments vers les républicains modérés, vers ces mêmes *patriotes* qu'on lui peint dans le salon de madame de Staël comme des âmes sanguinaires. Exact et bien dirigé en ce qui touche les sentiments politiques de Benjamin Constant, l'ingénieux écrivain n'a pas rendu la même justice à madame de Staël. Quel qu'ait pu être, en effet, le mélange inévitable de son salon, comme de tous les salons à cette époque bigarrée, les vœux manifestes qu'elle formait n'étaient pas dans un autre sens que l'honorable et raisonnable tentative de l'établissement de l'an III. Sans nous en tenir à ce qu'elle exprime là-dessus, dans ses *Considérations*, qu'on pourrait soupçonner d'arrangement à distance, nous ne voulons pour preuve que ses écrits de 95 à 1800, et les résultats ostensibles de ses actes. En général, il y a deux sortes de personnes qu'il ne faut jamais consulter ni croire, quand il s'agit des relations et du rôle de madame de Staël durant cette période : d'une part, les royalistes restés fidèles à leurs vieilles rancunes; ceux-ci l'accusent d'alliances monstrueuses, de jacobinisme presque, d'adhésion au 18 fructidor, que sais-je? — d'autre part, ceux dont on ne doit pas moins récuser le

témoignage à son sujet, ce sont les conventionnels, plus ou moins ardents, qui, favorables eux-mêmes au 18 fructidor, puis adhérents au 18 brumaire, ont finalement servi l'Empire : ils n'ont jamais rencontré cette femme insoumise que dans des rangs opposés. Les amis politiques, les plus vrais, de madame de Staël, à cette époque, doivent se chercher dans le groupe éclairé et modéré où figurent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, Tracy, Chénier. Elle les estimait, les recherchait; sa liaison avec quelques-uns d'entre eux était assez grande. A partir du 18 brumaire, un intérêt plus vif s'y mêla; l'opposition de Benjamin Constant au Tribunat devint un dernier nœud de rapprochement. Lorsque le livre *de la Littérature*, en 1800, et *Delphine* en 1803, parurent, ce fut seulement parmi cette classe d'amis politiques, nous le verrons, qu'elle trouva de zélés défenseurs contre le déchaînement et la virulence du parti contraire. Après cela, hâtons-nous de le dire, nous ne voulons faire, à aucun moment, madame de Staël plus circonscrite en matière de pensée, plus circonspecte en matière de relations, plus exclusive enfin qu'elle ne l'a réellement été. Elle a toujours été précisément le contraire d'être *exclusive*. En même temps que sa jeune et mâle raison se déclarait pour cette

cause républicaine, son esprit, ses goûts sympathisaient par mille côtés avec des opinions et des sentiments d'une autre origine, d'une nature ou plus frivole ou plus délicate, mais profondément distincte. C'est son honneur, et un peu son faible, d'avoir pu ainsi allier les contraires. Si Garat, Cabanis, Chénier, Ginguené, Daunou, se réunissaient à dîner chez elle avec Benjamin Constant une fois par semaine ou plutôt par *décade* (on disait encore ainsi), les neuf autres jours étaient destinés à d'autres amis, à d'autres habitudes de société, à des nuances de sentiment qui ne faisaient jamais invasion dans les teintes plus sévères. Tout cela, je le crois bien, avait pour elle un certain ordre, une certaine hiérarchie peut-être : M. de Montmorency ou tel autre du même monde ne se serait jamais rencontré, par hasard, chez elle, le jour où les écrivains de la *Décade philosophique* y dînaient réunis. Ginguené en faisait parfois la remarque en s'en revenant, et ne se montrait pas trop satisfait de ces séparations exactes, un peu suspectes, à son gré, d'aristocratie. Ses compagnons le ramenaient bientôt à plus de tolérance : l'amabilité élevée, le charme sérieux de madame de Staël maintenait tout.

Le livre *de la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales* parut en

1800, un an environ avant cette autre publication rivale et glorieuse qui se présageait déjà sous le titre de *Beautés morales et poétiques de la Religion chrétienne*. Quoique le livre *de la Littérature* n'ait pas eu depuis lors le retentissement et l'influence directe qu'on aurait pu attendre, ce fut dans le moment de l'apparition un grand événement pour les esprits, et il se livra à l'entour un violent combat. Nous tâcherons d'en retracer la scène, les accidents principaux, et d'en ranimer quelques acteurs du fond de ces vastes cimetières appelés *journaux*, où ils gisent presque sans nom.

On a souvent fait la remarque du désaccord frappant qui règne entre les principes politiques avancés de certains hommes et leurs principes littéraires opiniâtrément arrêtés. Les libéraux et républicains se sont toujours montrés assez religieusement classiques en théorie littéraire; et c'est de l'autre côté qu'est venue principalement l'innovation poétique, l'audace brillante et couronnée. Le livre *de la Littérature* était destiné à prévenir ce désaccord fâcheux, et l'esprit qui l'a inspiré aurait certes porté fruit à l'entour, si les institutions de liberté politique, nécessaires à un développement naturel, n'avaient été brusquement rompues, avec toutes les pensées morales et littéraires qui tendaient à en ressortir.

En un mot, des générations jeunes, si elles avaient eu le temps de grandir sous un régime honnêtement directorial, ou modérément consulaire, auraient pu développer en elles cette inspiration renouvelée, poétique, sentimentale, et pourtant d'accord avec les résultats de la philosophie et des lumières modernes, tandis qu'il n'y a eu de mouvement littéraire qu'à l'aide d'une réaction catholique, monarchique et chevaleresque, qui a scindé de nobles facultés dans la pensée moderne : le divorce n'a pas cessé encore.

L'idée que madame de Staël ne perd jamais de vue dans cet écrit, c'est celle du génie moderne lui-même, toutes les fois qu'il marche, qu'il réussit, qu'il espère ; c'est la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Cette idée, qui se trouve déjà éclose chez Bacon quand il disait : *Antiquitas sœculi, juventus mundi*; que M. Leroux (*Revue Encyclopédique*, mars 1833) a démontrée explicite au sein du dix-septième siècle, par plus d'un passage de Fontenelle et de Perrault, et que le dix-huitième siècle a propagée dans tous les sens jusqu'à Turgot, qui en fit des discours latins en Sorbonne, jusqu'à Condorcet qui s'enflammait pour elle à la veille du poison, cette idée anime énergiquement et dirige madame de Staël : « Je ne pense pas, dit-elle, que ce grand

« œuvre de la nature morale ait jamais été aban-
« donné; dans les périodes lumineuses comme
« dans les siècles de ténèbres, la marche gra-
« duelle de l'esprit humain n'a point été inter-
« rompue. » Et plus loin : « En étudiant l'histoire,
« il me semble qu'on acquiert la conviction que
« tous les événements principaux tendent au
« même but, la civilisation universelle... » —
« J'adopte de toutes mes facultés cette croyance
« philosophique : un de ses principaux avanta-
« ges, c'est d'inspirer un grand sentiment d'élé-
« vation. » Madame de Staël n'assujétit pas à la
loi de perfectibilité les beaux-arts, ceux qui
tiennent plus particulièrement à l'imagination;
mais elle croit au progrès surtout dans les scien-
ces, la philosophie, l'histoire même, et aussi,
à certains égards, dans la poésie qui, de tous
les arts étant celui qui se rattache le plus direc-
tement à la pensée, admet chez les modernes
un accent plus profond de rêverie, de tristesse,
et une analyse des passions inconnue aux an-
ciens : de ce côté se déclare sa prédilection pour
Ossian, pour Werther, pour l'Héloïse de Pope,
la Julie de Rousseau, et Aménaïde dans *Tan-
crède*. Les nombreux aperçus sur la littérature
grecque, très contestables par la légèreté des
détails, aboutissent à un point de vue général
qui reste vrai à travers les erreurs ou les insuffi-

sances. Le caractère imposant, positif, éloquemment philosophique, de la littérature latine, y est fermement tracé : on sent que, pour en écrire, elle s'est, de première main, adressée à Salluste, à Cicéron, et qu'elle y a saisi des conformités existantes ou possibles avec l'époque contemporaine, avec le génie héroïque de la France. L'influence du Christianisme sur la société, lors du mélange des nouveaux-venus Barbares et des Romains dégénérés, n'est pas du tout méconnue, mais cette appréciation, cet hommage, ne sortent pas des termes philosophiques. Une idée neuve et féconde, fort mise en œuvre dans ces derniers temps, développée par le Saint-Simonisme et ailleurs, appartient en propre à madame de Staël : c'est que, par la révolution française, il y a eu véritable invasion de barbares, mais *à l'intérieur* de la société, et qu'il s'agit de civiliser et de fondre le résultat, un peu brut encore, sous une loi de liberté et d'égalité. On peut aisément aujourd'hui compléter la pensée de madame de Staël : c'est la bourgeoisie seule qui a fait invasion en 89; le peuple des derniers rangs, qui avait fait trouée en 93, a été repoussé depuis à plusieurs reprises, et la bourgeoisie s'est cantonnée vigoureusement. Il y a aujourd'hui temps d'arrêt dans l'invasion, comme sous l'empereur Probus ou

quelque autre pareil. De nouvelles invasions menacent pourtant, et il reste à savoir si elles se pourront diriger et amortir à l'amiable, ou si l'on ne peut éviter la voie violente. Dans tous les cas, il faudrait que le mélange résultant arrivât à se fondre, à s'organiser. Or, c'est le Christianisme qui a agi sur cette masse combinée des Barbares et des Romains : où est le Christianisme nouveau qui rendra aujourd'hui le même service moral? « Heureux, s'écrie madame de « Staël, si nous trouvions, comme à l'époque « de l'invasion des peuples du nord, un système « philosophique, un enthousiasme vertueux, une « législation forte et juste, qui fût, comme la « religion chrétienne l'a été, l'opinion dans la-« quelle les vainqueurs et les vaincus pourraient « se réunir! » Plus tard, en avançant en âge, en croyant moins, nous le verrons, aux inventions nouvelles et à la toute-puissance humaine, madame de Staël n'eût pas placé hors de l'ancien et de l'unique Christianisme le moyen de régénération morale qu'elle appelait de ses vœux. Mais la manière dont le Christianisme se remettra à avoir prise sur la société de l'avenir, demeure voilée encore; et pour les esprits méditatifs les plus religieux, l'inquiétude du grand problème n'a pas diminué.

Dès que le livre *de la Littérature* parut, la

Décade philosophique donna trois articles ou extraits sans signature et sans initiale ; c'est une analyse très exacte et très détaillée, avec des remarques critiques et quelques discussions où l'éloge et la justesse se mesurent fort bien. On y fait observer qu'Ossian n'est qu'un type incomplet de la poésie du nord, et que l'honneur de la représenter appartient de droit à Shakspeare. On y lit, à propos des poèmes d'Homère, cette phrase qui annonce un littérateur au courant des divers systèmes : « Madame de Staël admet « sans aucun doute et sans discussion que ces « poèmes sont l'ouvrage du même homme et « sont antérieurs à tout autre poème grec. Ces « faits ont été souvent contestés, et l'une des « considérations qui prouvent qu'ils peuvent « l'être encore, c'est l'impossibilité où l'on est « de les concilier avec plusieurs des faits les « mieux constatés de l'histoire des connais- « sances humaines. » Le critique reproche au livre trop peu de plan et de méthode : « Un « autre genre de fautes, ajoute-t-il, c'est trop « de subtilité dans certaines combinaisons d'i- « dées. On y trouve quelquefois, à des faits « généraux bien saillants et bien constatés, des « causes trop ingénieusement cherchées pour « être absolument vraies, trop particulières « pour correspondre aux résultats connus. »

Mais il y loue hautement la force, l'originalité.
« Et ces deux qualités y plaisent d'autant plus
« qu'on sent qu'elles sont le produit d'une sen-
« sibilité délicate et profonde qui aime à cher-
« cher dans les objets leur côté analogue aux
« vues les plus relevées de l'esprit et aux plus
« nobles sentiments de l'âme [1]. »

Le Conservateur, journal républicain, rédigé par Garat, Chénier et Daunou, publia un jugement de ce dernier ou du moins une analyse bienveillante, ingénieusement exacte, avec des jugements insinués plutôt qu'exprimés, selon la manière discrète de ce savant écrivain dont l'au-

[1] Nous avons dû chercher quel pouvait être l'auteur anonyme de ces trois remarquables *extraits* sans initiale ; ils ne sont probablement pas de Ginguené, qui parla plus tard de *Delphine* dans la *Décade*, mais dont le style est différent. Il nous avait d'abord semblé que, si Benjamin Constant avait voulu écrire alors sur le livre *de la Littérature*, il n'aurait guère autrement fait. Mais la seule personne survivante de la *Décade*, qui fût à même de nous éclairer sur cette particularité de rédaction, le respectable M. Amaury-Duval, nous a affirmé que les extraits n'étaient pas de Benjamin Constant, et il penche à croire qu'ils furent remis au journal par un M. Marigniez, médecin de Montpellier et littérateur à Paris, auteur d'une tragédie de *Zoraï* dont il est question dans Grimm, homme qui avait plus de mérite réel qu'il n'a laissé de réputation. Comme nous savons d'ailleurs, par un billet de madame de Staël que nous avons eu sous les yeux, qu'elle était fort contente d'articles de Roussel sur son livre, de Roussel, auteur du livre *de la Femme*, médecin-littérateur aussi, et compatriote de Marigniez, il nous a paru assez vraisemblable de conjecturer que ces articles de Roussel, que nous n'avons retrouvés nulle part, ne sont autres que ceux de la *Décade*, et qu'ils avaient pu y être présentés en effet par Marigniez lui-même.

torité avait tant de poids, et qui porte un caractère de perfection sobre en tout ce qu'il écrit. Le *Journal des Débats* (du 11 messidor an VIII) accueillit, en le tronquant toutefois, un article amical de M. Hochet; mais trois jours après, comme revenu de cette surprise, il publia, sous le titre de *Variétés*, un article sans signature où madame de Staël n'est pas nommée, mais où le système de perfectibilité et les désastreuses conséquences qu'on lui suppose sont vivement et même violemment combattues. « Le Génie qui « préside maintenant aux destinées de la France, « y est-il dit, est un Génie de sagesse. L'expé- « rience des siècles et celle de la Révolution sont « devant ses yeux. Il ne s'égare point dans de « vaines théories, et n'ambitionne pas la gloire « des systèmes; il sait que les hommes ont tou- « jours été les mêmes, que rien ne peut changer « leur nature; et c'est dans le passé qu'il va pui- « ser des leçons pour régler le présent..... Il « n'est point disposé à nous replonger dans de « nouveaux malheurs par de nouveaux essais, « en poursuivant la chimère d'une perfection « qu'on cherche maintenant à opposer à ce qui « est, et qui pourrait favoriser beaucoup les pro- « jets des factieux, etc. » Mais les plus célèbres articles du moment, au sujet de madame de

Staël, furent les deux *extraits* de Fontanes dans *le Mercure de France*.

La réaction monarchique, religieuse et littéraire, de 1800, se dessinait en effet sur tous les points, se déployait sur toute la ligne. Bonaparte favorisait ce mouvement parce qu'il en devait profiter, et les hommes de ce mouvement ménageaient tous alors Bonaparte qui ne leur était point contraire. Le *Journal des Débats* restaurait solennellement la critique littéraire, et déclarait dans un article de Geoffroy (30 prairial an VIII), que « l'extinction des partis, la tranquillité pu« blique établie sur des bases solides, et un gou« vernement fort, sage et modéré, avaient enfin « donné au peuple français le loisir de se re« connaître et de recueillir ses idées. » Dussault, Féletz, Delalot, Fiévée, Saint-Victor, l'abbé de Boulogne, écrivaient fréquemment dans ce journal. *Le Mercure de France* avait été rétabli ou du moins régénéré, et c'est dans le premier numéro de ce renouvellement que parut le premier article de Fontanes contre madame de Staël. Avec Fontanes y allaient écrire Laharpe, l'abbé de Vauxcelles, Guéneau de Mussy, M. de Bonald, M. de Chateaubriand, plusieurs des écrivains des *Débats*. Chaque numéro du *Mercure* était annoncé avec louange

par son auxiliaire quotidien qui en donnait de longs extraits. On avait rouvert le Lycée, rue de Valois, et Laharpe y professait contre le dix-huitième siècle et contre la révolution ses brillantes et sincères palinodies, que les *Débats* du lendemain et *le Mercure* de la semaine reproduisaient ou commentaient. « Le chaos formé « par dix années de trouble et de confusion se « démêle tous les jours, » écrivait-on dans les *Débats*, et, pour remédier aux désordres du goût, les plus prolongés et les plus rebelles, on proposait le rétablissement de l'ancienne *Académie française*. M. Michaud, de retour de l'exil où l'avait jeté le 18 fructidor, publiait ses lettres à Delille *sur la Pitié*, en préparant son poème du *Printemps d'un Proscrit*, dont il courait à l'avance des citations. A propos de la réimpression faite à Londres du *Poème des Jardins*, on engagait *le Virgile français* à rompre enfin un exil désormais volontaire, à revoir au plus vite cette France digne de lui; on lui citait l'exemple de Voltaire qui, réfugié en son temps à Londres, n'avait point prolongé à plaisir une pénible absence. L'apparition du *Génie du Christianisme*, un an à l'avance pressentie, allait ajouter un éclat incomparable à une restauration déjà si brillante, et l'environner de la seule gloire, après

tout, qui éclaire pour nous dans le lointain ce qu'autrement on eût oublié.

Madame de Staël, qui sortait de la Révolution, qui s'inspirait de la philosophie, qui maltraitait le règne de Louis XIV, et rêvait un idéal d'établissement républicain, devait être considérée alors par tous les hommes de ce camp comme ennemie, comme adversaire. Dès les premières lignes, Fontanes fait preuve d'une critique méticuleuse, peu bienveillante. Il exalte le premier écrit de madame de Staël consacré à la gloire de Rousseau : « Depuis ce temps, les essais de ma« dame de Staël ne paraissent pas avoir réuni « le même nombre de suffrages. » Il se prend d'abord au système de perfectibilité, il montre madame de Staël s'exaltant pour la perfection successive et continue de l'esprit humain au milieu des plaintes qu'elle fait sur les peines du cœur et sur la corruption des temps, assez semblable en cela aux philosophes dont parle Voltaire,

> Qui criaient *tout est bien*, d'une voix lamentable.

Il tire grand parti de cette contradiction qui n'est qu'apparente. Les partisans de la perfectibilité, on le conçoit en effet, blâment surtout le présent, ou du moins le poussent, le malmènent;

les incrédules à la perfectibilité sont moins irascibles envers les choses existantes et les acceptent de meilleur cœur, tâchant dans le détail de s'en accommoder. Fontanes, poursuivant cette contradiction piquante, avançait que, toutes les fois que le rêve de la perfectibilité philosophique s'empare des esprits, les empires sont menacés des plus terribles fléaux : « Le docte « Varron comptait de son temps deux cent quatre- « vingt-huit opinions sur le souverain bien,..... « du temps de Marius et de Sylla; c'est un dé- « dommagement que se donne l'esprit humain. » Selon Fontanes qui cite à ce sujet une phrase de Condorcet, ce serait à Voltaire le premier qu'on devrait cette *consolante* idée de perfectibilité. Le critique part de là pour amoindrir spirituellement la question, et pour la réduire petit à petit aux dimensions de ce vers du *Mondain*,

O le bon temps, que ce siècle de fer!

C'est, à son gré, le meilleur résumé, et le plus élégant, qu'on puisse faire, de tout ce qui a été débité sur ce sujet. L'esprit mâle et sérieux de madame de Staël avait peine à digérer surtout cette façon moqueuse, mesquine, marotique, de tout ramener à un vers du *Mondain*. Elle bouillonnait d'impatience et s'écriait dans la

familiarité : « Oh ! si je pouvais me faire homme, « quelque petit qu'il fût, comme j'arrangerais « une bonne fois ces anti-philosophes ! » Le premier article du *Mercure* est terminé par ce *post-scriptum* mémorable : « Quand cet article « allait à l'impression, le hasard a fait tomber « entre nos mains un ouvrage qui n'est pas « encore publié et qui a pour titre *des Beautés « morales et poétiques de la Religion chrétienne.* « On en fera connaître quelques fragments, où « l'auteur a traité d'une manière neuve les mêmes « questions que madame de Staël. » Ainsi se posait du premier coup l'espèce de rivalité de madame de Staël et de M. de Chateaubriand, qui furent, à l'origine, divisés surtout par leurs amis. Fontanes, promoteur et soutien de M. de Chateaubriand, attaquait l'auteur de *la Littérature*; dans la *Décade*, Ginguené, qui devait louer *Delphine*, s'attaquait au *Génie du Christianisme*, et ne craignait pas de déclarer que cet ouvrage, si démesurément loué à l'avance, s'était *éclipsé* en naissant. Mais nous reviendrons au long sur les rapports vrais de ces deux contemporains illustres.

Dans son second extrait ou article, Fontanes venge les Grecs contre l'invasion du *genre mélancolique et sombre ; genre particulier à l'esprit du Christianisme, et qui pourtant est très favo-*

rable aux progrès de la philosophie moderne. Il paraît que, dans la première édition, madame de Staël avait écrit cette phrase depuis modifiée : « Anacréon est de plusieurs siècles *en arrière* de « la philosophie que *comporte* son genre. » — « Ah! s'écrie Fontanes, quelle femme, digne « d'inspirer ses chansons, s'est jamais exprimée « de cette manière sur le peintre de l'amour et « du plaisir. » Quant à la douleur rêveuse *dans les impressions solitaires*, espèce d'inspiration que madame de Staël refuse aux Grecs, il demande où on la peignit jamais mieux que dans le sujet de *Philoctète* : avait-il donc oublié déjà la lecture confidentielle, qui venait de lui être faite, de *René* [1] ? Ces articles sont remplis au reste de détails justes et fins. Quand il soutient Homère contre Ossian, il a peu de peine à triompher ; et dans cette querelle du nord contre le midi, il se souvient à propos que les poésies les plus *mélancoliques* ont

[1] Le plus respectable ancêtre classique des mélancoliques et rêveurs solitaires est assurément Bellérophon. Homère en a parlé le premier ; Ausone, le dernier des anciens, a dit :

. . . . Ceu dicitur olim
Mentis inops, cœtus hominum et vestigia vitans,
Avia perlustrasse vagus loca Bellerophontes.

Bellérophon, à meilleur droit que Philoctète, est le *René* et l'*Obermann* de la fable grecque.

été composées, il y a plus de trois mille ans, par l'Arabe Job. Il s'arrête, en remettant, dit-il, un plus ample examen à un temps où les questions les plus innocentes ne seront pas traitées comme des affaires d'état : mais il semble que c'était plutôt à madame de Staël de se plaindre qu'on traduisît ses doctrines philosophiques en opinions factieuses. Les articles de Fontanes eurent grand éclat et excitèrent les passions en sens opposé. Madame Joseph Bonaparte lui en fit une scène à Morfontaine, la prochaine fois qu'elle le vit. Mais Bonaparte nota dès-lors, du coin de l'œil, l'habile écrivain comme un organe décent et modéré, acquis à ses futures entreprises.

Est-il besoin, après les articles de Fontanes, de mentionner deux morceaux de Geoffroy qui ne font que présenter les mêmes idées, moins l'urbanité malicieuse et la grâce mondaine [1]?

En publiant la seconde édition du livre *de la Littérature*, qui parut six mois après la première, madame de Staël essaya de réfuter Fontanes, et de dégager la question des chicanes de détail dont on l'avait embrouillée. Elle ne se venge personnellement du critique qu'en

[1] Ces morceaux de Geoffroy, datés de décembre 1800, et insérés dans je ne sais quel journal ou recueil (probablement dans son essai de résurrection de l'*Année littéraire*), ont été reproduits au tome 8 du *Spectateur français au* XIXe *siècle* : on trouve dans la même collection d'autres morceaux relatifs à cette polémique d'alors sur la perfectibilité.

citant avec éloge son poème du *Jour des Morts dans une Campagne*. Mais elle s'élève sans pitié contre ce faux *bon goût* qui consisterait dans un style exact et commun, servant à revêtir des idées plus communes encore : « Un tel sys« tème, dit-elle, expose beaucoup moins à la « critique. Ces phrases, connues depuis si long« temps, sont comme les habitués de la maison ; « on les laisse passer sans leur rien demander. « Mais il n'existe pas un écrivain éloquent ou « penseur, dont le style ne contienne des ex« pressions qui ont étonné ceux qui les ont lues « pour la première fois, ceux du moins que la « hauteur des idées ou la chaleur de l'âme n'a« vaient point entraînés. » Madame de Staël, on le voit, ne se contentait pas à si bon marché que Boileau écrivant à Brossette : « Bayle est « un grand génie. C'est un homme marqué au « bon coin. Son style est fort clair et fort net, « on entend tout ce qu'il dit. » Elle pensait, et avec raison, qu'il y a un coin un peu meilleur, une marque de style encore supérieure à celle-là. Sa seconde édition donna lieu à un article des *Débats*, où il était dit en terminant, comme par réponse au précédent passage de la nouvelle préface : « Tous les bons littérateurs con« viennent que la forme de notre langue a été « fixée et déterminée par les grands écrivains

« du siècle dernier et de l'autre. Il faut distin-
« guer dans un idiome ce qui appartient au goût
« et à l'imagination de ce qui n'est pas de leur
« ressort. Rien n'empêche aujourd'hui d'inven-
« ter de nouveaux mots, lorsqu'ils sont devenus
« absolument nécessaires. Mais nous ne devons
« plus inventer de nouvelles figures, sous peine
« de dénaturer notre langue ou de blesser son
« génie. » Il y eut à cette étrange assertion une
réponse directe de la *Décade*, qui me paraît
être de Ginguené : le critique philosophe se
trouve induit à être tout-à-fait novateur en lit-
térature, pour réfuter le critique des *Débats*,
dont *l'esprit ne veut pas se perfectionner* : « S'il
« y avait eu des journalistes du temps de Cor-
« neille, qu'ils eussent tenu un pareil langage,
« et que Corneille et ses successeurs eussent été
« assez sots pour les croire, notre littérature ne
« se serait pas élevée au-dessus de Malherbe,
« de Regnier, de Voiture et de Brébeuf. Cet
« homme est le même qui veut continuer l'*An-*
« *née littéraire* de Fréron, il en est digne. » On
voit que c'est à Geoffroy que Ginguené impu-
tait, peut-être à tort, l'article des *Débats*. Il
est naturellement amené à citer une remar-
quable note de Lemercier ajoutée au poème
d'*Homère* qui venait de paraître : « Les pédants,
« disait Lemercier alors novateur, épiloguent

« les mots et n'aperçoivent pas les choses. On
« se donne beaucoup de peine, en écrivant,
« pour faire ce qu'ils nomment *des négligences*
« *de style*. Subligny trouva quatre cents fautes
« dans l'*Andromaque* de Racine ; elles immor-
« talisèrent plusieurs vers où elles se trouvaient.
« Des critiques (et elles sont imprimées) accu-
« saient Boileau de ne pas écrire en français !
« Le génie fait sa langue... Qui ne sait que
« par Ennius et Lucrèce on attaquait Horace
« et Virgile ? Leur latin était inconnu la veille
« du jour où ils parurent. On aurait à dire,
« comme de coutume, que cette remarque ouvre
« la porte au mauvais goût, si elle pouvait lui
« être fermée. » Ces citations ne font-elles pas
entrevoir comment les hommes du mouvement
politique et républicain étaient conduits peu
à peu à devenir les organes du mouvement
littéraire, si le développement spontané qui se
faisait en eux n'avait été brisé avec toutes leurs
espérances par les secousses despotiques qui sui-
virent ?

Dans la *Bibliothèque universelle et historique* de
Leclerc, année 1687, à propos des *Remarques*
de Vaugelas, on trouve (car ces querelles du
jour sont de tous les temps) une protestation sa-
vante et judicieuse d'un anonyme contre les
réglements rigoureux imposés à la phrase, contre

ces restrictions de la métaphore auxquelles on avait prêté force de loi. Les esprits libres en littérature liront avec une agréable surprise ce morceau, comme on aime à retrouver quelque idée de 89 dans Fénelon.

J'ai plaisir en ce moment, je l'avoue, à pouvoir répondre avec des phrases qui ne sont pas de moi à ce qui me semble peu ouvert et peu étendu dans les théories littéraires formelles, acceptées par plusieurs de nos hardis politiques, et remaniées par quelques jeunes critiques déjà opiniâtres. Les défenseurs d'un goût exclusif et d'une langue fixe jouent exactement en littérature un rôle de *tories;* ils sont pour une cause qui se perd journellement. Ils font métier d'arrêter, de maintenir; à la bonne heure! Après chaque poussée en avant, où un talent se fait jour de vive force, ils veulent clôre, ils relèvent vite une barrière que de nouveaux talents forceront bientôt. Ils niaient (eux ou leurs pères), ils niaient madame de Staël et M. de Chateaubriand il y a trente ans, et M. de Lamartine il y en a quinze; ils les subissent, ils s'en emparent, ils s'en font une arme contre les survenants, aujourd'hui. C'est là un rôle qui peut avoir son utilité et son mérite, tout talent ayant besoin en son temps d'être éprouvé et de faire sa quarantaine; mais il ne faut, convenons-en, pour ce rôle d'of-

ficiers de la quarantaine littéraire, qu'une part d'imagination et de pensée plus restreinte que dans le rôle opposé [1].

Le plus remarquable article auquel donna lieu le livre de *la Littérature* est une longue lettre de M. de Chateaubriand insérée dans *le Mercure de France*, nivôse an IX. La lettre, adressée *au citoyen Fontanes*, a pour signature *l'Auteur du Génie du Christianisme :* ce livre tant annoncé n'avait point paru encore. Le jeune auteur, au milieu de la plus parfaite politesse et d'hommages fréquents à l'imagination de celle qu'il combat, y prend position contre le système et les principes professés par elle : « Madame de

[1] Cette *fin de non recevoir* élevée contre les talents survenants remonte un peu haut, et jusqu'au sein du par Louis XIV, comme le remarquait M. Lemercier ; elle a été perdant continuellement de sa limite, sans devenir moins absolue, moins négative. Corneille à ses débuts parut irrégulier à d'Aubignac et à l'Académie ; Racine en commençant fut jugé fade et amollissant par les amateurs de Corneille. La Bruyère est noté par d'Olivet comme entaché de néologisme et entr'ouvrant déjà la porte au goût affecté ; Vigneul-Marville, qui lui oppose Saint-Evremond et Nicole, dit de lui : « Sa manière d'écrire (selon « M. Ménage) est toute nouvelle, elle n'en est pas meilleure. Il est dif- « ficile d'introduire un nouveau style dans les langues et d'y réussir, « principalement quand ces langues sont montées à leur perfection, « comme la nôtre l'est aujourd'hui. » Voltaire n'eut d'abord que la réputation d'un libertin spirituel ; Jean-Baptiste appelait ses ouvrages *des fragments mal cousus où le bon sens est compté pour rien.* Aux yeux des admirateurs de Jean-Baptiste et de Crébillon, *le Temple du Goût* passait pour un chef-d'œuvre de faux esprit et d'*extravagance.*

« Staël donne à la philosophie ce que j'attribue
« à la religion... Vous n'ignorez pas que ma folie
« à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme
« madame de Staël la perfectibilité..... Je suis
« fâché que madame de Staël ne nous ait pas
« développé religieusement le système des pas-
« sions ; la perfectibilité n'était pas, selon moi,
« l'instrument dont il fallait se servir pour me-
« surer des faiblesses. » Et ailleurs : « Quelque-
« fois madame de Staël paraît chrétienne ; l'in-
« stant d'après, la philosophie reprend le dessus.
« Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, elle
« laisse échapper son âme ; mais tout à coup
« l'*argumentation* se réveille et vient contrarier
« les élans du cœur... Ce livre est donc un mé-
« lange singulier de vérités et d'erreurs. » Les
éloges accordés au talent s'assaisonnent parfois
d'une malice galante et mondaine : « En amour,
« madame de Staël a commenté *Phèdre*... Ses
« observations sont fines, et l'on voit par la leçon
« du scoliaste qu'il a parfaitement entendu son
« texte. » La lettre se termine par une double
apostrophe éloquente : « Voici ce que j'oserais
« lui dire, si j'avais l'honneur de la connaître :
« Vous êtes sans doute une femme supérieure.
« Votre tête est forte, et votre imagination quel-
« quefois pleine de charme, témoin ce que vous
« dites d'Herminie déguisée en guerrier. Votre

« expression a souvent de l'éclat, de l'élévation...
« Mais, malgré tous ces avantages, votre ou-
« vrage est bien loin d'être ce qu'il aurait pu
« devenir. Le style en est monotone, sans mou-
« vement, et trop mêlé d'expressions métaphy-
« siques. Le sophisme des idées repousse, l'éru-
« dition ne satisfait pas, et le cœur est trop
« sacrifié à la pensée.... Votre talent n'est qu'à
« demi développé, la philosophie l'étouffe. Voilà
« comme je parlerais à madame de Staël sous le
« rapport de la gloire. J'ajouterais :... Vous pa-
« raissez n'être pas heureuse; vous vous plaignez
« souvent dans votre ouvrage de manquer de
« cœurs qui vous entendent. C'est qu'il y a cer-
« taines âmes qui cherchent en vain dans la na-
« ture des âmes auxquelles elles sont faites pour
« s'unir... Mais comment la philosophie rem-
« plira-t-elle le vide de vos jours? Comble-t-on
« le désert avec le désert? etc., etc. »

Madame de Staël, accessible et empressée à toutes les admirations, désira connaître l'auteur de la lettre du *Mercure*; ce premier exploit de polémique devint ainsi l'origine d'une liaison entre les deux génies dont nous sommes habitués à unir les noms et la gloire. Cette liaison ne fut pourtant pas ce qu'on imaginerait volontiers; leurs camps, à tous deux, restèrent limités et distincts. Leurs amis moins précautionnés se

poussaient maintefois à la traverse. Raillant *Delphine* du même ton acéré que Chénier retournait ensuite contre *Atala*, M. Michaud écrivait : « Vous avez voulu faire la contre-partie du « *Génie du Christianisme ;* vous avez donné les « *Beautés poétiques et morales de la Philosophie ;* « vous avez complétement battu ce pauvre Cha- « teaubriand, et j'espère qu'il se tiendra pour « mort. » Adorateur du génie grec, du beau homérique et sophocléen, chantre de Cymodocée, d'Eudore et des pompes lumineuses du catholicisme, M. de Chateaubriand, artiste déjà achevé, n'était pas gagné aisément à cette teinte parfois nuageuse des héros de madame de Staël, au vague de certains contours, à cette prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme, à cette multitude d'idées spirituelles, hâtives et entre-croisées comme dans la conversation ; il admirait moins alors madame de Staël qu'elle ne l'admirait lui-même. D'une autre part, soit hasard et oubli involontaire, soit gêne de parler à ce sujet convenablement, elle s'exprime bien rarement sur lui dans ses nombreux ouvrages. Lorsque les soirs, à Coppet, on lisait par comparaison *Paul et Virginie* et l'épisode de *Velléda*, madame de Staël mettait avec transport la fougueuse et puissante beauté de la prêtresse bien au-dessus des douceurs, trop bucoliques pour

elle, de l'autre chef-d'œuvre; le célèbre article, qui fit supprimer *le Mercure* en 1807, lui arrachait aussi des cris d'admiration. Mais on retrouve à peine en ses écrits quelque témoignage. Dans la préface de *Delphine*, il est dit un mot du *Génie du Christianisme*, comme d'un ouvrage *dont ses adversaires mêmes doivent admirer l'imagination originale, éclatante, extraordinaire.* M. de Chateaubriand, dans un article du *Mercure* sur M. de Bonald (décembre 1802), releva en quelques lignes cet éloge de madame de Staël; mais à travers les hommages réciproques, c'est toujours la même position d'adversaires [1]. Ne se figure-t-on pas déjà ces deux beaux noms, comme deux cimes à des rivages opposés, deux hauteurs un moment menaçantes, sous lesquelles s'attaquaient et se combattaient des groupes ennemis, mais qui de loin, à notre point de vue de postérité, se rapprochent, se joignent presque, et deviennent la double colonne triomphale à l'entrée du siècle? Nous tous, générations arrivant depuis *les Martyrs* et depuis *Corinne*, nous sommes devant ces deux gloires inséparables, sous le sentiment filial dont M. de Lamartine s'est fait le généreux interprète dans ses *Destinées de la Poésie*.

[1] M. de Chateaubriand est encore honorablement, mais simplement mentionné en deux endroits du livre de *l'Allemagne*, IIe partie, chap. 1er, et IVe partie, chap. 4.

S'il y a, comme fonds naturel et comme manière d'artiste, de grandes différences entre M. de Chateaubriand et madame de Staël, on est frappé d'ailleurs par les ressemblances bien esssentielles qu'ils présentent : tous deux aimant la liberté, impatients de la même tyrannie, capables de sentir la grandeur des destinées populaires, sans abjurer les souvenirs et les penchants aristocratiques; tous deux travaillant au retour du sentiment religieux, dans des voies plutôt différentes que contraires. A la Restauration, ils se revirent; madame de Duras fut une sorte de lien [1], et c'est à M. de Chateaubriand que, dans sa dernière maladie, madame de Staël a pu dire ces belles paroles : « J'ai toujours été la « même, vive et triste; j'ai aimé Dieu, mon « père et la liberté. » Pourtant la politique alors traça une séparation entre eux, comme autrefois la philosophie. Dans ses *Considérations sur la Révolution française*, qui parurent peu après la mort de l'auteur, M. de Chateaubriand n'est pas nommé; et dans un morceau de lui inséré au *Con-*

[1] Madame de Staël avait un goût singulier pour madame de Duras qu'elle trouvait, comme elle-même l'était également, *une personne vraie dans un cercle factice*. J'ai vu un billet touchant qu'elle lui adressait le 26 juin 1817, c'est-à-dire dix-huit jours avant sa mort, et qu'elle avait dicté à son fils (Auguste de Staël), n'ayant déjà plus la force d'écrire. Elle avait ajouté au bas, de sa propre main, d'une grosse écriture inégale et défaillante : *Bien des compliments de ma part à René.*

servateur (déc. 1819), on retrouve un de ces hommages à madame de Staël, toujours respectueux et décents, mais d'une admiration tempérée de réserves, un hommage enfin de parfait et courtois adversaire. Ce trop long désaccord a cessé. Une femme qui, par une singulière rencontre, avait vu pour la première fois M. de Chateaubriand chez madame de Staël en 1801, qui l'avait revu pour la seconde fois chez la même en 1814, est devenue le nœud sympathique de l'une à l'autre. Dans son noble attachement pour l'amie intime de cette âme de génie, pour la dépositaire de tant de pensées aimantes, M. de Chateaubriand a modifié et agrandi ses premiers jugements sur un caractère et un talent mieux connus; toutes les barrières précédentes sont tombées. La préface des *Études historiques* fait foi de cette communication plus expansive; mais surtout, le monument dernier qu'il prépare contiendra, de madame de Staël, un portrait et un jugement, le plus grandiose, le plus enviable assurément, le plus définitif pour une telle mémoire. Il y a du moins, entre tant de tristesses, cela de bon à survivre à ses contemporains illustres, illustre soi-même, et quand on a la piété de la gloire, c'est de pouvoir à loisir couronner leur image, réparer leur statue, solenniser leur tombe. Les éloges sentis de M. de Chateaubriand

sur madame de Staël, son pèlerinage à Coppet en 1831 avec l'amie attentive qui forme le lien sacré entre tous deux, avec celle qu'il n'accompagna pourtant pas jusqu'au fond de l'asile funèbre, et qui, par pudeur de deuil, voulut seule pénétrer dans le bois des tombeaux ; tout cela, au bord de ce lac de Genève, si proche des lieux célébrés par le peintre de Julie, ce seront, aux yeux de la postérité, de mémorables et touchantes funérailles. Notons bien, à l'honneur de notre siècle, ces pieuses alliances des génies rivaux, Goëthe et Schiller, Scott et Byron, Chateaubriand et madame de Staël. Voltaire insultait Jean-Jacques, et c'est la voix seule du genre humain (pour parler comme Chénier) qui les réconcilie. Racine et Molière, qui ne s'aimaient pas, se turent l'un sur l'autre, et on leur sait gré de cette convenance morale. Il y a certes une grandeur poétique de plus dans ce que nous voyons.

II.

Madame de Staël, lors de la publication du livre *de la Littérature*, entrait dans une disposition d'âme, dans une inspiration ouvertement et noblement ambitieuse, qu'elle conserva plus ou moins entière jusqu'en 1814 environ, époque

où un grand et sérieux changement se fit en elle. Dans la disposition antérieure et plus exclusivement sentimentale où nous l'avons vue, madame de Staël n'avait guère considéré la littérature que comme un organe pour la sensibilité, comme une exhalaison de la peine. Elle se désespérait, elle se plaignait d'être calomniée; elle passait du stoïcisme mal soutenu à la lamentation éloquente; elle voulait aimer, elle croyait mourir. Mais elle s'aperçut alors que, pour tant souffrir, on ne mourait pas; que les facultés de la pensée, que les puissances de l'âme grandissaient dans la douleur, qu'elle ne serait jamais aimée comme elle aimait, et qu'il fallait pourtant se proposer quelque vaste emploi de la vie. Elle songea donc sérieusement à faire un plein usage de ses facultés, de ses talents, à ne pas s'abattre; et, puisqu'il était temps et que le soleil s'inclinait à peine, son génie se résolut à marcher fièrement dans les années du milieu: « Relevons-nous enfin, s'écriait-elle en sa préface « du livre tant cité, relevons-nous sous le poids « de l'existence; ne donnons pas à nos injustes « ennemis et à nos amis ingrats le triomphe « d'avoir abattu nos facultés intellectuelles. Ils « réduisent à chercher la gloire ceux qui se se- « raient contentés des affections; eh bien! il faut « l'atteindre! » La gloire en effet entra dès lors

en partage ouvert dans son cœur avec le sentiment. La société avait toujours été beaucoup pour elle, l'Europe devint désormais quelque chose, et c'est en présence de ce grand théâtre qu'elle aspira aux longues entreprises. Son beau vaisseau, battu de la tempête au sortir du port, long-temps lassé en vue du rivage, s'irrita d'attendre, de signaler des débris, et se lança à toutes voiles sur la haute mer. *Delphine*, *Corinne*, le livre de *l'Allemagne* furent les conquêtes successives d'une si glorieuse aventure. Madame de Staël, en 1800, était jeune encore, mais cette jeunesse de plus de trente ans ne faisait pas une illusion pour elle ni un avenir; elle substituait donc à temps l'horizon indéfini de la gloire à celui, déjà restreint et un peu pâlissant, de la jeunesse; ce dernier s'alongeait et se perpétuait ainsi dans l'autre, et elle marchait en possession de toute sa puissance durant ces années les plus radieuses, mais qu'on ne compte plus. *Corinne* et le moment qui suivit cette apparition marquent le point dominant de la vie de madame de Staël. Toute vie humaine, un peu grande, a sa colline sacrée; toute existence, qui a brillé et régné, a son Capitole. Le Capitole, le cap Misène de *Corinne*, est aussi celui de madame de Staël. A partir de là, le reste de jeunesse qui s'enfuyait, les persécutions croissantes, les am-

tiés dont plusieurs faillirent, dont la plupart se décolorèrent, la maladie enfin, tout contribua, nous le verrons, en mûrissant le talent encore, à introduire ce génie, majestueux et couronné, dans les années sombres. A dater de 1811 surtout, en regardant au fond de la pensée de madame de Staël, nous y découvrirons par degrés le recueillement que la religion procure, la douleur qui mûrit, la force qui se contient, et cette âme, jusque-là violente comme un Océan, soumise aussi comme lui, et rentrant avec effort et mérite dans ses bornes. Nous verrons enfin, au bout de cette route triomphale, comme au bout des plus humblement pieuses, nous verrons une croix. Mais, au sortir des rêves du sentiment, des espérances et des déceptions romanesques, nous n'en sommes encore qu'aux années de la pleine action et du triomphe.

Si le livre *de la Littérature* avait produit un tel effet, le roman de *Delphine*, publié à la fin de 1802, n'en produisit pas un moindre. Qu'on juge de ce que devait être cette entraînante lecture dans une société exaltée par les vicissitudes politiques, par tous les conflits des destinées, quand *le Génie du Christianisme* venait de remettre en honneur les discussions religieuses, vers l'époque du Concordat et de la modification de la loi sur le divorce. Benjamin Constant

a écrit que c'est peut-être dans les pages qu'elle a consacrées à son père, que madame de Staël se montre le plus elle-même. Mais il en est ainsi toujours selon le livre qu'on lit d'elle ; c'est dans le volume le dernier ouvert qu'on croit à chaque fois la retrouver le plus. Cela pourtant me paraît vrai surtout de *Delphine*. « *Corinne,* dit ma« dame Necker de Saussure, est l'idéal de ma« dame de Staël ; *Delphine* en est la réalité durant « sa jeunesse. » *Delphine*, pour madame de Staël, devenait une touchante personnification de ses années de pur sentiment et de tendresse au moment où elle s'en détachait, un dernier et déchirant adieu en arrière, au début du règne public, à l'entrée du rôle européen et de la gloire, quelque statue d'Ariane éperdue, au parvis d'un temple de Thésée.

Dans *Delphine*, l'auteur a voulu faire un roman tout naturel, d'analyse, d'observation morale et de passion. Pour moi, si délicieuses que m'en semblent presque toutes les pages, ce n'est pas encore un roman aussi *naturel*, aussi réel que je le voudrais, et que madame de Staël me le présageait dans l'*Essai sur les Fictions*. Il a quelques-uns des défauts de *la Nouvelle Héloïse*, et cette forme par lettres y introduit trop de convenu et d'arrangement littéraire. Un des inconvénients des romans par lettres, c'est de

faire prendre tout de suite aux personnages un ton trop d'accord avec le caractère qu'on leur attribue. Dès la première lettre de Mathilde, il faut que son âpre et sec caractère se dessine ; la voilà toute raide de dévotion. De peur qu'on ne s'y méprenne, Delphine, en lui répondant, lui parle de cette règle rigoureuse, nécessaire peut-être à *un caractère moins doux* ; choses qui ne se disent ni ne s'écrivent tout d'abord entre personnes faconnées au monde comme Delphine et Mathilde. Léonce, dès sa première lettre à M. Barton, disserte en plein sur le préjugé de l'honneur, qui est son trait distinctif. Ces traits-là, dans la vie, ne se dessinent qu'au fur et à mesure, et successivement par des faits. Le contraire établit, au sein du roman le plus transportant, un ton de convention, de genre ; ainsi, dans *la Nouvelle Héloïse*, toutes les lettres de Claire d'Albe sont forcément rieuses et folâtres ; l'enjouement, dès la première ligne, y est de rigueur. En un mot, les personnages des romans par lettres, au moment où ils prennent la plume, se regardent toujours eux-mêmes, de manière à se présenter au lecteur dans des attitudes expressives et selon les profils les plus significatifs : cela fait des groupes un peu guindés, classiques, à moins qu'on ne se donne carrière en toute lenteur et profusion, comme dans *Cla-*

risse. Ajoutez la nécessité si invraisemblable, et très fâcheuse pour l'émotion, que ces personnages s'enferment pour écrire lors même qu'ils n'en ont ni le temps ni la force, lorsqu'ils sont au lit, au sortir d'un évanouissement, etc., etc. Mais ce défaut de forme une fois admis pour *Delphine*, que de finesse et de passion tout ensemble! que de sensibilité épanchée, et quelle pénétration subtile des caractères! A propos de ces caractères, il était difficile dans le monde d'alors qu'on n'y cherchât pas des portraits. Je ne crois guère aux portraits complets chez les romanciers d'imagination féconde; il n'y a de copié que des traits premiers plus ou moins nombreux, lesquels s'achèvent bientôt différemment et se transforment; l'auteur seul, le créateur des personnages, pourrait indiquer la ligne sinueuse et cachée où l'invention se rejoint au souvenir. Mais alors on dut chercher et nommer pour chaque figure quelque modèle existant. Si Delphine ressemblait évidemment à madame de Staël, à qui donc ressemblait, sinon l'imaginaire Léonce, du moins M. de Lebensei, madame de Cerlèbe, Mathilde, madame de Vernon? On a trouvé que madame de Cerlèbe, adonnée à la vie domestique, à la douce uniformité des devoirs, et puisant d'infinies jouissances dans l'éducation de ses enfants, se rapprochait de

madame Necker de Saussure, qui de plus, comme madame de Cerlèbe, avait encore le culte de son père. On a cru reconnaître chez M. de Lebensei, dans ce gentilhomme protestant aux manières anglaises, dans cet homme *le plus remarquable par l'esprit qu'il soit possible de rencontrer*, un rapport frappant de physionomie avec Benjamin Constant. Mais il n'y aurait en ce cas qu'une partie du portrait qui serait vraie, la partie brillante; et une moitié, pour le moins, des louanges accordées aux qualités solides de M. de Lebensei ne pouvait s'adresser à l'original présumé qu'à titre de regrets ou de conseils. Quant à madame de Vernon, le caractère le mieux tracé du livre, d'après Chénier et tous les critiques, on s'avisa d'y découvrir un portrait, retourné et déguisé en femme, du plus fameux de nos politiques, de celui que madame de Staël avait fait rayer le premier de la liste des émigrés, qu'elle avait poussé au pouvoir avant le 18 fructidor, et qui ne l'avait payée de cette chaleur active d'amitié que par un égoïsme ménagé et poli. Déjà, lors de la composition de *Delphine*, avait eu lieu cet incident du dîner dont il est question dans les *dix Années d'Exil* : « Le jour, dit madame de Staël, où le signal « de l'opposition fut donné dans le Tribunat « par l'un de mes amis, je devais réunir chez

« moi plusieurs personnes dont la société me « plaisait beaucoup, mais qui tenaient toutes au « gouvernement nouveau. Je reçus dix billets « d'excuse à cinq heures; je reçus assez bien le « premier, le second; mais à mesure que ces « billets se succédaient, je commençai à me « troubler. » L'homme qu'elle avait si généreusement servi s'éloigna d'elle alors de ce ton parfaitement convenable avec lequel on s'excuse de ne pouvoir dîner. Admis dans les nouvelles grandeurs, il ne se commit en rien pour soutenir celle qu'on allait bientôt exiler. Que sais-je? il la justifiait peut-être auprès du Héros, mais de cette même façon douteuse qui réussissait si bien à madame de Vernon justifiant Delphine auprès de Léonce. Madame de Staël, comme Delphine, ne put vivre sans pardonner. Elle s'adressait de Vienne en 1808 à ce même personnage, comme à un ancien ami sur lequel on compte [1]; elle lui rappelait sans amertume le passé : « Vous m'écriviez, il y a treize ans, d'A- « mérique : *Si je reste encore un an ici, j'y « meurs;* j'en pourrais dire autant de l'étranger, « j'y succombe. » Elle ajoutait ces paroles si pleines d'une tristesse clémente : « Adieu, — « êtes-vous heureux? Avec un esprit si supé-

[1] Voir *Revue Rétrospective*, n° IX, juin 1834.

« rieur, n'allez-vous pas quelquefois au fond de « tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine? » Mais, sans nous hasarder à prétendre que madame de Vernon soit en tout point un portrait légèrement travesti, sans trop vouloir identifier avec le modèle en question cette femme adroite dont l'amabilité séduisante ne laisse après elle que sécheresse et mécontentement de soi, cette femme à la conduite si compliquée et à la conversation si simple, qui a de la douceur dans le discours et un air de rêverie dans le silence, qui n'a d'esprit que pour causer et non pas pour lire ni pour réfléchir, et qui se sauve de l'ennui par le jeu, etc., etc., sans aller si loin, il nous a été impossible de ne pas saisir du moins l'application d'un trait plus innocent : « Personne ne « sait mieux que moi, dit en un endroit madame « de Vernon (lettre XXVIII, 1re partie), faire « usage de l'indolence : elle me sert à déjouer « naturellement l'activité des autres... Je ne me « suis pas donné la peine de vouloir quatre fois « en ma vie; mais quand j'ai tant fait que de « prendre cette fatigue, rien ne me détourne « de mon but, et je l'atteins; comptez-y. » Je voyais naturellement dans cette phrase un trait applicable à l'indolence habile du personnage tant prôné, lorsqu'un soir j'entendis un diplomate spirituel, à qui l'on demandait s'il se ren-

dait bientôt à son poste, répondre qu'il ne se pressait pas, qu'il attendait : « J'étais bien jeune « encore, ajouta-t-il, quand M. de Talleyrand « m'a dit, comme instruction essentielle de con« duite : *N'ayez pas de zèle!* » N'est-ce pas là tout juste le principe de madame de Vernon?

Puisque nous en sommes à ce qu'il peut y avoir de traits réels dans *Delphine*, n'en oublions pas un, entre autres, qui révèle à nu l'âme dévouée de madame de Staël. Au dénoûment de *Delphine* (je parle de l'ancien dénoûment qui reste le plus beau et le seul), l'héroïne, après avoir épuisé toutes les supplications près du juge de Léonce, s'aperçoit que l'enfant du magistrat est malade, et elle s'écrie d'un cri sublime : « Eh bien! votre enfant, si vous livrez Léonce au tribunal, votre enfant, il mourra! il mourra! » Ce mot de Delphine fut réellement prononcé par madame de Staël, lorsqu'à la suite du 18 fructidor, elle courut près du général Lemoine, pour solliciter de lui la grâce d'un jeune homme qu'elle savait en danger d'être fusillé, et qui n'est autre que M. de Norvins. Le sentiment d'humanité dominait impétueusement chez elle, et, une fois en alarme, ne lui laissait pas de trêve. En 1802, inquiète pour Chénier menacé de proscription, elle courait dès le matin, lui faisant offrir asile, argent, passe-

port[1]. Combien de fois, en 92, et à toute époque, ne se montra-t-elle pas ainsi! « Mes opinions politiques sont des noms propres, » disait-elle. Non pas;... ses opinions politiques étaient bien des principes; mais les noms propres, c'est-à-dire les personnes, les amis, les inconnus, tout ce qui vivait et souffrait, entrait en compte dans sa pensée généreuse, et elle ne savait pas ce que c'est qu'un principe abstrait de justice devant qui se tairait la sympathie humaine.

Lorsque *Delphine* parut, la critique ne put pas se contenir. Toutes ces opinions, en effet, sur la religion, sur la politique, sur le mariage, datées de 90 et de 92 dans le roman, étaient d'un singulier à-propos en 1802, et touchaient à des animosités de nouveau flagrantes. Le *Journal dès Débats* (décembre 1802) publia un article signé A, c'est-à-dire de M. Feletz, article persiflant, aigre-doux, plein d'égratignures, mais strictement poli : « Rien de plus dangereux « et de plus immoral que les principes répan- « dus dans cet ouvrage... Oubliant les principes « dans lesquels elle a été élevée, même dans « une famille protestante, la fille de M. Necker, « de l'auteur des *Opinions religieuses*, méprise « la révélation; la fille de madame Necker,

[1] Voir la notice sur M. J. Chénier, en tête de ses œuvres, par M. Daunou.

« de l'auteur d'un ouvrage contre le divorce, « fait de longues apologies du divorce. » En somme, *Delphine* était appelée « un très mau« vais ouvrage écrit avec beaucoup d'esprit et « de talent. » Cet article parut peu suffisant, je pense ; car la même feuille inséra quelques jours après (4 et 9 janvier 1803) deux lettres adressées à madame de Staël et signées *l'Admireur* ; elles sont de M. Michaud. L'homme d'esprit et de goût, qui s'est porté à ces attaques, jeune, sous une inspiration de parti et dans l'entraînement des querelles dont il est revenu avec sourire, nous excusera de noter une trop blessante virulence. La première lettre se prenait aux caractères du roman qui est jugé immoral ; *Delphine* s'y voit confrontée avec l'héroïne d'un roman injurieux, de laquelle on a également voulu, de nos jours, rapprocher *Lélia*. La seconde lettre tombe plus particulièrement sur le style ; elle est parfois fondée, et d'un tour cavalier assez agréable : « *Quel sentiment que l'amour! quelle « autre vie dans la vie!* Lorsque vos person« nages font des réflexions douloureuses sur le « passé, l'un s'écrie : *J'ai gâté ma vie;* un autre « dit : *J'ai manqué ma vie ;* un troisième renché« rissant sur les deux autres : *Je croyais que j'a« vais seul bien entendu la vie.* » La *hauteur des principes*, les *images basées sur les idées éter-*

nelles, le *terrain des siècles*, les *bornes des âmes*, les *mystères du sort*, les *âmes exilées de l'amour*, cette phraséologie en partie sentimentale, spiritualiste, et certainement permise, en partie génevoise, incohérente et très contestable, y est longuement raillée. L'abbé Feletz avait lui-même relevé un certain nombre d'incorrections réelles de style, et quelques mots comme *insistance*, *persistance*, *vulgarité*, qui ont passé malgré son véto. On pourrait reprendre dans le détail de *Delphine* des répétitions, des consonnances, mille petites fautes fréquentes que madame de Staël n'évitait pas, et où l'artiste écrivain ne tombe jamais.

Madame de Staël, pour qui le mot de rancune ne signifiait rien, amnistia plus tard avec grâce l'auteur des *Lettres de l'Admireur*, lorsqu'elle le rencontra chez M. Suard, dans ce salon neutre et conciliant d'un homme d'esprit auquel il avait suffi de vieillir beaucoup et d'hériter successivement des renommées contemporaines pour devenir considérable à son tour. Le journal que M. Suard rédigeait alors, *le Publiciste*, bien qu'il eût pu, d'après ses habitudes littéraires, chicaner légitimement *Delphine* sur plusieurs points de langage et de goût, n'entra pas dans la querelle, et se montra purement favorable dans un article fort bien senti de M. Hochet.

Vers le même temps, *le Mercure* en publiait un, signé F., mais tellement acrimonieux et personnel, que le *Journal de Paris*, qui, par la plume de M. de Villeterque, avait jugé le roman avec assez de sévérité, surtout au point de vue moral, ne put s'empêcher de s'étonner qu'un article écrit de ce style se trouvât dans *le Mercure*, à côté d'un morceau signé de La Harpe, et sous la lettre initiale d'un nom cher aux amis du goût et de la décence. On y lisait en effet (et je ne choisis pas le pire endroit) : « Delphine parle de « l'amour comme une bacchante, de Dieu comme « un quaker, de la mort comme un grenadier, « et de la morale comme un sophiste. » Fontanes, qui se trouvait désigné à cause de l'initiale, écrivit au *Journal de Paris* pour désavouer l'article, qui était effectivement de l'auteur de *la Dot de Suzette* et de *Frédéric*. N'avons-nous pas vu de nos jours un déchaînement semblable, et presque dans les mêmes termes, contre une femme la plus éminente en littérature qui se soit rencontrée depuis l'auteur de *Delphine?* Dans les *Débats* du 12 février 1803, Gaston rendit compte d'une brochure in-8° de 800 pages (serait-ce une plaisanterie du feuilletoniste?), intitulée *Delphine convertie*; il en donne des extraits; on y faisait dire à madame de Staël : « Je « viens d'entrer dans la carrière que plusieurs

« femmes ont parcourue avec succès, mais je n'ai « pris pour modèles ni *la Princesse de Clèves*, « ni *Caroline*, ni *Adèle de Sénanges.* » Cette brochure calomnieuse, si toutefois elle existe, où l'envie s'est gonflée jusqu'au gros livre, paraît n'être qu'un ramas de phrases disparates, pillées dans madame de Staël, cousues ensemble et dénaturées. Madame de Genlis, revenue d'Altona pour nous prêcher la morale, faisait insérer dans la *Bibliothèque des Romans* une longue nouvelle, où, à l'aide d'explications tronquées et d'interprétations artificieuses, elle représentait madame de Staël comme l'apologiste du suicide. Madame de Staël qui, de son côté, citait avec éloge *Mademoiselle de Clermont*, disait pour toute vengeance : « Elle m'attaque, et moi je la loue, c'est « ainsi que nos correspondances se croisent. » Madame de Genlis reprocha plus tard dans ses *Mémoires* à madame de Staël d'être *ignorante*, de même qu'elle lui avait reproché d'être *immorale*. Mais grâce lui soit faite! elle s'est repentie à la fin dans une bienveillante nouvelle, intitulée *Athénaïs*, dont nous reparlerons : une influence amie, et coutumière de tels doux miracles, l'avait touchée.

Nous demandons pardon, à propos d'une œuvre émouvante comme *Delphine*, et sans nous confiner de préférence aux scènes mélan-

coliques de Bellerive ou du jardin des Champs-Elysées, de rappeler ces aigres clameurs d'alors, et de soulever tant de vieille poussière. Mais il est bon, quand on veut suivre et retracer une marche triomphale, de subir aussi la foule, de montrer le char entouré et salué comme il était.

La violence appelle la répression; les amis de madame de Staël s'indignèrent, et elle fut énergiquement défendue. Des deux articles insérés par Ginguené dans la *Décade*, le premier commence en ces termes : « Aucun ouvrage n'a « depuis long-temps occupé le public autant que « ce roman; c'est un genre de succès qu'il n'est « pas indifférent d'obtenir, mais qu'on est ra- « rement dispensé d'expier. Plusieurs journa- « listes, dont on connaît d'avance l'opinion sur « un livre d'après le seul nom de son auteur, se « sont déchaînés contre Delphine ou plutôt « contre madame de Staël, comme des gens qui « n'ont rien à ménager.... Ils ont attaqué une « femme, l'un avec une brutalité de collége « (*Ginguené paraît avoir imputé à Geoffroy,* « *qu'il avait sur le cœur, un des articles hostiles* « *que nous avons mentionnés plus haut*), l'autre « avec le persiflage d'un bel esprit de mauvais « lieu, tous avec la jactance d'une lâche sécu- « rité. » Après de nombreuses citations relevées

d'éloges, en venant à l'endroit des locutions forcées et des expressions néologiques, Ginguené remarquait judicieusement : « Ce ne sont « point, à proprement parler, des fautes de « langue, mais des vices de langage, dont une « femme d'autant d'esprit et de vrai talent n'au- « rait, si elle le voulait une fois, aucune peine « à revenir. » Ce que Ginguené ne disait pas et ce qu'il aurait fallu opposer en réponse aux banales accusations d'impiété et d'immoralité, c'est la haute éloquence des idées religieuses qu'on trouve exprimées en maint passage de *Delphine*, comme par émulation avec les théories catholiques du *Génie du Christianisme* : ainsi la lettre de Delphine à Léonce (XIV, 3e partie), où elle le convie aux croyances de la religion naturelle et à une espérance commune d'immortalité ; ainsi encore, quand M. de Lebensei (XVII, 4e partie), écrivant à Delphine, combat les idées chrétiennes de perfectionnement par la douleur, et invoque la loi de la nature comme menant l'homme au bien par l'attrait et le penchant le plus doux, Delphine ne s'avoue pas convaincue, elle ne croit pas que le système bienfaisant qu'on lui expose réponde à toutes les combinaisons réelles de la destinée, et que le bonheur et la vertu suivent un seul et même sentier sur cette terre. Ce n'est pas, sans doute,

le catholicisme de Thérèse d'Ervins qui triomphe dans Delphine ; la voie y est déiste, protestante, d'un protestantisme unitairien qui ne diffère guère de celui du Vicaire savoyard : mais parmi les pharisiens qui criaient alors à l'impiété, j'ai peine à en découvrir quelques-uns pour qui ces croyances, même philosophiques et naturelles, sérieusement adoptées, n'eussent pas été déjà, au prix de leur foi véritable, un gain moral et religieux immense. Quant à l'accusation faite à *Delphine* d'attenter au mariage, il m'a semblé, au contraire, que l'idée qui peut-être ressort le plus de ce livre, est le désir du bonheur dans le mariage, un sentiment profond de l'impossibilité d'être heureux ailleurs, un aveu des obstacles contre lesquels le plus souvent on se brise, malgré toutes les vertus et toutes les tendresses, dans le désaccord social des destinées. Cette idée du *bonheur dans le mariage* a toujours poursuivi madame de Staël, comme les situations romanesques dont ils sont privés poursuivent et agitent d'autres cœurs. Dans *l'Influence des Passions* elle parle avec attendrissement, au chapitre *de l'Amour,* des deux vieux époux, encore amants, qu'elle avait rencontrés en Angleterre. Dans le livre *de la Littérature*, avec quelle complaisance elle a cité les beaux vers qui terminent le premier chant de Thompson sur le printemps, et qui célèbrent

cette parfaite union, pour elle idéale et trop absente! En un chapitre de *l'Allemagne*, elle y reviendra d'un ton de moralité et comme de reconnaissance qui pénètre, lorsque surtout on rapproche cette page des circonstances secrètes qui l'inspirent. Dans *Delphine*, le tableau heureux de la famille Belmont ne représente pas autre chose que cet éden domestique, toujours envié par elle du sein des orages. M. Necker, en son *Cours de Morale religieuse*, aime aussi à traiter ce sujet du bonheur garanti par la sainteté des liens. Madame de Staël, en revenant si fréquemment sur ce *rêve*, n'avait pas à en aller chercher bien loin des images. Son âme, en sortant d'elle-même, avait tout auprès de quoi se poser; à défaut de son propre bonheur, elle se rappelait celui de sa mère, elle projetait et pressentait celui de sa fille. . . . .

Qu'après tout, et nonobstant toute justification, *Delphine* soit une lecture troublante, il faut bien le reconnaître; mais ce trouble, dont nous ne conseillerions pas l'épreuve à la parfaite innocence, n'est souvent qu'un réveil salutaire du sentiment chez les âmes que les soins réels et le désenchantement aride tendraient à envahir. Heureux trouble, qui nous tente de renaître aux émotions aimantes et à la faculté de dévouement de la jeunesse! . . . .

En retour des bons procédés de la *Décade* et de l'aide qu'elle avait trouvé chez les écrivains, littérateurs ou philosophes, de cette école, madame de Staël a toujours bien parlé d'eux en ses écrits. A part Chénier, sur le compte duquel elle s'est montrée un peu sévère dans ses *Considérations*, elle n'a jamais mentionné aucun des noms de ce groupe littéraire et philosophique qu'honorablement et comme en souvenir d'une ancienne alliance. Mais son exil à la fin de 1803, ses voyages, son existence de suzeraine à Coppet, ses relations germaniques, aristocratiques, moins contrebalancées, tout la jeta dès-lors dans une autre sphère, et dissipa vite en elle cette inspiration de l'an III, que nous avons essayé de ressaisir. Forcée de quitter Paris, elle se dirigea aussitôt vers l'Allemagne, s'exerça à lire, à entendre l'allemand, visita Weimar et Berlin, connut Goëthe et les princes de Prusse. Elle amassait les premiers matériaux de l'ouvrage, qu'un second voyage en 1807 et 1808 la mit à même de compléter. Se lancer ainsi du premier bond au-delà du Rhin, c'était rompre brusquement d'une part avec Bonaparte irrité, c'était rompre aussi avec les habitudes de la philosophie du dix-huitième siècle, qu'elle venait en apparence d'épouser par un choix d'éclat. Ainsi ces grands esprits se comportent.

Ils sont déjà à l'autre pôle quand on les croit encore tout à l'opposite. Comme les rapides et infatigables généraux, ils allument des feux sur les hauteurs, et on les suppose campés derrière, quand ils sont déjà à bien des lieues de marche et qu'ils vous prennent par les flancs. La mort de son père ramena subitement madame de Staël à Coppet. Après le premier deuil des funérailles et la publication des manuscrits de M. Necker, elle repartit en 1804 pour visiter l'Italie. L'amour de la nature et des beaux-arts se déclara en elle sous ce soleil nouveau. Delphine confesse quelque part qu'elle aime peu la peinture, et, quand elle se promène dans les jardins, elle est bien plus occupée des urnes et des tombeaux que de la nature elle-même. Mais cette vapeur d'automne, qui enveloppait l'horizon de Bellerive, s'évanouit à la clarté des horizons romains; tous les dons, toutes les muses qui vont faire cortége à Corinne, se hâtent d'éclore [1].

Revenue à Coppet en 1805, et s'occupant d'écrire son roman-poème, madame de Staël ne

[1] Ce dut être durant le séjour à Rome (1805) que M. Aug. Wil. de Schlegel, qui accompagnait madame de Staël, lui adressa l'*Elégie* intitulée *Rome*, en distiques. Nous avons cherché à en reproduire le sentiment dans les stances suivantes, en supprimant toutefois l'histoire entière et détaillée de Rome qui fait le principal de la pièce allemande et qui est dans le style grave des fastes. Mais le ton général du début, et

put demeurer plus long-temps à distance de ce centre unique de Paris où elle avait brillé, et

tout le mouvement de la fin qui se rapporte à madame de Staël, ont été conservés, autant du moins que nous avons pu y réussir.

ROME.

(ÉLÉGIE.)

Au sein de Parthénope as-tu goûté la vie?
Dans le tombeau du monde apprenons à mourir!
Sur cette terre en vain, splendidement servie,
Le même astre échauffant règne sans se couvrir.

En vain, depuis les nuits des hautes origines,
Un ciel inaltérable y luit d'un fixe azur,
Et comme un dais sans plis au front des Sept Collines,
S'étend des monts Sabins jusqu'à la tour d'Astur.

Un esprit de tristesse immuable et profonde
Habite dans ces lieux et conduit pas à pas;
Hors l'écho du passé, pas de voix qui réponde;
Le souvenir vous gagne, et le présent n'est pas.

Accouru de l'Olympe, au matin de Cybèle,
Là Saturne apporta l'anneau des jours anciens;
Janus assis scella la chaîne encor nouvelle;
Vinrent les longs loisirs des Rois Arcadiens.

Et sans quitter la chaîne, en descendant d'Evandre,
On peut, d'or ou d'airain, tout faire retentir:
Chaque pierre a son nom, tout mont garde sa cendre,
Vieux Roi mystérieux, Scipion ou martyr.

Avoir été, c'est Rome aujourd'hui tout entière.
Janus ici lui-même apparaît mutilé;

en vue duquel elle aspirait à la gloire. C'est alors que se manifeste en elle cette inquiétude croissante, ce *mal de la capitale*, qui ôte sans doute un peu à la dignité de son exil, mais qui

Son front vers l'avenir n'a forme ni lumière,
L'autre front seul regarde un passé désolé.

Et quels aigles pourraient lui porter les augures,
Quelle Sibylle encor lui chanter l'avenir?
Ah! le monde vieillit, les nuits se font obscures...
Et nous venus si tard, et pour tout voir finir,

Nous, rêveurs d'un moment, qui voulons des asiles,
Sans plus nous émouvoir des spectacles amers,
Dans la Ville éternelle, il nous siérait, tranquilles,
Au bout de son déclin, d'attendre l'Univers.

Voilà de Cestius la pyramide antique;
L'ombre au bas s'en prolonge et meurt dans les tombeaux.
Le soir étend son deuil et plus avant m'explique
La scène d'alentour, sans voix et sans flambeaux.

Comme une cloche au loin confusément vibrante,
La cime des hauts pins résonne et pleure au vent:
Seul bruit dans la nature! on la croirait mourante;
Et, parmi ces tombeaux, moi donc, suis-je vivant?

Heure mélancolique où tout se décolore
Et suit d'un vague adieu l'astre précipité!
Les étoiles au ciel ne brillent pas encore:
Espace entre la vie et l'immortalité!

Mais, quand la nuit bientôt s'allume et nous appelle
Avec ses yeux sans nombre ardents et plus profonds,

trahit du moins la sincérité passionnée de tous ses mouvements. Un ordre de police la rejetait à quarante lieues de Paris. Instinctivement, opiniâtrément, comme le noble coursier au piquet qui tend en tout sens son attache, comme la mouche abusée qui se brise sans cesse à tous

L'esprit se reconnaît dans sa veille fidèle
Et fait signe à son char aux lointains horizons.

C'est ainsi que ton œil, ô ma noble Compagne,
Beau comme ceux des nuits, à temps m'a rencontré ;
Et je reçois de Toi, quand le doute me gagne,
Vérité, sentiment, en un rayon sacré.

Celui qui dans ta main sentit presser la sienne,
Pourrait-il du Destin désespérer jamais?
Rien de grand avec toi que le bon n'entretienne,
Et le chemin aimable est près des hauts sommets.

Tant de trésors voisins, dont un peuple se sèvre,
Tentent ton libre esprit et font fête à ton cœur.
Laisse-moi découvrir son secret à ta lèvre,
Quand le fleuve éloquent y découle en vainqueur!

De ceux des temps anciens et de ceux de nos âges
Long-temps nous parlerons, vengeant chaque immolé;
Et quand, vers le bosquet des pieux et des sages,
Nous viendrons au dernier, à ton père exilé,

Si ferme jusqu'au bout en lui-même et si maître,
Si tendre au genre humain par oubli de tout fiel,
Nous bénirons celui que je n'ai pu connaître,
Mais qui m'est révélé dans ton deuil éternel!

les points de la vitre en bourdonnant, elle arrivait à cette fatale limite, à Auxerre, à Châlons, à Blois, à Saumur. Sur cette circonférence qu'elle décrit et qu'elle essaie d'entamer, sa marche inégale avec ses amis devient une stratégie savante; c'est comme une partie d'échecs qu'elle joue contre Bonaparte et Fouché, représentés par quelque préfet plus ou moins rigoriste. Quand elle peut s'établir à Rouen, la voilà, dans le premier instant, qui triomphe, car elle a gagné quelques lieues sur le rayon géométrique. Mais ces villes de province offraient peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Le mépris des petitesses et du médiocre en tout genre la prenait à la gorge, la suffoquait; elle vérifiait et commentait à satiété la jolie pièce de Picard. L'étonnante conversation de Benjamin Constant conjurait à grand'peine cette vapeur : « Le pauvre Schlegel, « disait-elle, se meurt d'ennui; Benjamin Cons« tant se tire mieux d'affaire avec les bêtes. » Voyageant plus tard, en 1808, en Allemagne, elle disait : « Tout ce que je vois ici est meil« leur, plus instruit, plus éclairé peut-être que « la France, mais un petit morceau de France « ferait bien mieux mon affaire. » Deux ans auparavant, en France, en province, elle ne di-

sait pas cela, ou elle le disait alors de Paris, qui seul existait pour elle. Enfin, grâce à la tolérance de Fouché, qui avait pour principe de faire le moins de mal possible quand c'était inutile, il y eut moyen de s'établir à dix-huit lieues de Paris (quelle conquête!), à Acosta, terre de M. de Castellane : elle surveillait de là l'impression de *Corinne*. — « Oh! le ruisseau « de la rue du Bac [1] ! » s'écriait-elle quand on lui montrait le miroir du Léman. A Acosta comme à Coppet, elle disait ainsi; elle tendait plus que jamais les mains vers cette rive si prochaine [2]. L'année 1806 lui sembla trop longue pour que son imagination tînt à un pareil supplice, et elle arriva à Paris un soir, n'amenant ou ne prévenant qu'un très petit nombre d'amis. Elle se promenait chaque soir et une partie de la nuit à la clarté de la lune, n'osant sortir de jour. Mais il lui prit, durant cette aventureuse incursion, une envie violente qui

[1] Madame de Staël demeurait, avant son exil, rue de Grenelle-Saint-Germain, près de la rue du Bac.

[2] Le goût de la nature champêtre ne fut jamais *essentiel* chez madame de Staël, et cette opiniâtre idée de la rue du Bac achevait de lui en gâter le plaisir. Se promenant un jour à Acosta avec les deux Schlegel et M. F...., celui-ci qui lui donnait le bras se mit involontairement à admirer un point de vue : « Ah! mon cher F...., dit-elle, vous en êtes donc encore au préjugé de la campagne. » Et sentant aussitôt qu'elle disait quelque chose d'extraordinaire, elle sourit pour corriger cela.

la caractérise, un caprice, par souvenir, de voir une grande dame, ancienne amie de son père, madame de Tessé, celle même qui disait : « Si j'étais reine, j'ordonnerais à madame de « Staël de me parler toujours. » Cette dame pourtant, alors fort âgée, s'effraya à l'idée de recevoir madame de Staël proscrite, et il résulta de la démarche une série d'indiscrétions qui firent que Fouché fut averti. Il fallut vite partir, et ne plus se risquer désormais à ces promenades, au clair de la lune, le long des quais, du ruisseau favori, et autour de cette place Louis XV si familière à Delphine. Bientôt la publication de *Corinne* vint confirmer et redoubler pour madame de Staël la rigueur du premier exil ; nous la trouvons rejetée à Coppet, où, après tout, elle nous apparaît dans sa vraie dignité, au centre de sa cour majestueuse.

Ce que le séjour de Ferney fut pour Voltaire, celui de Coppet l'est pour madame de Staël, mais avec bien plus d'auréole poétique, ce nous semble, et de grandiose existence. Tous deux ils règnent dans leur exil. Mais l'un dans sa plaine, du fond de son château assez mince, en vue de ses jardins taillés et peu ombragés, détruit et raille. L'influence de Coppet (*Tancrède* à part et Aménaïde qu'on y adore) est toute contraire ; c'est celle de Jean-Jacques continuée, ennoblie,

qui s'installe et règne tout près des mêmes lieux que sa rivale. Coppet contrebalance Ferney et le détrône à demi. Nous tous du jeune siècle, nous jugeons Ferney en descendant de Coppet. La beauté du site, les bois qui l'ombragent, le sexe du poète, l'enthousiasme qu'on y respire, l'élégance de la compagnie, la gloire des noms, les promenades du lac, les matinées du parc, les mystères et les orages inévitables qu'on suppose, tout contribue à enchanter pour nous l'image de ce séjour. Coppet, c'est l'Elysée que tous les cœurs, enfants de Jean-Jacques, eussent naturellement prêté à la châtelaine de leurs rêves. Madame de Genlis, revenue de ses premiers torts et les voulant réparer, a essayé de peindre, dans une nouvelle intitulée *Athénaïs ou le château de Coppet en* 1807 [1], les habitudes et quelques complications délicates de cette vie que de loin nous nous figurons à travers un charme. Mais on ne doit pas chercher une peinture fidèle dans cette production, d'ailleurs agréable. Les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés. M. de Schlegel y devient un grotesque, sacrifié sans goût et sans mesure. Le tout enfin se présente sous un faux jour romanesque, qui altère, à nos yeux, la vraie poésie

[1] Imprimerie de Jules Didot, 1832.

autant que la réalité. Pour moi, j'aimerais mieux quelques détails précis, sur lesquels ensuite l'imagination de ceux qui n'ont pas vu se plairait à rêver ce qui a dû être. La vie de Coppet était une vie de château. Il y avait souvent jusqu'à trente personnes, étrangers et amis; les plus habituels étaient Benjamin Constant, M. Aug. Will. de Schlegel, M. de Sabran, M. de Sismondi, M. Bonstetten, les barons de Voght, de Balk, etc.; chaque année y ramenait une ou plusieurs fois M. Mathieu de Montmorency, M. Prosper de Barante, le prince Auguste de Prusse, la beauté célèbre tout à l'heure désignée par madame de Genlis sous le nom d'*Athénaïs*, une foule de personnes du monde, des connaissances d'Allemagne ou de Genève. Les conversations philosophiques, littéraires, toujours piquantes ou élevées, s'engageaient déjà vers onze heures du matin, à la réunion du déjeuner; on les reprenait au dîner, dans l'intervalle du dîner au souper, lequel avait lieu à 11 heures du soir, et encore au-delà souvent jusqu'après minuit. Benjamin Constant et madame de Staël y tenaient surtout le dé. C'est là que Benjamin Constant, que nous, plus jeunes, n'avons guère vu que blasé, sortant de sa raillerie trop invétérée par un enthousiasme un peu factice, causeur toujours prodigieusement spirituel, mais chez qui

l'esprit, à la fin, avait hérité de toutes les autres facultés et passions plus puissantes[1], c'est là qu'il se montrait avec feu et naturellement ce que madame de Staël le proclamait sans prévention, *le premier esprit du monde* : il était certes le plus grand des hommes distingués. Leurs esprits du moins, à tous les deux, se convenaient toujours; ils étaient sûrs de s'entendre par là. Rien, au dire des témoins, n'était éblouissant et supérieur comme leur conversation engagée dans ce cercle choisi, eux deux tenant la raquette magique du discours, et se renvoyant, durant des heures, sans manquer jamais, le volant de mille pensées entre-croisées. Mais il ne faudrait pas croire qu'on fût là, de tout point, sentimental ou solennel; on y était souvent simplement gai; Corinne avait des jours d'abandon où elle se rapprochait de la signora *Fantastici*. On jouait souvent à Coppet des tragédies, des drames, ou les pièces chevaleresques de Voltaire, *Zaïre*, *Tancrède* si préféré de madame de Staël, ou des pièces composées exprès par elle ou par ses amis. Ces dernières s'imprimaient quelquefois à Paris, pour qu'on pût ensuite apprendre plus commodément les rôles; l'intérêt qu'on mettait à ces envois était

[1] Dans cette disposition d'esprit plus fine et railleuse qu'on n'aimerait, furent écrites par lui quelques pages qu'on trouvera au *Livre des Cent-et-Un*, tom. VII.

vif, et quand on avisait à de graves corrections dans l'intervalle, vite on expédiait un courrier, et, en certaines circonstances, un second, pour rattraper ou modifier la correction déjà en route. La poésie européenne assistait à Coppet dans la personne de plusieurs représentants célèbres. Zacharias Werner, l'un des originaux de cette cour, et dont on jouait l'*Attila* et les autres drames avec grand renfort de dames allemandes, Werner écrivait, vers ce temps (1809), au conseiller Schneffer (nous atténuons pourtant deux ou trois traits, auxquels l'imagination, malgré lui sensuelle et voluptueuse, du mystique poète, s'est trop complue) : « Madame de Staël est une « reine, et tous les hommes d'intelligence qui « vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, « car elle les y retient par une sorte de magie. « Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on « le croit follement en Allemagne, occupés à la « former; au contraire, ils reçoivent d'elle l'édu« cation sociale. Elle possède d'une manière ad« mirable le secret d'allier les éléments les plus « disparates, et tous ceux qui l'approchent ont « beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'ac« cord pour adorer cette idole. Madame de Staël « est d'une taille moyenne, et son corps, sans « avoir une élégance de nymphe, a la noblesse « des proportions... Elle est forte, brunette, et

« son visage n'est pas, à la lettre, très beau. Mais
« on oublie tout, dès que l'on voit ses yeux su-
« perbes, dans lesquels une grande âme divine,
« non seulement étincelle, mais jette feu et
« flamme. Et si elle laisse parler complétement
« son cœur, comme cela arrive si souvent, on
« voit comme ce cœur élevé déverse encore tout
« ce qu'il y a de vaste et de profond dans son
« esprit, et alors il faut l'adorer comme mes amis
« A.-G. Schlegel et Benjamin Constant, etc. »
Il n'est pas inutile de se figurer l'auteur galant de cette peinture, Werner, bizarre de mise et volontiers barbouillé de tabac, muni qu'il était d'une tabatière énorme où il puisait à foison durant ses longues digressions érotiques et platoniques sur l'*androgyne*; sa destinée était de courir sans cesse, disait-il, après cette autre moitié de lui-même, et, d'essai en essai, de divorce en divorce, il ne désespérait pas d'arriver enfin à reconstituer son tout primitif. Le poète danois Œlenschlæger a raconté en détail une visite qu'il fit à Coppet, et il y parle du bon Werner en ce sens; nous emprunterons au récit d'Œlenschlæger quelques autres traits :

« Madame de Staël vint avec bonté au-devant
« de moi, et me pria de passer quelques se-
« maines à Coppet, tout en me plaisantant avec
« grâce sur mes fautes de français. Je me mis à

« lui parler allemand; elle comprenait très bien
« cette langue, et ses deux enfants la compre-
« naient et la parlaient très bien aussi. Je trou-
« vai chez madame de Staël, Benjamin Constant,
« Auguste Schlegel, le vieux baron Voght d'Al-
« tona, Bonstetten de Genève, le célèbre Sis-
« monde de Sismondi, et le comte de Sabran,
« le seul de toute cette société qui ne sût pas
« l'allemand... Schlegel était poli à mon égard,
« mais froid... Madame de Staël n'était pas jolie,
« mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un
« charme irrésistible; et elle possédait au plus
« haut degré le don de subjuguer les caractères
« opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité
« des hommes tout-à-fait antipathiques. Elle
« avait la voix forte, le visage un peu mâle,
« mais l'âme tendre et délicate... Elle écrivait
« alors son livre sur l'Allemagne et nous en
« lisait chaque jour une partie. On l'a accusée
« de n'avoir pas étudié elle-même les livres
« dont elle parle dans cet ouvrage, et de s'être
« complétement soumise au jugement de Schle-
« gel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la
« plus grande facilité. Schlegel avait bien quel-
« que influence sur elle, mais très souvent elle
« différait d'opinion avec lui, et elle lui repro-
« chait sa partialité... Schlegel, pour l'érudition
« et pour l'esprit duquel j'ai un grand respect,

« était, en effet, imbu de partialité. Il plaçait
« Calderon au-dessus de Shakspeare; il blâmait
« sévèrement Luther et Herder. Il était, comme
« son frère, infatué d'aristocratie... Si l'on ajoute
« à toutes les qualités de madame de Staël, qu'elle
« était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas
« qu'elle ait vécu dans son château enchanté,
« comme une reine, comme une fée, et sa ba-
« guette magique était peut-être cette petite bran-
« che d'arbre qu'un domestique devait déposer
« chaque jour sur la table, à côté de son couvert,
« et qu'elle agitait pendant la conversation. »
A défaut du rameau de feuillage, du gui sacré, c'était l'éventail, ou le couteau d'ivoire ou d'argent, ou simplement un petit étendard de papier qu'agitait sa main, cette main inquiète du sceptre. Quant au portrait de madame de Staël, on voit combien tous ceux qui le crayonnent s'accordent dans les traits principaux, depuis M. de Guibert jusqu'à Œlenschlæger et Werner. Deux fidèles et véritables portraits par le pinceau dispenseraient, d'ailleurs, de toutes ces esquisses littéraires : le portrait, peint par madame Lebrun (1807), qui nous rend madame de Staël en Corinne, nue tête, la chevelure frisée, une lyre à la main, et le portrait à turban par Gérard, composé depuis la mort, mais d'après un parfait souvenir. En réunissant quelques

ébauches de diverses plumes contemporaines, nous croyons pourtant n'avoir pas fait inutilement : on n'est jamais las de ces nombreuses concordances, à l'égard des personnes chéries, admirées et disparues [1].

La poésie anglaise qui, durant la guerre du continent, n'avait pu assister à ce congrès permanent de la pensée dont Coppet fut le séjour, y parut en 1816, représentée par Lewis et par Byron. Ce dernier, dans ses Mémoires, a parlé de madame de Staël d'une manière affectueuse et admirative, malgré quelques légéretés de ton pour *l'oracle*. Il convient, tout blasé qu'il est, qu'elle a fait de Coppet le lieu le plus agréable de la terre par la société qu'elle y reçoit et que ses talents y animent. De son côté, elle le jugeait l'homme *le plus séduisant* de l'Angleterre, ajoutant toutefois : « Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme [2]. »

[1] Un trait essentiel de la vaste hospitalité de Coppet, c'est un fond d'ordre au milieu de tant de variété et de diversion. On sentait toute l'aisance de la richesse sans rien de ces profusions qui minent trop souvent et dégradent de près de brillantes existences. Ici une main dispensatrice rendait la scène facile et ouvrait une part large au drame et au roman, par une sage économie de moyens. En un mot, on jouissait, sans en voir les ressorts, de l'habile ménagement d'une grande fortune. La fille de M. Necker, au milieu de tant de contrastes qu'elle associait, avait encore retenu cela de son père.

[2] Près de l'endroit où elle juge ainsi Byron, elle disait comme par.

Mais ce qu'on ne peut exprimer de Coppet, aux années les plus brillantes, ce que vous voudriez maintenant en ressaisir, ô vous tous, cœurs adolescents ou désabusés, rebelles au présent, passionnés du moins des souvenirs, avides d'un idéal que vous n'espérez plus pour vous, — ô vous tous qui êtes encore, on l'a dit justement, ce qu'il y a de plus beau sur la terre après le génie, puisque vous avez puissance de l'admirer avec pleurs et de le sentir, c'est le secret et l'entre-croisement des pensées de ces hôtes sous ces ombrages; ce sont les entretiens du milieu du jour le long des belles eaux voilées de verdure. Un hôte habituel de Coppet, qu'interrogeait en ce sens ma curiosité émue (il n'est pas de ceux que j'ai nommés plus haut), me disait : « J'étais sorti un matin du château pour prendre le frais; je m'étais couché dans l'herbe épaisse, près d'une nappe d'eau, à un endroit du parc très écarté, et je regardais le ciel en rêvant. Tout d'un coup j'entendis deux voix; la conver-

une association naturelle : « Je n'aime pas le livre de B. Constant, je « ne crois pas que tous les hommes soient Adolphe, mais les hommes à « vanité. » Byron lui-même a dit en ses mémoires : « Je vous envoie « l'*Adolphe* de B. C.; il contient de sombres vérités, quoiqu'à mon avis « ce soit un ouvrage trop triste pour être jamais populaire. La première « fois que je le lus, ce fut, en Suisse (1816), d'après le désir de madame « de Staël; » et il ajoute un mot contre une supposition fausse qui avait couru. L'original d'Ellénore était madame Lindsay, celle que M. de Chateaubriand, dans ses Mémoires, appelle *la dernière des Ninons*.

sation était animée, secrète, et se rapprochait. Je voulais faire du bruit pour avertir que j'étais là; mais j'hésitai, jusqu'à ce que, l'entretien continuant et s'établissant à quelques pas de moi, il fut trop tard pour interrompre, et il me fallut tout écouter, reproches, explications, promesses, sans me montrer, sans oser reprendre haleine. » — « Heureux homme! lui dis-je; et quelles étaient ces deux voix? et qu'avez-vous entendu? » — Puis, comme le délicat scrupule du promeneur ne me répondait qu'à demi, je me gardai d'insister. Laissons au roman, à la poésie de nos neveux, le frais coloris de ces mystères; nous en sommes trop voisins encore. Laissons le temps s'écouler, l'auréole se former de plus en plus sur ces collines, les cimes, de plus en plus touffues, murmurer confusément les voix du passé, et l'imagination lointaine embellir un jour, à souhait, les troubles, les déchirements des âmes, en ces édens de la gloire.

Corinne parut en 1807. Le succès fut instantané, universel; mais ce n'est pas dans la presse que nous devons en chercher les témoignages. La liberté critique, même littéraire, allait cesser d'exister. Madame de Staël ne pouvait, vers ces années, faire insérer au *Mercure* une spirituelle, mais simple analyse, du remarquable essai de M. de Barante sur le dix-huitième siècle. On

était, quand parut *Corinne*, à la veille et sous la menace de cette censure absolue. Le mécontentement du souverain contre l'ouvrage [1], probablement parce que cet enthousiasme idéal n'était pas quelque chose qui allât à son but, suffit à paralyser les éloges imprimés. *Le Publiciste* toutefois, organe modéré du monde de M. Suard et de la liberté philosophique dans les choses de l'esprit, donna trois bons articles signés D. D., qui doivent être de mademoiselle de Meulan (madame Guizot). D'ailleurs, M. de Feletz, dans les *Débats*, continua sa chicane méticuleuse et chichement polie; M. Boutard loua et réserva judicieusement les opinions relatives aux beaux-arts. Un M. C. (dont j'ignore le nom) fit dans *le Mercure* un article sans malveillance, mais sans valeur. Eh! qu'importe dorénavant à madame de Staël cette critique à la suite? Avec *Corinne* elle est décidément entrée dans la gloire et dans l'empire. Il y a un moment décisif pour

[1] S'il faut en croire une anecdote, dit M. Villemain en ses belles leçons sur madame de Staël, le dominateur de la France fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald et s'en fâchait comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle. » J'ai recherché vainement cet article, qui probablement ne porte pas le titre direct de *Corinne*. Je laisse le plaisir de le trouver aux admirateurs de la littérature napoléonnienne, qui commencent à découvrir dans le héros *le premier écrivain du siècle*.

les génies, où ils s'établissent tellement, que désormais les éloges qu'on en peut faire n'intéressent plus que la vanité et l'honneur de ceux qui les font. On leur est redevable d'avoir à les louer; leur nom devient une illustration dans le discours; c'est comme un vase d'or qu'on emprunte et dont notre logis se pare. Ainsi pour madame de Staël à dater de *Corinne*. L'Europe entière la couronna sous ce nom. *Corinne* est bien l'image de l'indépendance souveraine du génie, même au temps de l'oppression la plus entière, *Corinne* qui se fait couronner à Rome, dans ce Capitole de la Ville éternelle, où le conquérant qui l'exile ne mettra pas le pied. Madame Necker de Saussure (*Notice*), Benjamin Constant (*Mélanges*), M.-J. Chénier (*Tableau de la Littérature*), ont analysé et apprécié l'ouvrage, de manière à abréger notre tâche après eux : « Corinne, dit Chénier, c'est Del-« phine encore, mais perfectionnée, mais indé-« pendante, laissant à ses facultés un plein essor, « et toujours doublement inspirée par le talent « et par l'amour. » Oui, mais la gloire elle-même pour Corinne n'est qu'une distraction éclatante, une plus vaste occasion de conquérir les cœurs : « En cherchant la gloire, dit-elle à Oswald, j'ai « toujours espéré qu'elle me ferait aimer. » Le fond du livre nous montre cette lutte des puis-

sances noblement ambitieuses ou sentimentales et du bonheur domestique, pensée perpétuelle de madame de Staël. Corinne a beau resplendir par instants comme la prêtresse d'Apollon, elle a beau être dans les rapports habituels de la vie la plus simple des femmes, une femme gaie, mobile, ouverte à mille attraits, capable sans effort du plus gracieux abandon; malgré toutes ces ressources du dehors et de l'intérieur, elle n'échappera point à elle-même. Du moment qu'elle se sent saisie par la passion, *par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent*, j'aime son impuissance à se consoler, j'aime son sentiment plus fort que son génie, son invocation fréquente à la sainteté et à la durée des liens qui seuls empêchent les brusques déchirements, et l'entendre, à l'heure de mourir, avouer en son chant du cygne : « De « toutes les facultés de l'âme que je tiens de la « nature, celle de souffrir est la seule que j'aie « exercée tout entière. » Ce côté prolongé de Delphine à travers Corinne me séduit principalement et m'attache dans la lecture; l'admirable cadre qui environne de toutes parts les situations d'une âme ardente et mobile y ajoute par sa sévérité. Ces noms d'amants, non pas gravés, cette fois, sur les écorces de quelque hêtre, mais inscrits aux parois des ruines éternelles, s'associent

à la grave histoire, et deviennent une partie vivante de son immortalité. La passion divine d'un être qu'on ne peut croire imaginaire, introduit, le long des cirques antiques, une victime de plus, qu'on n'oubliera jamais; le génie, qui l'a tirée de son sein, est un vainqueur de plus, et non pas le moindre, dans cette cité de tous les vainqueurs.

Ce n'est point à propos de *Corinne* qu'il y a lieu de reprocher à madame de Staël un manque de consistance et de fermeté dans le style, et quelque chose de trop couru dans la distribution des pensées. Elle est tout-à-fait sortie, pour l'exécution de cette œuvre, de la conversation spirituelle, de l'improvisation écrite, comme elle faisait quelquefois (*stans pede in uno*) debout, et appuyée à l'angle d'une cheminée. S'il y a encore des imperfections de style, ce n'est que par rares accidents; j'ai vu notés au crayon, dans un exemplaire de *Corinne,* une quantité prodigieuse de *mais*, qui donnent en effet de la monotonie aux premières pages. Toutefois, un soin attentif préside au détail de ce monument; l'écrivain est arrivé à l'art, à la majesté soutenue, au nombre.

Le livre de *l'Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813 à Londres, était à la veille d'être publié à Paris en 1810. L'impression, soumise aux cen-

seurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant, d'ailleurs, marché depuis cette époque, le livre de madame de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défectuosités. Mais à part même l'honneur d'une initiative dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec elle, je ne crois pas qu'il y ait encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclosion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge brillant et poétique, qu'on peut appeler le siècle de Goëthe; car la belle poésie allemande semble, à peu de chose près, être née et morte avec ce grand homme et n'avoir vécu qu'une vie de patriarche; depuis, c'est déjà une décomposition et une décadence. En abordant l'Allemagne, madame de Staël insista beaucoup aussi sur la partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées à celles des idéologues français; elle se trouvait assez loin elle-même, en ces moments, de la philosophie de ses débuts. Ici se

dénote chez elle, remarquons-le bien, un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il sert par quelque endroit au perfectionnement de l'âme. Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-Jacques par un solitaire religieux, il est posé que « le génie ne doit servir qu'à ma-« nifester la bonté suprême de l'âme. » Elle paraît très occupée, en plus d'un passage, de combattre l'idée du suicide. « Quand on est très « jeune, dit-elle excellemment, la dégradation « de l'être n'ayant en rien commencé, le tom-« beau ne semble qu'une image poétique, qu'un « sommeil, environné de figures à genoux qui « nous pleurent; il n'en est plus ainsi, même « dès le milieu de la vie, et l'on apprend alors « pourquoi la religion, cette science de l'âme, « a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre « soi-même. » Madame de Staël, dans la période douloureuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. L'*Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez madame de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

L'amertume que lui causa la suppression inat-

tendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trève, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille! il n'y a plus désormais, malgré la gloire qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des attraits momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là tout devient plus âpre. La jeunesse d'abord, cette grande et facile consolatrice, s'enfuit. Madame de Staël avait horreur de l'âge et de l'idée d'y arriver. Un jour qu'elle ne dissimulait pas ce sentiment devant madame Suard, celle-ci lui disait : « Allons donc, vous « prendrez votre parti, vous serez une très « aimable vieille. » Mais elle frémissait à cette pensée; le mot de jeunesse avait un charme musical à son oreille; elle se plaisait à en clore ses phrases, et ces simples mots : *Nous étions jeunes alors*, remplissaient ses yeux de larmes : « Ne voit-on pas souvent, s'écriait-elle (*Essai*

« *sur le Suicide*), le spectacle du supplice de « Mézence, renouvelé par l'union d'une âme « encore vivante et d'un corps détruit, ennemis « inséparables? Que signifie ce triste avant-cou- « reur dont la nature fait précéder la mort? si « ce n'est l'ordre d'exister sans bonheur et d'ab- « diquer chaque jour, fleur après fleur, la cou- « ronne de la vie. » Elle se rejetait le plus long-temps possible en arrière, loin de *ces derniers jours qui répètent d'une voix si rauque les airs brillants des premiers*. Le sentiment, dont elle fut l'objet à cette époque de la part de M. Rocca, lui rendit encore un peu de l'illusion de la jeunesse; elle se laissait aller à voir dans le miroir magique de deux jeunes yeux éblouis le démenti de trop de ravages. Mais son mariage avec M. Rocca, ruiné de blessures, le culte de reconnaissance qu'elle lui voua, sa propre santé altérée, tout l'amena à de plus réguliers devoirs. L'*air écossais*, l'*air brillant* du début devint bientôt un hymne grave, sanctifiant, austère. Il fallait que la religion pénétrât désormais, non plus dans les discours seulement, mais dans la pratique suivie. Plus jeune, moins accablée, il lui avait suffi d'aller, à certaines heures de tristesse, faire visite de l'autre côté du parc au tombeau de son père, ou d'agiter avec Benjamin Constant, avec M. de Montmorency, quel-

que conversation mystiquement élevée. En avançant dans la vie, une fois le ressort brisé contre les souffrances positives et croissantes, quand tout manque, et se fane jour par jour, et se décolore, les inspirations passagères ne soutiennent plus; on a besoin d'une croyance plus ferme, plus continuellement présente : madame de Staël ne la chercha qu'où elle la pouvait trouver, dans l'Evangile, au sein de la religion chrétienne. Avant la résignation complète, le plus fort de sa crise fut durant la longue année qui précéda sa fuite. L'active constance de quelques amis frappés pour elle, l'abandon, les chétives excuses, les *peurs déguisées en mal de poitrine*, de quelques autres, l'avaient touchée au cœur et diversement contristée. Elle se voyait entourée d'une contagion de fatalité qu'elle communiquait aux êtres les plus chers; sa tête s'exaltait sur les dangers. « *Je suis l'Oreste de l'exil*, » s'écriait-elle au sein de l'intimité qui se dévouait pour elle. Et encore : « *Je suis dans* « *mon imagination comme dans la tour d'Ugo-* « *lin.* » Trop à l'étroit dans Coppet et surtout dans son imagination terrible, elle voulait à toute force ressaisir l'air libre, l'espace immense. Le préfet de Genève, M. Capelle, qui avait succédé à M. de Barante père révoqué, lui insinuait d'écrire quelque chose sur le roi de Rome;

un mot lui eût aplani tous les chemins, ouvert toutes les capitales; elle n'y songea pas un seul instant, et dans sa saillie toujours prompte, elle ne trouvait à souhaiter à l'enfant qu'une bonne nourrice. Les *dix Années d'Exil* peignent au naturel les vicissitudes de cette situation agitée; elle s'y représente étudiant sans cesse la carte d'Europe comme le plan d'une vaste prison d'où il s'agissait de s'évader. Tous ses vœux tendaient vers l'Angleterre, elle y dut aller par Saint-Pétersbourg.

C'est dans de telles dispositions long-temps couvées, et après cette crise résolue en une véritable maturité intérieure, que la Restauration trouva et ramena madame de Staël. Elle avait vu Louis XVIII en Angleterre : « Nous aurons, « annonçait-elle alors à un ami, un roi très favo« rable à la littérature. » Elle se sentait du goût pour ce prince, dont les opinions modérées lui rappelaient quelques-unes de celles de son père. Elle s'était entièrement convertie aux idées politiques anglaises, dans cette Angleterre qui lui semblait le pays par excellence à la fois de la vie de famille et de la liberté publique. On l'en vit revenir apaisée, assagie, pleine sans doute d'impétuosité généreuse jusqu'à son dernier jour, mais fixée à des opinions semi-aristocratiques, qu'elle n'avait, de 95 à 1802, aucune-

d'abord ! Ces déchets inévitables, qui ne s'arrêtent pas aux amitiés les plus chères, affectaient singulièrement madame de Staël et la détachaient, sinon de la vie, du moins des vanités et des douceurs périssables. Elle avait fini par prendre moins de plaisir à écrire à M. de Montmorency, à *l'admirable ami* lui-même, à cause de ces malheureuses divergences auxquelles, lui, il tenait trop. M. de Schlegel en voulait beaucoup à cette politique envahissante, et se montrait moins à l'aise, ou parfois amer, en ces cercles troublés qui ne lui représentaient plus la belle littérature de Coppet. Madame de Staël, sensible à ces effets, et atteinte déjà d'un mal croissant, se réfugiait ou dans la famille, ou plus haut, dans la fidélité à *Celui qui ne peut nous être infidèle*. Elle mourut environnée pourtant de tous les noms choisis qu'on aime à marier au sien ; elle mourut à Paris [1], en 1817, le 14 juillet, jour de liberté et de soleil, pleine de génie et de sentiment dans des organes minés avant l'âge, se faisant, l'avant-veille encore, traîner en fauteuil au jardin, et distribuant aux nobles êtres qu'elle allait quitter des fleurs de rose en souvenir et de saintes paroles.

La publication posthume des *Considérations*,

[1] Rue Neuve des Mathurins.

qui eut lieu en 1818, fut un événement, et constitua à madame de Staël de brillantes et publiques funérailles. Elle y proposait à la Révolution française et à la Restauration elle-même une interprétation politique destinée à un long retentissement et à une durable influence. C'était une *Monarchie selon la Charte* à sa manière ; hors de celle-là et de celle de M. de Chateaubriand, il n'y avait guère de salut possible pour la Restauration. Au contraire, la marche contenue entre ces deux limites aurait pu se prolonger indéfiniment. Chaque parti, alors dans le feu de la nouveauté, s'empressa de demander au livre des *Considérations* des armes pour son système. Les louanges furent justes, et les attaques passionnées. Benjamin Constant, dans *la Minerve*, M. de Fitz-James, dans *le Conservateur*, en parlèrent vivement, et sous des points de vue assez opposés l'un à l'autre, comme on peut croire. M. Bailleul et M. de Bonald firent à ce sujet des brochures en sens contraire ; il y eut d'autres brochures encore. L'influence de pensée que par cet ouvrage madame de Staël exerça sur le jeune parti libéral philosophique, sur celui que la nuance du *Globe* représenta plus tard, fut directe. L'influence conciliante, expansive, irrésistible, qui serait résultée de sa présence, a bien man-

qué, en plus d'une rencontre, au parti politique qui, pour ainsi dire, émane d'elle, et qui eût continué d'être le sien.

Mais c'est dans le domaine de l'art que son action de plus en plus, je me le figure, eût été belle, efficace, cordiale, intelligente, favorable sans relâche aux talents nouveaux, et les recherchant, les modifiant avec profit pour eux et bonheur. Parmi tous ceux qui brillent aujourd'hui, mais disséminés et sans lien, elle eût été le lien peut-être, le foyer communicatif et réchauffant. On se fût compris les uns les autres, on se fût perfectionné à l'union de l'art et de la pensée, autour d'elle. Oh! si madame de Staël avait vécu, admirative et sincèrement aimante qu'elle était, oh! comme elle eût recherché surtout ce talent éminent de femme, que je ne veux pas lui comparer encore! comme, à certains moments de sévérité du faux monde et des faux moralistes, le lendemain de *Lélia*, comme elle fût accourue en personne, pleine de tendre effroi et d'indulgence! Delphine, seule entre toutes les femmes du salon, alla s'asseoir à côté de madame de R.. Au lieu des curiosités banales ou des malignes louanges, comme elle eût franchement serré sur son cœur ce génie plus artiste qu'elle, je le crois, mais moins philosophique jusqu'ici, moins sage, moins

croyant, moins plein de vues sûres et politiques et rapidement sensées! comme elle lui eût fait aimer la vie, la gloire! comme elle lui eût abondamment parlé de *la clémence du ciel* et d'*une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours!* comme elle l'eût applaudi ensuite et encouragé vers les inspirations plus sereines! O Vous, que l'opinion déjà unanime proclame la première en littérature depuis madame de Staël, vous avez, je le sais, dans votre admiration envers elle, comme une reconnaissance profonde et tendre pour tout le bien qu'elle vous aurait voulu et qu'elle vous aurait fait! Il y aura toujours dans votre gloire un premier nœud qui vous rattache à la sienne.

Mai 1835.

SUR UN PORTRAIT DE GÉRARD.

A MADAME RÉCAMIER.

Dans ce frais pavillon de marbre et de verdure,
Quand le flot naturel avec art détourné,
Pour former un doux lac, vient baiser sans murmure
Le pourtour attiédi du pur jaspe veiné;

Quand le rideau de pourpre assoupit la lumière,
Quand un buisson de rose achève la cloison,
Chaste au sortir du bain; ayant laissé derrière
Humide vêtement, blanche écume et toison;

De fine mousseline à peine revêtue,
Assise, un bras fuyant, l'autre en avant penché,

Son beau pied, non chaussé, d'albâtre et de statue,
S'éclairant, au parvis, d'un reflet détaché,

Au parvis étoilé, d'où transpire et s'exhale
Par les secrets d'un art, magicien flatteur,
Quelque encens merveilleux, quelque rose rivale
Des autres gais buissons de naïve senteur ;

Simple, et pour tout brillant, dans l'oubli d'elle-même,
A part ce blanc de lys et ces contours neigeux,
N'ayant de diamant, d'or et de diadême,
Que cette épingle en flèche attachant ses cheveux;

N'ayant que ce dard-là, cette pointe légère,
Pour dire que l'abeille aurait bien son courroux,
Et pour nous dire encor qu'elle n'est pas bergère,
Un cachemire à fleurs coulant sur ses genoux;

Sans miroir, sans ennui, sans un pli qui l'offense,
Sans rêve trop ému ni malheur qu'on pressent,
Mêlant un reste heureux d'insouciante enfance
A l'éclair éveillé d'un intérêt naissant;

Qu'a-t-elle, et quelle est donc, ou mortelle ou déesse,
Dans son cadre enchanté de myrte et de saphir,
Cette élégante enfant, cette Hébé de jeunesse,
Hébé que tous les dieux prendraient peine à servir?

Elle est trouvée enfin la Psyché sans blessure,
La Nymphe sans danger dans les bains de Pallas;
C'est Ariane heureuse, une Hélène encor pure,
Hélène avant Pâris, même avant Ménélas!

Une Armide innocente, et qui de même enchaîne,
Une Herminie aimée, ignorant son lien;
Aux bosquets de Pœstum une jeune Romaine
Songeant dans un parfum à quelque Emilien!

C'est celle que plus tard, non plus Grecque naïve,
Fleur des palais d'Homère et de l'antique ciel,
Mais Béatrix déjà, plus voilée et pensive,
Canove ira choisir pour le myrte immortel!

Mais à quoi tout d'abord rêve-t-elle à l'entrée
De son bel avenir, au fond de ses berceaux?
A quoi s'oublie ainsi la jeune Idolâtrée?
A quelle odeur subtile? à quel soupir des eaux?

A quel chant de colombe?... à sa harpe éloignée?
A l'abeille, au rayon?... au piano de son choix?
Peut-être au char magique où luit la Destinée,
Au frère du Consul, à ceux qui seront Rois?

A l'épée, au génie, à la vertu si sainte,
A tout ce long cortége où chacun va venir
La nommer la plus belle, et dans sa chaste enceinte,
S'irriter, se soumettre, et bondir et bénir?

Car qui la vit sans craindre, en ces heures durables,
En ces printemps nombreux et si souvent nouveaux,
Les sages et les saints eux-mêmes égarables,
Les pères et les fils, enchaînés et rivaux?

Heureuse, elle l'est donc; tout lui chante autour d'elle,
Un cercle de lumière illumine ses pas;
C'est miracle et féerie! — Arrêtez, me dit-elle;
Heureuse, heureuse alors, oh! ne le croyez pas!

— Elle a dit vrai... — Du sein de la fête obligée,
En plein bal, que de fois (écoutez cet aveu),
Songeant au premier mot qui l'a mal engagée,
Retrouvant tout d'un coup l'irréparable vœu,

Le retrouvant cruel, mais respectable encore,
(Car, même dans le trouble et sous l'attrait, toujours,

La Décence à pas lents, la Crainte qui s'honore,
De leur ton cadencé notèrent ses détours),

Que de fois donc, sentant cette lutte trop forte,
Du milieu des rivaux qui n'osent l'effleurer,
En hâte de sortir, un pied hors de la porte,
Elle se mit, ainsi que Joseph, à pleurer!

Et pleurant sous les fleurs, et de sa tête ornée
Epanchant les ennuis dans un amer torrent,
Elle dit comme Job : « Que ne suis-je pas née? »
Tant le bonheur permis lui semble le plus grand!

Que de fatigue aussi, de soins (si l'on y pense),
Que d'angoisse pour prix de tant d'heureux concerts,
Triomphante Beauté, que l'on voit qui s'avance
D'une conque facile à la crête des mers!

L'Océan qui se courbe a plus d'un monstre humide,
Qu'il lance et revomit en un soudain moment.
Quel sceptre, que d'efforts, ô mortelle et timide,
Pour tout faire à vos pieds écumer mollement!

Ces lions qu'imprudente, elle irrite, elle ignore,
Dans le cirque, d'un geste, il faut les apaiser;
Il faut qu'un peuple ardent qui se pousse et dévore
A ce ruban tendu s'arrête sans oser.

O fatigue du corps! ô fatigue de l'âme!
Scintillement du front qui rougit et pâlit!
Que sa rosée a froid! Cette rougeur de flamme
Cache un frisson muet qu'en vain elle embellit!

Ah! c'est depuis ce temps, même depuis l'automne,
Quand la fête est ailleurs, quand l'astre pâle a lui,
Quand tout débris sauvé, toute chère couronne,
Au souvenir sacré se confond aujourd'hui;

Lorsque causant des morts, des amitiés suprêmes,
Dans ce salon discret, le soir, à demi-voix,
Pour Vous qui les pleurez, pour les jeunes eux-mêmes,
Le meilleur du discours est sur ceux d'autrefois,

C'est seulement alors, qu'assurée avec grâce,
Recouvrant les douleurs d'un sourire charmant,
Vous acceptez la vie, et repassant sa trace,
Vous lui pardonnez mieux qu'aux jours d'enchantement.

Le dévoûment plus pur, l'amitié plus égale,
Les mêmes, quelques-uns, chaque fois introduits,
Le bienfait remplissant chaque heure matinale,
Le génie à guérir, à sauver des ennuis;

Au soir, quelque lecture; aux jours où l'on regrette,
Un chant d'orage encor sur un clavier plus doux;
Puis l'entretien que règle une muse secrète,
Tout un bel art de vivre éclos autour de vous:

Sur le mal, sur le bien, sur l'amour ou la gloire,
Sur tout objet, cueillir un rayon adouci,
En composer un mieux, à quoi vous voulez croire,
Voilà, voilà votre art, votre bonheur aussi!

Aimez-le, goûtez-en la pâleur inclinée;
Il fuyait ce bain grec où nous vous admirons.
— Rappelons-nous ce mot de la plus fortunée,
Mortels, sous tant de jougs où gémissent nos fronts!

MADAME ROLAND[1].

La révolution française a changé plus d'une fois d'aspect pour ceux qui se disent ses fils et qui sont sortis d'elle. A mesure qu'on s'éloigne, les dissidences dans la manière de l'envisager augmentent parmi les générations, d'abord unanimes à la reconnaître. Les uns, les plus ardents, les plus *avancés* à ce qu'ils affirment, la systématisent de plus en plus dans leurs appréciations;

[1] Ce morceau a servi d'introduction à la publication récente des lettres inédites de madame Roland, chez Eugène Renduel.

ils vont à tout coordonner, hommes et choses, en d'orgueilleuses formules prétendues philosophiques et sociales, qui torturent, selon nous, la diversité des faits et qui leur imposent à toute force un sens sophistique, indépendant des misérables passions le plus souvent dominantes. Sous le couvert des doctrines générales dont ils sont épris, outrageusement pour la réalité des détails et les humbles notions de l'évidence, ils vont fabriquant un masque grandiose à des figures, avant tout hideuses, à des monstruosités individuelles. Les autres, qui n'adoptent pas ces formules et qui, dans la voie démocratique ouverte en 89, avaient conçu des espérances plus modérées, plus réalisables, ce semble, voyant les difficultés, les échecs, les désappointements à chaque pas après quarante-six ans comme au premier jour, sont tentés enfin de regarder le programme d'alors comme étant, pour une bonne moitié du moins, une grande et généreuse illusion de nos pères, comme un héritage promis, mais embrouillé, qui, reculant sans cesse, s'est déjà aux trois quarts dispersé dans l'intervalle. Entre cette démission décourageante et l'exagération des autres, il y a à se tenir. Sans doute, si la plupart des auteurs, des héros de la révolution revenaient un moment parmi nous, s'ils considéraient ce qu'ils ont payé de leur sang, ils souriraient

un peu de pitié, à moins que l'âge, comme nous l'avons vu de quelques-uns, n'eût refroidi leurs antiques exigences et tranquillisé leurs veines. On a pourtant acquis des résultats incontestables de bien-être sinon de gloire, l'égalité dans les mœurs sinon la grandeur dans les actions, les jouissances civiles sinon le caractère politique, la facilité à l'emploi des industries et des talents, sinon la consécration de ces talents à l'intérêt général d'une patrie. Pour nous, qui adoptons ces résultats et qui les goûtons, tout en sentant leur misère au prix de ce que nous avions rêvé, qui croyons à un perfectionnement social, bien lent toutefois et de plus en plus difficile grâce aux fautes de tous, nous continuons de nous tourner par instants vers ces horizons dont le vaste éclat enflammait notre aurore, vers ces noms que nous avons si souvent invoqués, espérant avoir à en reproduire les exemples et les vertus. Mais les temps sont autres, les devoirs ont changé, les applications directes qu'on prétendrait tirer seraient trompeuses. Du moins, dans cette fournaise ardente de notre première révolution, à côté des ébauches informes ou abjectes, d'admirables statues sont sorties et brillent debout. Maintenons commerce avec ces personnages, demandons-leur des pensées qui élèvent, admirons-les pour ce qu'ils ont

été d'héroïque et de désintéressé, comme ces grands caractères de Plutarque, qu'on étudie et qu'on admire encore en eux-mêmes, indépendamment du succès des causes auxquelles ils ont pris part, et du sort des cités dont ils ont été l'honneur.

Plus que jamais, en ce sens, l'immortelle Gironde est la limite à laquelle notre pensée se plaît et s'obstine à s'arrêter. Il faut sans doute comprendre et s'expliquer ce qui est venu après, ce qui en partie a défendu le pays en le souillant, en le mutilant; il faut comprendre cela, mais notre admiration, notre estime, sauf de rares exceptions, est ailleurs. A voir la fatale et croissante préoccupation qu'inspirent aux survenants ces figures gigantesques, trop souvent salies de boue ou livides de sang en même temps qu'éclairées du tonnerre, à voir la logique intrépide des doctrines qui s'y rattachent et qui servent tout aussitôt d'occasion ou de prétexte à des craintes et à des répressions contraires, on peut juger que le mal, les moyens violents, iniques, inhumains, même en supposant qu'ils aient durant le moment de crise une apparence d'utilité immédiate, laissent ensuite, ne fût-ce que sur les imaginations frappées des neveux, de longues traces funestes, contagieuses, soit en des imitations théoriques exagérées, soit en des craintes étroites

et pusillanimes. A mesure donc que le tumulte des souvenirs, qui redouble pour d'autres, s'éclaircit pour moi et s'apaise, je me replie de plus en plus vers ces figures nobles, humaines, d'une belle proportion morale, qui s'arrêtèrent toutes ensemble, dans un instinct sublime et avec un cri miséricordieux, au bord du fleuve de sang, et qui, par leurs erreurs, par leurs illusions sincères, par ces tendresses même de la jeunesse que leurs farouches ennemis leur imputaient à *corruption* et qui ne sont que des faiblesses d'honnêtes gens, enfin aussi par le petit nombre de vérités immortelles qu'ils confessèrent, intéressent tout ce qui porte un cœur et attachent naturellement la pensée qui s'élève sans sophisme à la recherche du bonheur des hommes. Madame Roland est la première et la plus belle de ce groupe ; elle en est le génie dans sa force, dans sa pureté et sa grâce, la muse brillante et sévère dans toute la sainteté du martyre. Mais les expressions, qui d'elles-mêmes vont s'idéalisant à son sujet, doivent se tempérer plutôt; car, en abordant cette femme illustre, c'est d'un personnage grave, simple et historique que nous parlons.

Elle s'est peinte de sa propre main de façon à ne pas donner envie de recommencer après elle. A moins d'avoir quelques traits originaux à ajou-

ter aux siens, comme ont fait Lémontey et divers autres contemporains qui l'avaient vue, on n'a qu'à renvoyer, pour l'essentiel de sa personne, à ses délicieux et indispensables Mémoires. Comment raconter la vie de Jean-Jacques, son enfance, ses durs commencements, ses belles années, comment retracer de nouveau les particularités de sa physionomie de jeune homme, après les Confessions? Ainsi de madame Roland. Il ne faut pas repasser le crayon sur le pur dessin de cette figure fine et hardie, grandiose et gracieuse, intelligente et souriante, vouloir ressaisir ce profil simple et net, modeste et fier, oser retoucher ces jours d'enfance dont elle fixait, à travers les grilles de l'Abbaye ou de Sainte-Pélagie, en couleurs si distinctes, la fraîcheur et les enchantements, depuis l'atelier de son père au quai des Lunettes et cet enfoncement favori du petit salon où elle avait élu domicile, depuis les catéchismes de l'église Saint-Barthélemy, la retraite au couvent de la rue Neuve-Saint-Etienne pour sa première communion, et les promenades au Jardin-des-Plantes, jusqu'à son séjour heureux et recueilli chez sa grand'maman Phlipon dans l'île Saint-Louis, son retour au quai paternel proche le Pont-Neuf et ses excursions du dimanche aux bois de Meudon. Tout cela est fait, tout cela est à relire. Ces détails si vrais, si

faciles, si heureux de présence d'esprit et de liberté d'expression, ces innocents et profonds souvenirs se jouant d'eux-mêmes dans le cadre sanglant, funèbre, qui les entoure, qui les resserre à chaque instant et qui bientôt va les supprimer avant la fin et les écraser, forment une des lectures éternellement charmantes et salutaires, le plus propres à tremper l'âme, à l'exhorter et à l'affermir en l'émouvant.

La correspondance avec Bancal, et quelques autres lettres inédites encore que nous avons eues sous les yeux, nous présentent madame Roland durant une partie de sa vie qu'elle a moins retracée en ses Mémoires, après les années purement intérieures et domestiques, et avant l'entrée de son mari au ministère. Parmi les lettres adressées à Bosc et publiées dans la dernière édition des Mémoires, il n'y en a que très peu qui se rapportent à cette époque, c'est-à-dire à l'intervalle de 89 à 92, aux derniers temps de son séjour à Lyon, aux premiers mois de son arrivée à Paris. La correspondance avec Bancal embrasse précisément cette intéressante période. Les impressions journalières des mémorables événements d'alors, fidèlement transmises coup sur coup par cette grande âme émue, et exhalées au sein de l'amitié, sont précieuses à recueillir. Les secousses souvent contradictoires, les espérances

précipitées suivies de découragement, puis de nouveau reprises avec ferveur, les jugements excessifs, passionnés, lancés dans la colère, et que plus tard elle mitigera, le bon sens fréquent qui s'y mêle, la sincérité invariable, tout contribue à faire de ces pages sans art un témoignage bien honorable à celle qui les écrivit, en même temps qu'une utile leçon, suivant nous, pour ceux qui cherchent dans la réflexion du passé quelque sagesse à leur usage, quelque règle à leurs jugements en matière politique, quelque frein à leurs premiers et généreux entraînements. On y sent mieux que nulle part ailleurs, combien l'importance d'un point d'arrêt précis, d'une marche mesurée à l'avance, a échappé à l'imprévoyante ardeur de ces âmes *girondines* jetées éperdument entre M. Necker et Robespierre, et ne faisant volte-face à celui-ci que trop tard pour n'en pas être surmontées et dévorées.

Madame Roland et son mari avaient accueilli la révolution de 89 avec transport. Depuis 1784, ils étaient établis dans la généralité de Lyon, passant quelques mois d'hiver dans cette ville, et la plus grande partie de l'année, tantôt à Villefranche, et tantôt à deux lieues de là, au clos de la Platière, petit domaine champêtre, en vue des bois d'Alix et proche du village de Thézée. M. Roland, inspecteur des manufactures, se livrait à des

études industrielles, économiques, que sa femme partageait en les variant par la lecture des philosophes et des poètes. La révolution et le mouvement expansif qu'elle communiquait à toutes les âmes patriotiques les mirent naturellement en correspondance avec diverses personnes actives de Paris, et plus en particulier avec Brissot dont M. Roland estimait les écrits sur les noirs, les lettres au marquis de Chastellux, et qui fondait alors *le Patriote*, et avec Bancal qui venait de quitter le notariat pour s'adonner aux lettres, à la politique, et que Lanthenas, ami intime et domestique des Roland, avait rencontré durant un voyage dans la capitale. Les lettres à Brissot, inédites pour la plupart, sont aux mains de M. de Montrol, que nous ne pouvons trop engager à les publier, et à l'amitié de qui nous devons de les avoir parcourues. Le début de cette correspondance avec Brissot ressemble fort à celui de la correspondance avec Bancal : « Si « mon excellent ami, écrit madame Roland à « Brissot dans les premiers mois de 90, eût eu « quelques années de moins, l'Amérique nous « aurait déjà reçus dans son sein. Nous regrettons « moins cette terre promise depuis que nous es- « pérons une patrie. La révolution, tout imparfaite qu'elle soit, a changé la face de la France, « elle y développe un caractère et nous n'en

« avions pas, elle y laisse à la *vérité* un libre « cours dont ses adorateurs peuvent profiter. » Les rapides conquêtes de 89, on le voit, étaient loin de lui suffire; sa méfiance, son aversion contre les personnages dirigeants de cette première époque, ne tardent pas à éclater. Ainsi, à propos de la séance royale du 4 février 90, de la prestation du serment civique et du discours de Louis XVI qui excita un si général enthousiasme, elle écrivait à Brissot le 11 du même mois : « Les « esprits sont ici très partagés...... on prête son « discours à M. Necker; quoiqu'il y ait au com- « mencement des tournures ministérielles et un « peu de ce pathos qui lui sont assez ordinaires, « cependant on y trouve généralement un ton « qui ne nous semble pas le sien et quelquefois « une touche de sentiment qu'il n'a jamais su « mêler avec son apprêt et ses tortillages. » Cette prévention radicale contre M. Necker, qui remontait au-delà de 88, comme l'atteste un mot d'une lettre à M. Bosc, et dont on retrouve l'expression assez peu convenable dans la correspondance avec Bancal (pag. 12), n'est autre chose au fond, dans sa crudité, que ce jugement instinctif et presque invincible des esprits de race girondine sur ceux de famille doctrinaire, jugement au reste si amèrement rétorqué par ceux-ci. Entre madame Roland et

M. Necker, nous saisissons la dissidence à l'origine, le divorce à sa naissance; mais les partis, ou du moins les familles politiques auxquelles ils se rattachent l'un et l'autre, se sont assez perpétuées ensuite, pour qu'on puisse en généraliser les caractères hors de leurs personnes. Le type girondin, qui se reproduit dans la jeunesse à chaque génération survenante, est ardent, aventureux, ouvert à la sympathie populaire, confiant sans mesure aux réformes rapides, à la puissance de la seule liberté et à la simplicité des moyens, ombrageux pour ses adversaires, jamais pour ses alliés, prompt et franc à s'irriter contre ce qui sent la marche couverte et le *tortillage*, déniant vite aux habiles qui entravent sa route le *sentiment* et le *cœur*. Ceux-ci à leur tour, aisément restrictifs et négatifs dans leur prudence, n'hésitant pas au besoin, dans leur système complexe, à limiter, à entamer le droit par la raison d'état, le rendent bien en inimitié aux esprits de nature girondine, que tantôt ils ont l'air de mépriser comme de pauvres politiques, et que tantôt ils confondent en une commune injure avec la secte jacobine pour les montrer dangereux. Madame Roland, en imputant le machiavélisme à M. Necker, aux comités de l'Assemblée constituante et aux notabilités nationales de 90, donnait dans un autre excès. Absente du foyer prin-

cipal, éloignée du détail des événements dont le spectacle réel, depuis le 5 octobre, aurait peut-être contribué à user son surcroît de zèle et à dégoûter sa confiance, elle était surtout sensible aux lenteurs, aux incertitudes de l'Assemblée et à ses efforts pour arrêter. Elle se traduisait trop littéralement les luttes générales de Paris par celles de Lyon, dans lesquelles les intérêts de l'ancien régime et du nouveau se trouvaient plus directement aux prises sans modérateur intermédiaire. Dégoûtée vite de Lyon et désespérant de rien voir sortir d'intérêts contraires aussi aveugles à se combattre et aussi passionnés, elle n'apporta que plus d'irritation dans la querelle générale qu'elle n'avait pas suivie de près et dont la complication, même de près et durant la première phase d'enthousiasme, lui eût peut-être également échappé. Méconnaissant donc tout-à-fait le rôle de plus en plus difficile des hommes sincères de 89, ne voyant dès-lors dans l'opposition patriotique et les constituants qu'amis et ennemis du peuple en présence, et persuadée que là aussi on n'avait rien à emporter que de haute lutte, son point de départ, pour sa conduite politique active, fut une grave erreur de fait, une fausse vue de la situation. C'est dans ce train de pensée qu'elle arriva à Paris en février 91, déjà très engagée, ayant son parti pris, et

avec tous ses ressentiments lyonnais comme avec des troupes fraîches au secours de Brissot et des autres.

Les Lettres de madame Roland à Bancal et à Brissot offrent quantité de faits intéressants pour l'histoire de Lyon à cette époque. En les rapprochant des événements récents (et on ne peut s'empêcher de le faire en voyant les mêmes intérêts aux mains, les mêmes guerres récrudescentes, et jusqu'aux mêmes devises sur les drapeaux), on apprend combien la vieille plaie a duré et s'est aigrie, combien, à plus de quarante ans de distance, on a peu gagné de remèdes par cette science sociale tant vantée. On rentre dans l'humilité alors, de se voir si médiocrement avancé, bien que sous l'invocation perpétuelle de ce dieu *Progrès* que de toutes parts on inaugure.

Madame Roland nous apparaît dès l'abord comme un des représentants les plus parfaits à étudier, les plus éloquents et les plus intègres, de cette génération politique qui avait voulu 89 et que 89 n'avait ni lassée ni satisfaite. Elle se porte du premier pas à l'avant-garde, elle le sait et le dit : « En nous faisant naître à l'époque de la « liberté naissante, le sort nous a placés comme « les enfants perdus de l'armée qui doit combattre « pour elle et triompher; c'est à nous de bien « faire notre tâche et de préparer ainsi le bonheur

« des générations suivantes. » Tant qu'elle demeure dans cette vue philosophique générale de la situation, son attitude magnanime répond au vrai ; le temps n'a fait que consacrer ses paroles. Le désintéressement que réclame la chose publique trouve sous sa plume une vertueuse énergie d'expression : « Quand on ne s'est pas habitué, « dit-elle, à identifier son intérêt et sa gloire « avec le bien et la splendeur du général, on va « toujours petitement se recherchant soi-même « et perdant de vue le but auquel on devrait « tendre. » Mais au même moment son noble cœur, si désintéressé des ambitions vulgaires, se laisse aller volontiers à l'idée des orages, et les appelle presque pour avoir occasion de s'y déployer. Bancal, lui racontant une ascension qu'il avait faite au Puy-de-Dôme, avait comparé les orages et les tonnerres qu'on rencontre à une certaine hauteur, avec ceux qui attendaient sur leur route péniblement ascendante les amis de la liberté : « L'élévation de votre superbe mon« tagne, lui répond madame Roland, est l'image « de celle où se portent enfin les grandes âmes « au milieu des agitations politiques et du boule« versement des passions. » Elle pressentait que c'était là son niveau, et, dans le secret de son cœur, elle ne haïssait pas l'idée d'y être poussée un jour. Mais, quand elle se borne à des juge-

ments plus pratiques, à des vues de détail sur le gouvernement, l'insuffisance et le vague de son système deviennent sensibles. Elle professe, dit-elle en un endroit, deux maximes principales, à savoir *que la sécurité est le tombeau de la liberté*, *que l'indulgence envers les hommes en autorité est le moyen de les pousser au despotisme*. Ailleurs elle demande avant tout à l'Assemblée de consacrer *la liberté indéfinie de la presse*, dont on jouissait pourtant sans trop de restriction en 90. Dans une lettre de décembre même année à Brissot, résumant ses conseils : « *Des comptes et de la raison!* conclut-elle, il « n'y a que cela pour ordonner les affaires et « pour rendre les peuples heureux. » A travers cette faiblesse et ce manque de science politique positive, percent à tout moment des vues fort justes et fort prévoyantes qui montrent qu'elle ne se faisait pourtant pas illusion sur l'état réel de la société. A propos d'un pamphlet de Lally-Tolendal, elle disait des hommes de sa couleur : « Ils flattent les passions des *mécontents*, ils « séduisent les *hommes légers*, ils ébranlent les « *esprits faibles* : ôtez tous ces êtres de la société, « comptez la classe ignorante qu'ils influencent « à leur manière, et voyez le peu qui reste de « bons esprits, de personnes éclairées, pour « résister au torrent et prêcher la vérité! »

Mais l'entrain de l'attaque et une sorte d'allégresse martiale l'emportaient bientôt sur les prévisions moins flatteuses. L'expression s'anime au péril et étincelle sous sa plume. Elle écrit à Bosc : « On n'ose plus parler, dites-vous ; soit ; c'est « *tonner* qu'il faut faire. » Une lettre à Lanthenas du 6 mars 90 commence par ce cri trois fois répété : « *Guerre*, *guerre*, *guerre !* » Ce sont à chaque fois des refrains de réveil : *salut et joie !* ou bien : *vigilance et fraternité!* on dirait le cri de la sentinelle sur le rempart, qui appelle le combat avec l'aurore. Le *morbleu!* s'y trouve et n'y messied pas. Une lettre à Brissot du 7 janvier 91 finit par ces mots précipités : « Adieu, « tout court ; la femme de *Caton* ne s'amuse « point à faire des compliments à *Brutus*. »

A partir du mois de février, époque où madame Roland vient à Paris, jusqu'au mois de septembre, époque de son retour à Lyon, durant ces six mois si pleins, si effervescents, qui comprennent la fuite du roi et les événements du Champ-de-Mars, nous voyons ses dispositions agressives se déployer de plus en plus et s'exalter au plus haut degré dans l'atmosphère tourbillonnante où elle vit. La correspondance avec Bancal est surtout précieuse en ce qu'elle nous offre toute l'histoire de ses impressions tumultueuses durant ce séjour. Dans les pages de ses Mémoires qu'elle

y consacre, les émotions, vives encore, sont adoucies par la distance et fondues avec les jugements de date subséquente qui y interviennent. Ici elle agit et pense jour par jour. Nous la voyons, dédaignant les jeux du théâtre et les distractions du goût, courir droit à l'Assemblée, la trouver faible, puis corrompue, l'envisager avec sévérité d'abord, bientôt avec indignation et colère : 89 et les impartiaux, elle le déclare net, sont devenus les plus dangereux ennemis de la révolution. Sieyès, Barnave, Thouret, Rabaud, la plupart de ceux avec qui tout à l'heure elle mourra, n'échappent pas aux qualifications de *lâche* et de *perfide ;* Pétion, Buzot, Robespierre, seuls, la satisfont. Mais rien n'est plus expressif et caractéristique qu'un article adressé à Brissot, et tracé par elle à une séance même de l'Assemblée [1], le 20 ou 28 avril. A propos de l'organisation des gardes nationales, on était revenu sur la distinction des citoyens en actifs et passifs. De là sa colère et ses larmes de sang. L'article, qui commence en ces mots : *Jette ta plume au feu, généreux Brutus, et va cultiver des laitues !* finit par cette métaphore militaire : *Adieu, battons aux champs ou en retraite; il n'y a pas de milieu!* Et pourtant, malgré ces entraînements passion-

[1] M. de Montrol l'a publié dans la *Nouvelle Minerve.*

nés, téméraires, elle gardait une netteté de vue plus digne de son intelligence supérieure. Le jugement sur Mirabeau est d'une belle et calme lucidité. Et quant aux choses, elle a l'air, maintefois, de les pressentir admirablement, de ne pas se dissimuler où l'on va, mais elle ne veut ni se ralentir ni se détourner. Ainsi elle écrit à Bancal : « Il n'est pas encore question de mourir « pour la liberté ; il y a plus à faire, il faut vivre « pour l'établir, la mériter, la défendre. » Et ailleurs : « Je sais que de bons citoyens, comme « j'en vois tous les jours, considèrent l'avenir « avec un œil tranquille, et, malgré tout ce que « je leur entends dire, je me convaincs plus « que jamais qu'ils s'abusent. » Et encore : « Je « crois que les plus sages sont ceux qui avouent « que le calcul des événements futurs est devenu « presque impossible. » Elle s'étend en un endroit (p. 233) avec un sens parfait sur cette *patience*, vertu trop négligée et toutefois si nécessaire aux gens de bien pour arriver à des résultats utiles. Mais, par une singulière contradiction, elle manque, tout aussitôt après, de *patience*. Regrettant qu'on ait arrêté Louis XVI fugitif à Varennes, elle donne pour raison que, sans cette fâcheuse capture, *la guerre civile devenant immanquable, la Nation allait forcément à cette grande école des vertus publiques.*

Exaspérée par les événements du Champ-de-Mars, elle en vient, dit-elle, à applaudir aux derniers excès de l'Assemblée et à en désirer de plus grands comme le seul moyen d'éveiller l'opinion publique. Je l'aime bien mieux, âme vierge, si long-temps contenue et tout d'un coup trop dévorée, quand elle se livre à des perspectives infinies d'espérance pour ces neveux qu'elle ne verra pas, quand elle proclame avec larmes et ravissement sa foi sans réserve en cette religion de l'avenir si respectable à ceux même qui n'en distinguent pas bien le fondement. Témoin ému d'un triomphe éloquent de Brissot aux Jacobins, elle s'écrie : « Enfin j'ai vu le feu de la liberté « s'allumer dans mon pays, il ne saurait s'é-« teindre. Les derniers événements l'ont ali-« menté; les lumières de la raison se sont unies « à l'instinct du sentiment pour l'entretenir et « l'augmenter... Je finirai de mourir quand il « plaira à la nature, mon dernier souffle sera « encore le souffle de la joie et de l'espérance « pour les générations qui vont nous succé-« der. »

Les jugements de madame Roland sur La Fayette en particulier ont lieu de nous frapper par le contraste qu'ils offrent avec l'unanime respect dont nous avons entouré cette patriotique vieillesse. Dans sa correspondance avec

Bancal, madame Roland se montre maintefois injuste. Dans une lettre inédite à Brissot (31 juillet 92), très importante historiquement, elle devient, il faut le dire, injurieuse, insultante, et s'échappe à qualifier le vertueux général du même terme dont Voltaire irrité n'a pas craint de qualifier Rousseau. Rougissons pour les passions politiques de ces torts presque inséparables qu'elles entraînent à leur suite, et que pleurent plus tard les belles âmes. Madame Roland, quinze jours avant sa mort, rétractait pour ainsi dire, ses anciennes âcretés contre La Fayette, en justifiant dans les termes suivants Brissot accusé par Amar de complicité avec le général : « Il avait partagé l'erreur de beaucoup de gens « sur le compte de La Fayette; *ou plutôt* il paraît « que La Fayette, d'abord entraîné par des prin- « cipes que son esprit adoptait, n'eut pas la force « de caractère nécessaire pour les soutenir quand « la lutte devint difficile; *ou* que *peut-être*, ef- « frayé des suites d'un trop grand ascendant du « peuple, il jugea prudent d'établir une sorte « de balance. » Ces diverses suppositions sont évidemment des degrés par lesquels madame Roland revient, redescend pour ainsi dire, de son injustice première. Mais on remarquera, aux précautions qu'elle prend, combien, l'injustice une fois construite et si promptement d'ordi-

naire, il est pénible ensuite, par un reste de fausse honte, d'en redescendre.

Revenue à Paris à la fin de l'année 91, madame Roland entra, on peut le dire, au ministère avec son mari, en mars 92. La correspondance avec Bancal, qui arrive lui-même à Paris, devient très rare. Au sortir de ce premier ministère, Roland et sa femme habitèrent tantôt une campagne à Champigny-sur-Marne, tantôt un logement rue de la Harpe, nº 81 [1]. Durant les mois qui précédèrent le 10 août, l'activité politique de notre héroïne n'avait pas cessé, mais l'expérience avait porté fruit; elle commençait à moins pousser au mouvement tel quel, et à enrayer un peu. En pratiquant les hommes influents et les meneurs, elle les avait bien vite pénétrés avec la finesse d'une femme et mis à leur place avec la fermeté d'une mâle intelligence. De petits désaccords entre son mari et Brissot ou Clavières, lui avaient démontré la difficulté d'une marche unie et combinée de la part même des plus gens de bien. Aux approches de la crise imminente du 10 août, elle ne réclamait déjà plus, comme après Varennes, des mesures brusques, absolues; elle désirait que les sections réunies demandassent, non *la déchéance*, diffi-

[1] Aujourd'hui occupé par M. Pitois.

cile à prononcer sans déchirer l'acte constitutionnel, mais *la suspension provisoire*, qu'il serait possible, quoiqu'avec peine, écrivait-elle dix jours avant le 10 août à Brissot, d'accrocher pour ainsi dire, à l'un des articles de la Constitution. Une lettre de Louvet à Brissot, de sept jours seulement avant le 10 août, est dans le même sens et dénote les mêmes craintes entre la faiblesse d'une part et l'exagération de l'autre. Madame Roland, comme Louvet, se plaignait du silence à l'Assemblée et de l'attitude incertaine de leur ami en des circonstances si menaçantes. Le jugement que porte madame Roland des hommes politiques de la seconde époque révolutionnaire, de ceux qu'elle a connus et éprouvés, est aussi distinct et décisif que son mépris des hommes de 89 a pu paraître confus et aveugle. C'est qu'à partir de 91 elle vit de près la scène et posséda tous les éléments de situation et de conduite. Ses Mémoires contiennent de brillants et véridiques portraits de ses amis, un peu à la Plutarque ; mais il est plus curieux de les retrouver saisis par elle dans l'action même et sous le feu de la mêlée, confidentiellement et non plus officiellement, dans le privé et non pour la postérité. La lettre à Brissot, déjà citée (du 31 juillet 92), ayant pour objet de le prémunir contre les facilités de caractère

et de jugement auxquelles il était enclin, présente des indications très particulières sur les principaux de ce groupe illustre et fraternel que de loin une seule auréole environne. Chacun y est touché et marqué en quelques lignes; ils passent tous l'un après l'autre devant nous dans leurs physionomies différentes, et le digne Sers (depuis sénateur), aimable philosophe, habitué aux jouissances honnêtes, mais lent, timide et par là même incapable en révolution, et Gensonné, si faible à l'égard de Dumouriez dans l'affaire de Bonne-Carrère, qui ne sait pas saisir le moment de perdre un homme quand il le faut; avec trop de formes dans l'esprit et pas assez de résolution dans le caractère; et l'estimable Guadet, au contraire trop prompt, trop vite prévenu ou dédaigneux, s'étant trompé d'ailleurs sur la capacité de Duranthon qu'il a poussé aux affaires, et ayant à tout jamais compromis son jugement par cette bévue sans excuse; et Vergniaux qu'elle n'aime décidément pas; trop épicurien, on le sent, trop voluptueux et paresseux pour cette âme de Cornélie; elle ne se permettrait pas de le juger, dit-elle; mais les temporisations subites de l'insouciant et sublime orateur ne s'expliquent pas pour elle, aussi naturellement que pour nous, en simples caprices et négligences de génie; mais elle le

trouve par trop vain de sa toilette, et se méfie, on ne sait pourquoi, de son regard voilé, qui pourtant s'éclairait si bien dans la magie de la parole. Le portrait final qu'elle a donné de lui, en réparant ce que l'impression passagère avait d'injuste, témoigne assez de ce peu de sympathie réciproque. *L'ami* Clavières, en revanche, lui paraît fort solide, et même aimable, quand il n'est pas quinteux. Madame de Staël répondait à quelqu'un qui lui reprochait de juger trop à fond ses amis : « Qu'y faire? j'irais à l'échafaud, « que je ne pourrais m'empêcher de juger encore « les amis qui m'accompagneraient. » C'est ce qu'a fait madame Roland. Entre tous ces hommes de bien et de mérite, elle cherche vainement un grand caractère propre à rassurer dans cette crise et à rallier le bon parti par ses conseils. Oh! qu'elle dut alors regretter un Mirabeau honnête homme et désintéressé! Tout en excitant Brissot à être ce grand caractère, on voit assez qu'elle y compte peu, et qu'elle le connaît *excessivement confiant*, *naturellement serein*, *même ingénu*. Elle-même, si elle avait été homme, eût-elle pu devenir ce bon génie patriotique, sauveur de l'Empire? on aime à le croire, et rien dans sa conduite d'alors ne dément l'idée d'une audace clairvoyante, d'une capacité supérieure et applicable.

Mais, pour nous en tenir au jugement qu'elle a fait des autres, acteur incomplet et gêné qu'elle était à cause de son sexe, je suis frappé de cette fermeté et de cette pénétration de coup d'œil qu'elle y porte, même quand la passion l'offusque encore. Ses invectives sur Garat, par exemple, sont d'une grande dureté, et ne laissent pas jour aux qualités secondaires de cet homme de talent, de sensibilité même, aimable, disert, aussi bon et aussi sincère qu'on peut l'être n'étant que sophiste brillant et sans la trempe de la vertu. Pourtant, après avoir relu l'apologie de Garat lui-même en ses Mémoires, je trouve que, malgré les dénégations de l'écrivain et ses explications ingénieuses, analytiques, élégantes, les jugements de madame Roland subsistent au fond et restent debout contre lui. Comme on conçoit, en lisant les descriptions subtiles et les périodes cicéroniennes de celui qui n'osait flétrir ni Clodius ni Catilina, comme on conçoit l'indignation de madame Roland pour ces palliatifs, pour cette douceur de langage en présence de ce qu'elle appelait crime, pour les prétentions conciliatrices de cette souple intelligence toute au service d'une imagination vibratile! Madame Roland pressentait et ruinait d'avance ces justifications futures, quand elle lui écrivait de sa prison : « Fais maintenant de

« beaux-écrits, explique en philosophe les causes
« des événements, les passions, les erreurs qui
« les ont accompagnés; la postérité dira tou-
« jours : *Il fortifia le parti qui avilit la représen-*
« *tation nationale*, etc., etc. » Quant à Brissot,
nous adoptons tout-à-fait le jugement de madame
Roland sur lui, sur son honnêteté profonde et
son désintéressement; nous le disons, parce
qu'il nous a été douloureux et amer de voir les
auteurs d'une histoire de la révolution qui mé-
rite de s'accréditer, auteurs consciencieux et sa-
vants, mais systématiques, reproduire comme
incontestables des imputations odieuses contre
la probité du chef de la Gironde. Il est difficile,
à cinquante ans de distance, de laver Brissot
des calomnies de Morande; mais toute la partie
publique de sa vie repousse et anéantit les récri-
minations adressées à la partie antérieure et obs-
cure. Né dans un pays où Brissot séjourna d'a-
bord, à Boulogne où il travailla avec Swinton,
où il se maria, parent des personnes qui l'ac-
cueillirent alors et de cette famille Cavilliers
qui l'a précisément connu en ces années calom-
niées, je n'ai jamais ouï un mot de doute sur
son intégrité constante et sa pauvreté en tout
temps vertueuse. La biographie de Brissot,
présentée comme on vient de le tenter, serait-
elle un acheminement à l'immolation *théorique*

qu'on veut faire de la Gironde *protestante et corrompue* à Robespierre *catholique et pur?* à la bonne heure! Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce dernier sourirait de son plus mauvais sourire en lisant la biographie de sa victime, ainsi chargée à l'avance de bandelettes un peu souillées.

On voit dans la correspondance avec Bancal figurer fréquemment Blot et Lanthenas que des dissidences d'opinion éloignèrent bientôt de leurs illustres amis. Lanthenas, dont madame Roland parle en ses Mémoires comme d'un amoureux peu exigeant, et qu'elle appelle en ses lettres *le bon apôtre*, l'était en effet dans toute l'acception, même vulgaire, du mot. Excellent homme, empressé, exalté, un de ceux que la révolution saisit du premier coup et enleva dans les airs comme des cerfs-volants, jusque-là d'une grande utilité domestique, l'idéal du *famulus*, il voulut plus tard agir et penser par lui-même et perdit la tête dans la mêlée, c'est l'esprit que je veux dire; car Marat, pour comble d'injure, Marat, son ex-confrère en médecine et qui l'avait apprécié sans haine, le fit rayer de la liste fatale, comme simple d'esprit[1]. On conçoit, on pressent cette fâcheuse

[1] Quant au docteur *Lanternas*, disait-il en pleine Convention, tout le monde sait que c'est un simple d'esprit.

destinée de Lanthenas, dès qu'on le voit adresser à Brissot des articles aussi niaisement intitulés que celui-ci : *Quand le peuple est mûr pour la liberté, une nation est toujours digne d'être libre*, ou bien lorsqu'il propose à Bancal de *faire quelque grande confédération pour travailler dans quelques années, en même temps en Angleterre et en France, à nous débarrasser absolument des prêtres.* Quoi qu'il en soit, par les qualités de son cœur et son amour de vieille date pour madame Roland, le bon Lanthenas méritait de mieux finir.

La correspondance avec Bancal s'arrête au second ministère de Roland et est comme interrompue par un double cri d'alarme héroïque à l'approche des Prussiens, et d'horreur, d'exécration, aux massacres de septembre. Madame Roland et ses amis, à partir de ces jours funèbres, se rangent ouvertement et tête levée, pour la résistance. Quel changement théorique se fit alors dans la pensée des Girondins? Ils n'eurent pas le temps d'y réfléchir, de reprendre et de remanier leurs idées de gouvernement et de constitution. Divisés entre eux sur les mesures les plus immédiates, palpitants et au dépourvu devant ces autres théories inflexibles qui s'avançaient droit contre leur regard comme un étroit et rigide acier, leur résistance fut toute d'instinct,

d'humanité, de cœur. Que seraient devenues leurs idées politiques plus mûres, s'ils n'avaient pas péri? A en juger par les survivants, par Louvet, Lanjuinais et ceux des 71 qui se rattachèrent à leur mémoire, ils seraient restés dans la ligne d'une liberté franche, entière, républicaine, dans la liberté de l'an III, dût-elle se trouver insuffisante encore contre les passions et les intrigues. Ils se seraient radoucis pour le fond des principes de 89; leur antipathie contre les hommes de cette période aurait cessé, ou du moins l'estime aurait fait taire à jamais une guerre injurieuse. Le noble André Chénier n'aurait plus insulté à la pure intention de Brissot; madame Roland, à coup sûr, eût tendu la main à La Fayette. Tous ces esprits en somme, depuis M. Necker jusqu'à Louvet, quel que semblât leur degré de hardiesse et de vitesse, étaient du même principe de sociabilité, du même côté du rivage. Il y avait lieu entre eux à des discussions sur l'étendue du droit, à des dissidences sur la mesure de la liberté. Mais l'incompatibilité radicale de principes, comme de mœurs, comme de tempérament, un abîme enfin, qui se déchira au 2 septembre sous les pas de la Gironde, les séparait eux tous d'avec les hommes une fois engagés dans les partis extrêmes et sanglants, dans les systèmes farouches. Du moment que *tuer* est devenu l'un

des moyens devant lesquels le fanatisme ne recule pas, toute sociabilité périt; ce qui faisait la limite de la morale humaine, de la nature en civilisation, est violé, et la première garantie qu'on est, qu'on cause et qu'on discute avec quelqu'un de ses *semblables*, n'existe plus.

Je demande pardon de tant insister sur cet abîme, sur ce Rubicon étroit mais sans fond, qui sert de limite entre les plus avancés Girondins et les Jacobins adversaires. La démarcation est essentielle historiquement. S'il y avait encore de nos jours quelque similitude éloignée de situation où (ce qu'à Dieu ne plaise!) des partis analogues pussent se reformer, il faudrait surtout le dire et mettre en garde contre la confusion. Autant il y avait de candeur aux âmes girondines d'alors à ne pas s'apercevoir sitôt du point radical qui les séparait de leurs futurs adversaires, autant il y en aurait peu aux âmes girondines actuelles, éclairées par l'expérience, à le dissimuler.

Des détails intimes sur les sentiments de madame Roland nous sont révélés dans la correspondance avec Bancal et ajoutent à tout ce qu'on connaissait en elle de profond et de simple. Attentive aux affections individuelles, elle leur fait la part belle et grande, elle les cultive pieusement, loin de les immoler, en femme trop spar-

tiate, sur l'autel de la patrie. Elle aime à associer les noms de l'amitié aux émotions publiques qui envahissent son âme et la transportent : « C'est « ajouter, » dit-elle en un style plein de nombre et dont le tour accompli rappelle le parler de madame de Wolmar, « c'est ajouter au grand « intérêt d'une superbe histoire l'intérêt tou- « chant d'un sentiment particulier ; c'est réunir « au patriotisme qui généralise, élève les affec- « tions, le charme de l'amitié qui les embellit « toutes et les perfectionne encore. » Les lettres du 24 et du 26 janvier 91 à Bancal, alors à Londres, par lesquelles elle essaie de le consoler de la mort d'un père, méritent une place à côté des plus élevées et des plus éloquentes effusions d'une philosophie forte mais sensible. Cicéron et Sénèque consolaient davantage par des lieux-communs, par des considérations lointaines et médiocrement touchantes ; Marc-Aurèle eût été plus stoïque et serait moins entré dans une douleur ; mais je me figure que le gendre d'Agricola, s'il avait eu à entretenir un ami sur la mort d'un père, l'aurait abordé ainsi dans des termes à la fois mâles et compatissants, sobrement appropriés à une réalité grave.

Pour qui lirait superficiellement toute cette correspondance, il pourrait se faire qu'un des traits les plus intéressants à y saisir échappât. Il se

passe en effet, il se noue et se dénoue entre madame Roland et Bancal, durant ces deux années, une espèce de roman; oui, un roman de cœur, dont, à travers les distractions des grands événements et la discrétion du langage, on poursuit çà et là les traces à demi couvertes. Bancal, dès les commencements de la liaison, paraît en avoir été vivement attiré. On voit, par une raillerie aimable que lui adresse madame Roland, qu'il soutenait que leur rapprochement n'était pas dû à la révolution, qu'il aurait eu lieu également sans les circonstances patriotiques, et qu'ils étaient comme fatalement prédestinés à une amitié mutuelle : *Il est des nœuds secrets, il est des sympathies.* Dans un séjour qu'il fit au clos la Platière vers septembre 90, cet attrait avait redoublé pour lui, et quelque conversation confidentielle s'était un jour engagée, dans laquelle il n'avait pu taire à son amie les sentiments de trouble qu'elle lui inspirait. Etant reparti bientôt, il écrivit une lettre commune à M. et à madame Roland; mais celle-ci, à qui son mari absent (il était à Lyon ou à Villefranche) l'envoya, y saisit quelques expressions qu'elle interpréta d'une manière plus particulière, et elle se hasarda à écrire de la campagne, dans l'absence et à l'insu de M. Roland, une lettre du 8 octobre, que nous livrons, ainsi expliquée, à la sensibilité

des lecteurs. L'émotion, au reste, que trahit cette lettre, n'était l'indice que d'un sentiment et non d'une passion. Madame Roland, dans une autre lettre *à-part* (28 octobre), y revient en tâchant de calmer et de ramener au vrai l'imagination de son ami. Ailleurs, 30 novembre, elle se plaint assez agréablement et avec une sorte de coquetterie voilée, dans la fable du *Rossignol* et de la *Fauvette*, de l'immanquable oubli du voyageur qui semblait en effet les négliger. On retrouve aussi, dans les lettres de consolation, quelques promesses de fidélité à des souvenirs assez intimes; puis au retour de Londres, l'expression d'une tendre inquiétude sur la mélancolie prolongée dont elle est témoin. Mais tout se termine alors par l'aveu d'une nouvelle passion de Bancal, pour laquelle madame Roland, en amie généreuse et dévouée, lui prodigue, avec ses conseils, des offres délicates d'intervenir. Ce ne devait pas être là encore la passion sérieuse, véritable, long-temps retardée, qui saisit enfin l'âme puissante de madame Roland, et à laquelle elle fait allusion en deux endroits de ses Mémoires, lorsqu'elle parle des *bonnes raisons* qui, vers le 31 mai, la poussaient au départ pour la campagne, et lorsque, saluant l'empire de la philosophie qui succédait chez elle au sentiment religieux, elle ajoute que ces sauvegardes imin-

terrompues semblaient devoir la préserver à jamais de l'orage des passions, dont pourtant, *avec la vigueur d'un athlète, elle sauve à peine l'âge mûr!* Quel fut l'objet pour elle de cette seule, de cette tardive et déchirante passion de cœur? Un préjugé public a nommé Barbaroux, parce qu'elle l'a loué dans un admirable portrait pour sa tête d'Antinoüs. Mais rien ne prouve que ce fût lui. Un voile sacré continuera donc de couvrir cet orage de plus, qui roulait et grossissait silencieusement, aux approches de la mort, dans une si grande âme!

Madame Roland a nommé une fois madame de Staël dans une lettre qui s'est trouvée mêlée aux papiers de Brissot, mais qui ne s'adresse pas à lui, car la date (22 novembre 89) ne permettrait pas entre eux la familiarité de liaison qui s'y voit : « On nous fait ici (*à Lyon*), dit ma-« dame Roland, des contes sur madame de *Staal* « (*sic*) qu'on dit être fort exacte à l'Assemblée, « qu'on prétend y avoir des chevaliers auxquels « de la tribune elle envoie des billets pour les « encourager à soutenir les motions patriotiques; « on ajoute que l'ambassadeur d'Espagne lui en « a fait de graves reproches à la table de son « père. Vous ne pouvez vous représenter l'im-« portance que nos aristocrates mettent à ces « bêtises nées peut-être dans leur cerveau; mais

« ils voudraient montrer l'Assemblée comme « conduite par quelques étourdis excités, échauf- « fés par une dizaine de femmes. » Madame de Staël en revanche, n'a nulle part (que je me le rappelle). nommé madame Roland. Etait-ce instinct de vengeance filiale à cause de son père méconnu et maltraité? était-ce faiblesse de femme qui se détourne d'une rivale? Madame Roland, dans ce qui est dit au chapitre des *Considérations* sur le groupe des Girondins, brille par son absence. Quoi qu'il en soit, on ne peut éviter de rapprocher en idée ces deux femmes illustres et de les comparer. Madame Roland, de onze ans plus âgée, dut à l'avantage de son éducation bourgeoise d'échapper tout d'abord à bien des faux-brillants, au factice de la vanité et de la société. Ce petit enfoncement dans le salon, proche de l'atelier de son père, valait mieux comme asile d'enfance, comme berceau d'étude ou de réflexion sévère, que le fauteuil, au salon de madame Necker, dans le cercle des beaux-esprits, ou même que les bosquets romanesques de Saint-Ouen. Mademoiselle Phlipon se fit donc un caractère plus mâle et plus simple; elle eut de bonne heure l'habitude de réprimer sa sensibilité, son imagination, de s'arrêter à des principes raisonnés, et d'y ranger sa conduite. On ne la voit pas prendre feu par la tête,

à quinze ans, pour un M. de Guibert, et M. de Boismorel, dont le rôle près d'elle semble analogue, ne fut qu'une figure très régulière et très calme à ses yeux. La teinte philosophique et raisonnable qu'elle revêt, qu'elle affecte un peu, la rend même plutôt antipathique et injuste pour les beaux-esprits et les littérateurs en vogue, si chers à mademoiselle Necker. C'est le contraire de l'engouement; elle ne perd aucun de leurs ridicules, elle trouve la mine de d'Alembert chétive, le débit de l'abbé Delille maussade; Ducis et Thomas lui paraissent se prôner l'un l'autre, comme les deux ânes de la fable, et elle verrait volontiers un homme de lettres médiocre en celui dont madame de Staël a dit si parfaitement : « Garat, alors ministre de la justice, et, « dans des temps plus heureux pour lui, l'un « des meilleurs écrivains de la France. » Qu'on n'aille pas faire de madame Roland toutefois un pur philosophe stoïque, un citoyen rigide comme son mari, en un mot autre chose qu'une femme. Elle l'est, on la retrouve telle, sous sa philosophie et sa sagesse, par le besoin d'agir sinon de paraître, de faire jouer les ressorts sinon de s'en vanter. Avec quelle satisfaction souriante elle se peint à sa petite table, dans ce cabinet que Marat appelait un *boudoir*, écrivant, sous le couvert du ministre, la fameuse lettre au pape !

Plus d'une fois durant le second ministère de Roland, elle fut inopinément mandée à la barre de la Convention; elle y venait et répondait à tout avec modestie, mais avec développement, et une netteté, une propriété unique d'expression. Sous son air modeste, on apercevait son rayonnement et sa joie d'être ainsi active aux choses publiques. Après ses six mois de Paris en 91, à son retour à Villefranche, bien loin alors de prévoir le ministère pour son mari et à la veille de rentrer dans la vie privée, dans l'obscurité étouffante et la nullité de la province (lettre à Bancal 11 septembre), comme elle souffre! comme son cœur se serre! Elle aussi se sentait faite pour un rôle actif, influent, multiplié, pour cette scène principale où l'on rencontre à chaque pas l'aliment de l'intelligence et l'émotion de la gloire; elle aussi, loin de Paris, exilée à son tour de l'existence agrandie et supérieure qu'elle avait goûtée, elle aurait redemandé, mais tout bas, sa rue Saint-Jacques. Certes, si quelque prophétique vision, quelque miroir enchanté, lui avait déroulé à l'avance sa carrière publique si courte et si remplie, ses dépêches au pape et au roi du fond du boudoir austère, son apparition toujours applaudie à la barre des assemblées, et, pour clore le drame, elle-même en robe blanche, la chevelure dénouée, montant

triomphalement à l'échafaud, si elle eût pu choisir, certes elle n'aurait pas hésité ; comme l'antique Achille, elle eût préféré la destinée militante, tranchée à temps et immortelle, à quelque obscure félicité du coin du feu. Et, avec cela, elle ressentait la vie domestique, la vocation maternelle, pratiquait le ménage dans sa simplicité et savait écouter la nature dans ses secrètes solitudes. Le détail des champs, la couleur des vignes et des noyers, les sueurs des vignerons, la récolte, la basse-cour, les réserves de fruits secs, les *poires tapées*, l'occupent et la passionnent : « J'*asine* à force, » écrit-elle à Bosc, dans une petite lettre richement et admirablement rustique, foisonnante pour ainsi dire [1], qui aurait assez mal sonné, je crois, sous les ombrages majestueux de Coppet [2], mais telle que notre pseudonyme George Sand en écrirait du fond de son Berri en ses meilleurs jours. Pour couronner le tableau des qualités domestiques chez madame Roland, il ne faut plus que rappeler le début de cette autre lettre, écrite à Bosc, de Villefranche : « Assise au coin du feu, « mais à onze heures du matin, après une nuit « paisible et les soins divers de la matinée, mon

[1] *Saturæ sordidà rura casæ*, dit Martial.

[2] Madame de Staël disait qu'*elle aimerait assez l'agriculture, si l'agriculture sentait moins le fumier.*

« ami à son bureau, ma petite à tricoter, et moi « causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, « savourant le bonheur d'être bien chaudement « au sein de ma petite et chère famille, écrivant « à un ami tandis que la neige tombe, etc. » A côté de ces façons d'antique aloi, de ces qualités saines et bonnement bourgeoises, osons noter l'inconvénient; à défaut du chatouillement aristocratique, la jactance plébéienne et philosophique ne perce-t-elle pas quelquefois? Madame Roland me choque, avec son accent d'esprit-fort, lorsqu'elle fronde d'un sourire de supériorité les *disciples de Jésus*. En écrivant, à l'imitation de Jean-Jacques, sur certaines particularités qu'il sied à toute femme d'ensevelir, elle se complaît, avec une sorte de belle-humeur stoïcienne et de dédain des sexes, en des allusions moins chastes qu'elle qui était la chasteté même. Sa vertueuse légéreté en pareille matière lui permet de trouver tout simplement *jolis* et de *bon goût* les romans de Louvet. Ces petits travers *philosophiques* n'allaient pas à gâter un ton accompli de femme et une grâce perfectionnée que le frottement révolutionnaire ne put jamais flétrir, bien qu'en ait dit l'équivoque madame de Créquy, qui d'ailleurs a tracé d'elle un jeune portrait charmant.

La parole, le style de madame Roland est

plus ferme, plus concis, plus net, que le style de madame de Staël en sa première manière; cette différence tient au caractère, aux habitudes d'éducation des deux écrivains, et à dix années de plus chez madame Roland. Celle-ci avait écrit beaucoup et de longue main, dans ses loisirs solitaires, sur toutes sortes de sujets; elle arriva à la publicité, prête et mûre; ses pages, tracées à la hâte et d'un jet, attestent une plume déjà très exercée, un esprit qui savait embrasser et exprimer à l'aise un grand nombre de rapports. Madame de Staël, à la barre des mêmes assemblées, aurait probablement parlé avec moins de calme et de contenu, elle eût été vite à l'émotion, à l'éclat. L'une, comme une dame romaine, tempérant la modestie et l'orgueil, cachait sous les plis du vêtement son stylet et ses tablettes. Delphine palpitante et dont le sein se gonfle, un peu femme du nord, ne craignait pas de montrer sa harpe et de laisser flotter sa ceinture. Et cependant madame Roland est bien sous le même souffle, sous la même inspiration sentimentale que cette autre fille de Jean-Jacques : « Quoi qu'il en soit du fruit de « l'observation et des règles de la philosophie, « écrit-elle à Bancal, je crois à un guide plus « sûr pour les âmes saines, c'est le *sentiment.* » Comme madame de Staël encore, elle lit Thomp-

son avec larmes; si plus tard, dans sa veine républicaine, elle s'attache à Tacite et ne veut plus que lui, l'auteur républicain du livre *de la Littérature* ne se nourrissait-il pas aussi de Salluste et des lettres de Brutus? Toutes les deux laissent échapper dans leurs récits un enjouement marqué, une verve également méprisante et moqueuse contre les persécuteurs de bas étage dont on les entoure; elles sont maîtresses, dès qu'il le faut, en ce jeu de l'ironie, arme aisée des femmes supérieures. Avec les années, je pense, l'une écrivant, se produisant davantage, et rabattant par degrés son stoïcisme au pied de la réalité, l'autre se dégageant de son nuage et continuant de mûrir, elles auraient de moins en moins différé [1].

[1] On a quelquefois rapproché le nom de madame Roland de celui de mistress Hutchinson, femme forte également, auteur de Mémoires qui ne sont ni très amusants ni très variés, mais solides et d'une saine lecture. Mistress Hutchinson s'appesantit trop, durant plus d'un volume, sur les démêlés de son mari, gouverneur de Nottingham, avec les comités locaux, et ne développe pas assez sa conduite au Parlement, dans l'affaire du roi et après. Mais tout le commencement et la fin sont parfaits, et sensiblement imprégnés ou plutôt pétris d'honnêteté. Il est touchant de voir quel respect d'amour mistress Hutchinson porte à son noble époux; avec quelle modestie elle lui attribue toutes ses propres vertus : « Ce qu'elle était, c'était lui tant qu'il était présent; et ce qu'elle est maintenant n'en est plus qu'une image décolorée. » Mais mistress Hutchinson et madame Roland diffèrent autant d'ailleurs que les deux révolutions qui les ont produites.

commun avec les personnes de son sexe; et que ce génie qui perçait malgré tout et s'imposait souvent, n'appartenant qu'à elle seule, ne saurait, sans une étrange illusion, faire autorité pour d'autres.

Août 1835.

SONNET

A MADAME LA M. DE C.....,

QUI EST A DIEPPE.

D'ici je vous voyais en fauteuil sur la plage,
Roulant, assise et Reine, aux flots que vous rasez,
Et la vague, baisant vos pieds tranquillisés,
Venait se plaindre, hélas! de leur lent esclavage.

Et, si l'une arrivait grosse et d'un air d'orage,
Ce bras, qui parle encor lorsque vous vous taisez,
Plus beau des mouvements à vos pieds refusés,
D'un geste l'abattait en écume volage.

Mais je ne songeais pas au bel enfant Roger,
Qui, comme un page en feu qui protège une Reine,
Va *canonner* la vague, et, parant le danger,

Triomphe et rit ; — et Vous, heureuse dans la peine,
Une larme en vos yeux, devant la mer lointaine,
Sur la mer du passé vous êtes à songer !

Paris, août 1835.

M. DE VIGNY.

(SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.)

Autrefois dans les temps antiques, ou même en tout temps, à un certain état de société commençante, la poésie, loin d'être une espèce de rêverie singulière et de noble maladie, comme on le voit dans les sociétés avancées, a été une faculté humaine, générale, populaire, aussi peu individuelle que possible, une œuvre sentie par tous, chantée par tous, inventée par quelques-uns sans doute, mais inspirée d'abord et bien vite possédée et remaniée par la masse de la

tribu, de la nation. A mesure que la civilisation gagne, que la société s'organise et se raffine, la poésie, primitivement éparse, se concentre sur quelques têtes et s'individualise de plus en plus. Il y a un admirable moment où l'élite, sinon l'ensemble d'une société, demeurant capable de participer encore à l'œuvre de poésie, mais seulement par l'intérêt commun qu'elle y apporte, cette œuvre tout accomplie, tout élaborée, lui est offerte par d'illustres individus privilégiés qui seuls ont acquis et mûri l'art de charmer avec profondeur, d'enseigner avec enchantement. Passé ces glorieuses époques qu'enfante un concours de circonstances, ménagées souvent durant des siècles, l'intérêt général et social se dissémine, se retire de plus en plus des œuvres distinguées de poésie, que multiplient pourtant l'éducation, l'exemple, le caprice des imaginations précoces et surexcitées. Les hasards de la vogue, la mobilité des systèmes et des goûts, remplacent les droites et sûres consécrations de la gloire. L'artiste souffre; il arrive dès l'abord, sous le poids des siècles qui ont précédé, mais aussi sous leur aiguillon, dans un monde où les premiers rôles de la poésie et de l'art sont pris et en quelque sorte usurpés par les ancêtres. Cette difficulté, comme c'est l'ordinaire des natures généreuses, ne fait que l'en-

hardir; il s'ingénie, il repousse, il détrône pour se faire jour; par moments il tâche d'ignorer, ou de restaurer à d'autres moments. Il demande au ciel et à la terre des espaces non explorés encore, un coin où mettre sa statue comme dans un cimetière encombré. Il sonde les souterrains, il tente les nuages. Chaque génération de jeunesse prodigue ainsi sa fleur la plus délicate à ces entreprises anxieuses, contradictoires, toujours interrompues et renouvelées. Le nombre des poètes, des artistes *in petto*, malgré la société et à son insu, augmente dans une progression effrayante, en même temps que les larges routes et les issues possibles semblent diminuer. Dans la première forme de société, chez les Klephtes, chez les montagnards des Asturies, par exemple, chacun plus ou moins était poète, chacun exhalait au ciel sa romance ou sa chanson, et n'en vivait que mieux et plus allègrement, de toutes les saines et énergiques facultés de l'âme et du corps. Ici, à cette autre phase extrême de la société, il se crée une situation inverse. La faculté poétique qui, aux époques intermédiaires, s'était successivement amortie et calmée dans beaucoup d'organisations occupées ailleurs, et s'était tenue en quelques hautes organisations couronnées, cette faculté revient avec une sorte de recrudescence, et se remue, se loge dans un

nombre croissant de jeunes âmes. Elle y revient, non plus comme faculté heureuse et naturelle, mais comme une maladie pénétrante, subtile, une affliction plutôt qu'un don, une rosée amère à des tempes douloureuses. La finesse naïve de ces âmes sensibles, passionnées, saintement ambitieuses, en opposition avec l'atmosphère inclémente où elles vivent, s'altère bientôt et contracte presque immanquablement une irritation, une âcreté cachée, qui passe dans l'art, et que la sérénité des belles œuvres précédentes ne connaissait pas. Les œuvres nouvelles, qui sortent de ces luttes infinies, de ces mondes intérieurs de souffrances, d'analyses, de pointillements, peuvent être belles encore, belles comme des filles engendrées et portées dans les angoisses, belles de la blancheur des marbres, de complexion bleuâtre, veinées, perlées et nacrées, mais sans une certaine vie primitive et saine.

Si les œuvres de la poésie primitive, non encore arrivée à une culture régulière, peuvent se comparer à des fruits sauvages, assez âpres ou quelquefois fort doux, produits par des arbres francs et détachés au hasard sous la brise; si, au milieu de cette nature agreste, quelques grands poèmes divins, formés on ne sait d'où, semblent tomber des jardins fabuleux des Hespérides; si les œuvres de la poésie régulièrement cultivée

sont comme ces magnifiques fruits savoureux, mûris et récoltés dans les vergers des nations puissantes et des rois, on peut prétendre que les œuvres de cette poésie des époques encombrées et déjà grêlées ne sont pas des *fruits*, à vrai dire; ce sont des produits rares, précieux peut-être, mais non pas nourrissants. Il y a dans les fleurs des couleurs brillantes et des beautés qui sont de véritables dégénérations déguisées. La perle, si chère aux poëtes, n'est rien autre chose, dit-on, qu'une production maladive d'un habitant des coquilles sous-marines, qui répare, comme il peut, son enveloppe entamée. L'encens, non moins cher à la poésie, et qui par son parfum rappelle si bien celui de quelques œuvres mystiquement exquises dont nous aurons à parler, l'encens lui-même n'est guère qu'une aberration de la vraie sève, un trésor lent sorti d'une blessure, et douloureux sans doute au tronc qui le distille. Si l'art, la poésie, se doivent jamais appeler le produit précieux d'un mal caché, ce n'est pas de l'art, de la poésie d'Homère et de Sophocle, ni de celle de Dante, ni de celle de Shakspeare, de Molière et de Racine, qu'on peut dire cela : ces sortes de poésies, quelque travaillées qu'elles semblent, demeurent toujours le riche et heureux couronnement de la nature, *ramis felicibus arbos;* mais c'est bien de

la poésie de Jean-Jacques, de Cowper, de Chatterton, du Tasse déjà, de Gilbert, de Werther, d'Hoffman, et de son musicien Kreisler, et de son peintre Berthold de *l'Eglise des Jésuites*, et de son peintre Traugott de *la Cour d'Arthus*; c'est de toutes ces poésies, et c'est aussi de celle de Stello, qu'on peut à bon droit le dire.

M. de Vigny n'a pas été seulement, dans *Stello* et dans *Chatterton*, le plus fin, le plus délié, le plus émouvant monographe et peintre de cette incurable maladie de l'artiste aux époques comme la nôtre, il a été et il est poète; il a commencé par être poète pur, enthousiaste, confiant, poète d'une poésie blonde et ingénue. Ce scalpel qu'il tient si bien, qu'il dirige si sûrement le long des moindres nervures du cœur ou du front, il l'a pris tard, après l'épée, après la harpe; il a tenté d'être, entre tous ceux de son âge, poète antique, barde biblique, chevalier-trouvère. Quelle blessure profonde l'a donc fait se détourner? Comment l'affection, le mal sacré de l'art, la science successive de la vie, ont-elles par degrés amené en lui cette transformation ou du moins cette alliance du poète au savant, de celui qui chante à celui qui analyse? Quel réseau d'intimes et inexplicables douleurs a d'abord longuement dessiné en lui toutes ces fibres ramifiées et déliées du poète

souffrant qu'il devait plus tard mettre à nu? Pour nous, qui l'admirons sous ses deux formes et qui espérons que l'une n'a pas irrévocablement remplacé l'autre, nous essaierons de le suivre dans sa belle vie de poète recouverte et compliquée, de le conduire du point de départ jusqu'à son œuvre nouvelle d'aujourd'hui.

Le comte Alfred de Vigny est né à Loches en Touraine, le 27 mars 1799, d'un père ancien officier de cavalerie, qui avait fait la guerre de sept ans, et avait même rapporté dans ses blessures une balle opiniâtrément logée qui pliait sa taille, spirituel d'ailleurs et ami des lettres, en un mot *Alfred gai* comme me disait quelqu'un qui l'a connu. Sa mère, mademoiselle de Baraudin, fille d'un amiral de ce nom, est aussi de Touraine; son père était de Beauce; des deux côtés, comme on voit, notre poète a racine en plein au meilleur terroir de la France. Il commença ses études à Paris dans l'institution de M. Hix, et fut ensuite sous un précepteur. A la première restauration, âgé d'environ seize ans, on le fit entrer dans une des compagnies rouges de la maison du roi, et lors de la suppression de ces compagnies, en 1816, il passa dans la garde royale à pied. Le goût de la guerre et celui des lettres se disputaient et se mariaient en lui; les unes gagnèrent constamment du ter-

rain à défaut de l'autre. Une des connaissances intimes de son père était l'aimable et spirituel M. Deschamps, père des deux poètes de ce nom, et lui-même un des derniers liens de la société littéraire de son temps. Les jeunes Emile et Alfred s'étaient connus de bonne heure, avec quelque inégalité d'âge, l'un tout jeune homme, l'autre enfant; ils se retrouvèrent après un intervalle, en 1814 ou 1815, dans un bal. Quelques mots rapides, communicatifs, les remirent vite au fait de leurs goûts, de leurs rêves et de leurs essais durant l'absence, et le lendemain ils eurent rendez-vous, dans la matinée, pour se confier leurs vers. Ceux du poète qui nous occupe n'étaient et ne pouvaient être encore qu'un tâtonnement; quelques vers gracieux, mélancoliques, très roses ou très sombres, une ébauche de tragédie des *Maures de Grenade*; mais déjà des idées d'art inquiètes, lointaines et hors du commun. L'*Ode au Malheur*[1] était faite; la pièce du *Bal*, qui indique toute une nouvelle manière, allait venir bientôt. Des morceaux d'André Chénier publiés par M. de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, et par Millevoye à la suite de ses poésies, donnaient

[1] Supprimée à tort dans le volume des *Poëmes*. Voir l'édition de 1822. Je regrette aussi que des changements importants aient été faits à certaines pièces, à *la Femme adultère*, dans l'édition de 1829.

déjà beaucoup à réfléchir à cet esprit avide de l'antique, qui cherchait une forme, et que le faire de Delille n'amorçait pas. Myrto *la jeune Tarentine*, et la blanche Néere, faisaient éclore à leur souffle cette autre vierge enfantine, la Lesbienne *Symétha*. Une société choisie et lettrée se rassemblait chez M. Deschamps; écoutons l'auteur des *Dernières Paroles* nous la peindre au complet dans une de ses pièces les plus touchantes :

C'était là mon bon temps, c'était mon âge d'or,
Où, pour se faire aimer Pichald vivait encor,
Cygne du paradis, qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde.
Soumet, Alfred, Victor, Parseval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes vantaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient, chaque jour, tirer de leur mémoire,
Sur Voltaire et Lekain, quelque nouvelle histoire.

Pichald, MM. Soumet, Guiraud, Jules Le Fèvre, faisaient donc partie de ce premier *cénacle* qui a devancé l'autre de presque dix ans, et qui s'est prolongé en expirant jusque dans la *Muse Fran-*

çaise. M. de Vigny, alors officier dans la garde, tantôt à Courbevoie, tantôt à Vincennes, mais toujours à portée de Paris et le plus souvent à la ville, essayait et caressait dans ce cercle ami ses prédilections poétiques. J'insiste sur ce point, parce qu'un très spirituel article, inséré dans la *Revue des deux Mondes* [1], et aussi recommandable par les jugements que peu exact quant aux faits, a représenté M. de Vigny comme entièrement isolé et soustrait aux relations littéraires d'alors, grâce à sa vie de camp et de garnison jusqu'en 1828. M. de Vigny ne quitta véritablement Paris et ne dut interrompre ses habitudes du faubourg Saint-Honoré, sa seconde patrie depuis son enfance, que lorsqu'il passa dans l'infanterie de ligne; sa plus forte absence, entrecoupée de retours, fut de 1823 à 1826. A cette époque il se maria, et désespérant de voir une guerre, n'ayant pu même assister à l'expédition d'Espagne que du haut des Pyrénées qu'il ne franchit pas, capitaine d'infanterie comme Vauvenargues, et aussi étranger que lui à toute faveur, il se retira du service actif; un an après, il donnait définitivement sa démission. Le pouvoir qu'il avait servi avec dévouement, auquel il tenait par ses opinions de famille et par ses

[1] 1er août 1832.

affections, négligea toujours de le distinguer en rien, et M. de Vigny ne fit jamais rien de son côté pour se rappeler aux hommes de ce pouvoir. *Héléna* et d'autres poèmes recueillis en 1822, *Éloa* en 1824, avaient paru; le roman de *Cinq-Mars* paraissait en 1826 et faisait éclat. La nouvelle carrière de M. de Vigny était donc toute tracée et par lui seul; il s'y voua sans partage, avec toute la fierté d'une haute indépendance, enveloppée sous les formes parfaites de l'élégance et de l'urbanité.

Quand j'ai insisté, pour rectifier une erreur, sur les premières relations littéraires et les accointances poétiques de M. de Vigny, ce n'est pas du moins que je prétende diminuer aucunement son caractère d'originalité et l'idée qu'on se doit faire de la puissance solitaire et méditative empreinte dans ses poèmes. Entre tous ceux de son âge, et comme le dit le vieil Étienne Pasquier à propos de la pléiade du règne d'Henri II, entre ceux de sa *volée*, il n'en est aucun qui semble plus imprévu, plus étrange même, provenu d'une source mieux recélée, d'une filiation moins commode à saisir. Contemporain par ses débuts de MM. de Lamartine et Victor Hugo, sa manière entièrement distincte de la leur, comme poète, est notoire. Eux, du moins, par quelque côté, par certaines ana-

logies, on peut les rattacher à la poésie française antérieure. La méditation de M. de Lamartine, intitulée *la Retraite*, ressemble assez bien à quelque belle épître de Voltaire; Millevoye plus fort aurait écrit quelques-unes des plus légères pièces de ce premier recueil; Fontanes aurait pu faire pressentir quelques tons de ces accords. Les premières odes de M. Hugo ont le dessin singulièrement correct et classique : il n'y a pas rupture tout d'abord entre lui et les devanciers lyriques qu'il doit surpasser. Chez M. de Vigny, à part les imitations évidentes d'André Chénier qui sont une étude en dehors, on cherche vainement union et parenté avec ce qui précède en poésie française. D'où sont sortis en effet *Moïse, Eloa, Dolorida?* Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré? Si les poètes de la pléiade de la restauration ont pu sembler à quelques-uns être nés d'eux-mêmes, sans tradition prochaine dans le passé littéraire, déconcertant les habitudes du goût et la routine, c'est bien sur M. de Vigny que tombe en plein la remarque. Ces poètes, à en juger par lui, étaient en effet des âmes orphelines, sans parents directs en littérature française. Hormis M. de Chateaubriand, qui encore ne les reconnaissait pas bien authentiquement, je n'en vois guère de qui ils se seraient réclamés. Oui, dans

cette muse si neuve qui m'occupe, je crois voir, à la restauration, un orphelin de bonne famille qui a des oncles et des grands-oncles à l'étranger (Dante, Shakspeare, Klopstock, Byron). L'orphelin rentré dans sa patrie, parle avec un très bon accent, avec une exquise élégance, mais non sans quelque embarras et lenteur, la plus noble langue française qui se puisse imaginer. Quelque chose d'inaccoutumé, d'étrange souvent, arrête, soit dans la nature des conceptions qu'il déploie, soit dans les pensées choisies qu'il exprime. Les sources extérieures du talent poétique de M. de Vigny, si on les recherche bien, furent la Bible, Homère, du moins Homère vu par le miroir d'André Chénier, Dante peut-être, Milton, Klopstock, Ossian, Moore lui-même, mais tout cela plus ou moins lointain et croisé, tout cela surtout fondu et absorbé goutte à goutte dans une organisation concentrée, fine et puissante.

Les trois plus beaux poèmes de M. de Vigny, au jugement de M. Magnin [1] et au nôtre, *Dolorida*, *Moïse*, *Eloa*, assignent à sa noble muse des traits qui, dussent-ils ne plus se renouveler et se varier, sont ceux d'une immortelle. Son talent réfléchi et très intérieur n'est pas de ceux

[1] Globe, octobre 1829.

digieux qui mesurent deux fois l'infini, comme dans ce vers sur l'aigle blessé :

> Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

Presque toutes les belles comparaisons, qui à chaque pas émaillent le poëme d'*Eloa*, pourraient se détourner sans effort et s'appliquer à la muse de M. de Vigny elle-même, et la villageoise qui se mire au puits de la montagne et s'y voit couronnée d'étoiles, et la forme ossianesque sous laquelle apparaît vaguement d'abord l'archange ténébreux, et la vierge voltigeante qui n'ose redescendre comme une perdrix en peine sur les blés où l'œil du chien d'arrêt flamboie, et la nageuse surprise fuyant à reculons dans les roseaux. Mais surtout rien ne peindrait mieux cette muse, dans ce qu'elle a de joli, de coquet, comme dans ce qu'elle a de grand, que l'image du colibri étincelant et fin au milieu des lianes gigantesques ou dans les vastes savanes sous l'azur illimité. M. Brizeux, dans un article du *Mercure*[1] à propos d'*Eloa*, rapprochait du nom du poète ceux de Westall et du Primatice. Ce rapport, juste et délicat, se trouvera plus vrai encore pour Kitty Bell, pour mademoiselle de

[1] Mai 1829.

Coigny et madame de Saint-Aignan, ces sœurs humaines d'Eloa, à mesure que nous avancerons dans les dédales d'ivoire que le père de *Stello* aime à construire et où il dispose ses blanches figures. On pourrait naturellement rappeler aussi, à côté d'*Eloa*, l'*Endymion* de Girodet, de ce peintre ami de notre poète, et comme lui de la race de ceux qui se tourmentent eux-mêmes.

Le point de départ de M. de Vigny en poésie a été le contraire du convenu, du commun, au prix quelquefois d'un certain naturel et d'une certaine simplicité, au prix de la verve de *prime-saut* et *droicturière*, comme dirait Montaigne. Il commence une de ses plus jolies pièces par ce vers compliqué, obscur, gracieux pourtant sans qu'on sache trop pourquoi, et qui ne s'explique qu'ensuite :

> Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.

Le début de cette pièce me représente à merveille le début de sa muse; elle fit ses premiers pas aussi péniblement que la belle Emma, portant son amant sur la neige. Mais dans la pièce, Charlemagne regarde et pardonne; et le public, qui n'est pas un Charlemagne, comprit peu, regarda peu, et ne se soucia guère ni de pardon-

ner ni d'autre chose. Les poèmes recueillis en 1822, *Eloa* publiée en 1824, eurent peu de succès, et, sans la prose de *Cinq-Mars*, en 1826, le nom de l'auteur restait long-temps encore inconnu. Ce fut une première et forte blessure pour le poète, blessure fièrement cachée, mais profondément ressentie. M. de Vigny semblait peu fait d'abord pour écrire en prose; il avait déjà écrit *Eloa* et *Dolorida*, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre, qu'il savait à peine construire une phrase de prose pour les articles de critique ou de complaisance qu'il insérait dans la *Muse française*. On peut y voir un article sur M. de Sorsum, et quelques autres pages d'une inexpérience et d'une gaucherie évidente. Il répara vite ce désaccord, j'oserai dire cette belle ignorance, plus regrettable, à mon sens, qu'on ne croit. En écrivant *Cinq-Mars*, un peu au hasard d'abord, il s'accoutuma vite à cette autre forme de développement qui, à partir de *Stello*, est devenue pour lui un art, un rhythme, un tissu mi-parti d'analyse et de poésie, mais dans lequel beaucoup trop de cette précédente et pure poésie a passé. Un de nos habiles prosateurs, M. Planche, parlant de *Stello*, a loué ingénieusement *bien des pensées qui s'enchatonnent à merveille dans le triple récit, bien des rêveries qui se trouvent serties entre les épisodes de la narra-*

tion comme un rubis entre les plis d'une feuille d'argent. C'est qu'en effet il y a toujours du métier, de l'orfévrerie dans la plus belle prose; il n'y en avait pas dans *Eloa*. *Cinq-Mars*, par son intérêt dramatique, par la grandeur ou la grâce des personnages, par ses vives et curieuses couleurs, eut un beau succès, contre lequel les critiques minutieuses ne purent rien. Nous avons à nous reprocher nous-même d'avoir, dans le *Globe* d'alors[1], relevé soigneusement les taches de ce roman, plutôt que d'en avoir fait valoir les beautés supérieures. Mais le public, les femmes surtout, lisaient, étaient émues, pleuraient. « Oh! faites-nous des *Cinq-Mars*, disait-on de toutes parts à l'auteur, c'est là votre genre. » Succès injurieux! enthousiasme des salons, qui ne sait pas approcher du poète ni l'effleurer! et le chantre d'*Eloa*, de *Moïse*, inclinant son vaste front moite et douloureux, souriait à l'éloge avec une gracieuse amertume; sa lèvre polie contractait dès-lors cette raillerie indélébile qui dit que le fond du breuvage a passé.

Le mouvement poétique, qui redoubla de concert et de retentissement à partir de 1828, vint pourtant classer M. de Vigny à son rang dans les jeunes admirations; une auréole mys-

[1] Juillet 1826.

tique et secrète l'entoura peu à peu au seuil de sa solitude. Après les épanchements lyriques et les confidences qui avaient resserré l'union des poètes, après les feux des *Orientales*, entremêlés du trépas de *Madame de Soubise* et des jeux de *la Frégate la Sérieuse*, les plus forts songèrent au théâtre, à cette arène où la poésie peut arriver au public, face à face, en le prenant par ses sensations, en le domptant. M. de Vigny crut toutefois qu'un détour était encore nécessaire, et il s'adressa à l'*Othello* de Shakspeare pour une première initiation du public, tandis que M. Hugo abordait à nu la question par *Hernani*. Sans nous constituer juge ici entre les idées dramatiques des deux amis devenus rivaux, notons que c'est à dater de ce jour que M. de Vigny, de nouveau refoulé, dessina de plus en plus distinctement sa position, et entra dans cette seconde phase de son talent qui aboutit à *Stello*, à *Chatterton*, et qui le rapproche de Sterne et d'Hoffman, comme la première l'avait rapproché de Klopstock. Le poète méconnu, étouffé, ulcéré, que les gouvernements haïssent ou dédaignent, et que la foule ne couronne pas, devint pour M. de Vigny un héros favori, dont il revendiqua les douleurs et dont il vengea l'angoisse. Le succès de sa *Maréchale d'Ancre* (1831) lent, modéré, et de plus d'estime que de reten-

tissement, confirma en lui sa pensée de représailles. Son plus beau triomphe dans cette voie fut la soirée de *Chatterton*, où, après quatre ans d'efforts silencieux et pénibles, il força la foule assemblée, les salons, les critiques eux-mêmes, à applaudir et à frémir au spectacle déchirant d'une douleur que la plupart méconnaissent ou enveniment. D'autres circonstances préliminaires, bonnes à relever, ont influé encore sur cette dernière phase du talent de l'auteur. Des liaisons philosophiques très empressées, qui essayèrent de se nouer autour de M. de Vigny, vers 1829, et qui se rattachaient au remarquable mouvement d'idées représenté par M. Buchez, contribuèrent à l'éclairer et à le désabuser sur l'esprit envahissant des systèmes, et sur la prétention des philosophes et savants qui voudraient faire de l'art un serviteur. Plaçant donc tour à tour l'art, la poésie, en présence des gouvernements, en présence du public et des salons, en présence des critiques et des gens de lettres, enfin en présence des philosophes, il la vit de toutes parts entourée ou d'indifférents ou d'ennemis et d'oppresseurs; il s'attacha d'autant plus étroitement à la noble idée en détresse; il y reporta tout son dévouement. Ses autres convictions et croyances illusoires s'étaient usées une à une, comme il arrive trop souvent aux

âmes même des plus poètes. Il avait chanté (bien rarement, il est vrai, une seule fois dans *le Trappiste*) la légitimité, et il se demandait pourquoi. Il avait, en chantant, adopté les croyances catholiques; mais son cœur n'était que peu gagné à leur onction tendre, et leur côté sombre, dans de Maistre, le rebutait, lui faisait presque horreur. Il les appréciait un peu (moins la raillerie) en gentilhomme issu du dix-huitième siècle; il se reprochait devant sa conscience, comme Chatterton, d'avoir menti en affichant la foi dans ses vers. Il en était venu aussi à croire médiocrement à tant de grands hommes, qui sont l'idole de la foule moutonnière et la pâture des imaginations inassouvies; l'injustice l'avait de bonne heure aguerri sur la gloire. En un mot, il était bien des rêves ardents, prolongés, que son sourire ne permettait plus à son front. De tous ces éléments négatifs, hélas! de ces observations fines et âcres, et d'un reste immortel de fraîcheur naïve et de passion adorable, naquit *Stello*.

Le défaut le plus capital de *Stello*, qu'on retrouve également dans *Cinq-Mars* et dans tous les ouvrages en prose de M. de Vigny, c'est un certain manque de réalité, une certaine apparence de poétique chimère, qui tient moins encore à l'arrangement et à la symétrie qu'à un

jour mystique, glissant on ne sait d'où, au milieu même des plus vrais et des plus étudiés tableaux. La scène a beau être disposée historiquement avec toute la science et l'application dont le poète est capable ; ce jour fantastique et prestigieux, qui tombe d'en haut comme dans un souterrain, nous avertit toujours que nous avons affaire à l'idéal amant des régions supérieures. C'est l'impression que cause, par exemple, dans *le Capitaine Renaud*, la belle scène du pape et de l'empereur ; on n'ose s'y confier comme à la vérité même, malgré l'émotion qu'on en reçoit. Shakspeare et Scott ne sont pas ainsi dans les scènes historiques qu'ils nous offrent, et rien n'avertit chez eux que le magicien est là. M. Mérimée, parmi nous, dans ses cadres restreints, s'est montré irréprochable sur ce point de la réalité : sa peinture serrée et fidèle, toute confinée à l'objet qu'elle exprime, laisserait percer plutôt une aversion, une méfiance trop contraires à ce qui est un faible chez M. de Vigny. Puisque Stello, au milieu de ses émotions les plus pénétrantes, sait fort bien s'arrêter à d'ingénieuses vétilles, remarquer au plus fort de ses douleurs que le nom de *Raphaël* signifie un *ange*, et que *Rubens* veut dire *rougissant*, puisque, le *sentiment* allant son train avec Stello, le *raisonnement* avec le docteur

noir peut l'accompagner de ses hargneuses chicanes, je demande qu'on me pardonne si, dans l'admirable histoire du capitaine Renaud, qui faisait naître mes larmes, j'ai noté, chemin faisant, de petits désaccords, pour me rendre compte de ce manque de complète vraisemblance chez M. de Vigny. Eh bien! le capitaine Renaud nous dit, par exemple, qu'il n'a pas mangé depuis vingt-quatre heures et que cela éclaircit les idées pour un récit, ce qui est difficile à admettre. Une obscurité absolue règne, nous dit-on, dans les rues, sur les boulevarts, et tout d'un coup, à un moment où, dans l'intérêt du récit, on a besoin de lire une lettre, il se trouve qu'un café est éclairé à propos et que cette lettre peut se lire : le capitaine Renaud aurait bien pu, ce semble, prendre dans ce café quelque chose. A un endroit, nous le voyons entrer, par abnégation, dans cette obscure infanterie de ligne, où les rangs se pressent et aussi se fauchent comme les épis de Beauce en été : exacte et saisissante image! Avant la fin du paragraphe, il se trouve être lieutenant, non pas dans la ligne, mais dans la garde, et par conséquent très sujet à être vu et reconnu de Napoléon. A un autre endroit, il cite Grotius, ce qui sent fortement son érudit; passe encore quand il ne citait qu'Ossian! Mais le vieil adju-

dant sous-officier, dans *la Veillée de Vincennes*, ne décrivait-il pas lui-même bien mignonnement la dame rose du parc de Montreuil? Encore une fois, pardon de noter de semblables bagatelles! c'est que le principe d'où partent ces inadvertances légères, s'étend insensiblement à tout le récit et lui ôte un air de réalité, au milieu de beautés philosophiques et pathétiques du premier ordre. Quelques petites exagérations de couleur vont jusqu'à affecter la simple et probe figure de Collingwood. Qu'y faire? Supposez le portrait d'un Washington par un Lawrence, et vous aurez des défauts approchants. Dans *Stello*, l'histoire d'André Chénier serait parfaite à mon sens et de poésie et de vérité, sans la scène arrangée chez Robespierre, où mille petites invraisemblances accumulées composent une impossibilité énorme. Mais ce qui est beau sans mélange, c'est la prison, le réfectoire, c'est cette galanterie refleurissant à Saint-Lazare, comme une île de verdure sur un marais croupissant; c'est le noble André brusque et tendre, mademoiselle de Coigny et sa coquetterie boudeuse, madame de Saint-Aignan et sa passion décente, ensevelie, et la destinée mélancolique du portrait. Pour emprunter des paroles à l'auteur lui-même, je dirai aussi : *tout cela est très bien, très pur, très délicat*; d'un

vrai idéal, et à ravir. On a trop présent le grave et sublime caractère du capitaine Renaud et tout ce qu'il y a sous cette mâle infortune de philosophie humaine, d'abnégation stoïque attendrissante, de sagesse contristée et néanmoins incorruptible, pour que je fasse autre chose que d'y renvoyer. Chez M. de Vigny, les grands sentiments de la pitié, de l'amour, de l'honneur, de l'indépendance, se trouvent comme une liqueur généreuse enfermée dans des vases et des aiguières élégamment ciselées, avec des tubes, avec des longueurs de cou qui serpentent et qui ne la laissent arriver que goutte à goutte à notre lèvre; une source courante, à laquelle on puiserait dans le creux de la main, aurait son avantage; mais la liqueur aussi a gagné en éclat et en saveur à ces retards ménagés, à ces filtrations successives.

L'espèce de lenteur difficultueuse, qu'on peut remarquer dans l'auteur, tient plutôt même à ce procédé scrupuleux et à la qualité de l'exécution qu'à l'enfantement de l'idée; car chez lui la conception est de long-temps préexistante; la composition, l'ordonnance se dessine d'abord, et il réserve en portefeuille bien des plans tout tracés d'ouvrages et de poèmes, pour le détail desquels le temps avare devra souvent manquer.

Le succès de *Chatterton*, dans lequel il a été

si merveilleusement aidé par une Kitty digne du pinceau de Westall, a conféré à M. de Vigny un rôle plus extérieur et plus actif qu'il ne semblait appelé à l'exercer sur la jeunesse poétique, lui, artiste avant tout distingué et superfin, enveloppé de mystère. Un écrivain qui accroît chaque jour sa place dans notre littérature par des études consciencieuses, savantes, et qui cherche à réhabiliter *l'homme de lettres* dans l'antique acception du mot, M. Nisard a dit récemment en parlant d'Erasme : « Dans ce temps-là, on ne connaissait pas le *poète*, cet être tombé du ciel et qui meurt sans enfants, et pour qui le monde contemporain n'est qu'un piédestal d'où il s'élance, et où il vient replier de temps en temps ses ailes fatiguées. » Or, c'est précisément ce *poète*, contesté par *l'homme de lettres* et par le mondain, que M. de Vigny a voulu, non pas justifier dans des actes de frénésie [1], mais plaindre, expliquer, et venger aussi d'une oppression

[1] On lit dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions* que Boivin l'aîné, savant original, disputeur et processif, avait dans sa jeunesse la fureur des vers français; il en montra un jour à Chapelain qui, de meilleur goût dans ses jugements que dans ses œuvres, lui conseilla de les *mettre au cabinet*. Ce fut pour Boivin un coup de foudre, il faillit en mourir. Il écrivit, en rentrant chez lui, le détail de ses impressions et une espèce de *psychologie* personnelle comme on dirait aujourd'hui. Cette pièce singulière, intitulée *flux de mélancolie*, commence de la sorte: « Dans l'état où je suis il n'y a que Dieu qui puisse me consoler... je suis si ennuyé du monde que, si ce chagrin me continue, j'espère au

que peut-être la défense exagère. La spirituelle préface qu'il a ajoutée à sa pièce a nettement défini la catégorie des *poètes*, à part des écrivains plus ou moins *philosophes* ou *gens de lettres*, qui sont deux classes différentes et inférieures. Le poète des époques encombrées, tel que nous l'avons décrit en commençant, n'a jamais eu plus pathétique avocat, apologiste plus fervent et mieux engagé dans la cause. Aussi, tandis que M. de Lamartine, avec sa noble négligence, demeure, en public et sous le soleil, le prince aisé des poètes, l'auteur de *Chatterton*, dans son cercle à part et du fond de ce sanctuaire à demi voilé, en est devenu le patron réel, le discret consolateur par son élégante et riche parole, attentif qu'on l'a vu, et dévoué et compatissant à toute poésie. Et si cela donnait idée de comparer aujourd'hui les deux poètes dans leur forme actuelle de talent, on trouverait, ce me semble, que, quand l'un, comme aux approches de l'embouchure, prolonge à nappes de plus en plus débordées une onde vaste, épanouie, inondante parfois, l'autre au contraire distille de près une eau à qualités rares, chargée

moins qu'il m'en tirera bientôt. Il me semble que j'écris mon testament, etc. » Ce sont les premiers indices au dix-septième siècle de la maladie des Gilbert et des Chatterton. Cela n'allait pas encore au suicide ; on ne se tuait pas, on priait Dieu qu'il vous fît mourir.

de sels précieux, et aussitôt cristallisée dans la fraîcheur de la grotte en aiguilles multiples, bigarrées, ingénieuses, étincelantes. Quant aux différences de situation ou de talent, qui séparent présentement M. de Vigny de M. Hugo, elles sont assez marquées d'après ce qui précède, pour que je croie inutile de les particulariser.

Dans son récent volume, qui est un retour de souvenir vers le passé, M. de Vigny a laissé le poète pour s'occuper du soldat, cet autre paria, dit-il, des sociétés modernes. Trois histoires successives, *Laurette*, *la Veillée de Vincennes* et *le Capitaine Renaud*, nous amènent, à travers un savant labyrinthe concentrique et par de délicieux méandres, à un but philosophique et social élevé. L'auteur énonce, sur l'état arriéré des armées, sur leur transformation nécessaire, des idées miséricordieuses et équitables, les vues d'un philosophe militaire qui a profité de toutes les lumières de son temps et qui s'est souvenu de Catinat. Ce qu'il dit de la responsabilité, de l'abnégation, est d'une belle et sombre profondeur; il a touché, en sceptique respectueux, en artiste pathétique, à des mystères de morale qui ont par moments troublé sans doute bien des cœurs guerriers. Ses conclusions sur l'honneur, seule vertu humaine encore debout, seule reli-

gion, dit-il, sans symbole et sans image au milieu de tant de croyances tombées; les espérances qu'il fonde sur ce seul appui fixe de l'homme intérieur, sur cette *île escarpée* (disait Boileau), solide encore, selon M. de Vigny, dans la mer de scepticisme où nous nageons; cet acte de foi en désespoir de cause sied à notre poète. Il s'est peint en personne plus qu'il n'imagine dans cette invocation à un culte qu'on garde inviolable, même sans savoir d'où il vient ni où il va, même sans l'idée d'un regard céleste et d'une palme future. Mais ce débris d'une antique vertu chevaleresque, auquel le poète-chevalier se rattache dans la perte de ses premières étoiles, est-ce donc, comme il le veut croire, une planche de salut pour une société tout entière? est-ce autre chose qu'un rocher nu, à pic, bon pour quelques-uns, mais stérile et de peu de refuge dans la submersion universelle? Pour moi, sans généraliser autant que M. de Vigny mes espérances, je me contente de dire: Jamais une société ne sera si désespérée pour la morale, si ingrate pour l'art, que cela ne vaille encore la peine d'y vivre, d'y souffrir, d'y tenter ou d'y mépriser la gloire, quand on peut rencontrer en dédommagement sur sa route des hommes d'exception comme le capitaine Renaud, des poètes d'élite comme celui qui nous l'a retracé.

Octobre 1835.

LES CHANTS

DU CRÉPUSCULE,

POÉSIES PAR M. VICTOR HUGO.

C'est toujours un bonheur quand les hommes qui ont le don de la Muse reviennent à la poésie pure, aux vers. Cette forme d'expression pour l'imagination et pour le sentiment, lorsqu'on la possède à un haut degré, est tellement supérieure, d'une supériorité absolue, à l'autre forme, à la prose ; elle est si capable d'immortaliser avec simplicité ce qu'elle enferme, de fixer en quelque sorte l'élancement de l'âme dans une attitude éternelle, qu'à chaque retour d'un grand et vrai

talent poétique vers cet idiome natal, il y a lieu à une attente empressée de toutes les âmes musicales et harmonieuses, à un joyeux éveil de la critique qui sent l'art, et peut-être, disons-le aussi, au petit dépit mal caché des gens d'esprit qui ne sont que cela.

M. Hugo, au milieu des diversions laborieuses et brillantes qu'il s'est données, dans les intervalles de ses romans qu'il ne multiplie pas assez au gré du public, et de ses drames que, selon nous, il ménage trop peu, n'a jamais perdu l'habitude du rhythme lyrique auquel il dut ses premiers triomphes. Il est attentif à ne pas laisser passer vainement ces plaintes, ces allégresses, ces terreurs, qui sortent tour à tour d'une âme profonde, ces échos fréquents par lesquels elle répond aux grands événements du dehors. Il recueille au fur et à mesure dans une corbeille préparée les fruits intérieurs des saisons diverses, les récoltes des années successives; il ne les laisse pas mourir sur pied, ni se dessécher à la branche. Après *les Orientales*, œuvre de maturité radieuse et de soleil, nées, pour ainsi dire, dans l'août de sa jeunesse, sont venues *les Feuilles d'Automne*, comme une production plus lente, mûrie plus à l'ombre et plus savoureuse aussi. *Les Chants du Crépuscule* offrent maintenant une autre nuance. C'est, comme l'indique le titre,

une heure déjà assombrie, le déclin des espérances, le doute qui gagne, l'ombre alongée qui descend sur le chemin, et avec cela, à travers les aspects funèbres, des douceurs particulières comme il en est à cette heure charmante; la nuit qui s'avance, mais *la nuit que la tristesse aime comme une sœur*. A ces impressions personnelles et intimes, le poète a marié, par une analogie symbolique, l'état du siècle lui-même qui nage dans une espèce de crépuscule aussi, crépuscule qui n'est peut-être pas celui du soir comme pour l'individu, car l'humanité a plus d'une jeunesse. On voit d'abord combien le nouveau cadre peut devenir heureux, naturel, et conforme à la pente des ans et des choses. Pourtant un inconvénient est à craindre dans ces productions lyriques trop fréquentes, surtout quand on tient à les rattacher, ainsi que fait l'auteur, à des cadres distincts et composés : c'est qu'au lieu de réfléchir fidèlement dans les vers les nuances vraies qui se succèdent dans l'âme, on ne crée, on ne force un peu, on n'achève exprès des nuances qui ne sont qu'ébauchées encore; c'est que, pour compléter sa corbeille de fruits, on n'ajoute aux naturels et aux plus beaux d'autres plus énormes d'apparence, mais artificiels, et nés à la hâte dans la serre échauffée de l'imagination. Je sais bien qu'après tout la manière dont les fruits naissent

en poésie *ne fait rien à l'affaire;* l'essentiel est ce qu'ils sont et ce qu'ils paraissent au goût; mais le mal serait que le goût y découvrît quelque chose du procédé factice, artificiel, qu'un redoublement d'art eût peut-être recouvert, fondu, dissimulé. M. Hugo a-t-il entièrement évité l'inconvénient que nous signalons? N'y a-t-il pas dans la composition des *Chants du Crépuscule* quelques ombres grossies à dessein, quelques lueurs plus sensibles à l'œil que l'âme du poète ne semble naturellement accoutumée à les voir? J'avoue qu'en relisant dans ce volume plusieurs des pièces politiques déjà imprimées et en lisant pour la première fois certaines pièces politiques et sociales plus nouvelles, j'ai été singulièrement frappé, après le premier éblouissement, de tout ce qu'il y avait chez le poète de propos délibéré, de thème voulu, de besoin d'assortir le siècle à sa donnée poétique particulière, ou, si l'on veut, d'assortir sa propre poésie à une tournure d'idées de plus en plus ordinaire au siècle. Beaucoup de poètes lyriques, dans le genre de l'*ode*, n'ont pas fait autrement, je le sais. L'*ode*, à proprement parler, depuis Pindare et à commencer par lui, n'a guère été jamais qu'un thème de circonstance, accepté plutôt que choisi, et plus ou moins richement exécuté. M. Ampère, dans une de ses ingénieuses et judicieuses leçons du Col-

lége de France, remarquait qu'en France, chez les quatre principaux lyriques des trois derniers siècles, chez Ronsard, Malherbe, Jean-Baptiste Rousseau et Le Brun, il y avait une faculté de chant, ou du moins une faculté de sonner avec éclat de la trompette pindarique, indépendamment même d'une certaine nature de sensibilité, d'une certaine conviction habituelle et antérieure de l'âme. Un des Valois se marie, Richelieu prend La Rochelle, le prince Eugène gagne une bataille, le vaisseau *le Vengeur* s'abîme avec gloire, et voilà tous nos poètes qui ont chanté. Il y a quelque chose d'évidemment extérieur dans cette faculté grandiose de l'ode. C'est bien exactement une trompette qu'on prend ou qu'on laisse. M. Hugo, dans une très belle pièce, et même la plus belle du volume, compare l'âme du poète à une cloche en son beffroi; la cloche retentissante, et qui sonne pour chaque fête ou chaque deuil, a de la ressemblance encore avec cette faculté de l'ode; *tanquàm æs tinniens*; je ne sais quoi de puissant et de magnifique, de creux et de sonore. Dans ses premières odes politiques, M. Hugo, plus qu'aucun des lyriques précédents, avait fait preuve d'une conviction naïve fondue au talent, d'une inspiration spontanée et sincère. Puis, ces premières croyances monarchiques et chevaleresques s'étant dissipées, M. Hugo a con-

tinué sa série d'*odes* ou pièces politiques et sociales, avec une pensée plus mûre, vraiment progressive, honnête et indépendante, aidée d'une incomparable imagination. Mais, dans toutes ces pièces récentes, louables de pensée, grandioses de forme, sur le bal de l'Hôtel-de-Ville, sur le galas du budget ; dans ces prières à Dieu sur les révolutions qui recommencent ; dans ces conseils à la royauté d'être aumônière comme au temps de Saint-Louis ; dans ce mélange, souvent entrechoqué, de réminiscences monarchiques, de phraséologie chrétienne et de vœux saint-simoniens, il n'est pas malaisé de découvrir, à travers l'éclatant vernis qui les colore, quelque chose d'artificiel, de voulu, d'acquis : toute cette portion des *Chants du Crépuscule* me fait l'effet d'une tenture magnifique dressée tout exprès pour une scène.

C'est en ce qui tient davantage à la méditation, à l'élégie, que M. Hugo nous semble avoir, dans *les Chants du Crépuscule*, produit quelques-unes de ces choses de l'âme et de l'imagination qui sont *venues* plutôt que *voulues*. De ce nombre, la belle pièce XIII sur les suicides multipliés, plusieurs pièces d'amour qui sont de véritables élégies, XXI, XXIV, XXV, XXVII, surtout la vingt-neuvième, qui commence par ces vers :

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés.

Cette dernière est, selon nous, d'une beauté de mélancolie, d'une profondeur rêveuse et d'une tendresse de cœur à laquelle n'avait pas atteint jusqu'ici le poète. Pas un mot n'y choque, pas un son n'est en désaccord avec la note fondamentale. Tout y est funèbre sans désespoir, tout y est religieux sans faux emblème. D'ordinaire, le dessin de l'auteur, dans ses moindres pièces, est précis; il dira, par exemple, à sa maîtresse au bord de la mer : « Vois-tu ceci (*grande description du golfe*, *du* « *rivage*), c'est là terre! vois-tu ceci (*grande* « *description des nuages*, *du couchant*), c'est le « ciel! Eh bien! ni le ciel ni la terre ensemble « ne valent l'amour (*grande description de l'a*- « *mour*). » Mais ici rien de tel, aucun canevas de cette sorte, aucune amplification. Le souffle harmonieux y sort comme une plainte vague, abondante; la plainte monte à chaque stance comme une marée sans étoile sur quelque grève de Bretagne :

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la nuit ils sont amers.

L'impression que cause cette pièce me semble tout-à-fait musicale; plus on la relit, plus on s'en pénètre. A la dixième fois, on la sent mieux encore, et les larmes involontaires qu'elle fait naître recommencent de couler.

La plus belle pièce du recueil, après celle-là, est incontestablement *la Cloche*, adressée à M. Louis Boulanger. Réalité et grandeur des images, vérité et sincérité d'inspiration, elle offre tous ces caractères, mais avec quelques taches de détail. Le poète est en voyage. Un soir, plus triste que de coutume, plus en proie aux pensées du doute et du mal, il monte au haut d'un de ces beffrois lugubres qu'il aime; il y voit l'énorme cloche immobile, sommeillante, ou plutôt vibrante encore d'une vibration obscure, murmurante de je ne sais quelle confuse rumeur :

> Car même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,
> Toujours le volcan fume et la cloche soupire;
> Toujours de cet airain la prière transpire,
> Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
> Que l'eau sur l'Océan ou le vent dans les cieux!

En regardant de près cette cloche auguste et sévère, le poète y voit, sur l'airain, mainte injure empreinte. Chaque passant, *avec son clou rouillé*, y a écrit un nom profane, un mot

quelquefois impie, impur. La couronne qu'elle porte a été déchirée du couteau; la rouille, autre ironie, s'y mêle et la souille. Et le poète, en cet instant, assailli de pensées, se met à comparer cette cloche, ainsi défigurée, mais puissante encore et entière de timbre, à son âme, à l'âme du poète, qui d'abord sans tache et sortie du baptême natal aussi vierge que la cloche de Schiller, a été bientôt souillée, hélas! *rayée* à son tour par d'injurieux passants, par les passions insultantes et railleuses :

> Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon âme!
> Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
> Les touche l'une et l'autre, et leur dise : Chantez!
> Soudain par toute voie et de tous les côtés
> De leur sein ébranlé rempli d'ombres obscures,
> A travers leur surface, à travers leurs souillures,
> Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
> Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Et c'est alors que les foules au loin écoutent et s'inclinent, que le sage pieux redouble de croyance, que la vierge et le jeune homme enthousiastes adorent dès ici-bas la réalisation de leurs rêves infinis. Oh! non, tout cela n'est pas menteur; c'est la voix de Dieu même qui parle par ces instruments magnifiques, où, pendant le saint moment, a disparu toute souillure. — Nous renvoyons bien vite le lecteur,

excité par notre analyse, à ce grand morceau de poésie; nous n'y voudrions retrancher ou corriger que deux endroits. Dans la peinture des passions qui s'essaient tour à tour à ternir notre âme, le poète les montre

> Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
> Et qui le font *tinter* pour d'autres que pour Dieu.

Il est fâcheux que, par son besoin immodéré de suivre l'analogie de l'image matérielle jusque dans ses moindres circonstances, M. Hugo fasse ainsi *tinter l'homme*. Il sied aux comparaisons et similitudes dans la poésie, à part les grands traits généraux, d'être libres chemin faisant et diverses. Les anciens dans leurs comparaisons excellaient à cette généreuse liberté des détails, et si les modernes, par suite de l'esprit croissant d'analyse, ont dû se ranger à plus de précision, il ne faudrait jamais que cela devînt d'une rigueur mécanique appliquée aux choses de la pensée. L'autre endroit que je voudrais corriger est celui où l'auteur montre la cloche et l'âme, chantant et sonnant à la voix du Seigneur, quelles que soient les souillures contractées; le passage finit par ce vers :

> Chante, l'amour au cœur et *le blasphème* au front.

J'aimerais mieux :

> Chante, l'amour au cœur et *la couronne* au front ;

car, du moment que le chant part et s'élance, plus de blasphème ! on l'oublie, il disparaît. Pourquoi donc le désigner en finissant, comme la chose qui subsiste *au front* et qui a l'air de défier Dieu ?

Mais, à part ces taches légères et faciles à enlever, cette pièce en son ensemble est tout un poème qui unit (alliance si rare dans un certain mode lyrique !) le solennel et le vrai, le magnifique et le senti. Elle donne la meilleure et la plus profonde réponse à cette question souvent débattue : si les grands poètes qui nous émeuvent et rendent de tels sons au monde ont en partage ce qu'ils expriment ; si les grands talents ont quelque chose d'indépendant de la conviction et de la pratique morale ; si les œuvres ressemblent nécessairement à l'homme ; si Bernardin de Saint-Pierre était effectivement tendre et évangélique ; quelle était la moralité de Byron et de tant d'autres, etc., etc. Oui, à l'origine, au moment voisin de la fusion du métal, au sortir du baptême de la cloche, l'homme et l'œuvre se ressemblent, la pureté du son répond à celle de l'instrument. Puis la vanité vient et raie,

égratigne avec son poinçon aigu la surface jusque-là vierge; puis l'impiété, l'impureté aux grossières images. Et cependant, quand l'instrument a été de bonne fonte, le timbre n'en est pas altéré; dès qu'il vibre, il rend le même son pieux, plein, enivrant, qui étonne et scandalise presque celui qui l'a pu observer de près à l'état immobile. André Chénier qui, je le crois bien, songeait en ce moment au poète Le Brun, son ami, dont il ne pouvait concilier le talent et le caractère, s'écriait :

> Ah ! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire,
> J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
> Mais non ; il n'est pas vrai que des cœurs excellents
> Soient les seuls en effet où germent les talents.
> Un mortel peut toucher une lyre sublime
> Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime,
> Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
> Ne les imiter point et les faire imiter.

Ce qu'André Chénier avait exprimé sous une forme morale et philosophique, M. Hugo l'a revêtu d'une exacte et merveilleuse image. Il a figuré, dans un moule qui ne s'oubliera plus, ce don divin du talent, avec tout ce qu'il y entre à la fois de grandeur, de tristesse et de misère.

Non loin de cette haute et sombre poésie, on rencontre une toute petite pièce de huit vers

sur *Anacréon*, que je ne puis laisser passer sans remarque ; la voici :

> Anacréon, poète aux ondes érotiques,
> Qui filtres du sommet des sagesses antiques,
> Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
> Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,
> Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide !
> Quand le sentier, qui monte aux cimes, est rapide,
> Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
> Boire au petit ruisseau tamisé par les monts.

Rien de plus joliment tourné que ces huit vers, rien de plus inintelligent d'Anacréon, malgré l'apparente louange. Si ce n'était qu'une épigramme par boutade, nous n'y insisterions pas ; mais bien des défauts et des caractères marquants de M. Hugo ont leur origine dans le sentiment qui a dicté ces huit vers. Il semble que M. Hugo qui, dans le présent volume, a rimé de charmants messages de *la Rose au Papillon*, devrait mieux juger le maître antique. Non, Anacréon n'est pas un petit ruisseau *tamisé par les monts ;* c'est bien un ruisseau sacré, *nunc ad aquæ lene caput sacræ !* Anacréon n'est pas à *mi-côte ;* il a, lui seul, toute sa colline [1]. Mais

[1] Callimaque dans son Hymne à Apollon, repoussant un trait de son ennemi le poète Apollonius auquel il fait dire : « Je n'admire pas un « poète qui n'a pas autant de chants que la mer a de flots », répond : « Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense, mais il entraîne la

c'est qu'il y a un genre de beautés que M. Hugo apprécie peu et qu'il heurte volontiers dans sa manière ; il se soucie médiocrement, j'imagine, de l'aimable simplicité des Grecs, de ce qu'eux-mêmes appelaient *apheleia*, mot que le poète Gray a traduit quelque part heureusement par *tenuem illum Græcorum spiritum* [1], qualité délicate et transparente qui décore chez eux depuis l'ode *à la Cigale* d'Anacréon jusqu'aux chastes douleurs de leur Antigone. M. Hugo, loin d'avoir en rien l'organisation grecque, est plutôt comme un Franc énergique et subtil, devenu vite habile et passé maître aux richesses latines de la décadence, un Goth revenu d'Espagne, qui s'est fait Romain, très raffiné même en grammaire, savant au style du Bas-Empire et à toute l'ornementation bysantine.

Dans quelques *vers écrits sur la première page d'un Pétrarque*, M. Hugo a bien mieux apprécié l'auteur des sonnets et sa forme élégamment ciselée ; mais, par suite du défaut signalé tout à l'heure, il s'est glissé, dans les vingt-deux vers consacrés à la louange du mélodieux amant de

« terre mêlée à son onde et la fange. Non, les prêtresses légères ne « portent pas à Cérès de l'eau de tout fleuve ; mais celle qui, pure et « transparente, coule en petite veine de la source sacrée, celle-là lui « est chère. »

[1] Horace avait dit déjà : *Spiritum graiæ tenuem camœnæ.*

Laure, deux mots criards qui rompent toute l'harmonie du ton :

> Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase,
> Où si souvent murmure à côté de l'extase
> La résignation au sourire *fatal*.

Ce mot *fatal* est une note fausse ; c'est tout le contraire de *fatal* qu'il faudrait dire. Cette *résignation* au sourire *fatal* n'est pas de la religion espérante et clémente de Pétrarque ; elle appartiendrait plutôt à la religion dure de Frollo. A quelques lignes plus bas, on voit les nobles et pudiques élégies de Pétrarque opposées aux bruits du monde et aux sombres *orgies*, comme si, dans vingt vers sur Pétrarque, le mot d'*orgie* pouvait trouver place. Ces deux mots malencontreux sont deux taches à la bordure d'une robe blanche et gracieuse. Un poète, qui aurait senti tout à l'heure Anacréon dans la pureté grecque, n'aurait pas ici commis pareille faute.

Presque toutes les fautes de détail, qu'on peut reprocher à M. Hugo, viennent du même principe violent qui méconnaît le prix d'une convenance heureuse et d'une harmonie ménagée. Nous avons noté à regret les images suivantes : Napoléon qui va *glanant tous les canons*, une charte de plâtre qu'on oppose à des *abus de granit*, des écueils aux *hanches* énormes, Rome

qui n'est plus que l'*écaille* de Rome, etc. Le poète, par manque de ce tact que j'appellerai grec ou attique, ne recule jamais devant le choquant de l'expression, quand il doit en résulter quelque similitude matérielle plus rigoureuse qu'il pousse à outrance. Dans la pièce XXXIII, sur une vue d'église le soir, il montre l'orgue silencieux :

La main n'était plus là, qui, vivante et jetant
Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant
Plein de notes sonores,

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'alonge,
Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

Qu'on me démontre, tant qu'on le voudra, l'exactitude de la comparaison, et l'harmonie coulant le long des tuyaux, comme ferait l'eau d'une éponge dans un lavage général de l'orgue, l'impression que j'en éprouve est déplaisante, désobligeante; et, loin de l'augmenter, elle amoindrit tout l'effet des beaux vers précédents, effet déjà compromis par ce doigt qui *se crispe* et *s'alonge*. Ailleurs, dans la petite pièce XIV, *Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe!* on lit :

Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,

> Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
> S'y *cramponner* long-temps de leurs mains épuisées,
> Comme au bout d'une branche on voit étinceler
> Une goutte de pluie où le ciel vient briller, etc.

En lisant cela, l'esprit n'a pas eu le temps de se détacher de ce mot si rude, *cramponner*, qu'il lui faut déjà passer à ce qu'il y a de plus fluide et mobile, à la goutte d'eau qui tremble au bout de la branche. Cette critique de détail, quoique depuis long-temps on ait perdu l'habitude d'en faire, nous a paru indispensable en présence d'une production aussi importante de la maturité d'un poète de génie. Ces sortes de fautes, qu'on peut passer à une rude et vigoureuse jeunesse, auraient dû disparaître avec les crudités inhérentes à cet âge. Il nous semble, si le souvenir ne nous abuse pas, que *les Feuilles d'Automne* en contenaient moins et annonçaient un travail d'élaboration que *les Chants du Crépuscule* ne réalisent qu'en partie; ou peut-être, ces fautes ne nous choquent-elles ici davantage que par le caractère plus élégiaque des morceaux qui les entourent et les font ressortir, et aussi par la susceptibilité d'un goût malheureusement plus difficile et plus rebuté avec l'âge. Nous n'en sommes pas moins sensible, qu'on veuille nous croire, à tout ce qui s'y trouve à profusion d'images riches, de traits inattendus et heureuse-

ment pittoresques, d'observations naturelles et domestiques de promeneur et de père, soit que le poète nous indique du doigt dans la plaine *le sentier qui se noue au village*, la vallée toute fumante de vapeurs au soleil *comme un beau vase où brûlent des parfums*, soit qu'il se montre lui-même éveillé avec ses soins et ses doutes rongeurs, dès avant l'aube,

> Même avant les oiseaux, même avant les enfants!

Charmante observation prise à la vie de famille! car les enfants, comme on sait et comme l'a dit un autre poète, ont

> Un gai sommeil qui sent l'aurore
> Et qui s'enfuit dans un rayon.

Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère, sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date Lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchants. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le bro-

der de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges* qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués : tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre ; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance !) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge*, et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière.

Au résumé, et malgré nos critiques, qui se réduisent presque toutes à une seule, à un certain manque d'harmonie parfaite et de délicate convenance, *les Chants du Crépuscule* non seu-

lement soutiennent à l'examen le renom lyrique de M. Hugo, mais doivent même l'accroître en quelque partie. Mainte pièce du recueil décèle chez lui des sources de tendresse élégiaque plus abondantes et plus vives qu'il n'en avait découvert jusqu'ici, quoique, même en cela, le grave et le sombre dominent. On suit avec un intérêt respectueux, sinon affectueux, ce front sévère, opiniâtre, assiégé de doutes, d'ambitions, de pensées nocturnes qui le battent de leurs ailes. On contemple *cet homme au flanc blessé*, comme il s'appelle quelque part, saignant, mais debout dans son armure, et toujours puissant dans sa marche et dans sa parole. On le voit, rôdeur à l'œil dévorant, *au sourcil visionnaire*, comme Wordsworth a dit de Dante [1], tour à tour le long des grèves de l'Océan, dans les nefs désertes des églises au tomber du jour, ou gravissant les degrés des lugubres beffrois. Ce beffroi altier, écrasant, où il a placé la cloche à laquelle il se compare, représente lui-même

[1] Wordsworth parle ailleurs (*Evening volontaries*) de cette *douceur* (MEEKNESS) *qui est la pente chérie de tous les vraiment grands et les innocents.* Il est lui-même de cette dernière famille, qui, du reste, n'est pas la seule grande, et qui a, en face d'elle, l'autre famille illustre des poètes *au sourcil visionnaire.* Nous reviendrons sur ce contraste dans l'article de *Jocelyn*, qui, à notre regret, est rejeté, faute d'espace, pour le volume suivant.

à merveille l'aspect principal et central de son œuvre : de toutes parts le vaste horizon, un riche paysage, des chaumières riantes, et aussi, plus l'on approche, d'informes masures et des toits bizarres entassés.

Novembre 1835.

NAPOLÉON,

POÈME PAR M. EDGAR QUINET.

Depuis six ans environ, il s'est fait un assez bon nombre de tentatives poétiques pour sortir du genre qu'on pourrait appeler élégiaque, lyrique, individuel, du genre de l'art pour l'art, de ces deux cercles voisins l'un de l'autre et où se dessinent hautement Goëthe et Byron. Il y a eu nombre de tentatives épiques, napoléoniennes, sociales, saint-simoniennes, palingénésiques, humanitaires (tous ces mots ont été employés). Le public, qui ne lit pas ces ébauches

plus ou moins téméraires et malheureuses, ne sait pas ce qu'il en coûte pour arriver jusqu'à lui, et dans ces marches forcées de l'intelligence, pour un qui atteint au but ou qui obtient du moins d'être nommé et discuté, combien d'autres tombent obscurément le long du chemin, sans une mention, sans un regard. Les critiques, à qui toutes ces productions hasardées arrivent régulièrement, se taisent le plus souvent, par embarras, par prudence, par certitude de mécontenter tout le monde, s'ils parlent, et de paraître à la fois trop indulgents aux yeux des indifférents, trop sévères au gré des nobles et orgueilleux blessés. J'ai eu entre les mains, sous le titre de *Première Babylone*, un poème tout-à-fait bizarre, par un homme de cœur, M. Desjardins. Plus récemment, j'ai hésité à parler de *la Cité des Hommes*, poème incomplet, par un homme de talent, M. Adolphe Dumas. Ce dernier poème, qui est précédé d'une préface philosophique très remarquable, dans laquelle l'auteur se porte comme le disciple libre et le continuateur à sa manière des Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon, etc., ce poème auquel on ne peut refuser élévation et imagination, réunit en lui toutes les difficultés conjurées de l'idée,

de la langue et du rhythme, tous les mélanges de l'individuel et du social, du réel, du mythique et du prophétique; c'est comme une cuve ardente où bouillonnent, coupés par morceaux, tous les membres d'Eson. L'auteur, qui a plus d'un rapport de ressemblance avec M. Quinet dont nous parlerons tout à l'heure, appartient comme lui, à cette génération infatigable et généreuse, pure, avide d'espérance, insatiable de beaux désirs, de laquelle lui-même il a dit en un endroit :

> Toute une nation puissante qui s'éprend
> Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand;
> Et toute une jeunesse ardente et sérieuse,
> Qui pâlit de travail, et, les larmes aux yeux,
> Cherchant son avenir, au plus profond des cieux
> Suit l'étoile mystérieuse.

On hésite à faire l'aumône d'une louange restreinte, mais sentie, et d'un regret compatissant (lorsqu'elles échouent), à ces vastes ambitions poétiques qui demandent du premier coup un monde tout entier nouveau, qui voudraient doter de leur poésie, comme d'une religion, l'univers, et à qui le rameau de Dante semblerait parfois trop léger. Qu'offrir, en retour de leurs labeurs et de leurs

vœux, à ceux qui vous disent, comme M. Adolphe Dumas :

Quand on s'est mis en tête une idée éternelle,
Qu'on y tient, à son flanc, comme on tient à son aile,
Cela n'est plus possible! — Un moi mystérieux
Nous pousse ; alors on prend la vie au sérieux :
Plus de jeux dans les prés, plus de frais sous le saule ;
Le soir plus de moments perdus en doux propos;
Il faut douze combats, et puis, pour le repos,
La peau de lion sur l'épaule!

Le monde ne sait pas les sublimes ennuis
Des rêves éveillés qu'on fait toutes les nuits ;
Il ne sait pas, tandis qu'il voue une génisse,
Ce qu'un vers sibyllin coûte à la pythonisse;
Tandis que le tribun parle et qu'on bat des mains
Au forum, et qu'on lève et le poing et la chaîne,
Elle écrit de son sang, sur ses feuilles de chêne,
Vos grandes annales, Romains!

Si M. Adolphe Dumas avait écrit toujours ainsi, son poème serait classé autrement qu'il l'est. Jeune au reste, et non découragé, qu'il se venge par de nouveaux et meilleurs efforts! Ce qui fait, selon moi, la différence entre l'excellent artiste et l'artiste qui manque son coup, est souvent peu de chose au fond, quoique ce soit capital pour le résultat et pour l'effet. Dans les deux vases, le liquide semble le même; c'est presque le même poids, la même quantité et la même nature de sels; à quoi tient-il qu'ici le

éclairées, se sont trouvés de toutes parts entourés et suivis de récits exacts, circonstanciés, de mémoires, de commentaires. Or, Napoléon, parmi nous, n'est-il pas précisément dans cette situation de Louis XIV et de César? M. Quinet, il est vrai, dit à merveille dans sa préface : « L'époque la plus riche assurément que l'his-« toire romaine ait présentée à l'épopée est celle « où le monde antique parvint à sa plus haute « unité sous la puissance du premier des Césars. « Que l'on essaie de se figurer, dans la langue « prophétique du 6e livre de l'Enéide, tous les « intérêts du monde antique rassemblés sur la « limite de l'antiquité et des temps modernes, « tant de peuples encore primitifs se groupant, « avec leurs cultes et leur génie, autour de la « louve romaine, dans l'attente du christia-« nisme; les Gaulois, les Bretons, les Germains « nouvellement découverts; en Orient, les Par-« thes, les Numides, les vieux et nouveaux em-« pires; et au faîte de tout cela, César, à l'œil « de faucon, portant dans son génie réfléchi « tout le génie des temps modernes; et que l'on « dise si l'épopée ne s'est pas trouvée là. Lucain « en eut le pressentiment; par malheur, il fut « embarrassé par la guerre civile. La ville lui « cacha le monde. » Observons, en passant, qu'un autre inconvénient, tout opposé à celui

où se heurta Lucain, serait que l'univers cachât trop l'individu. Quoi qu'il en soit, quand on ne veut pas faire une épopée historique et classique dans le genre de Lucain, mais une épopée qui ait en soi du sacré, du merveilleux et du populaire, essayons de voir quel parti on peut tirer de Napoléon. Il faut avouer d'abord que le tour des imaginations est plus favorable en ce qui concerne Napoléon qu'il ne l'a jamais été par rapport à César et à Louis XIV. Le génie des Romains, comme celui des Français au dix-septième et au dix-huitième siècle, avait un caractère positif qui se prêtait mieux à la politique, à l'histoire, à la philosophie, qu'à la poésie lyrique ou épique. Mais la France, depuis les ébranlements de la révolution et de l'empire, a semblé acquérir, du côté de l'imagination et du penchant au merveilleux, une faculté nouvelle. Déjà, en ce qui touche Napoléon, l'admiration fertile des générations survenantes surpasse les bornes de ce qu'on aurait cru possible. Le merveilleux se forme très vite et à vue d'œil, pour ainsi dire, autour de cette statue posée d'hier. La légende de toutes parts semble déjà commencer et prendre. Les Arabes du désert le saluent sous le nom de Bounaberdi, et en font, dit-on, une espèce d'apparition mystérieuse qui se détache pour eux dans la grande ombre de

leur prophète. Un voyageur, qui est allé récemment aux confins de la Norwége la plus reculée, rapporte que, pour ces bons paysans, *France* et *Napoléon* ne font qu'un; ils demandent à tout Français, quel que soit son âge, s'il a servi sous Napoléon; s'il est vrai que les Anglais l'ont tenu prisonnier dans des souterrains et des cavernes assez pareilles à celles dont il est question dans l'Edda; s'il est vrai enfin que tous ses lieutenants eussent rang de roi. Voilà la *saga* qui commence. En France même, plus d'un vieux matelot ou d'une vieille paysanne a là-dessus son récit que les jeunes écoutent et croient. On cite un matelot de Dunkerque qui, étant sorti pour la pêche en juillet 1830, et revenant après quelques jours, s'écria à la première vue du pavillon tricolore qui avait remplacé le blanc : « Eh! bien, Jean, je te l'avais bien dit qu'*il* « n'était pas mort. » *Il* c'était Napoléon, le Napoléon populaire, celui de la grand'mère champenoise dont il est parlé dans Béranger. On saisit très bien, dans ces faits qu'on pourrait aisément rendre plus nombreux, des indications et comme des vestiges de ce qui se serait formé en d'autres temps, où *le Moniteur*, les mémoires, l'histoire, n'auraient pas été là pour rogner les ailes chaque matin à la légende populaire. On voit par là comment les pélerins du moyen-âge

ont cru et fait croire au voyage de Charlemagne à Jérusalem, comment un chanoine espagnol a fabriqué naïvement la chronique dite de Turpin, et un moine du midi le livre appelé *Philomela*. Mais mon objection est celle-ci : pour Napoléon, de pareils essais d'imagination populaire ne doivent-ils pas toujours rester à l'état d'indications, comme de simples vestiges d'une disposition romanesque qui tend à se reproduire, mais qui n'aboutira plus. Il y a des organes développés chez l'enfant qui ne laissent plus qu'une trace légère, curieuse à discerner, mais stérile, dans l'organisation de l'homme. Compter sur cette disposition, la croire féconde, s'y fonder pour développer hâtivement là-dessus une épopée populaire, qui peut-être (quoique j'en doute fort) se composera lentement d'elle-même avec le temps, n'est-ce pas vouloir faire croître en deux ans toute une forêt de chênes? n'est-ce pas faire un peu comme le saint-simonisme qui voulut opérer en une ou deux années une transformation religieuse, laquelle, dans tous les cas, demanderait des demi-siècles?

Il y a, dans cette portion populaire et légendaire de la gloire de Napoléon, de quoi défrayer au plus quelques chansons merveilleuses, comme l'a fait Béranger dans ses *Souvenirs du Peuple*, comme il se dispose, dit-on, à le tenter encore

nir du monde, sur la guerre dont il voit en Napoléon le dernier grand représentant, et sur la démocratie dont il le considère également comme le héros : « La poésie, dit-il, n'a pas seu-
« lement pour but de représenter Napoléon tel
« qu'il s'est montré aux contemporains. Autre-
« ment elle rentrerait dans l'histoire et s'abdi-
« querait elle-même. Entre Napoléon et nous
« surgit un élément dont il est impossible de ne
« pas tenir compte. Cet élément, c'est le temps
« qui nous sépare de lui. Napoléon nous appa-
« raît nécessairement aujourd'hui dans une tout
« autre perspective qu'il n'apparaissait aux con-
« temporains. Pour nous, qui ne l'avons pas vu,
« nous ne pouvons pas nous replacer au lieu
« précis de la génération qui nous a devancés,
« sans que nous mettions l'archéologie à la place
« de la poésie. Les formes sous lesquelles le passé
« apparaît aux hommes de notre temps, voilà
« pour le poète la vraie réalité. » Il semblerait, d'après ce passage, que nous soyons autre chose que les très proches contemporains de Napoléon. Quoi? il s'est écoulé depuis sa mort quelque chose comme une douzaine ou une quinzaine d'années! on a beau dire que ces années sont des siècles : nous tous, gens de trente ans, nous l'avons vu. Or, est-il possible, à une si courte distance, d'idéaliser déjà si absolument sa fi-

gure? est-il possible de dire (et ce n'est pas seulement ici à M. Quinet, mais à toute une classe d'esprits élevés que je m'adresse), est-il donc permis de s'écrier : « *à Napoléon la démocratie;* Napoléon, c'est le peuple! » A-t-on droit de transfigurer ainsi à bout portant les hommes historiques en symbole? Comme ces empereurs romains que la mort incontinent faisait dieux, suffit-il à nos personnages historiques de mourir pour être faits tout aussitôt *idées?*

Je discute avec M. Quinet quelques-unes des théories sur lesquelles il s'est fondé dans la composition de son poème, avant d'en venir aux beautés réelles et d'un ordre supérieur que j'aurai à signaler en plus d'un point de l'exécution. Dans ses remarques sur la versification et le rhythme, l'auteur explique comment il a cherché à approprier graduellement les vers de diverses sortes aux diverses parties du poème, mesurant la familiarité ou la solennité du chant à celle du sujet. Ses réflexions sur cette matière technique, et qui lui était tout-à-fait étrangère avant l'ouvrage actuel, sont pleines de finesse et d'intention d'artiste. Je n'y contredirai qu'un endroit : « L'harmonie entrecoupée qu'appel-
« lent d'elles-mêmes l'ode et l'élégie ne feraient,
« dit-il, qu'énerver le vers héroïque. Le dé-

« sordre des assonnances dans l'ode de Malherbe
« convient au trouble réel de la poésie lyrique ;
« mais le vers épique doit avoir une tout autre
« constitution ; il doit pouvoir atteindre à tous
« les effets du dithyrambe sans se permettre au-
« cun trouble apparent ; il faut qu'il ressemble
« à ces héros qui ne portent jamais sur leurs
« visages la marque des combats intérieurs. »
La distinction est bien ingénieusement exprimée ; mais il m'est impossible de voir dans l'ode de Malherbe autre chose qu'un ordre majestueux et harmonieux, un concours d'avance réglé de justes consonnances. Quoi qu'il en soit, l'auteur dans ses vers a très vite trouvé son rhythme, son allure, et, en quelque sorte, le trot ou le galop qui conviennent à sa rapide pensée. Il y a des passages (toute la ballade de *la Bohémienne*) d'une mélodie simple, naïve, monotone, chantante ; mais le plus souvent c'est une rapidité fougueuse, infatigable, effrénée, comme une course des chevaux de l'Ukraine. Le poète n'a pas inventé, comme on l'a dit, des rhythmes nouveaux ; il n'a imprimé à la versification française aucune modification technique, comme l'ont fait Ronsard, Malherbe, et de nos jours M. Hugo ; mais dans son poème, au milieu de nombreux hasards et de quelque

inexpérience, il a mainte fois monté avec bonheur le char ailé qui se formait de lui-même sous lui.

Des deux grands poètes qui ont jusqu'ici chanté Napoléon, à savoir Béranger et Victor Hugo, si M. Quinet n'a pas, à beaucoup près, atteint le premier dans le sentiment discret, et justement saisi, de la renommée populaire de son héros, il n'a pas non plus égalé le profil si net, si ferme, si vivement taillé en ivoire ou en airain, qu'en a souvent tracé le second. Il est vrai qu'il faut lui tenir compte, en le comparant avec l'un, du souffle et de l'ampleur continue qu'il déploie; et en le comparant avec l'autre, de la pensée et de la moralité idéale, qui, bien que parfois nuageuse, tend toujours à racheter ces imperfections de forme. Le Napoléon de M. Quinet a plus d'un beau mouvement cornélien, comme quand il dit :

Deux mondes sont ici qu'en tout je vois paraître;
Ou Brutus, ou César, lequel veut-il mieux être?
C'est là tout le débat. Brutus, homme de bien;
César, âme du monde : il en est le lien.
César n'a point d'égal; Brutus n'a point de vices.
Qu'en penses-tu, mon âme? Il faut que tu choisisses.

Brutus est la victime et meurt avec sa foi;
César est le tyran et fait vivre sa loi.
Brutus est la vertu; César est la puissance.
Mon âme, achève donc, et quitte la balance.

Brutus est le mortel qui survit par hasard;
César le dieu sur terre.... Ah! je serai César.

Mais, malgré ces simples et graves moments, le Napoléon de M. Quinet est un peu nuageux de profil; il a quelque chose des héros d'Ossian, ou encore d'un héros de l'Orient nous arrivant par les Niebelungen [1]. On ne sait pas bien *physiquement* où il se termine, où l'homme, l'individu existe véritablement, et à partir de quel endroit le tourbillon d'idées environnantes imite et continue l'image. Je sais qu'on peut dire la même chose de la Béatrix de Dante; on ne sait trop où la personne, l'amante bien-aimée finit en elle, et où la Théologie commence. Mais pourtant, avec quelle précision italienne, avec quelle netteté lumineuse elle est peinte! Et aussi, Napoléon était plus positif que Béatrix; et tout en fondant savamment les vues accessoires et idéales avec la réalité, il aurait fallu que le principal du dessin portât sur celle-ci. Or, d'une part, ce Napoléon a beaucoup du héros féodal; la multitude d'images de chevalerie qui parsèment la peinture, les termes de fauconnerie qui escortent son aigle impérial, nous figurent

[1] Non pas que le livre des Niebelungen ait rien de vague, pris en lui-même; mais le vague a lieu par rapport aux personnages historiques qui y figurent. A quel point, par exemple, Etzel est-il Attila, et Dietrich Théodoric?

plutôt un baron, un conquérant du moyen-âge. D'une autre part, il se dore à l'excès des lueurs fantastiques de l'Orient et se brode à cet endroit d'arabesques sans nombre. Et puis, tout aussitôt, l'idée sociale, prophétique, l'apothéose future de la démocratie en sa personne, se met à percer et à s'étendre. Entre ces trois reflets comme entre trois arcs-en-ciel radieux et pluvieux, entre Charlemagne ou Siegfrid, Bounaberdi et le peuple fait-homme, le Napoléon réel, vivant, qu'on a vu, qu'ont connu et admiré ceux de l'Institut d'Egypte, ceux du Conseil d'Etat et de l'état-major, ce Napoléon-là disparaît trop. L'application détaillée qu'on pourrait faire de ces critiques, en analysant le poème, se conçoit aisément sans que nous nous y livrions.

Ce qui constitue le mérite, la vie de ce poème, ce qui place M. Quinet tout d'abord au plus honorable rang parmi les poètes en vers de nos jours, c'est, après la grandeur de l'entreprise et la longueur de la carrière dont il faut tenir compte, une poésie générale, mouvante, puissante, qui circule dans tout cela, comme l'air sur de vastes plateaux élevés, ou comme l'esprit sur les eaux. C'est de plus un certain nombre de morceaux très beaux qui semblent lui assurer une manière. M. Quinet est de tous les hommes celui chez lequel le système que nous avons en

partie critique, nous apparaît le plus identifié avec la nature intime, avec la vie habituelle, avec le tour de la pensée et de l'imagination. Une individualité qui se peint dans ce poème, peut-être à l'égal de celle de Napoléon, ne serait-elle pas celle même du poète : poète généreux, ingénu, au front éclairé et noyé de nobles lueurs, à la poitrine palpitante, à l'imagination inépuisable? Je vois en lui un neveu errant et quelque peu sauvage de Corneille et de Schiller, de ce dernier surtout, un élève lyrique de Gœrres, qui, pour nous Français, a sans doute trop vécu sur le Rhin, sous les balcons de Heidelberg, et qui n'a pas assez cuvé parmi nous cette première ébriété poétique, laquelle vaut mieux pourtant qu'une clarification trop glacée. *La coupe de ma victoire*, *le vin de mon combat*, ces fumeuses images reviennent souvent dans ses vers et accusent précisément l'excès de chaleur de cette poésie généreuse, de cette *muse inculte et brave*, dit quelque part André Chénier. — Vers 1813, en Prusse et bientôt par toute l'Allemagne, la jeunesse teutonique confédérée eut ses poètes patriotes, ses Tyrtées. La pensée la plus fixe, la douleur de M. Quinet, c'est qu'en 1814 et en 1815, la France n'ait pas eu ainsi sa levée, ses soldats-poètes. Il a rendu à merveille son patriotique regret dans le beau chant d'invective appelé

Aiguillon. Une idée dominante chez le poète, et celle peut-être qui l'inspire le mieux dans son poème, est donc le ressentiment de l'invasion, de la double plaie de 1814 et de 1815. Ce mal de faiblesse, d'indifférence, parfois de lâcheté, dans le caractère politique, dont semble travaillé le pays; ce mal, dont 1814 et 1815 ne furent qu'une des circonstances les plus aggravantes, et dont les causes profondes remontent à des crises bien antérieures, et jusqu'en 94, en 93, au 18 fructidor, au 18 brumaire, etc., etc.; ce mal-là se concentre tout entier pour M. Quinet dans la double invasion du territoire; une telle violation lui paraît infamante, presque irréparable. Or, le poète guerrier que la France n'a pas eu alors, ce *teutonique* gaulois à opposer aux Uhland et aux Kœrner, c'est M. Quinet; il se révèle aujourd'hui, et Napoléon est son chant. Ses vers me semblent une levée en masse, indisciplinée, orageuse, ardente; même lorsqu'il triomphe, c'est par le nombre et l'impétuosité, par la bravoure du talent plutôt que par l'art, à la manière d'une invasion d'Arabes quand il est brillant, d'une invasion de Huns ou de Hulans quand il est sombre : ce ne sont pas des victoires romaines.

Trois morceaux me semblent, entre autres, très beaux dans ce poème, où il serait aisé de

relever un grand nombre de traits éclatants et de noter aussi des défauts de bien des sortes. *La Bohémienne* est une véritable ballade, comme nous en avons très peu en notre langue, comme il n'en faudrait pas faire beaucoup, mais franche, naturelle, fortement composée de dessin, et sachant être noble, touchante et grandiose, sur le ton de la complainte. Le second morceau, très beau à mon sens, est le *Te Deum* des morts après Marengo, dans cet intervalle des deux siècles et après la signature de cette courte paix. Rien de mieux imaginé et de mieux senti qu'un tel chant pacifique, miséricordieux et pieux, dans la bouche des morts, tandis que les vivants ignorent ces choses, ne croient à rien, et vont de nouveau s'entredéchirer :

« Seigneur, fais que ton nom jusqu'à nous retentisse !
Sous les pas des chevaux que l'herbe reverdisse !
Relève les épis foulés.
Donne, donne aux vivants ce que les morts possèdent !
De frères nouveau-nés qui l'un l'autre s'entr'aident
Remplis les états dépeuplés.

Fais désormais, grand Dieu, les nations jumelles.
Que leur joug soit léger à leurs têtes rebelles
Comme nos couronnes de fleurs !
Et nous, dans notre nuit, grand Dieu, Dieu des armées,
Nous bénirons ton sceau sur nos lèvres fermées,
Et ta blessure dans nos cœurs. »

Enfin, comme autre exemple heureux et large de la poésie de M. Quinet, j'indiquerai l'*Incendie de Moscow*. La peinture de cette barbarie demi-orientale, en proie aux flammes et aux hurlements, ces minarets croulants qui, la veille, sous leurs turbans de neige, rêvaient au Bosphore, la grande tour de Saint-Ivan qui, en brûlant et fondant, se tord comme une sorcière penchée sur la chaudière immense, ce sont là de reconnaissables images, des marques solennelles qui sacrent au front le poète.

Toutefois, Français de la tradition grecque et latine rajeunie, mais non brisée, ami surtout de la culture polie, studieuse, élaborée et perfectionnée, de la poésie des siècles d'Auguste, et, à leur défaut, des époques de Renaissance, le lendemain matin qui suit le jour de cette lecture, je reprends (tombant dans l'excès contraire sans doute) une ode latine en vers saphiques de Gray à son ami West, une dissertation d'Andrieux sur quelques points de la diction de Corneille, voire même les remarques grammaticales de D'Olivet sur Racine; et aussi je me mets à goûter à loisir, et à retourner en tous sens, au plus pur rayon de l'aurore, le plus cristallin des sonnets de Pétrarque.

Février 1836.

DU GÉNIE CRITIQUE

ET

DE BAYLE.

La critique s'appliquant à tout, il y en a de diverses sortes selon les objets qu'elle embrasse et qu'elle poursuit ; il y a la critique historique, littéraire, grammaticale et philologique, etc., etc. Mais en la considérant moins dans la diversité des sujets que dans le procédé qu'elle y emploie, dans la disposition et l'allure qu'elle y apporte, on peut distinguer en gros deux espèces de critique, l'une reposée, concentrée, plus spéciale et plus lente, éclaircissant et quelquefois rani-

mant le passé, en déterrant et en discutant les débris, distribuant et classant toute une série d'auteurs ou de connaissances; les Casaubon, les Fabricius, les Mabillon, les Fréret, sont les maîtres en ce genre sévère et profond. Nous y rangerons aussi ceux des critiques littéraires, à proprement parler, qui, à tête reposée, s'exercent sur des sujets déjà fixés et établis, recherchent les caractères et les beautés particulières aux anciens auteurs, et construisent des arts poétiques ou des rhétoriques, à l'exemple d'Aristote et de Quintilien. Dans l'autre genre de critique, que le mot de *journaliste* exprime assez bien, je mets cette faculté plus diverse, mobile, empressée, pratique, qui ne s'est guère développée que depuis trois siècles, qui, des correspondances des savants où elle se trouvait à la gêne, a passé vite dans les journaux, les a multipliés sans relâche, et est devenue, grâce à l'imprimerie dont elle est une conséquence, l'un des plus actifs instruments modernes. Il est arrivé qu'il y a eu, pour les ouvrages de l'esprit, une critique alerte, quotidienne, publique, toujours présente, une clinique chaque matin au lit du malade, si l'on ose ainsi parler; tout ce qu'on peut dire pour ou contre l'utilité de la médecine se peut dire, à plus forte raison, pour ou contre l'utilité de cette critique pratique à laquelle les

bien portants mêmes, en littérature, n'échappent pas. Quoiqu'il en soit, le génie critique, dans tout ce qu'il a de mobile, de libre et de divers, y a grandi et s'est révélé. Il s'est mis en campagne pour son compte, comme un audacieux partisan; tous les hasards et les inégalités du métier lui ont souri, les bigarrures et les fatigues du chemin l'ont flatté. Toujours en haleine, aux écoutes, faisant de fausses pointes et revenant sur sa trace, sans système autre que son instinct et l'expérience, il a fait la guerre au jour le jour, selon le pays, *la guerre à l'œil*, ainsi que s'exprime Bayle lui-même, qui est le génie personnifié de cette critique.

Bayle, obligé de sortir de France comme calviniste relaps, réfugié à Rotterdam où ses écrits de tolérance aliénèrent bientôt de lui le violent Jurieu, persécuté alors et tracassé par les théologiens de sa communion, Bayle mort la plume à la main en les réfutant, a rempli un grand rôle philosophique dont le dix-huitième siècle interpréta le sens en le forçant un peu, et que M. Leroux a bien cherché à rétablir et à préciser dans un excellent article de son Encyclopédie. Ce n'est pas ce qui nous occupera chez Bayle; nous ne saisirons et ne relèverons en lui que les traits essentiels du génie critique qu'il représente à un degré merveilleux dans sa pureté et son plein,

dans son empressement discursif, dans sa curiosité affamée, dans sa sagacité pénétrante, dans sa versatilité perpétuelle et son appropriation à chaque chose; ce génie, selon nous, domine même son rôle philosophique et cette mission morale qu'il a remplie; il peut servir du moins à en expliquer le plus naturellement les phases et les incertitudes.

Bayle, né au Carlat, dans le comté de Foix, en 1647, d'une famille patriarcale de ministres calvinistes, fut mis de bonne heure aux études, au latin, au grec, d'abord dans la maison paternelle, puis à l'académie de Puy-Laurens. A dix-neuf ans, il fit une maladie causée par ses lectures excessives; il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, mais relisait Plutarque et Montaigne de préférence. Étant passé à vingt-deux ans à l'académie de Toulouse, il se laissa gagner à quelques livres de controverse et à des raisonnements qui lui parurent convaincants, et ayant abjuré sa religion, il écrivit à son frère aîné une lettre très ardente de prosélytisme pour l'engager à venir à Toulouse se faire instruire de la vérité. Quelques mois plus tard, ce zèle du jeune Bayle s'était refroidi; les doutes le travaillaient, et, dix-sept mois après sa conversion, sortant secrètement de Toulouse, il revint à sa famille et au calvinisme. Mais il y revint bien

autre qu'il n'y était d'abord : « Un savant homme, « a-t-il dit quelque part, qui essuie la censure « d'un ennemi redoutable, ne tire jamais si bien « son épingle du jeu qu'il n'y laisse quelque « chose. » Bayle laissa dans cette première école qu'il fit tout son feu de croyance, tout son aiguillon de prosélytisme : à partir de ce moment, il ne lui en resta plus. Chacun apporte ainsi dans sa jeunesse sa dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme : chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse; je ne parle que de la portion de foi, d'amour, d'enthousiasme, qui ne réside pas essentiellement dans l'âme, dans la pensée, et qui a son auxiliaire dans l'humeur et dans le sang; chez quelques-uns donc cette dose de chaleur de sang résiste au premier échec, au premier coup de tête, et se perpétue jusqu'à un âge plus ou moins avancé. Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit sous l'apparence de la force, c'est une véritable incapacité de mûrir. Il y a des natures poétiques ou philosophiques qui restent jusqu'au bout, et, à travers leurs diverses transformations, toujours opiniâtres, incandescentes, à la merci du tempérament. Bayle, autrement favorisé et pétri selon un plus doux mélange, se trouva, dès sa première flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et con-

sommée, et à partir de là il ne perdit plus jamais son équilibre. Première disposition admirable pour exceller au génie critique qui ne souffre pas qu'on soit fanatique ou même trop convaincu, ou épris d'une autre passion quelconque.

Bayle alla continuer ses études à Genève en 1670, et il y devint précepteur, d'abord chez M. de Normandie, syndic de la république, et ensuite chez le comte de Dhona, seigneur de Coppet. Il commence à connaître le monde, les savants, M. Minutoli, M. Fabri, M. Pictet, M. Tronchin, M. Burlamaqui, M. Constant, toutes ces figures protestantes sérieuses et appliquées. On établit des conférences de jeunes gens, pour lesquelles il s'essaie à déployer ses ressources de bel esprit, ses premiers lieux-communs d'érudition, et où M. Basnage, autre illustre jeune homme, ne brille pas moins. Il assiste à des sermons, à des expériences de philosophie naturelle; et, à propos des expériences de M. Choüet sur le venin des vipères et sur la pesanteur de l'air, il remarque que c'est là le génie du siècle et des philosophes modernes. A l'occasion des controverses et querelles entre les théologiens de sa religion, il énonce déjà sa maxime de garder toujours *une oreille pour l'accusé.* A vingt-quatre ans, sa tolérance est fondée autant qu'elle

le sera jamais. La philosophie péripatéticienne, qu'il avait apprise chez les jésuites de Toulouse, ne le retient pas le moins du monde en présence du système de Descartes auquel il s'applique; mais ne croyez pas qu'il s'y livre. Quand plus tard il s'agira pour lui d'aller s'établir en Hollande, il laissera échapper son secret : « Le car-« tésianisme, dit-il, ne sera pas une affaire (*un « obstacle*); je le regarde simplement comme « une hypothèse ingénieuse qui peut servir à « expliquer certains effets naturels.... Plus j'étudie « la philosophie, plus j'y trouve d'incertitude. « La différence entre les sectes ne va qu'à quelque « probabilité de plus ou de moins. Il n'y en a « point encore qui ait frappé au but, et jamais on « n'y frappera apparemment, tant sont grandes « les profondeurs de Dieu dans les œuvres de la « nature, aussi bien que dans celles de la grâce. « Ainsi vous pouvez dire à M. Gaillard (*qui s'en-« tremettait pour lui*) que je suis un philosophe « sans entêtement, et qui regarde Aristote, Epi-« cure, Descartes, comme des inventeurs de « conjectures que l'on suit ou que l'on quitte « selon que l'on veut chercher plutôt un tel qu'un « tel amusement d'esprit. » C'est ainsi qu'on le voit engager ses cousins à prendre le plus qu'ils pourront de philosophie péripatéticienne, sauf à s'en défaire ensuite quand ils auront goûté la nou-

velle : « Ils garderont de celle-là la méthode de « pousser vivement et subtilement une objection « et de répondre nettement et précisément aux « difficultés. » Ce mot que Bayle a lâché, de prendre telle ou telle philosophie selon l'*amusement* d'esprit qu'on cherche pour le moment, est significatif et trahit une disposition chez lui instinctive, le fort, ou, si l'on veut, le faible de son génie. Ce mot lui revient souvent ; le côté de l'amusement de l'esprit le frappe, le séduit en toute chose. Il prend *plaisir* à voir *les petites furies* qui se logent dans les écrits des théologiens, dans les attaques de M. Spanheim et les réponses de M. Amyrault ; il ajoute, il est vrai, par correctif : *s'il n'y a pas plus sujet de pleurer que de se divertir, en voyant les faiblesses de l'homme*. Mais l'amusement du curieux, on le sent, est chose essentielle pour lui. Il se met à la fenêtre et regarde passer chaque chose ; les nouvelles même l'*amusent*. Il est *nouvelliste à toute outrance* ; sa curiosité est *affamée* par les victoires de Louis XIV. Il *amuse* son frère par le récit de la mort du comte de Saint-Pol. Plus loin, il exprime son grand plaisir de lire *le Comte de Gabalis*, quoique, au reste, plusieurs endroits profanes fassent beaucoup de peine aux consciences tendres. Ces consciences tendres ont-elles tort ou raison ? N'est-ce pas bien, en cer-

taines matières, d'avoir la conscience tendre? Bayle ne dit ni oui ni non; mais il note leur scrupule, de même qu'il exprime son plaisir. Cette indifférence du fond, il faut bien le dire, cette tolérance prompte, facile, aiguisée de plaisir, est une des conditions essentielles du génie critique, dont le propre, quand il est complet, consiste à courir au premier signe sur le terrain d'un chacun, à s'y trouver à l'aise, à s'y jouer en maître et à connaître de toutes choses. Il avertit en un endroit son frère cadet qu'il lui parle des livres sans aucun égard à la bonté ou à l'utilité qu'on en peut tirer : « Et ce qui « me détermine à vous en faire mention est uni- « quement qu'ils sont nouveaux, ou que je les « ai lus, ou que j'en ai ouï parler. »

Bayle ne peut s'empêcher de faire ainsi; il s'en plaint, il s'en blâme, et retombe toujours : « Le « dernier livre que je vois, écrit-il de Genève à « son frère, est celui que je préfère à tous les « autres. » Langues, philosophie, histoire, antiquité, géographie, livres galants, il se jette à tout, selon que ces diverses matières lui sont offertes : « D'où que cela procède, il est certain « que jamais amant volage n'a plus souvent « changé de maîtresse, que moi de livres. » Il attribue ces échappées de son esprit à quelque manque de discipline dans son éducation : « Je

« ne songe jamais à la manière dont j'ai été « conduit dans mes études, que les larmes ne « m'en viennent aux yeux. C'est dans l'âge au-« dessous de vingt ans que les meilleurs coups « se ruent : c'est alors qu'il faut faire son em-« plette. » Il regrette le temps qu'il a perdu jeune à chasser les cailles et à hâter les vignerons (ce dut être pourtant un pauvre chasseur toujours et un compagnon peu rustique que Bayle, et il ne put guère jouir des champs que pendant la saison qu'il passa, affaibli de santé, aux bords de l'Ariége); il regrette même le temps qu'il a employé à étudier six ou sept heures par jour, parce qu'il n'observait aucun ordre, et qu'il étudiait sans cesse *par anticipation*. Le journal, suivant lui, n'est, pour ainsi dire, qu'*un dessert d'esprit;* il faut faire provision de pain et de viande solide avant de se disperser aux friandises. « Je vous « l'ai déjà dit, écrit-il encore à son frère, la « démangeaison de savoir en gros et en général « diverses choses est une maladie flatteuse (*ama-« bilis insania*), qui ne laisse pas de faire beau-« coup de mal. J'ai été autrefois touché de cette « même avidité, et je puis dire qu'elle m'a été « fort préjudiciable. » Mais voilà, au moment même du reproche, qu'il l'encourt de plus belle; il voudrait tout savoir, même les détails rustiques, lui qui tout à l'heure regrettait le temps perdu à

la chasse; il demande mainte observation à son frère sur les verreries de Gabre, sur le pastel du Lauragais. Il le presse de questions sur les nobles de sa province, sur les tenants et aboutissants de chaque famille. « Je sais bien que la généalogie « ne fait pas votre étude, comme elle aurait été « ma marotte si j'eusse été d'une fortune à étu- « dier selon ma fantaisie. » Il complimente son frère et se réjouit de le voir touché de la même passion que lui, *de connaître jusqu'aux moindres particularités des grands hommes*. A propos de ses migraines fréquentes, ce n'est pas l'étude qui en est cause, suivant lui, parce qu'il ne s'applique pas beaucoup à ce qu'il lit : « Je ne sais « jamais, quand je commence une composition, « ce que je dirai dans la seconde période. Ainsi, « je ne me fatigue pas excessivement l'esprit..... « Aussi pressens-je que, quand même je pourrais « rencontrer dans la suite quelque emploi à « grand loisir, je ne deviendrais jamais profond. « Je lirais beaucoup, je retiendrais diverses « choses *vago more*, et puis c'est tout. » Ces passages et bien d'autres encore témoignent à quel degré Bayle possédait l'instinct, la vocation critique dans le sens où nous la définissons.

Ce génie, dans son idéal complet (et Bayle réalise cet idéal plus qu'aucun autre écrivain), est au revers du génie créateur et poétique, du

génie philosophique avec système; il prend tout en considération, fait tout valoir, et se laisse d'abord aller, sauf à revenir bientôt. Tout esprit qui a en soi une part d'art ou de système n'admet volontiers que ce qui est analogue à son point de vue, à sa prédilection. Le génie critique n'a rien de trop digne, ni de prude, ni de préoccupé, aucun *quant à soi*. Il ne reste pas dans son centre ou à peu de distance; il ne se retranche pas dans sa cour, ni dans sa citadelle, ni dans son académie; il ne craint pas de se mésallier; il va partout, le long des rues, s'informant, accostant; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous, comme l'apôtre, et en ce sens il y a toujours de l'optimisme dans le critique véritablement doué. Mais gare aux retours! que Jurieu se méfie! l'infidélité est un trait de ces esprits divers et intelligents; ils reviennent sur leurs pas; ils prennent tous les côtés d'une question, ils ne se font pas faute de se réfuter eux-mêmes et de retourner la tablature. Combien de fois Bayle n'a-t-il pas changé de rôle, se déguisant tantôt en nouveau converti, tantôt en vieux catholique romain, heureux de cacher son nom et de voir sa pensée faire route nouvelle en croisant l'ancienne! Un seul personnage ne pouvait suffire à la célérité

et aux revirements toujours justes de son esprit mobile, empressé, accueillant. Quelque vastes que soient les espaces et le champ défini, il ne peut promettre de s'y renfermer, ni s'empêcher, comme il le dit admirablement, de *faire des courses sur toutes sortes d'auteurs*. Le voilà peint d'un mot.

Bayle s'ennuya beaucoup durant son séjour à Coppet, où il était précepteur des fils du comte de Dhona. Le précurseur de Voltaire pressentait-il, dans ce château depuis si célèbre, l'influence contraire du génie futur du lieu? Le fait est que Bayle aimait peu les champs, qu'il n'avait aucun tour rêveur dans l'esprit, rien qui le consolât dans le commerce avec la nature. Plus mélancolique que gai de tempérament, mais parce qu'il était *de petite complexion*, avec de l'agrément et du badinage dans l'esprit, il n'aimait que les livres, l'étude, la conversation des lettrés et philosophes. Son désir de Paris et de tout ce qui l'en pourrait rapprocher était grand. Il a maintes fois exprimé le regret de n'être pas né dans une ville capitale, et il confesse dans *sa Réponse aux Questions d'un Provincial* qu'il a été éclairé sur les ressources de Paris pour avoir senti le préjudice de la privation. Il quitta donc Coppet pour Rouen dans cette idée de se rapprocher à tout prix du centre

des belles-lettres et de la politesse, et du foyer des bibliothèques : « J'ai fait comme toutes « les grandes armées qui sont sur pied pour ou « contre la France, elles décampent de partout « où elles ne trouvent point de fourrages ni de « vivres. » Précepteur à Rouen et mécontent encore, précepteur à Paris enfin, mais sans liberté, sans loisir, introduit aux conférences qui se tenaient chez M. Ménage, et connaissant M. Conrart et quelques autres, mais avec le regret de ses liens, Bayle accepta, en 1675, une chaire de philosophie à Sédan, et dut se remettre aux exercices dialectiques qu'il avait un peu négligés pour les lettres. Pendant toutes ces années, sa faculté critique ne se fait jour que par sa correspondance, qui est abondante. Il ne devint véritablement auteur que par sa *Lettre sur les Comètes* (1682). Un an auparavant, sa chaire de philosophie à Sédan avait été supprimée, et après quelque séjour à Paris il s'était décidé à accepter une chaire de philosophie et d'histoire qu'on fondait pour lui à Rotterdam. Sa *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme du père Maimbourg* parut cette même année 1682, et jusqu'en décembre 1706, époque de sa mort, sa carrière, à l'ombre de la statue d'Erasme, ne fut plus marquée que par des écrits, des controverses littéraires ou philosophiques ; après ses

disputes de plume avec Jurieu, Leclerc, Bernard et Jaquelot, après son petit démêlé avec le domestique chatouilleux de la reine Christine, les plus graves événements pour lui furent ses déménagements (en 1688 et en 1692), qui lui brouillaient ses livres et ses papiers. La perte de sa chaire, en 1693, lui fut moins fâcheuse à supporter qu'il n'aurait semblé, et, dans la modération de ses goûts, il y vit surtout l'occasion de loisir et d'étude libre qui lui en revenait; il se félicite presque d'échapper aux conflits, cabales, et *entre-mangeries professorales* qui règnent dans toutes les académies.

En tête d'une des lettres de sa *Critique générale*, Bayle nous dit avoir remarqué, dès ses jeunes ans, *une chose qui lui parut bien jolie et bien imitable*, dans *l'Histoire de l'Académie française* de Pellisson; c'est que celui-ci avait toujours plus cherché, en lisant un livre, l'esprit et le génie de l'auteur que le sujet même qu'on y traitait. Bayle applique cette méthode au père Maimbourg; et nous, au milieu de tous ces ouvrages si *bigarrés de pensées*, de ces ouvrages pareils à des *rivières qui serpentent*, nous appliquerons la méthode à Bayle lui-même, nous occupant de sa personne plus que des objets nombreux où il se disperse.

Bayle, d'après ce qu'on vient de voir, a tou-

jours très peu résidé à Paris malgré son vif désir. Il y passa quelques mois comme précepteur, en 1675; il y vint quelquefois pendant ses vacances de Sédan; il y resta dans l'intervalle de son retour de Sédan à son départ pour Rotterdam. Mais on peut dire qu'il ne connut pas le monde de Paris, la belle société de ces années brillantes; son langage et ses habitudes s'en ressentent d'abord. Cette absence de Paris est sans doute cause que Bayle paraît à la fois en avance et en retard sur son siècle, en retard d'au moins cinquante ans par son langage, sa façon de parler, sinon provinciale, du moins gauloise, par plus d'une phrase longue, interminable, à la latine, à la manière du seizième siècle, à peu près impossible à bien ponctuer [1]; en avance par son dégagement d'esprit et son peu de préoccupation pour les formes régulières et les doctrines que le dix-septième siècle remit en honneur après la grande anarchie du seizième.

[1] J'ai surtout en vue certaines phrases de Bayle à son point de départ. On en peut prendre un échantillon dans une de ses lettres (*Œuvres diverses*, tome I, page 9, au bas de la seconde colonne. C'est à tort qu'il y a un point avant les mots : *par cette lecture*, il n'y fallait qu'une virgule). Bayle partit donc en style de la façon du seizième siècle, ou du moins de celle du dix-septième libre et non académique; il ne s'en défit jamais. En avançant pourtant et à force d'écrire, sa phrase, si riche d'ailleurs de gallicismes, ne laissa pas de se former; elle s'épura, s'allégea beaucoup, et souvent même se troussa fort lestement.

De Toulouse à Genève, de Genève à Sédan, de Sédan à Rotterdam, Bayle contourne, en quelque sorte, la France du pur dix-septième siècle sans y entrer. Il y a de ces existences pareilles à des arches de pont qui, sans entrer dans le plein de la rivière, l'embrassent et unissent les deux rives. Si Bayle eût vécu au centre de la société lettrée de son âge, de cette société polie que M. Rœderer vient d'étudier avec une minutie qui n'est pas sans agrément, et avec une prédilection qui ne nuit pas à l'exactitude; si Bayle, qui entra dans le monde vers 1675, c'est-à-dire au moment de la culture la plus châtiée de la littérature de Louis XIV, avait passé ses heures de loisir dans quelques-uns des salons d'alors, chez madame de La Sablière, chez le président Lamoignon, ou seulement chez Boileau à Auteuil, il se fût fait malgré lui une grande révolution en son style. Eût-ce été un bien? y eût-il gagné? je ne le crois pas. Il se serait défait sans doute de ses vieux termes *ruer*, *bailler*, de ses proverbes un peu rustiques. Il n'aurait pas dit qu'il voudrait bien aller de temps en temps à Paris *se ravictuailler en esprit et en connaissances*; il n'aurait pas parlé de madame de La Sablière comme d'une femme de grand esprit *qui a toujours à ses trousses La Fontaine*, *Racine* (ce qui est inexact pour ce dernier) *et*

les philosophes du plus grand nom; il aurait redoublé de scrupules pour éviter dans son style *les équivoques*, *les vers*, *et l'emploi dans la même période d'un* on *pour* il, etc., toutes choses auxquelles, dans la préface de son *Dictionnaire critique*, il assure bien gratuitement qu'il fait beaucoup d'attention; en un mot, il n'aurait plus tant osé écrire *à toute bride* (madame de Sévigné disait *à bride abattue*) ce qui lui venait dans l'esprit. Mais, pour mon compte, je serais fâché de cette perte; je l'aime mieux avec ses images franches, imprévues, pittoresques, malgré leur mélange. Il me rappelle le vieux Pasquier avec un tour plus dégagé, ou Montaigne avec moins de soin à aiguiser l'expression. Écoutez-le disant à son frère cadet qui le consulte : « Ce qui est « propre à l'un ne l'est pas à l'autre; il faut donc « faire la guerre à l'œil et se gouverner selon la « portée de chaque génie....... il faut exercer « contre son esprit le personnage d'un question- « neur fâcheux, se faire expliquer sans rémis- « sion tout ce qu'il plaît de demander. » Comme cela est joli et mouvant! Le mot vif, qui chez Bayle ne se fait jamais long-temps attendre, rachète de reste cette *phrase longue* que Voltaire reprochait aux jansénistes, qu'avait en effet le grand Arnauld, mais que le père Maimbourg n'avait pas moins. Bayle lui-même remarque, à

ce sujet des périodes du père Maimbourg, que ceux qui s'inquiètent si fort des règles de grammaire, dont on admire l'observance chez l'abbé Fléchier ou le père Bouhours, se dépouillent de tant de grâces vives et animées, qu'ils perdent plus d'un côté qu'ils ne gagnent de l'autre. Montesquieu, qui conseillait plaisamment aux asthmatiques les *périodes* du père Maimbourg, n'a pas échappé à son tour au défaut de trop écourter la phrase; ou plutôt, Montesquieu fait bien ce qu'il fait; mais ne regrettons pas de retrouver chez Bayle la phrase au hasard et étendue, cette liberté de façon à la Montaigne, qui est, il l'avoue ingénument, *de savoir quelquefois ce qu'il dit, mais non jamais ce qu'il va dire*. Bayle garda son tour intact dans sa vie de province et de cabinet, il ne l'eût pas fait à Paris; il eût pris garde davantage, il eût voulu se polir; cela eût bridé et ralenti sa critique.

Une des conditions du génie critique dans la plénitude où Bayle nous le représente, c'est de n'avoir pas d'*art* à soi, de *style* : hâtons-nous d'expliquer notre pensée. Quand on a un style à soi, comme Montaigne, par exemple, qui certes est un grand esprit critique, on est plus soucieux de la pensée qu'on exprime et de la manière aiguisée dont on l'exprime, que de la pensée de l'auteur qu'on explique, qu'on déve-

loppe, qu'on critique; on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre, qui se fait à travers l'œuvre de l'autre, et quelquefois à ses dépens. Cette distraction limite le génie critique. Si Bayle l'avait eue, il aurait fait durant toute sa vie un ou deux ouvrages dans le goût des *Essais*, et n'eût pas écrit ses *Nouvelles de la République des Lettres*, et toute sa critique usuelle, pratique, incessante. De plus, quand on a un *art* à soi, une poésie, comme Voltaire, par exemple, qui certes est aussi un grand esprit critique, le plus grand, à coup sûr, depuis Bayle, on a un goût décidé, qui, quelque souple qu'il soit, atteint vite ses restrictions. On a son œuvre propre derrière soi à l'horizon; on ne perd jamais de vue ce clocher-là. On en fait involontairement le centre de ses mesures. Voltaire avait de plus son fanatisme philosophique, sa passion, qui faussait sa critique. Le bon Bayle n'avait rien de semblable. De passion, aucune : l'équilibre même; une parfaite idée de la profonde bizarrerie du cœur et de l'esprit humain, et que tout est possible, et que rien n'est sûr. De style, il en avait sans s'en douter, sans y viser, sans se tourmenter à la lutte comme Courier, La Bruyère ou Montaigne lui-même; il en avait suffisamment, malgré ses longueurs et ses parenthèses, grâce à ses expressions char-

mantes et de source. Il n'avait besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : heureux critique! Enfin, il n'avait pas d'*art*, de *poésie*, par-devers lui. L'excellent Bayle n'a, je crois, jamais fait un vers français en sa jeunesse, de même qu'il n'a jamais rêvé aux champs, ce qui n'était guère de son temps encore, ou qu'il n'a jamais été amoureux d'une femme, ce qui est davantage de tous les temps. Tout son art est critique, et consiste, pour les ouvrages où il se déguise, à dispenser mille petites circonstances, à assortir mille petites adresses afin de mieux divertir le lecteur et de lui colorer la fiction : il prévient lui-même son frère de ces artifices ingénieux, à propos de la *Lettre des Comètes*.

Je veux énumérer encore d'autres manques de talents, ou de passions, ou de dons supérieurs, qui ont fait de Bayle le plus accompli critique qui se soit rencontré dans son genre, rien n'étant venu à la traverse pour limiter ou troubler le rare développement de sa faculté principale, de sa passion unique. Quant à la religion d'abord, il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante. Le métier de critique est

comme un voyage perpétuel avec toutes sortes de personnes et en toutes sortes de pays, par curiosité. Or, comme on sait,

> Rarement à courir le monde
> On devient plus homme de bien ;

rarement du moins, on devient plus croyant, plus occupé du but invisible. Il faut dans la piété un grand jeûne d'esprit, un retranchement fréquent, même à l'égard des commerces innocents et purement agréables, le contraire enfin de se répandre. La façon dont Bayle était religieux (et nous croyons qu'il l'était à un certain degré), cadrait à merveille avec le génie critique qu'il avait en partage. Bayle était religieux, disons-nous, et nous tirons cette conclusion moins de ce qu'il communiait quatre fois l'an, de ce qu'il assistait aux prières publiques et aux sermons, que de plusieurs sentiments de résignation et de confiance en Dieu, qu'il manifeste dans ses lettres. Quoiqu'il avertisse quelque part [1] de ne pas trop se fier aux lettres d'un auteur comme à de bons témoins de ses pensées, plusieurs de celles où il parle de la perte de sa place respirent un ton de modération qui ne semble pas tenir seulement à une humeur calme,

[1] *Nouvelles de la République des Lettres*. Avril, 1684.

à une philosophie modeste, mais bien à une soumission mieux fondée et à un véritable esprit de christianisme. En d'autres endroits voisins des précédents, nous le savons, l'expression est toute philosophique. Mais avec Bayle, pour rester dans le vrai, il ne convient pas de presser les choses; il faut laisser coexister à son heure et à son lieu ce qui pour lui ne s'entrechoquait pas [1]. Nous aimons donc à trouver que le mot de *bon Dieu* revient souvent dans ses lettres d'un accent de naïveté sincère. Après cela, la religion inquiète médiocrement Bayle; il ne se retranche par scrupule aucun raisonnement qui lui semble juste, aucune lecture qui lui paraît divertissante. Dans une lettre, tout à côté d'une belle phrase sincère sur la Providence, il mentionnera l'*Hexameron rustique* de La Mothe-le-Vayer avec ses obscénités : « *Sed omnia sana sanis*, » ajoute-t-il tout aussitôt, et le voilà satisfait. Si, par impossible, quelque bel-esprit janséniste avait entretenu une correspondance littéraire, y rencontrerait-on jamais des lignes comme celles qui suivent? « M. Hermant, doc-
« teur de Sorbonne, qui a composé en français
« les vies de quatre pères de l'Eglise grecque,
« vient de publier celle de saint Ambroise, l'un

[1] Voir une lettre intéressante (Œuv. div. I, 184) où il explique pourquoi il n'était pas en bonne odeur de religion.

« des pères de l'Eglise latine. M. Ferrier, bon « poète français, vient de faire imprimer les « *Préceptes galants* : c'est une espèce de traité « semblable à *l'Art d'aimer* d'Ovide. » Et quelques lignes plus bas : « On fait beaucoup de cas « de *la Princesse de Clèves*. Vous avez ouï parler sans doute de deux décrets du pape, etc. » Plus ou moins de religion qu'il n'en avait aurait altéré la candeur et l'expansion critique de Bayle.

Si nous osions nous égayer tant soit peu à quelqu'un de ces badinages chez lui si fréquents, nous pourrions soutenir que la faculté critique de Bayle a été merveilleusement servie par son manque de désir amoureux et de passion galante. Il est fâcheux sans doute qu'il se soit laissé aller à quelque licence de propos et de citations. L'obscénité de Bayle, on l'a dit avec raison, est celle des savants qui s'émancipent sans bien savoir, et ne gardent pas de nuances. Certains dévots n'en gardent pas non plus dans l'expression, dès qu'il s'agit de ces choses, et l'on a remarqué qu'ils aiment à salir la volupté, pour en dégoûter sans doute. Bayle n'a pas d'intention si profonde. Il n'aime guère la femme; il ne songe pas à se marier : « Je ne sais si un certain fonds de paresse « et un trop grand amour du repos et d'une vie « exempte de soins, un goût excessif pour l'étude

« et une humeur un peu portée au chagrin ne « me feront toujours préférer l'état de garçon à « celui d'homme marié. » Il n'éprouve pas même au sujet de la femme et contre elle cette espèce d'émotion d'un savant une fois trompé, de l'*antiquaire* dans Scott, contre le *genre-femme*. Un jour, à Coppet, en 1672, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, dans son moment de plus grande galanterie, il prêta à une demoiselle le roman de *Zayde*; mais celle-ci ne le lui rendait pas : « Fâché « de voir lire si lentement un livre, je lui ai dit « cent fois le *tardigrada*, *domiporta* et ce qui « s'ensuit, avec quoi on se moque de la tortue: « Certes, voilà bien des gens propres à dévorer « les bibliothèques. » Dans un autre moment de galanterie, en 1675, il écrit à mademoiselle Minutoli; et, à cet effet, il se pavoise de bel-esprit, se raille de son incapacité à déchiffrer les modes, lui cite, pour être léger, deux vers de Ronsard sur les cornes du bélier, et les applique à un mari : « Au reste, mademoiselle, dit-il à un en-« droit, le coup de dent que vous baillez à celui « qui vous a louée, etc. » L'état naturel et convenable de Bayle à l'égard du sexe est un état d'indifférence et de quiétisme. Il ne faut pas qu'il en sorte; il ne faut pas qu'il se ressouvienne de Ronsard ou de Brantôme pour tâcher de se faire un ton à la mode. S'il a perdu à ce manque d'é-

motions tendres quelque délicatesse et finesse de jugement, il y a gagné du temps pour l'étude [1], une plus grande capacité pour ces impressions moyennes qui sont l'ordinaire du critique, et l'ignorance de ces dégoûts qui ont fait dire à La Fontaine : *Les délicats sont malheureux*. Si Bayle en demeura exempt, l'abbé Prévost, critique comme lui, mais de plus romancier et amoureux, ne fut pas sans en souffrir.

On lit dans la préface du *Dictionnaire critique* : « Divertissements, parties de plaisir, jeux, col-« lations, voyages à la campagne, visites et telles « autres récréations nécessaires à quantité de « gens d'études, à ce qu'ils disent, ne sont pas « mon fait; je n'y perds point de temps. » Il était donc utile à Bayle de ne point aimer la campagne; il lui était utile même d'avoir cette santé frêle, ennemie de la bonne chère, ne sollicitant jamais aux distractions. Ses migraines, il nous l'apprend, l'obligeaient souvent à des

[1] Dans une note de son article *Erasme* du *Dictionnaire critique*, parlant des transgressions avec les personnes qui sont obligées de sauver les apparences, il dit de ce ton de naïveté un peu narquoise qui lui va si bien : « Elles exigent des préliminaires, elles se font assiéger dans « toutes les formes. Se sont-elles rendues, c'est un bénéfice qui demande « résidence... Il est rare qu'on ne tombe qu'une fois dans cette espèce « d'engagement; on ne s'en retire qu'avec un morceau de chaîne qui « forme bientôt une nouvelle captivité. Aussi on m'avouera qu'un « homme qui a presque toujours la plume et les livres à la main ne sau-« rait trouver assez de temps pour toutes ces choses. »

jeûnes de trente et quarante heures continues. Son sérieux habituel, plus voisin de la mélancolie que de la gaieté, n'avait rien de songeur, et n'allait pas au chagrin ni à la bizarrerie. Une conversation gaie lui revenait fort par moments, et on aurait été près alors de le loger dans la classe des rieurs. Il se sentit toujours peu porté aux mathématiques ; ce fut la seule science qu'il n'aborda pas et ne désira pas posséder. Elle absorbe en effet, détourne un esprit critique, chercheur et à la piste des particularités; elle dispense des livres; ce qui n'était pas du tout le fait de Bayle. La dialectique, qu'il pratiqua d'abord à demi par goût et à demi par métier (étant professeur de philosophie), finit par le passionner et par empiéter un peu sur sa faculté littéraire. Il a dit de Nicole et l'on peut dire de lui que « sa coutume de pousser les raisonnements jusqu'aux derniers recoins de la dialectique le rendait mal propre à composer des pièces d'éloquence. » Ce désintéressement où il était pour son propre compte dans l'éloquence et la poésie le rendait d'autre part plus complet, plus fidèle dans son office de rapporteur de la république des lettres. Il est curieux surtout à entendre parler des *poètes et pousseurs de beaux sentiments*, qu'il considère assez volontiers comme une espèce à part, sans en faire une

classe supérieure. Pour nous qui en introduisant l'art, comme on dit, dans la critique, en avons retranché tant d'autres qualités, non moins essentielles, qu'on n'a plus, nous ne pouvons nous empêcher de sourire des mélanges et associations bizarres que fait Bayle, bizarres pour nous à cause de la perspective, mais prompts et naïfs reflets de son impression contemporaine : le ballet de *Psyché* au niveau des *Femmes savantes*; l'*Hippolyte* de M. Racine et celui de M. Pradon, *qui sont deux tragédies très achevées ;* Bossuet côte à côte avec *le Comte de Gabalis*; l'*Iphigénie* et sa préface qu'il aime presque autant que la pièce, à côté de *Circé*, opéra à machines. En rendant compte de la réception de Boileau à l'Académie, il trouve que « M. Boileau est d'un mérite si distingué qu'il eût été difficile à MM. de l'Académie de remplir aussi avantageusement qu'ils ont fait la place de M. de Bezons. » On le voit, Bayle est un véritable républicain en littérature. Cet idéal de tolérance universelle, d'anarchie paisible et, en quelque sorte, harmonieuse, dans un état divisé en dix religions comme dans une cité partagée en diverses classes d'artisans, cette belle page de son *Commentaire philosophique,* il la réalise dans sa république des livres, et quoi qu'il soit plus aisé de faire *s'entre-supporter* mutuellement les livres que les hommes,

c'est une belle gloire pour lui, comme critique, d'en avoir su tant concilier et tant goûter.

Un des écueils de ce goût si vif pour les livres eût été l'engouement et une certaine idée exagérée de la supériorité des auteurs, quelque chose de ce que n'évitent pas les subalternes et caudataires en ce genre, comme Brossette. Bayle, sous quelque dehors de naïveté, n'a rien de cela. On lui reprochait d'abord d'être trop prodigue de louanges; mais il s'en corrigea, et d'ailleurs ses louanges et ses respects dans l'expression envers les auteurs ne lui dérobèrent jamais le fond. Son bon sens le sauva, tout jeune, de la superstition littéraire pour les illustres : « J'ai assez de vanité, écrit-il à son frère, pour « souhaiter qu'on ne connaisse pas de moi ce « que j'en connais, et pour être bien aise qu'à « la faveur d'un livre qui fait souvent le plus beau « côté d'un auteur, on me croie un grand per- « sonnage..... Quand vous aurez connu person- « nellement plus de personnes célèbres par leurs « écrits, vous verrez que ce n'est pas si grand'- « chose que de composer un bon livre... » C'est dans une lettre suivante à ce même frère cadet qui se mêlait de le vouloir pousser à je ne sais quelle cour, qu'on lit ce propos charmant : « Si vous me demandez pourquoi j'aime l'obscurité et un état médiocre et tranquille, je vous assure

que je n'en sais rien... Je n'ai jamais pu souffrir le miel, mais pour le sucre je l'ai toujours trouvé agréable : voilà deux choses douces que bien des gens aiment. » Toute la délicatesse, toute la sagacité de Bayle, se peuvent apprécier dans ce trait et dans le précédent.

L'équilibre et la prudence que nous avons notées en lui, cette humeur de tranquillité et de paresse dont il fait souvent profession, ne l'induisirent jamais à aucun de ces ménagements pour lui-même, à rien de cet égoïsme discret dont son contemporain Fontenelle offre, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre. La parcimonie, le méticuleux propre à certaines natures analytiques et sceptiques, est chose étrangère à sa veine. Cet esprit infatigable produit sans cesse, et, qualité grandement distinctive, il se montre abondant, prodigue et généreux, comme tous les génies.

Le moment le plus actif et le plus fécond de cette vie si égale fut vers l'année 1686. Bayle, âgé de trente-neuf ans, poursuivait ses *Nouvelles de la République des Lettres*, publiait sa *France toute catholique* contre les persécutions de Louis XIV, préparait son *Commentaire philosophique*, et en même temps, dans une note qu'il rédigeait (*Nouv. de la Rép. des Lett.*, mars 1686) sur son écrit anonyme de *la France*

toute catholique, note plus modérée et plus avouable assurément que celle que l'abbé Prévost insérait dans son *Pour et contre* sur son chevalier Des Grieux; dans cette note parfaitement mesurée et spirituelle, Bayle faisait pressentir que l'auteur, après avoir tancé les catholiques sur l'article des violences, pourrait bientôt *toucher cette corde des violences* avec les protestants eux-mêmes qui n'en étaient pas exempts, et qu'alors il y aurait lieu à des *représailles*. La *Réponse d'un nouveau Converti* et le fameux *Avis aux Protestants*, toute cette contre-partie de la question, qui remplit la seconde moitié de la carrière de Bayle, était ainsi présagée. La maladie qui lui survint l'année suivante (1687), par excès de travail, le força de se dédoubler, en quelque sorte, dans ce rôle à la fois littéraire et philosophique; il dut interrompre ses *Nouvelles de la République des Lettres*. Peu auparavant, il écrivait à l'un de ses amis, en réponse à certains bruits qui avaient couru, qu'il n'avait nul dessein de quitter sa fonction de *journaliste*, qu'il n'en était point las du tout, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il le fût de long-temps, et que c'était l'occupation qui convenait le mieux à son humeur. Il disait cela après trois années de pratique, au contraire de la plupart des journalistes qui se dégoûtent si vite du métier. C'était chez lui force de voca-

tion. Au temps qu'il était encore professeur de philosophie, il éprouvait un grand ennui à l'arrivée de tous les livres de la foire de Francfort, si peu choisis qu'ils fussent, et se plaignait que ses fonctions lui ôtassent le loisir de cette pâture. Il s'était pris d'admiration et d'émulation pour la belle invention des journaux par M. de Sallo, pour ceux que continuait de donner à Paris M. l'abbé de La Roque, pour les *Actes des Érudits* de Leipsick. Lorsqu'il entreprit de les imiter, il se plaça tout d'abord au premier rang par sa critique savante, nourrie, modérée, pénétrante, par ses analyses exactes, ingénieuses, et même par les petites notes qui, bien faites, ont du prix, et dont la tradition et la manière seraient perdues depuis long-temps, si on n'en retrouvait des traces encore à la fin du *Journal* actuel *des Savants*; petites notes où chaque mot est pesé dans la balance de l'ancienne et scrupuleuse critique, comme dans celle d'un honnête joaillier d'Amsterdam. Cette critique modeste de Bayle, qui est républicaine de Hollande, qui va à pied, qui s'excuse de ses défauts auprès du public sur ce qu'elle a peine à se procurer les livres, qui prie les auteurs de s'empresser un peu de faire venir les exemplaires, ou du moins les curieux *de les prêter pour quelques jours*, cette critique n'est-elle pas en effet (si surtout on la

compare à la nôtre et à son éclat que je ne veux pas lui contester), comme ces millionnaires solides, rivaux et vainqueurs du grand roi, et si simples au port et dans leur comptoir? D'elle à nous, c'est toute la différence de l'ancien au nouveau notaire, si bien marquée l'autre jour par M. de Balzac dans sa *Fleur des Pois*.

Après la cessation de ses *Nouvelles de la République des Lettres*, la faculté critique de Bayle se rejeta sur son *Dictionnaire*, dont la confection et la révision l'occupèrent durant dix années, depuis 1694 jusqu'en 1704. Il publia encore par délassement (1704) la *Réponse aux Questions d'un Provincial* dont le commencement n'est autre chose qu'un assemblage d'aménités littéraires. Mais ses disputes avec Leclerc, Bernard et Jaquelot, envahirent toute la continuation de l'ouvrage. Bien que ces disputes de dialectique fussent encore pour Bayle une manière d'amusement, elles achevèrent d'user sa santé si frêle et *sa petite complexion*. La poitrine, qu'il avait toujours eue délicate, se prit; il tomba dans l'indifférence et le dégoût de la vie à cinquante-neuf ans. Un symptôme grave, c'est ce qu'il écrivait à un ami, en novembre 1706, un mois environ avant sa mort : « Quand même ma santé me per« mettrait de travailler à un supplément du Dic« tionnaire, je n'y travaillerais pas; je me suis

« dégoûté de tout ce qui n'est point matière de « raisonnement... » Bayle dégoûté de son Dictionnaire, de sa critique, de son amour des faits et des particularités de personnes, est tout-à-fait comme Chaulieu sans amabilité, tel que mademoiselle De Launay nous dit l'avoir vu aux approches de sa fin. Nous ne rappellerons pas plus de détails sur ce grand esprit : sa vie par Desmaizeaux et ses œuvres diverses sont là pour qui le voudra bien connaître. Comme qualité qui tient encore à l'essence de son génie critique, il faut noter sa parfaite indépendance, indépendance par rapport à l'or et par rapport aux honneurs. Il est touchant de voir quelles précautions et quelles ruses il fallut à milord Shaftsbury pour lui faire accepter une montre : « Un tel meuble, dit « Bayle, me paraissait alors très inutile, mais « présentement il m'est devenu si nécessaire, que « je ne saurais plus m'en passer... » Reconnaissant d'un tel cadeau, il resta sourd à toute autre insinuation du grand seigneur son ami. On n'était pourtant pas loin du temps où certains grands offraient au spirituel railleur Guy-Patin un louis d'or sous son assiette, chaque fois qu'il voudrait venir dîner chez eux. On se serait arraché Bayle s'il avait voulu, car il était devenu, du fond de son cabinet, une espèce de roi des beaux-esprits. Le plus triste endroit de la vie de Bayle est l'af-

faire assez tortueuse de l'*Avis aux Protestants*, soit qu'il l'ait réellement composé, soit qu'il l'ait simplement revu et fait imprimer. Il y poussa l'anonyme jusqu'à avoir besoin d'être clandestin. Sa sincérité dut souffrir d'être si à la gêne et réduite à tant de faux-fuyants.

Bayle restera-t-il? est-il resté? demandera quelqu'un; relît-on Bayle? Oui, à la gloire du génie critique, Bayle est resté et restera autant et plus que les trois quarts des poëtes et orateurs, excepté les très grands. Il dure, sinon par telle ou telle composition particulière, du moins par l'ensemble de ses travaux. Les neuf volumes in-folio que cela forme en tout, les quatre volumes principalement de ses *Œuvres diverses*, préférables au Dictionnaire, bien que moins connues, sont une des lectures les plus agréables et commodes. Quand on veut se dire que rien n'est bien nouveau sous le soleil, que chaque génération s'évertue à découvrir ou à refaire ce que ses pères ont souvent mieux vu, qu'il est presque aussi aisé en effet de découvrir de nouveau les choses que de les déterrer de dessous les monceaux croissants de livres et de souvenirs; quand on veut réfléchir sans fatigue sur bien des suites de pensées vieillies ou qui seraient neuves encore, oh! qu'on prenne alors un des volumes de Bayle et qu'on se laisse aller. Le bon

et savant Dugas-Montbel, dans les derniers mois de sa vie, avouait ne plus supporter que cette lecture d'érudition digérée et facile. La lecture de Bayle, pour parler un moment son style, est comme la collation légère des *après-disnées* reposées et déclinantes, la nourriture ou plutôt le *dessert* de ces heures médiocrement animées que l'étude désintéressée colore, et qui, si l'on mesurait le bonheur moins par l'intensité et l'éclat que par la durée, l'innocence et la sûreté des sensations, pourraient se dire les meilleures de la vie.

Décembre 1835.

M. VILLEMAIN.

Un sentiment qui semble naturel à la plupart des écrivains, critiques ou poètes, après le premier moment où l'on s'élançait avec union et enthousiasme dans la carrière, c'est la crainte d'être gêné dans sa libre expansion, d'être frustré dans sa part de louange par les hommes supérieurs qui continuent de nous primer, ou par les hommes distingués qui s'élèvent à côté de nous et nous pressent. Ce sentiment, qui paraît être excité surtout aux époques de grande concur-

rence et de plénitude, au second ou au troisième âge des littératures très cultivées, sentiment utile et bon, à vrai dire, en tant qu'il n'est qu'avertissement et aiguillon, devient faux s'il renferme une crainte sérieuse et une tristesse jalouse. A moins de venir à quelque époque encore brute, inégale et demi-barbare, à moins d'être un de ces hommes quasi fabuleux (Homère, Dante.... Shakspeare en est le dernier), qui obscurcissent, éteignent leurs contemporains, les engloutissent tous et les confisquent, pour ainsi dire, en une seule gloire; à moins d'être cela, ce qui, j'en conviens, est incomparable, il y a avantage encore, même au point de vue de la gloire, à naître à une époque peuplée de noms et de chaque coin éclairée. Voyez en effet: le nombre, le rapprochement, ont-ils jamais nui aux brillants champions de la pensée, de la poésie, ou de l'éloquence? tout au contraire; et, si l'on regarde dans le passé, combien, sans remonter plus haut que le règne de Louis XIV, cette rencontre inouie, cette émulation en tous genres de grands esprits, de talents contemporains, ne contribue-t-elle pas à la lumière distincte dont chaque front de loin nous luit? Au siècle suivant de même. Et si, à un horizon beaucoup plus rapproché, et dans des limites moindres, nous regardons derrière nous, a-t-il donc nui aux hommes qui pré-

sident à cette ouverture de l'époque de la Restauration, à cette espèce de petite Renaissance, et qui composent le groupe de l'histoire, de la philosophie, de la critique et de l'éloquence littéraire, à cette génération qui nous précède immédiatement et dans laquelle nous saluons nos maîtres, leur a-t-il nui d'être plusieurs, d'être au nombre de trois, rivaux et divers dans ces chaires retentissantes, dont le souvenir forme encore la meilleure partie de leur gloire ? Et ailleurs, dans la critique courante, dans la poésie, combien n'a-t-il pas servi aux esprits d'être en nombre, en groupes opposés ! et comme cela aide plutôt à la figure qu'à cette courte distance ils font déjà ! On est en effet, tous contemporains, amis ou rivaux, dans son époque, comme un équipage à bord d'un navire, à bord d'une aventureuse *Argo*. Plus l'équipage est nombreux, brillant dans son ensemble, composé de héros qu'on peut nommer, plus aussi la gloire de chacun y gagne, et plus il est avantageux d'en faire partie. Ce qui, de près, est souvent une lutte et une souffrance entre vivants, est, de loin, pour la postérité, un concert. Les uns étaient à la poupe, les autres à la proue : voilà pour elle toute la différence. Si cela est vrai, comme nous le disons, des hautes époques et des *Siècles de Louis XIV*, cela ne l'est pas moins des époques

plus difficiles où la grande gloire est plus rare, et qui ont surtout à se défendre contre les comparaisons onéreuses du passé et le flot grossissant de l'avenir, par la réunion des nobles efforts, par la masse, le redoublement des connaissances étendues et choisies, et dans la diminution inévitable de ce qu'on peut appeler proprement *génies créateurs*, par le nombre des talents distingués, ingénieux, intelligents, instruits et nourris en toute matière d'art, d'étude et de pensée, séduisants à lire, éloquents à entendre, conservateurs avec goût, novateurs avec décence.

Entre les hommes de notre temps, celui dont le nom attire à lui et nous peint, nous réfléchit le mieux toutes ces louanges, est sans contredit M. Villemain. Par l'ordre de sa date, par le rang éminent où il s'est placé d'abord, par la vive influence qu'il a longuement exercée, par le progrès et l'accroissement où il n'a pas cessé de se tenir, en même temps qu'il reste pour nous du très petit nombre des maîtres illustres, il est de ceux dont l'autorité continue de vivre, et qu'on est certain, en avançant, de toujours et de plus en plus retrouver.

M. Abel Villemain, né à Paris vers la fin de 91 ou au commencement de 92, d'une mère que tous ceux qui ont l'honneur de la connaître savent d'humeur si spirituelle et si marquée, fit

de ces bonnes et excellentes études classiques, qu'il eût, en tout cas, réparées avec sa rare promptitude, si elles avaient été insuffisantes, mais dont l'heureuse et précoce facilité eut une grande part dans sa tournure littéraire. Sans être trop assujetti à une discipline régulière et rigoureuse qui alors n'existait pas (car il y avait quelque chose de très libre et de paternel dans les études renaissantes), il se trouva en pension chez un maître bien connu, qui savait parfaitement le grec, M. Planche; et le jeune Villemain dut au secours qu'il rencontra, d'acquérir d'abord et sans peine ce fonds exquis, si favorable ensuite à toute culture. Vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec à sa pension, dans les exercices de la fin de l'année; il sait encore et récite aujourd'hui à nos oreilles un peu déconcertées tout son rôle d'Ulysse, de la tragédie de *Philoctète*. Geoffroy avait été invité à l'une de ces représentations qui ne rappelaient pas mal, dans l'Université renaissante, les thèses en grec de MM. Rollin et Boivin le cadet, si fameuses dans l'ancienne Université, ou mieux encore les exercices de MM. Le Pelletier fils et du jeune abbé de Louvois. Emerveillé de ce qu'il venait d'entendre, il fit, au sortir de là, un article intitulé *le Théâtre d'Athènes*. Ces libres mais fortes études prédisposaient avec

bonheur l'esprit de l'enfant à ce qu'il devait être dans la suite, en lui ouvrant facilement et pour toujours les grandes et limpides sources primitives. M. Villemain, dans ses appréciations des écrivains et des poètes, remarque souvent, et il en a le droit plus que personne, l'importance durable de ces jeunes et antiques études, de ces études qu'avaient, en se jouant, Racine et Fénelon, qui eussent si bien contenu et affermi le beau génie de Lamartine, que M. de Chateaubriand se donna à force de vouloir, mais que si peu ont le courage ou la ressource de réparer, et que doivent regretter avec larmes ceux qui en chérissent le sentiment et à qui elles ont fait faute. Racine, dans la prairie de Port-Royal, lisait et savait par cœur *Théagène* en grec, comme nous écoliers, aux heures printanières, nous lisions *Estelle* et *Numa*; mais, le livre jeté ou confisqué, il lui restait de plus le grec qu'il savait à toujours, l'accès direct et perpétuel d'Euripide et de Pindare.

Le jeune Villemain, indépendamment de ses exercices à la pension de M. Planche, suivait les cours du Lycée impérial (Louis-le-Grand); il y rencontra, pour professeur de rhétorique latine M. Castel, et de rhétorique française, Luce de Lancival, deux universitaires qui passaient pour poètes, deux maîtres du moins assez fleuris et

vers l'antiquité latine qu'il atteint la Grèce. Tacite et Sénèque sont plus voisins de lui que le chœur des *Troyennes*. Il s'applique, il analyse; rien de vague, d'effleuré d'abord, rien dont il ne veuille scrupuleusement se rendre compte. L'*Eloge de Corneille*, par lequel il débuta en 1808 aussi brillamment que M. Villemain en 1812 par celui de Montaigne, présente ce genre de qualités et de formes, à un moindre degré pourtant que ses *Eloges de La Bruyère* et *de Montaigne*, morceaux approfondis et d'un grave caractère. Victorin Fabre subit, par malheur, tous les inconvénients de l'école à laquelle il se voua et de la manière qu'il ne sut pas renouveler. Vaincu dans le concours de *Montaigne*, il ne tarda pas à quitter Paris et l'arène, comme fait le taureau noblement jaloux, qui cède le champ au jeune vainqueur. Retiré dans sa province méridionale où l'enchaînaient d'honorables devoirs fortement compris, où le refoulaient des douleurs patriotiques et républicaines qu'il est beau à lui d'avoir exagérées, il perdit assez vite le sentiment vrai des choses, il fit fausse voie dans sa destinée. Des entreprises de grands ouvrages le tentèrent; à force de creuser, il tomba dans l'abstrus, il s'y obéra. Il y a, je me le suis dit souvent, un jour décisif et fatal après la première jeunesse, après les premiers triomphes;

il s'agit de réaliser les espérances, de pousser sa conquête, d'asseoir sa seconde et définitive destinée. Cela est plus difficile et on y réussit souvent bien moins qu'aux premiers abords déjà si difficiles à surmonter. Au sortir donc des gorges et des rampes étroites où nous avons gravi longtemps, où nous avons fini par triompher et nous acquérir quelque nom, nous nous trouvons, grâce à notre succès même, portés sur le plateau, dans la plaine; il s'agit de faire bonne figure au soleil et devant tous dans cette nouvelle position, et de tenir décemment la campagne. Ce qui semblait tout à l'heure un gros de troupes à notre suite, n'est souvent plus alors qu'une poignée. Combien de talents pleins de promesses ont succombé à l'épreuve! C'est ce jour-là qu'on distingue celui qui n'était qu'un hardi et brillant partisan, de l'homme qui va être, sinon un conquérant de génie, du moins un esprit d'étendue, d'habileté et de ressources. Victorin Fabre se trompa; les convictions enracinées, le besoin d'approfondir, toutes ces choses honorables lui devinrent funestes. Quand il revit Paris dix années après son départ, le monde avait changé, et en se rencontrant l'un l'autre, ils ne se reconnurent plus. Je l'ai visité, je l'ai entendu quelquefois alors; la science et la bienveillance respiraient en lui; mais la blessure était grande. Dans l'illusion de

ses regrets, il parlait de 1811 et des concours glorieux comme d'hier. Il avait presque dîné la veille avec le cardinal Maury, et il ne faisait que quitter M. Suard. Son jeune rival, qui depuis ce temps avait beaucoup vu et entendu, et qui s'était renouvelé sur bien des points, me fait, par rapport à lui retardataire et laissé sur le chemin, le même effet que le glorieux René dépassant de mille stades Obermann immobile et oublié. J'admire, je salue la gloire, et les génies, les talents qui la justifient et la remplissent; mais je plains et j'aime aussi ces hommes dont le vœu et souvent la force étaient plus larges que la gêne du sort[1].

M. Villemain, à la différence de Victorin Fabre, se rattachait au dix-huitième siècle littéraire et philosophique aussi peu qu'il était

[1] Quelques observations nous ont été adressées au sujet et à l'encontre de ce jugement sur Victorin Fabre. On nous a rappelé qu'il avait été absent de Paris six ans consécutifs et non pas dix; qu'après un voyage dans le Midi en 1811, il était revenu à Paris en 1812, avait publié dans le courant de cette année son *Eloge de Montaigne*, et n'était reparti pour son long séjour en province qu'en 1815. Au sujet de cet *Eloge de Montaigne*, on nous a fait valoir le jugement de Ginguené dans *le Mercure* et les concessions de Dussault même dans *les Débats*. Garat, de plus, avait promis à M. Jay des articles pour le *Journal de Paris*: ces articles, à mesure qu'il les écrivait, devinrent peu à peu, sous sa plume fertile, tout un volume, comme cela lui arriva aussi pour Suard; mais le volume sur Montaigne est, par malheur, resté dans ses papiers. Quant à l'ouvrage considérable entrepris par Victorin Fabre et qui traite de la société politique et civile, il n'est pas, nous a-t-on dit, aussi inachevé que nous l'avions craint, et pourra même quelque jour être publié.

possible à un jeune homme de son temps. Nourri des Grecs, des anciens, préférant en style parmi les modernes Pascal et Fénelon, il était frappé et choqué surtout, dans les écrivains sérieux, déjà nommés, que nous avait légués le dix-huitième siècle, de certaines phrases lourdes, chargées, abstraites, et trop dénuées de l'analogie rapide et naturelle. Il ne se sentait attiré avec charme que vers cette première fleur du beau siècle de l'éloquence. La tradition des principes philosophiques et de l'enthousiasme politique par où débutèrent tant de jeunes esprits d'alors ne lui arriva point. Bien des anecdoctes piquantes de Suard et de Fontanes lui offrirent, avant tout, des coins d'arrière-scène et quelque dessous de cartes, plus qu'elles ne lui inspirèrent le culte de certains hommes et de certaines idées. Ce qu'il connut bien vite, ce qu'il goûta et saisit aisément du dix-huitième siècle, ce fut le côté mondain, la façon spirituelle, sceptique, convenable toujours, l'aperçu vif, court, net, délibéré, léger quelquefois, sensé en courant, moqueur avec grâce; en un mot, M. Villemain de bonne heure entendit causer et causa. Sur ce point une part de l'héritage de Delille est en lui. Le comte Louis de Narbonne l'avait pris en grande amitié; chez lui, chez la princesse de Vaudemont, dans ce monde, le

jeune *écolier* qu'on savait si docte, qu'on trouvait de propos si étourdi et si piquant, était fort goûté et n'avait qu'à recueillir des succès dus tout entiers à l'esprit. Lorsqu'il fut devenu aide-de-camp de l'empereur, M. de Narbonne voulut lui être un protecteur actif. Il alla un jour l'entendre à une des conférences de l'Ecole normale. En 1813, l'éloge de Duroc fut commandé à M. Villemain, comme celui de Bessière à Fabre : « Puisqu'il ne veut rien, avait dit l'empereur de ce dernier, au moins il ne me refusera pas cela. » M. Villemain, qui cédait de meilleure grâce à la faveur, ne gardait pas moins sa liberté de saillie et sa capricieuse allure. Un jour M. de Narbonne lui parlait de quelques mots jetés à l'empereur sur l'éducation du roi de Rome; une autre fois il lui touchait une idée qu'avait l'empereur de réformer les auteurs classiques, semés de maximes et de principes qu'il faudrait élaguer avec art : « Dites-lui donc, répliquait le jeune homme de goût, que César « ne s'avisa jamais de donner d'édition abrégée « de Cicéron. » Et il ne fut plus reparlé de cela. A M. de Fontanes attristé en 1813 et prédisant déjà le retour de l'anarchie au bout du désastre de l'empire : « Eh bien! non, répondait-il; nous aurons la liberté anglaise. » Il aimait dès-lors et pressentait le genre d'éloquence anglaise, par-

lementaire, par instinct d'orateur et par besoin d'une honnête liberté dans la parole. Fontanes reprenait : « Mais que reste-t-il de vos orateurs anglais? pas une page. » Et, lui, répondait : « Il reste l'Amérique. » Il est vrai que l'Amérique n'était pas et n'est pas encore une page bien littéraire, ce qu'appréciait le plus Fontanes.

Bref, il y a deux manières principales de débuter dans la jeunesse : par la croyance, par la passion, par l'excès, par l'assaut livré aux choses, comme les amants, les poètes, les enthousiastes et systématiques en tous genres; ainsi, à côté de M. Villemain, débutait si puissamment M. Cousin en philosophie; ainsi, d'un âge un peu moindre, toute cette partie stoïque et puritaine de l'école normale, les Jouffroy, Dubois, etc...; ainsi plus jeune nous-même à la suite de nos amis, avons-nous fait en notre temps. Puis cela tombe; on s'atténue, on se réduit; trop souvent, si l'on ne s'entête pas, on se rabat trop. Et il y a l'autre manière de débuter, gaie, vive, insouciante de l'impossible, d'ailleurs éveillée à tout, tournant court à temps, capricieuse sans passion, curieuse avec intelligence, un peu timide d'abord, un peu superficielle sur bien des points, mais qui, au lieu de s'atténuer, s'accroît, se fortifie chaque jour, profite des fautes mêmes et des pertes des autres, et est moins sujette ensuite au désabuse-

ment des revers. Ainsi nous avons vu, à plusieurs égards, Bayle, sauf une petite fausse pointe de quelques mois; ainsi M. Villemain au milieu des chaleureux et systématiques de son âge; ainsi eût été parmi ses contemporains plus ardents M. Saint-Marc Girardin, s'il consentait à être davantage et tout-à-fait ce qu'il est surtout, un homme de lettres.

J'expose et mets en regard ces deux manières sans avoir la prétention de les juger ni d'assigner la préférence à l'une ou à l'autre. Ce sont les individus qui, dans le degré et la mesure où ils en jouissent, les font plus ou moins préférables et supérieures. Si dans le dernier cas, devant cette raison mobile, trempée de moquerie, chatouilleuse de bon sens et de sens malin, détachée du fond, aisément fuyante si on la presse, quelques efforts méritants, quelques nouveautés qui avaient leur prix, s'émoussent, et quelques vérités non essayées se découragent, combien aussi de fausses vues opiniâtres viennent échouer! Et quand une nouveauté valable trouve grâce auprès de ce bon sens aiguisé qui la dépouille et la châtie, quand une idée véritablement neuve fait son avénement dans un esprit éminent de cette famille, oh! alors, s'il la saisit de son propos *clair et débarrassé*, *élégant et court* (comme disait Vaugelas, comme faisait Voltaire); s'il

l'arme de finesse, s'il la revêt de plus d'une flatteuse imagination et d'éclairs lumineux (*lumina orationis*); si surtout il la colore d'une sorte de passion sentie et la fait renaître à chaque instant avec originalité; oh! alors, l'idée, incontestable en même temps qu'attrayante, a perdu tout aspect outré, tout jargon d'école et de système; elle se multiplie, se féconde, s'illustre d'exemples en tous sens, s'étaie de comparaisons et de rapports; elle a percé enfin, elle se sécularise.

Le jeune panégyriste de Montaigne, disions-nous, débuta sans témoigner de passion dominante; je me trompe, il avait celle de la belle littérature, le culte de l'imagination, l'amour des grands écrivains et de leurs formes immortelles. Dans ses trois morceaux académiques couronnés, l'*Éloge de Montaigne*, le *Discours sur la Critique*, l'*Éloge de Montesquieu*, ce sentiment domine. Toutes les parties, même philosophique et politique, sont traitées convenablement; l'appréciation littéraire est déjà consommée et supérieure. Ces discours, par leur façon nette, leste, piquante, et leur tour d'imagination dans la louange, rappelleraient assez le genre de Champfort, n'était ce sentiment exquis d'admiration littéraire que le dix-

huitième siècle n'eut jamais. La Harpe était d'un ton plus uni, moins relevé en saveur que cela.

A propos du style de Montaigne qui, parlant avec image des abeilles et de leur miel composé de mille fleurs, ajoute : « Ce n'est plus ni thym ni marjolaine; » le panégyriste s'écrie : « Voilà tout Montaigne; » c'est que lui-même il est de ces esprits doués comme l'abeille; il va tout d'abord au point odorant, il extrait d'emblée la chose flatteuse. Ce n'est pas sa manière naturelle, à lui, d'entrer dans les choses par les épines; il lui faut, pour y venir, être averti, poussé du dehors. Sa pente serait plutôt celle du poli brillant, celle des routes *gazonnées et doux fleurantes*. Mais ne vous hâtez pas de juger : il se fortifie avec son siècle; il a vaincu, réparé cette disposition première contre laquelle il est en garde; il ne lui est resté que l'agrément. Cet agrément consiste, au milieu de tant d'autres qualités sérieuses, à ne pouvoir toucher la science, traverser l'érudition, la grammaire, aucun coin aride de la critique, sans l'égayer à l'instant d'un reflet animé. Si dans Ticho-Brahé qu'il effleure, dans Leibnitz, dans Gibbon, n'importe où, à côté de lui, il y a un mot, un détail qui prête à l'imagination, à l'émotion du

critique, soyez sûr qu'il ne le manque pas; il le dégage comme le point à faire saillir et à éclairer. Avec lui jamais d'ennui ni de pesanteur.

Le Discours sur la Critique montre à quel degré le jeune écrivain en avait déjà le génie pour toute la partie du style et des convenances. Il y loue, il y distingue Marmontel et La Harpe, en homme qui au début les égale en ne leur ressemblant pas, et qui doit les faire oublier. Shakspeare y est nommé avec des restrictions, mais avec une bienveillance précoce; c'est un germe déposé que plus tard, la saison aidant, il développera. Delille, qui vient de mourir, y reçoit de fines critiques s'exhalant dans des hommages, et cet habile et inexprimable mélange dénotait bien celui qui saurait, sans refuser l'admiration, maintenir la dignité et la malice délicate de la critique devant les poètes. M. Villemain, qui avait lu deux ans auparavant quelque chose de son Éloge de Montaigne à une séance de l'Académie, en présence de Delille, lut, en 1814, un morceau de son Discours sur la Critique, dans une séance à laquelle assistaient les souverains alliés. Il se ressouvint honorablement, en 1824, de cette circonstance, le jour où dans sa chaire il éleva la voix pour son éloquent collègue, alors prisonnier de la Prusse. Ainsi chez M. Villemain, même dans l'ordre des sentiments publics

et nationaux, gradation par nuances avec les années, acquisition croissante sans rupture, modification en mieux sans disparate et sans oubli.

L'enthousiasme littéraire, le seul que nous remarquons d'abord en lui, cette espèce de religion du beau, qui de plus en plus, en avançant, se fondera sur l'histoire, sur la comparaison des littératures, sur l'expérience des hommes et de la politique, ce premier enthousiasme eut quelques inconvénients, quelques superstitions comme tous les cultes. Je me hâte, comme on voit, d'entasser sur cette première période de M. Villemain toutes les critiques possibles, parce qu'en effet plus tard, bientôt, sa manière parfaite et achevée va échapper au jugement pour ne laisser que le charme. Un de ces inconvénients, c'est, en écrivant sur les auteurs ou en touchant certaines idées religieuses, sociales, d'être trop tenté de prendre les hommes ou les choses par leur surface embellie, par l'expression convenable et consacrée selon laquelle elles se produisent. On peut dire à certains égards qu'il y a deux littératures, comme dans les antiques écoles il y avait deux doctrines : une littérature officielle, écrite, conventionnelle, professée, cicéronienne, admirative; l'autre orale en causeries du coin du feu, anecdotique, mo-

queuse, irrévérente, corrigeant et souvent défaisant la première, mourant quelquefois presque en entier avec les contemporains. M. Villemain, plus que personne en ce temps, possède les deux. Dans sa première manière, il s'est gardé soigneusement de faire rien passer de l'une dans l'autre. Bayle et Voltaire n'en agissaient pas si discrètement. Bayle, il est vrai, qui, suivant la remarque de M. Villemain, exerçait sa critique sur l'érudition et sur la philosophie plus que sur le goût, n'y regardait pas de bien près en délicatesse, et Voltaire, par passion, se permettait souvent d'étranges familiarités. Toutefois, dans sa première manière, M. Villemain poussait trop loin le scrupule. L'habitude des discours académiques, qui consiste à revêtir, selon le précepte de Buffon, les choses particulières de termes généraux, se retrouve, à l'absence de certains détails, jusque dans le grand morceau sur Pascal des premiers *Mélanges*. L'anecdote de la conversation de Pascal avec M. de Saci, et celle de la roulette résolue pendant un violent mal de dents, sont indiquées par allusion et noblement, au lieu d'être expressément racontées; ce qui pourtant mordrait bien mieux sur l'esprit du lecteur. Plus tard, dans d'admirables biographies, telles que celle de Fénelon déjà, et celle de Byron enfin, dans ses cours animés d'inté-

ressantes et nombreuses figures, dans ses deux leçons, par exemple, sur Bernardin de Saint-Pierre, M. Villemain n'a pas craint la propriété et le relief du détail; il a semblé tout concilier. Après cela, un reste de convenance traditionnelle l'emporte encore par instants et continue de masquer certains endroits. Il s'est ressouvenu ainsi plus d'une fois qu'il parlait *en Sorbonne* (comme il disait), et il s'est détourné spirituellement là où son tact pouvait tout oser. Dans sa belle et récente biographie de Byron, il a évité de sonder chez le poète la corruption du cœur et s'est rejeté vite sur la licence d'imagination, quand cette corruption trop certaine, plus approfondie, eût mieux donné à connaître, ce semble, l'abîme mystérieux du génie et les alliances contradictoires de la nature humaine. Peut-être a-t-il bien fait, et son goût supérieur l'a-t-il mieux guidé, après tout, que ne l'eût fait un amour insatiable de la réalité, lequel a aussi ses illusions et ses subtilités plus trompeuses que des explications simples. Peut-être encore est-ce devoir de ne pas tout dire sur les grands écrivains, de voiler un côté faible, petit, inutile, humain, contraire à la statue. Certes l'admiration, cette âme vivifiante de la critique et qu'il importe grandement de transmettre, y gagne; la religion du génie n'est pas violée. Souvenons-

nous que c'est dans un recueil dont la moitié appartient à la corruption et aux divulgations honteuses, que l'épigramme antique a pu dire : *Hominêm pagina nostra sapit.*

La première partie de la carrière littéraire de M. Villemain s'étend assez naturellement jusque vers 1823 ou 1824, époque où il reprit son cours à la Faculté des Lettres après diverses interruptions. En 1814 il avait quelque temps été suppléant de M. Guizot pour l'histoire moderne et avait professé sur le quinzième siècle. En 1816 il eut la chaire de littérature française et d'éloquence. Le titre de sa chaire fut tout d'abord justifié par lui ; il introduisit dans la critique la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire ; plus ses études s'élargirent et ses idées se fortifièrent, plus son élégante et vive parole, toujours passionnée du culte de l'esprit, grandit véritablement à l'éloquence. On n'a rien conservé des leçons de ces années. Le premier discours d'ouverture imprimé est une revue du seizième et du dix-septième siècle, de 1822. Engagé dans la politique avec M. Decazes, chargé en 1819 de la division des lettres au ministère de l'intérieur, et maître des requêtes, M. Villemain sortit des affaires avec son patron et donna des preuves alors de cette honorable fidélité à des amitiés politiques, qui est devenue bientôt de la fidélité

à des principes. Il ne perdit pourtant sa position de maître des requêtes qu'en 1826, destitué pour cause de manifestation au sein de l'Académie touchant la loi de la presse. Nommé conseiller d'état après la chute du ministère Villèle, il donna sa démission au 8 août. Il dut à cet apprentissage précoce des affaires sous M. Decazes ce que le grand usage du monde avait commencé de lui donner, cette merveilleuse faculté de garder, au milieu des distractions et des emplois divers, et à travers mille occupations graves ou épineuses, un esprit vif, alerte, détaché, toujours présent, jamais obscurci, tout au plus capricieux par moments et fugitif; c'est à lui sa seule manière d'être préoccupé et appesanti. Ainsi rompu à tous les exercices d'intelligence et se jouant sous des contentions de divers genres, on le voit aujourd'hui à la Chambre des Pairs, au Conseil d'Etat, au Conseil de l'Université, dans l'administration du personnel qui lui est confié, à l'Académie enfin, être actif et suffire à tout, sans perdre une pointe de son agrément ni la moindre fraîcheur de sa littérature. Pour peu qu'on y pense, cette fleur gardée intacte n'est pas moins prodigieuse que la fermeté d'esprit d'un Cuvier écrivant de la science et de l'anatomie entre deux affaires. Chez les anciens, Cicéron, Sénèque et Pline le jeune nous offrent seuls des

exemples comparables d'une littérature à la fois si abondante et si délicate dans de pareils empêchements, *in frigidis negotiis*, disait Pline, *quæ simul et avocant animum et comminuunt*. Mais Pline disait cela avec regret, avec doléance ; M. Villemain ne s'en plaint qu'à la légère, et sa littérature sans effort se joue de l'obstacle bien autrement que celle de Pline.

M. Villemain avait publié *Cromwell* en 1820 ; il fut reçu en 1821 à l'Académie, y remplaçant, à vingt-neuf ans, M. de Fontanes. Mais c'est au pied de sa chaire que nous avons hâte de venir. Il y avait été suppléé dans ses absences par M. Pierrot qui professait le seizième siècle avec sérieux et succès, et dont les leçons analysées ont été dans le temps recueillies. Une fois rentré dans ses fonctions d'enseignement, M. Villemain y demeura jusqu'en 1830. Des trois premières années, on n'a qu'un discours d'ouverture de 1824 imprimé, vers 1826-1827 d'ingénieuses et transparentes analyses dans le *Globe* par M. Patin, et des souvenirs. On a gardé celui des brillantes excursions du professeur dans la littérature italienne, dans les jardins du Tasse, et, entre autres leçons, d'un dialogue supposé entre deux Italiens, dont l'un était académicien de la Crusca. M. Berryer assistait à cette plaidoirie d'un nouveau genre, et applaudissait à ces rôles

singulièrement animés, à ces répliques piquantes et subtiles que se donnait tour à tour la même éloquence.

Vers 1827, par le silence à peu près absolu des autres chaires et la disette de toute parole publique dont on était affamé, par la gravité des circonstances qui allaient jusqu'à menacer l'expression de la pensée littéraire, et par les développements croissants du professeur, le cours de M. Villemain avait pris une influence immense; chacune de ses leçons était un événement et une fête. C'est peu après qu'on se mit à les recueillir par la sténographie. On en a cinq volumes, deux sur le moyen-âge, trois sur le dix-huitième siècle; un sixième volume, qui complète ce siècle et en retrace le commencement, va paraître, refait de souvenir par l'auteur. Chacun, dans cette lecture, peut apprécier la marche du critique, le procédé savant des tableaux, la nouveauté expressive des figures, cette théorie éparse, dissimulée, qui est à la fois nulle part et partout, se retrouvant de préférence dans des faits vivants, dans des rapprochements inattendus, et comme en action; cette lumière enfin distribuée par une multitude d'aperçus et pénétrant tout ce qu'elle touche. Mais, malgré la révision de l'auteur, combien de qualités mobiles, de composés pour ainsi dire instantanés, ont dis-

paru, ou du moins se sont modifiés en se fixant, et dont ceux qui ont assidument entendu le maître peuvent seuls rendre aujourd'hui témoignage ! Il y a l'accent qui insinuait, le geste qui achevait, la saillie qui osait, qui se reprenait et s'apaisait aussitôt, qui, comme une vague échappée et prête à faire écume, rentrait tout à coup au sein du discours avec grâce, et la nuance de plaisir et de pensée, et l'impression née de cet ensemble ; il y a l'orateur, la merveille elle-même, comme disait moins poliment le rival vaincu du grand Athénien.

L'originalité de M. Villemain dans sa critique professée, ce qui lui constitue une grande place inconnue avant lui et impossible depuis à tout autre, c'est de n'avoir pas été un critique de détail, d'application textuelle de quatre ou cinq principes de goût à l'examen des chefs-d'œuvre, un simple praticien éclairé, comme La Harpe l'a été à merveille dans les belles parties de son Cours ; c'est de n'avoir pas été non plus un *historien* littéraire à proprement parler, et dans ce vaste pays mal défriché, dont on ne connaissait bien alors que quelques grandes capitales et leurs alentours, de ne s'être pas choisi un sujet circonscrit, tel ou tel siècle antérieur, y suivant pied à pied ses lignes d'investigation, y élargissant laborieusement son chemin, y instituant

recréait-il sans cesse avec nouveauté et fraîcheur, après la sixième année comme au premier jour, aux regards émerveillés? C'est là l'incomparable talent, le génie propre de M. Villemain, son *art* et son *œuvre* dans un sens aussi vrai qu'on le peut dire des poètes.

M. Villemain, quand il écrit, gagne sans doute en perfection, en poli, en pensée plus nourrie et mieux ménagée, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est lui écrivain, il n'est pas lui orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie ou que dans le tête-à-tête ou que devant tous. Devant tous l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe, avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier

banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire sans doute, mais c'est de tous alors et non de quelques-uns. Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et *ramassé* en soi comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; — non; — il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière différemment admirable M. Cousin. Mais penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! Quelle révélation, pour qui sait les saisir, sur les secrets de naissance de la pensée littéraire! Et là où il faut se souvenir, sa mémoire vaste, distincte, actuelle, et qui a un certain tour d'invention, devient un nouvel étonnement. De même que son érudition classique est sans calepin, sa mé-

moire d'orateur porte tout avec elle ; elle égale, je le parierais, celle d'Hortensius ; elle n'a pas l'air, je vous assure, de se rattacher du tout aux compartiments du plafond comme Quintilien le raconte de Métrodore. Si le passage de l'auteur à citer ne se trouve pas assez tôt sous la main, elle le sait tout entier et le récite ; elle est inexorable aussi pour les mauvaises phrases et les citations moqueuses ; dans l'entraînement de la parole, à force de présence d'esprit, elle lui a joué plus d'une malice. Car son irrésistible naturel s'échappe alors ; il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur (*dicta*, *sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue que son masque expressif et spirituel accompagne ; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût !), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore ; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce [1].

M. Dubois, caractérisant dans *le Globe* cette

[1] M. Villemain me paraît assez exactement appartenir à cette classe d'orateurs que Cicéron caractérise, à divers endroits de ses œuvres de rhétorique, par ces expressions : « Tenues, acuti, omnia docentes « et dilucidiora facientes, subtili quâdam et pressâ oratione limati,...

sorte d'éblouissement causé par la parole de M. Villemain, ajoutait avec sa vivacité pittoresque de critique : « Mais, lorsqu'on est aguerri « au feu, si j'ose ainsi parler, c'est alors qu'on « est frappé de la fécondité, de la sagacité, de « l'étendue et de la justesse des vues du profes-« seur. » Benjamin Constant, dans un charmant portrait de femme, a parlé de ces traits d'esprit, qui sont comme des coups de fusil tirés sur les idées et qui mettent la conversation en déroute. S'il fallait s'aguerrir au feu spirituel et éblouissant de M. Villemain afin de bien saisir ce qui était derrière, l'idée et le sens du discours n'en souffraient jamais. Pour le prendre au complet et embrasser à fond toute l'étendue de ses ressources dans ce genre de composition oratoire si mobile et si mélangé, notons quatre points principaux et comme quatre grands camps de réserve qu'il avait su asseoir à distances convenables et où il puisait sans cesse. Déjà maître de l'antiquité et des sources grecques si mal fréquentées en général, ayant derrière lui pour fond de scène ces cimes sacrées, il s'était fait dans l'étude des Pères un autre fond d'antiquité plus rapproché, et d'une comparaison

« faceti, florentes etiam et leviter ornati,... in narrando venusti. » Il a l'*acumen* plutôt que le *lenitas* ou le *vis*, ce qui, suivant Cicéron, rend surtout propre à enseigner.

plus neuve. Introduit pour la première fois à cette lecture à l'occasion d'un *Essai sur l'Oraison funèbre*, qui complète l'*Essai sur les Éloges* de Thomas, il était tout d'abord allé, selon la nature de son esprit d'abeille, au miel contenu dans le tronc de ces vieux chênes. Il nous en a donné un extrait précieux dans d'éloquentes pages sur les Pères du Christianisme; mais en ne cessant de les relire et de les étudier, il y découvrait chaque jour davantage, et peut-être une histoire *des premières sociétés chrétiennes* en pourra plus tard sortir. Voilà déjà deux belles et puissantes positions occupées par M. Villemain, l'antiquité classique et l'antiquité chrétienne; la troisième fut l'Angleterre, Milton, Shakspeare et les orateurs anglais. Ce nouveau choix est habile. L'Allemagne convenait peu à M. Villemain, il n'a pas mal fait de l'ignorer ou du moins de ne la savoir que par ouï-dire; les questions sur ce terrain mouvant sont peu commodes à aborder; on se perd dans des restes de Forêt-Noire. L'esprit net et concis du grand professeur y répugnait et avec raison. En transportant le débat en Angleterre, sur un sol circonscrit et autour de monuments irréguliers quelquefois, mais mesurables et visibles par tous les points, il pourvoyait à sa supériorité de critique, à sa sécurité de juge. Eh! quel plus

beau rendez-vous de discussion, quelle plus dominante vue sur les tournois littéraires du jour que les balcons de Shakspeare! s'il n'y avait eu alors les Auger, Arnault et quelques autres, je pourrais ajouter : quelle plus inviolable tour pour assister de haut et pour ne se mêler qu'à son heure au combat! Enfin, comme quatrième et essentielle position, M. Villemain se porta au cœur du moyen-âge par ses études sur Grégoire VII. La gloire historique, qui, d'après l'exemple d'Augustin Thierry, le tente noblement, et qui est en effet le seul vœu d'agrandissement légitime qu'il ait à former, lui suggéra ce sujet et ces travaux, d'où il retira incidemment tant de profit pour sa critique littéraire. On conçoit donc qu'avec ces quatre réserves ainsi ménagées sur une base étendue, M. Villemain, critique et professeur, put se procurer, à tout instant, de quoi qu'il s'agît, le secours de maintes comparaisons, de maints rapports piquants ou lumineux : sa célérité volait d'un camp à l'autre; il s'y repliait sans peine au besoin, et, pour dire un mot qui n'est guère de sa langue choisie, il s'y ravitaillait toujours. Chez beaucoup de critiques de coup d'œil ferme d'ailleurs et pénétrant, les spécialités trop isolées ou trop ramassées ne donnent pas autant de champ et d'horizon. Si sur quelques-uns de ces

points isolés, d'art principalement, M. Villemain ne nous semble ni assez prompt, ni assez formel, c'est que le parfait critique, comme Cicéron l'a dit de l'orateur, est impossible à trouver.

Dans le plein du succès de M. Villemain, un jour d'été de 1827, vers la fin du ministère Villèle, un auditeur s'était glissé dans la foule, quelques instants avant l'entrée du maître ; mais il s'était mal dérobé aux regards, en s'asseyant bien vite sous la statue de Fénelon. M. de Chateaubriand entendit M. Villemain parler de Milton, de ce *Paradis perdu* qu'il traduit aujourd'hui, et qu'on attend. Une ou deux allusions bien naturelles et inévitables jaillirent du front du grand aveugle biblique sur celui du chantre des chrétiennes amours. Des applaudissements inextinguibles solennisèrent ce moment, où tant de jeunes yeux brillaient d'étincelles et de larmes ; c'était aussi un serment de liberté et d'avenir. La salle entière se leva, la statue de Fénelon dénonçait l'idole. Fontanes, de quelque endroit du plafond, regardait ses deux amis, et jouissait, mais s'étonnait de tant d'audace.

M. Villemain n'est pas poète ; il a probablement fait autrefois de jolis vers latins. Je ne sais de lui que deux vers français, et encore, comme c'est un début en vers croisés, ils ne riment pas.

Mais, comme tous les grands critiques, il a son poète, et ce poète c'est M. de Chateaubriand. Après l'antiquité grecque ou chrétienne, après son moyen-âge et Shakspeare, il est un lieu où M. Villemain, professeur, a toujours aimé toucher, vers la fin du discours, comme on arrivait avec joie près du temple de Delphes, sur ce terrain sacré où cessaient les guerres. Tout ce culte de l'imagination, qui est la vertu, la foi, l'éloquence du critique, il le transporte, parmi les contemporains, sur M. de Chateaubriand. M. de Lamartine seul a partagé quelquefois les honneurs de ces citations toujours certaines et applaudies. M. Villemain aime donc M. de Chateaubriand, et c'est un trait de son talent de critique. On est heureux, dit-il, de le connaître, de vivre de son temps. On comparait je ne sais plus quel style de nos jours à celui-là : « Oh! ne « touchez pas, s'écria-t-il, aux armes de Roland. » Après quelque intervalle, quelque refroidissement peut-être, dû à la politique, à la première rencontre, en entendant de nouveau des accents de cette *prose cadencée* dont parla si bien Fontanes, tout est oublié, tout se ravive; l'admiration refleurit plus jeune. Il dirait volontiers, comme Pline : « Mais ne serait-ce pas une indi« gnité, qu'on ne pût admirer à son aise et tout « haut un homme digne d'admiration, parce

« qu'il nous arrive de le voir, de le connaître et « de le posséder? »

Je ne crois pas inutile de noter quel fut le rapport exact de M. Villemain avec les jeunes écoles dites *romantiques*, qu'il cotoya sans trop les coudoyer jamais, et en les accostant quelquefois. *Le Globe*, par M. Dubois et quelques autres, épousait tout-à-fait M. Villemain, et paraissait s'entendre avec lui sur la mesure des renouvellements et le maintien de l'art. Mais M. Villemain se détachait nettement de ceux du *Globe* qui parlaient avec peu de révérence de la langue *courtisanesque* de Louis XIV, qui traitaient cavalièrement le grand style de Bossuet, et faisaient bon marché de l'originalité française. Il les a réfutés plus d'une fois indirectement, et dans ses belles leçons sur le dix-septième siècle, il fut constamment préoccupé de parer à la familiarité de leurs paradoxes. Sa méthode en ces occasions était merveilleuse d'habileté et de goût. Il avançait toujours en paraissant n'être que sur la défensive. Ses bons alliés les classiques n'ont jamais fait tant de chemin en un jour que quand il tient pour eux. Mais ses adversaires n'y gagnaient pas. Sa critique avisée et flexible s'emparait, se prévalait avec tant de célérité de ce qu'il y avait d'incontestable alentour, qu'elle semblait l'avoir pensé en même temps. Sa concession se dérobait

derrière une objection presque toujours évidente et qui portait coup. J'ai remarqué cela ailleurs encore, dans sa causerie, à propos surtout des discussions du romantisme poétique. Quand il vous combat, magicien habile qu'il est, par un aimant secret et invisible, il attire à lui tout l'or de votre armure; il ne vous reste, si vous n'y prenez garde, que l'étain et le cuivre. Toute la part de bonnes raisons que vous aviez, a passé chez lui, tant il est prompt à entendre, à devancer, et vous êtes réduit à l'assertion absurde. Cette école du romantisme poétique ne fut d'ailleurs qu'à peine touchée dans son Cours; il l'éluda dans sa charmante et judicieuse leçon sur André Chénier. Il l'a éludée depuis dans son article sur M. Nisard, où la question revenait se poser. Il fut d'ordinaire, à l'égard de cette tentative, non répulsif, attentif plutôt, bienveillant, légèrement douteur, ou même moqueur avec grâce. S'il lui arrivait de s'écrier comme Pline dont j'aime à citer le nom près de lui : « *Magnum proventum poetarum annus hic attulit*, cette année a fourni une ample moisson de poètes, » ce serait avec un sourire d'aimable raillerie, et non en homme qui se pique de faire et de réciter à son tour des hendécasyllabes. La suite n'a pas donné tort à sa justesse prudente; mais n'aurait-il pu cependant se prononcer un peu plus sans

mécompte? Au reste, ce rôle de critique actuel, de *journaliste* contemporain, siérait mal à un maître illustre; il a mieux à faire qu'à s'employer à ces fatigues d'éclaireur, à ces hasards d'avant-garde. Quand il a écrit dans les journaux, soit en littérature, soit en politique, il y a moins réussi qu'en tout autre genre. Il improvise en parole, mais il n'improvise pas au courant et à la pointe de la plume. Bien que la facilité d'exécution soit un des caractères de ses pages les plus achevées, la négligence forcée, et l'audace agressive, et le diagnostic décisif et souvent scabreux de la polémique politique ou de la critique littéraire courante, ne sont pas son fait. A lui la richesse qui ne trompe pas. Son inspiration, sa gloire, c'est d'étudier, de ranimer et d'éclairer les monuments accomplis des âges.

Je lui reprocherai pourtant, dans les belles routes où il marche, et sur un exemple récent, cette inclination partiale à guider son cortége vers les génies les plus fréquentés, et son faible de consulter d'avance, et de ne jamais étonner ni redresser, dans ses jugements sur les poètes, les sentences de la faveur populaire. En son bel article sur Byron, déjà cité, il offense, il évince presque en deux mots du rang des vrais poètes le tendre et profond Cowper, le sublime Wordsworth; il les rejette négligemment parmi les

esprits *singuliers et maladifs*, êtres sans puissance sur l'imagination des autres hommes. Pour nous, aux yeux de qui Byron, si nettement saisi par M. Villemain, ne semble pas moins singulier qu'eux et moins bizarre, nous souffrons d'une dispensation si inégale de la part du critique fait pour donner la loi à ces ombres flottantes du public des poètes, encore plus que pour la suivre. Non, l'auteur de *Michaël* ou du *Vieux Mendiant du Cumberland* (pour prendre au hasard de courts et enchanteurs poèmes) n'est pas inférieur à Byron en génie simple, en peinture naturelle et profonde, comme il l'est en gloire. Non, dans les arts, dans la poésie, non plus qu'en diverses matières humaines, le succès n'est pas la bonne mesure, et l'applaudissement soudain, décerné à bon droit à quelques-uns, ne prouve pas contre la lutte ou l'isolement prolongé de quelques autres. Les beaux-arts et la poésie, dans toute une partie essentielle, sont et doivent être des industries singulières et par un coin secrètes, des initiations, à certains égards, d'esprits merveilleux, des *savoir-faire* dédaliens, où n'atteint pas le grand nombre, mais à quoi il finit par croire, sur la foi de son impression sans doute, mais de son impression dirigée et quelquefois créée par les critiques et connaisseurs. A cela M. Villemain, entre autres raisons plau-

sibles, aura à répondre que de telles distinctions, en les supposant quelque peu vraies, sont du cabinet et de l'atelier bien plus que de la large scène de l'enseignement, et qu'elles s'adaptent mal au point de vue de la critique distribuable à tous et de l'amphithéâtre.

J'en finis avec ces chicanes qui ne portent, on le voit, que sur des détails très secondaires dans le développement et l'œuvre si riche de M. Villemain. A qui conviendrait-il mieux d'en reconnaître l'influence et le profit, qu'à nous en particulier, qui de plus, dans notre faible rôle, l'avons rencontré toujours si ami, si indulgent? Combien de fois, au temps même de ces cours nourrissants où nous nous rafraîchissions avec toute la jeunesse, vers 1829, encore émus de sa parole que nous venions de quitter si éloquente, ne l'avons-nous pas retrouvé, esprit tout divers et inépuisable de grâce dans des causeries nouvelles? J'ai souvenir de quelques promenades d'alors et de bien des discours sensés, fleuris, mélancoliques un peu, car il était triste, par ses yeux souffrants encore, par les désirs contrariés d'un bonheur qu'il a depuis trouvé dans le mariage, par les circonstances publiques enfin. Ce n'était ni verve ni saillie éblouissante, mais quelque chose de plus doux; une pensée perpétuelle sans effort, de l'anima-

tion sans fumée ni flamme, la proportion juste des idées, chaque objet saisi à son point et avec détachement, tout le nonchaloir des loisirs. Des souvenirs bien assortis, des citations piquantes ornaient le sérieux sans le rompre. Rencontrait-on en passant des roses odorantes, il lui échappait quelque distique de Martial sur les roses [1], et l'entretien reprenait, assez pareil, je me figure, si on avait su y donner la réplique, à ces belles formes de conversations morales, entremêlées aussi de vers, qu'affectionne Cicéron, pendant les intervalles du Forum, pendant les heures tristes de la patrie.

M. Villemain n'a pas fondé d'école, à proprement parler. Ce mélange, cette construction élégante et savante d'idées, de faits nombreux, d'aperçus et de rapprochements, n'avait d'unité qu'en lui, et s'est comme dispersée au moment où il s'est tu. Mais tous ceux qui en étaient dignes y ont participé par quelque endroit précieux, et quiconque l'a entendu est son élève. Parmi les

[1] C'était peut-être ce passage-ci : *Ut rosa delectat, metitur quæ pollice primo;* ou cet autre : *Sutilibus sertis omne rubebat iter;* ou peut-être enfin :

> Rara juvant; primis sic major gratia pomis :
> Hibernæ pretium sic meruere rosæ ;

à moins que ce ne fût quelque chose, non de Martial, mais des *Roses* d'Ausone.

hommes qui, presque contemporains de M. Villemain, semblent briller d'une nuance radoucie de son talent, je ne veux pourtant pas oublier ici un maître bien goûté de ceux qui l'approchent, et qui soutient une partie du difficile héritage. M. Patin, qui analysait le cours de M. Villemain dans *le Globe*, qui débuta après lui par des couronnes académiques, a porté dans la poésie latine qu'il professe un sel délicat et rare, une urbanité élégante et simple, une aménité de parole où l'art disparaît, pour ainsi dire, dans une décence naturelle. On peut apprécier par lui certaines qualités fines de M. Villemain, qui se trouvent là comme séparées. Pour se dire combien M. Villemain tranche par sa critique avec la manière et le fond de l'école philosophique du dix-huitième siècle, qu'on essaie de comparer un moment M. Patin, dans sa fleur de Grèce et de Fénelon, avec les procédés et les inspirations de Victorin Fabre, dernier élève sérieux de l'autre école[1].

Le discours que M. Villemain a mis en tête du Dictionnaire de l'Académie touche à une infinité

[1] Le seul maître survivant de l'école du dix-huitième siècle, et certes le plus sagace, le plus docte de tous en diction, M. Daunou a quelquefois examiné les ouvrages de M. Villemain ; un tel jugement n'est pas sans intérêt à consulter. Voir dans *la Tribune* fondée par MM. Fabre, vers 1828, des articles non signés sur le cours de M. Villemain, et dans le *Journal des Savants* (1823) l'examen de

de questions, les pose et les retourne sans avoir la prétention de les vider; ce n'est pas à dire pour cela qu'il les éclaire moins. Ce discours devra donc fournir matière à plus d'une discussion approfondie dont nous ne nous sentons pas ici le goût ni la force. Les uns trouveront que l'auteur a trop peu accordé aux conjonctures politiques dans la fixation d'une langue, et trop à un certain sens intérieur, à une âme formatrice, non définie. Les autres lui contesteront la préférence décidée qu'il décerne à la prose du dix-septième siècle sur celle du dix-huitième, et en général au premier grand siècle des littératures sur le second. Il y en a qui lui reprocheront d'avoir trop médit du fond actuel de la langue, de s'être trop méfié de ses ressources, d'avoir fait trop facile part à une dure nécessité de décadence. On pourra trouver encore qu'il s'est complu à élever un péristyle bien svelte et bien gracieux, en tête d'un dictionnaire qui, par sa nature, est plutôt un produit et un meuble volumineux d'utilité qu'un monument. Ce qui demeure pour nous certain, c'est que, si M. Villemain n'a pas fait une dissertation, mais un

la traduction de *la République*. J'indiquerai aussi, pour qu'on puisse compléter ces jugements l'un par l'autre, un article approfondi du critique allemand Neumann (Ecrits de Neumann, Berlin 1834, dans le premier volume.)

composé, comme l'est en général sa critique, de vues, de traits choisis, d'anecdotes significatives, d'inductions arrêtées à temps, il n'a jamais réussi mieux, et n'a nulle part plus ingénieusement combiné les connaissances de tous genres, les ménagements intelligents et les prévisions insinuantes. Il y a dans ce petit chef-d'œuvre quelque chose du secret des artistes, l'arrangement qui échappe à toute décomposition, cet enchâssement créateur que les anciens comparaient volontiers au bouclier de Minerve. L'impression que je tire de cette lecture, c'est que, quand le fond de la langue est chaque jour remué, grossi, déplacé, quand la synonymie inutile y abonde, quand les disparates de tous genres et mille affluents peu limpides s'y dégorgent, qu'importe ? l'exception est toujours possible, et il y a raison de plus aux esprits qui ont le sentiment éveillé, de se garantir près des sources, et de combattre, non en prêchant, mais en pratiquant. Dix justes sauvaient une ville. Un pareil nombre de bons, et, s'il se peut, d'excellents écrivains, ne suffirait-il pas à sauver une époque ? Travaillons donc, selon notre mesure, à approcher de ceux-là ; travaillons à en être, à garder l'art, le style, le bien-dire. C'est une belle tâche à remplir encore, sentant sur soi, comme on fait, le poids du passé, autour de soi

la confusion et la cohue du présent, puis hors de là, en avant, au loin, les incertitudes d'un avenir également inquiétant et redoutable, soit qu'il aille en cela à un déclin qui saura mal discerner, soit qu'il doive ressaisir une gloire nouvelle qui éteindra son aurore.

Janvier 1836.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



